F. DENIS

CHRONIQUES CHEVALERESQUES DE L'ESPAGNE

2

Romancerillo Catalan,
Segunda edicion, refundi[...]
D. Manuel Mila y Fo[...]
Verdaguer, 1882, in 8 XV[...]
La 1re édit. a été pub[...],
de : observaciones sobre la po[...]
de Romances Catalanes iné[...]
Mr Mila y a travaillé
2me Vol.

Lettre de Jean Lemaire historiographe
de Bourgogne a Marguerite d'Autriche
elles sont relatifes à Michel Colombe
et a ses parents pour leurs travaux
au Brou.
Analectes historiques ou Documents
inédits pour servir à l'histoire des faits

Romancerillo Catalan, Canciones tradicionales Segunda edicion, refundida y aumentada par D. Manuel Mila y Fontanals. Barcelona, Verdaguer, 1882, in 8 XVII-158 p.

La 1re édit. a été pub. en 1853, sous le titre de: Observaciones sobre la poesia popular con muestras de Romances Catalanes ineditos

Mr Mila y a travaillé 40 ans. Il y aura un 2me Vol.

2

St Martial – hist. de 3 vol. in fol. —

Dans les Analectes de Le Glay – se trouve la preuve que D. Diniz fils d'Inez était détenu à Biervliet en 1389 – On exige une somme énorme pour lui rendre la liberté (10,000 nobles d'or) – on fit prendre le titre de Roi à D. Diniz en Espagne pour l'opposer à Jean 1er

Les pêcheurs flamands qui s'étaient emparé du prince le cédèrent au duc de Bourgogne pour 3,000 fr. d'or. Philippe ne voulait point perdre sur son marché

1

Romancerillo Catalan, Canciones tradicionales Segunda edicion, refundida y aumentada por D. Manuel Mila y Fontanals. Barcelona, Verdaguer, 1882, in 8 XVII-158 p.

La 1re édit. a été pub. en 1853, sous le titre de : Observaciones sobre la poesia popular con muestras de Romances Catalanes ineditos

Mr Mila y a travaillé 40 ans. il y aura un 2me Vol.

St Martial – hist. de 3 vol. in fol. –

Dans les Analectes de Le Blay – se trouve la preuve que D. Diniz fils d'Inez était détenu à Biervliet en 1389 – On exige une somme énorme pour lui rendre la liberté (10,000 nobles d'or) – on fit prendre le titre de Roi à D. Diniz en Espagne pour l'opposer à Jean 1er

Les pêcheurs flamands qui s'étaient emparé du prince le cèdent au duc de Bourgogne pour 3,000 fr. d'or. Philippe ne voulait point perdre sur son marché

Lettre de Jean Lemaire historiographe de Bourgogne a Marguerite d'autriche elles sont relatifes à Michel Colombe et a ses parents pour leurs travaux au Brou.

Analectes historiques ou Documents inédits pour servir à l'histoire des faits des mœurs et de la littérature recueillis et annotées par le Docteur Le Glay Paris et Lille 1838 in 8.

1201 5 + Nord 1390

Ch.re des comptes,
supplément

Denis, infant de Portugal

—

Dyonisius, infans filius legitimus
petri quondam regis portugalie et
algarbii .. presentibus johanne
mettenaye milite, alexandro spierinc,
scultreto ville de brugis, johanne
heldebolle .. .. hominibus feodalibus
ducis burgundie . . . .

Traité de la rançon avec le grand
bailli de Flandre au nom du Duc
de bourg.e dont il était le
prisonnier.

Brugis 1390 die 23 mensis maii

3

CHRONIQUES

CHEVALERESQUES

DE L'ESPAGNE ET DU PORTUGAL.

II.

Lacour et Cie.—Imprimerie de Baudouin, rue Mignon, 2.

CHRONIQUES
CHEVALERESQUES
DE L'ESPAGNE
ET
DU PORTUGAL,
SUIVIES
DU TISSERAND DE SÉGOVIE,
DRAME DU XVIIIe SIÈCLE,

PUBLIÉS

Par Ferdinand Denis,

bibliothécaire de l'Instruction publique.

TOME SECOND.

PARIS
LEDOYEN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
GALERIE D'ORLÉANS, 31.

1839.

ALVARO DE LUNA

CONNÉTABLE DE CASTILLE.

IIe PARTIE DU XVe SIÈCLE.

Parmi ces belles chroniques espagnoles qui, presque toutes, parurent au quinzième siècle, et qui sont à la prose castillane ce que sont à la poésie les récits du *Romancero*, il y en a une dont l'auteur est ignoré, et dont la date précise est restée incertaine. C'est néanmoins une des plus curieuses, et c'est à coup sûr une de celles dont le style grave et sincère dit le mieux la grande époque qui précède Isabelle. Les pages que l'on va lire sont extraites en partie de la *Chronique de don Alvaro de Luna, connétable de Castille et de Léon.* Telle est la réputation dont jouit ce beau livre parmi ceux qui s'occupent de la littérature espagnole, que plusieurs critiques habiles n'ont pas hésité à l'attribuer à Juan de Mena, le plus grand poète de son époque. Si, après une lecture attentive du livre, nous n'y avions point remarqué divers passages qui ne s'accordent point avec la position qu'occupait Jean de Mena à la cour de Jean II, nous n'hésiterions pas à faire honneur à l'auteur du *Labyrinthe*, de cette belle prose naïve qui, à chaque instant, révèle le poète; mais, soit qu'il faille reléguer l'opinion que nous venons de citer parmi les faits nombreux que l'histoire de la littérature

espagnole ne pourra jamais éclaircir, soit qu'il faille se contenter, avec don Josef Pellicer, du nom fort peu connu de Castellanos, il n'en est pas moins certain que la chronique fut écrite entre 1453 et 1460, par un témoin oculaire des événemens qu'elle raconte. Il est même dit dans un passage « que celui-là seul pouvait parler convenablement du connétable, qui l'avait vu. » L'opinion qui attribue ce livre à un des nombreux serviteurs d'Alvaro de Luna n'est donc pas dénuée de fondement. A la manière de tous les chroniqueurs, l'auteur se passionne pour son héros ; et, après avoir épuisé vis-à-vis de lui toutes les formules de la vénération, il va jusqu'à lui donner une place parmi les élus du ciel. Ce que l'on comprend admirablement, au milieu de toutes les préoccupations de l'historien, et, d'ailleurs, ce que d'autres récits ont fort bien prouvé, c'est que don Alvaro de Luna était de ces hommes dont les vues profondes ne pouvaient s'accomplir, au moyen-âge, qu'avec l'abaissement des grands, et que, sur la fin de sa carrière, il trouva parmi eux trop de haine pour achever son œuvre. Bien qu'un orgueil excessif l'ait fait agir plutôt en rival de la couronne qu'en ministre prudent, avec un roi tel que Jean II, toute cette puissance, fût-elle usurpée, lui était nécessaire. A notre avis, il sut entrevoir d'avance la grande pensée d'Isabelle, la concentration des pouvoirs. Durant ces assemblées désignées sous le nom de *Seguro*, de *Tordesillas*, si célèbres dans les annales de la Castille, on avait vu à quel degré de décadence en était venu le pouvoir royal, et il avait été aisé de se convaincre de l'orgueil inflexible que montraient sans cesse les grands vassaux. Le seul qui sut maintenir alors l'unité espagnole, ce fut Alvaro de Luna.

DON ALVARO DE LUNA,

CONNÉTABLE DE CASTILLE.

Qui se porta donc jadis à la rencontre des infans d'Aragon et les contraignit à se retirer en leur royaume, bien que leur armée fût supérieure à celle des Castillans ? Quel est le premier qui osa attaquer les Maures dans la Vega de Grenade, lorsque le roi s'en fut en ces parages, et qu'il y eut telle crainte parmi eux, qu'on eût bien pu gagner leur royaume sans les envieux ? Quel est celui qui accompagnait le roi Jean II en toutes ses journées de paix et de guerre, avec ses hommes de San-

tiago, sa maison et ses serviteurs, gagnant aux Maures force villes et nombre de forteresses? Quel est encore le seigneur qui se montrait si hardi chevalier en la bataille d'Olmedo, que l'on gagna contre tant de sujets rebelles? Qui se trouvait avec le roi dans le château de Montalvan, et qui alla le chercher dans Medina del Campo pour lui rendre la liberté que ses ennemis lui ravissaient?

Aujourd'hui encore dans toutes les Espagnes, il n'y a personne qui ne nomme don Alvaro, don Alvaro de Luna, comte de Santistevan de Gormaz, connétable de Castille, maître de Santiago, duc de Truxillo, prossesseur de soixante bourgades et forteresses, et enfin commandant à trois mille lances. Nul cependant ne reçut plus de blessures, non pas seulement au corps, bien qu'il en pût montrer quelques unes, mais en son honneur; nul ne souffrit plus grandes infortunes et outrages, et tout cela pour ne pas faillir en un seul point à la loyauté due à son roi. Il n'en manqua pas cependant qui firent la part des accusations, et voilà ce qu'on reprochait au connétable : Fils bâtard de don Alvaro de Luna, l'échanson des rois de Castille, qui l'avait eu de Maria de Uzarandi, la fille de Pedro Fernan-

dez, l'alcaïde de Canete, d'un bien faible état, il était monté au sommet des grandeurs; donc, on pouvait dire, que si sa statue était élevée, elle ressemblait à celle de Nabuchodonozor, et qu'elle avait des pieds d'argile. Bien qu'il fût doux à ses familiers, nul n'était plus hautain avec les seigneurs; l'état royal, disait-on même, n'était pas à l'abri de ses dédains, et entre autres vaines paroles, voici ce qu'on disait de lui à ce sujet: Un jour se promenant dans une des salles de Miraflores, le roi et ledit connétable semblaient se parler de façon fort irritée, et le seigneur grand maître aurait osé poser la main sur le sein du roi, il aurait regardé sa dague et sa main même l'aurait touchée, puis le visage tout altéré, Jean II se serait éloigné. Une autre fois, le roi lui faisant quelque reproche d'une mort qu'il aurait ordonnée, le grand maître aurait répondu: « J'en atteste le nom de Dieu, seigneur, si tout autre que vous m'eût fait cette demande, cent coups de ma dague lui eussent répondu. Malgré cette réponse, le roi Jean II n'osait faire aucune chose, si ce n'est celles que le connétable désirait ou mandait. Au dire de tous, quand le roi de Castille et le grand-maître allaient ensemble, c'était le dernier qui semblait souverain,

et le souverain paraissait vassal. Puis la calomnie s'abaissant, on disait encore qu'un jour le roi aurait acheté un cheval à Salamanque pour le prix de cent doublons, et qu'au bout de quelque temps, le marchand étant venu supplier son redouté seigneur, pour qu'il donnât ordre qu'on le payât, celui-ci aurait répondu : qu'il fallait qu'on reprît le cheval, parce qu'il n'avait pas un denier, et cela par le fait du connétable. Mainte fois mondit connétable aurait été vu passant devant le roi sans ôter le *sombrero* qu'il portait sur la tête. Sortaient-ils tous les deux à cheval, ils marchaient sur le même rang. On allait jusqu'à dire que, dans un instant de fâcheuse humeur, le roi aurait reçu un coup de coude du maître de Santiago; et des petites choses revenant encore aux grandes, on s'en allait répétant que si Atienza ne s'était point rendue, c'était parce que le grand-maître avait fait lever le camp et avait ordonné à ses trompettes de sonner le rappel, indigné qu'il était de ce que le roi s'était refusé à lui faire courtoisie de cette forteresse. C'était encore, au dire du vulgaire, par les ordres du connétable que la reine se trouvait séparée du roi, afin qu'elle ne vînt pas entraver ses commandemens; et un jour que sans sa licence,

elle était venue à Valladolid, et lui avait refusé la main, il la lui aurait prise de force, et elle, ne consentant à lui parler, il aurait osé lui dire : *je vous ai mariée, eh bien! je vous démarierai*, et cela, en sortant fort irrité du palais. En ce temps on parlait beaucoup de sorcellerie et d'un anneau que portait toujours le roi Jean II. Or, un moine des Blancs-Manteaux l'ayant demandé à ce monarque, le roi lui aurait refusé, disant : j'ai fait serment au connétable que jamais cette bague ne quitterait mon doigt; puis, le frère ayant dit qu'il prenait ce serment sous sa couronne de religieux, la bague, une fois remise entre ses mains, il l'aurait brisée aux yeux du roi, et des signes honteux et diaboliques leur seraient apparus. Il y en avait qui affirmaient encore que le connétable conservait fort soigneusement dans une fiole de verre un esprit maudit, ou si on l'aime mieux un génie familier qui lui révélait tout ce qui devait advenir un jour. C'était surtout par ce moyen que Son Altesse se trouvait en son plein pouvoir; mais il suffit, nous le pensons, d'un entendement bien peu au-dessus du vulgaire, pour comprendre ce que valent ces allégations futiles; il est convenable de les ranger parmi les propos que tiennent souvent

les gens de peu de sens. Toutefois, une chose plus réelle, c'est que bien qu'il y eût près de quarante ans, plus ou moins, que le connétable servait le roi Jean II, la haine de celui-ci allait croissant : il ne manquait pas de gens pour l'attiser, et à ce sujet, on cite plusieurs propos qui furent tenus à son altesse et qui purent bien la décider dans les projets qu'elle avait conçus.

« Un jour, lui dit entre autres choses l'un de ses familiers, le roi don Alonzo, celui d'Aragon, qui a été surnommé le *Magnanime*, se trouvant en voyage et cheminant sur une des routes de son royaume, répartit un morceau de venaison entre plusieurs corbeaux qui le suivaient ; celui d'entre eux qui emporta le plus gros morceau ne reparut plus, mais ceux d'entre ces oiseaux de rapine, qui n'avaient pas été si heureux le suivirent durant tout le voyage. Ceci peut servir d'exemple aux rois, sire ; les favoris se lassent de servir quand ils voient qu'on leur a tout donné. » L'avertissement, croyez-le bien, ne fut pas perdu.

Le roi Jean II étant ainsi mal conseillé, résolut froidement la mort de son grand-maître, et pour

cela il s'adressa à un homme de peu de loyauté et de bien faible valeur, nommé Alfonzo Perez de Vivero, demeurant à la cour et s'étant engraissé des largesses du grand-maître. Et les choses étant disposées ainsi, plusieurs tentatives furent faites contre la vie dudit seigneur : mais le très valeureux connétable résolut de mettre ordre à sa mauvaise volonté, et toutefois il se donna grand travail pour que le roi, son seigneur, ne reçût à cette occasion aucun ennui. Et voulant que ni son altesse, ni quelque autre personne que ce fût ne pussent lui prouver qu'il eût jamais porté atteinte à la royale seigneurie, il ordonna qu'on fît mourir le traître qui, à lui-même, cherchait sa mort et sa destruction. Toutefois, nous le disons encore, il voulut que la chose fût exécutée de telle façon, qu'on dût l'attribuer au hasard, et non à un propos délibéré. Un jour, en effet, don Alvaro de Luna fit détacher secrètement les pierres d'une *varanda* qui se trouvait au sommet d'une des tours de son palais, si bien qu'un homme s'appuyant dessus devait être précipité par son propre poids. Puis, muni des lettres qui attestaient le crime de Vivero, il le fit venir en sa chambre secrète en présence de deux témoins, à savoir : Jean de Lima et Fernando de

Ribadeneyra, et alors il adressa la parole à son déloyal serviteur. — Dites-moi, Alfonso Perez, connaissez-vous cette lettre ? Et quand celui-ci l'eut seulement regardée, il répondit : oui, seigneur. — Et cette autre, reprit encore le grand-maître, de qui donc est-elle ? — Elle est du roi, seigneur. — Et cette dernière ? — Pour celle-ci, je ne le puis céler, elle est mienne. Et alors le grand-maître dit à Fernando de Ribadeneyra, lisez ces lettres ; et Fernando ayant fait ce qui lui était commandé, les lut à Alfonso Perez. Mais quand la lecture fut achevée, celui-ci se troubla de telle sorte, que son visage semblait un visage de trépassé, et cela bien à raison, car la mort lui était voisine. — Et alors le bon maître lui parla une dernière fois, lui disant : « Pour certain, c'est chose due, car quelque chemin que je vous aie enseigné, et quelqu'avertissement que vous ayez reçu de ma part, vous n'avez point voulu vous départir des méchancetés que vous aviez ourdies contre moi. Il faut donc que s'accomplisse ce que j'ai juré relativement à vous, devant Fernando de Ribadeneyra ici présent. » Or, ceci ayant été dit par le maître, comme nous le rapportons, il ordonna à Juan de Luna et à Fernando, qu'il eussent à s'em-

parer de ce pervers serviteur, et qu'ils le précipitassent du sommet de leur tour sur le pavé. C'est ce que sans délai ils mirent à exécution; et le traître finit ainsi ses jours, un vendredi de la Croix, après le coucher du soleil, et l'on vit s'accomplir sur lui cette sentence du vulgaire ; *Qui mal chemine, mal lui arrive.*

Et le lendemain, dans la matinée, qui était la veille du saint jour de Pâques de la résurrection, le délibéré grand-maître se vêtit de noir, et s'en fut vers le roi en son palais. Là, il lui parla de cette mésaventure dont s'entretenait la ville, et il lui rapporta comment avait eu lieu la mort d'Alfonso Perez, lui taisant néanmoins, on peut bien le croire, les circonstances secrètes ; et, durant tout ce récit, le roi se montra fort émerveillé, ne laissant voir toutefois ni trouble ni ennui à l'égard du grand-maître ; et, cependant, on peut bien le croire aujourd'hui, il y avait grande différence entre son langage et la pensée cachée en son cœur.

Et quand Alfonso Perez Vivero eut ainsi reçu la mort, comme l'histoire l'a raconté, la terreur ne fut pas petite chez quelques uns des hommes de

cour ; il y en eut même qui eurent crainte pour leur vie, croyant bien que le grand-maître savait tout ce qui s'était tramé, et qu'il les ferait tous mourir, comme cela était advenu à l'égard d'Alfonso Perez, qui avait été chef principal de la trahison ; et ceux qui surtout excitaient ces craintes, étaient Ruy Dios de Mendoza, ainsi que son frère, le grand bénéficier ; et, à leur suite, on nommait encore quelques officiers de la chambre, qui n'étaient point fort catholiques en leur propos, touchant le connétable. Bien que ce fût lui qui les eût placés au lieu que tous ils occupaient, ils allaient, répétant au roi, pour lui donner terreurs nouvelles, qu'une chose reconnue de tous, c'était que le maître de Santiago était entreprenant, et de grand cœur, qu'il avait pouvoir d'hommes et d'argent ; et que, s'il venait à savoir que son altesse eût réellement donné de l'or, et accordé des grâces pour qu'on le fît périr, il pourrait fort bien lui arriver le conseil que donne le proverbe : *S'il veut te tuer, et que tu le saches, lève toi matin et tue-le !*

Et Jean II voulant apaiser de telles craintes et peut-être ses propres terreurs, parla un jour à son loyal connétable, et lui fit même un long discours,

dont la teneur était qu'il serait convenable à lui de s'éloigner ; que sa présence inquiétait les grands du royaume, et qu'en se rendant dans les terres de son vasselage, ses priviléges et immunités lui seraient conservés, même avec grands honneurs. — « Faites-moi en tout cas ce plaisir, ajouta-t-il, afin qu'il y ait tranquillité parmi les grands, paix et repos dans le royaume. » O constant et loyal grand-maître, qu'il y aurait à la fois pour toi d'honneur et de profit, à accepter ce que ton souverain bien-aimé et toujours obéi te proposait ! Mais, comme dit Sénèque, ce n'est pas à un homme ayant courage et vertu, qu'il convient de tourner les épaules et de fuir la fortune. Voici donc ce que le connétable de Castille répondit : — « Pour certain, sire, je suis bien émerveillé que votre courtoisie m'ordonne de quitter sa cour, sans m'avouer la cause de ce changement. A coup sûr, le monde dira que quelque grande erreur, ou bien que quelque grande déloyauté aura été commise par moi, et que c'est pour une telle raison que vous m'avez fait quitter votre présence. Votre seigneurie sait en quels manifestes dangers, et en combien de périls je me suis trouvé à cause d'elle ; elle ne peut ignorer que de fois j'ai répandu mon sang pour la

servir. Ah ! seigneur, voulez-vous donc que sans le mériter, je m'en aille bassement de votre cour ?» Mais le roi ayant insisté, le grand-maître répondit : ô Sire, mon très redouté seigneur, votre altesse doit le bien savoir, après son service, il n'y a nulle chose en cette vie présente, que j'aie plus à cœur et dont je fasse plus de cas que de ma réputation. La sagesse l'a dit : *Mieux vaut bonne renommée que toutes les richesses du monde.* Sire, je ne saurais partir. » Et le roi, quand il eut entendu que le grand-maître lui parlait ainsi, lui répondit qu'il disait fort bien ; et qu'il le tenait de nouveau pour son serviteur fidèle ; puis il ajouta qu'il eût à nommer dans son royaume ceux qui lui convenaient, et que ce seraient ceux-là dont les services lui seraient agréables ; et parmi les seigneure que le grand-maître nomma, le roi choisit l'archevêque de Tolède, dont cette histoire fera mention, Garci Alvarez Manrique, comte de Castanheda, don Diego Turtado, fils ainé de don Inigo Lopez Mendoza, marquis de Santillane, et bien d'autres, chevaliers comme prélats, qui entrèrent au conseil.

O trahison ! trahison ! trahison ! maudite soit ta

venue en ce monde ! maudit soit ton pouvoir ! et maudites soient tes œuvres. Tu t'étends au loin, et bien que cachée, ta force est grande. O ennemie de toute bonté ! adversaire de toute vertu ! c'est par toi qu'ont été détruits des royaumes ; c'est par toi que sont tombées des cités populeuses et riches ; c'est par toi que l'on a vu commettre d'exécrables homicides sur les empereurs, les rois et les princes. Qui l'eût pu penser, et qui l'eût osé croire, qu'un tel seigneur, et de si haute puissance, qu'un ami si familier de toute vertu, que le valeureux maître de Santiago enfin, l'insigne connétable, en vînt à l'extrémité que nous allons dire. C'est ce que prouvera la suite du récit.

Un jour donc que le très louable grand-maître était couché en son lit, l'esprit très fatigué, cherchant sans le trouver ce repos de nature, que l'humaine condition requiert et demande, car Sénèque a bien eu raison de le dire, la meilleure partie de la vie c'est le sommeil, un jour, disons-nous, comme l'aurore venait de poindre, Alvaro de Carthagène, qui vivait chez le grand-maître, commença à appeler à grands cris, frappant rudement à la porte de l'hôtel, si bien qu'il réveilla le con-

nétable. C'était un mercredi de l'octave de Pâques, précisément un jour où le grand-maître avait fait seller les chevaux pour s'éloigner d'une cour où le pouvoir de ses ennemis grandissait. Il appela Gonzalo Chacon, son bon serviteur, ainsi que Fernando de Sesé, et il leur dit avec quelqu'ennui, de voir qui pouvaient être ceux que l'on entendait frapper de telle façon ; et ayant vu que c'était Alvaro de Carthagène, ils lui ouvrirent et lui permirent l'entrée. Puis quand celui-ci fut devant le grand-maître, il lui dit :

— « Il est bon que votre seigneurie le sache, on voit une grande troupe de gens armés, trompettes en tête, qui se dirige de ce côté. Je ne sais ce que signifie semblable chose, surtout à cette heure, et je viens pour vous avertir. » Mais le grand-maître ne voulut pas croire que la chose fût à son dommage ; il pensa bien au contraire qu'il s'agissait du père d'Alvaro de Carthagène, qui demeurait en ces quartiers, et qui était des nouveaux convertis. Et le bon maître pensait ainsi, parceque les jours d'auparavant on avait répandu le bruit que ceux du château dont la cité était défendue, avaient pris la résolution d'aller piller les nouveaux chré-

tiens. Mu par cette croyance, il dit à Alvaro de se rendre chez son père, et de s'y défendre comme devait faire un homme; qu'il allait se disposer en tout cas pour lui porter secours. Et comme le bon maître parlait ainsi, on vit arriver à la poterne celui qui, en ce temps, était alcaïde de la forteresse; il venait à cheval, suivi de deux cents cavaliers, hommes d'armes et arbalétriers; ils étaient précédés de deux trompettes, sonnant de la trompette-bâtarde, et ils s'en allèrent tous criant: *Castille, Castille! meurent les traîtres!*... et ce fut avec cet appel et avec ces clameurs qu'ils arrivèrent devant l'hôtel; et, les voyant ainsi environner sa demeure, le grand-maître mit la tête à la fenêtre et cria à cette troupe: Oh! bonnes gens, qui vous meut et pourquoi venez-vous ainsi? que demandez-vous, hommes d'armes, et à quel propos vous voit-on? Mais eux, pressés contre la muraille, ne répondaient rien, si ce n'est: *Castille, Castille! meurent les traîtres!*... Et le résolu grand-maître, voyant qu'il ne pouvait obtenir d'eux autres paroles, et ne voulant pas supporter plus longtemps une si étrange manière de répondre, dit à haute voix à ses gens: Donnons sur eux! donnons sur eux! meurent les misérables! Et en achevant

ces mots, il s'en alla vers une cheminée en laquelle pour lors on faisait du feu, car la saison était froide, et à l'entour de cette cheminée, se trouvaient amoncelés de bons et solides morceaux de chêne vert. Alors il appela Gonzalo Chacon et Fernando de Sesé, et c'était plaisir de les voir tous trois empoignant ces énormes souches et les jetant de toute leur vigueur sur la tête des hommes d'armes, qui assaillaient les portes du logis ; et ils s'y prirent de telle façon, ils y allèrent de telle force, qu'il fallut bien que ces gens s'éloignassent des portes[1], aussi loin du moins que les assiégés pouvaient lancer leurs énormes morceaux de chêne. Et quand ils les eurent ainsi contraints à se retirer, ils appelèrent Diogo de Gotor, qui avait pour office la garde de l'hôtel et qui conservait les clés de toutes issues, ils lui commandèrent d'aller réveiller les soldats et les arbalétriers qui avaient passé la nuit en la demeure du grand-maître, et quand il l'eut fait, quoique ces gens fussent en bien petit nombre, on vit commencer un rude combat, car, en telle circonstance, non seulement le valeureux grand-maître n'avait rien perdu de sa magnanimité et de son généreux courage, mais il montrait telle hardiesse qu'on l'eût pu croire à cette heure

commandant plus de gens encore que ceux qui l'attaquaient. Pour les bons serviteurs qui l'entouraient, la hardiesse ne pouvait leur faillir et ils pensaient toujours que le comte don Juan, le fils du connétable, don Juan de Luna, son parent, et aussi Fernando de Ribadeneyra, pourraient venir à son aide, et qu'en dépit des assiégeans, le grand-maître, suivi des siens, saurait gagner le palais du comte qui donnait sur les remparts ; leur espérance était que par les murailles de cet hôtel le digne connétable parviendrait à s'échapper; mais rien de tout cela n'ayant pu s'effectuer, en raison sans doute du grand tumulte qui régnait dans la ville, Gonzalo Chacon et Fernando de Sesé conseillèrent à leur seigneur de chercher un refuge autre part, lui disant : — « Sire connétable, si cette parole *fuir* sonne mal à vos oreilles, nous rappellerons à votre courtoisie, pour qu'elle consente enfin à s'éloigner, qu'elle doit savoir parfaitement une chose, c'est qu'il y a quelquefois autant de convenance à fuir qu'à bien attaquer. Quel est en effet le temps où votre seigneurie pourra s'éloigner plus à propos, bien que chose pareille ne lui soit jamais arrivée? Et nous le répétons, si ce mot *fuir* est mal compris par vous, si le son vous en est

dur, nous disons, nous, qu'aujourd'hui la chose est permise, car seigneur grand-maître, c'est un monde entier que vous avez à combattre. » — Et après bien des paroles de résistance, le connétable consentit à ce qu'exigeaient de lui ses bons serviteurs ; et guidé par Alvaro de Carthagène, homme méritant vraiment le nom de loyal, parmi ceux qui s'étaient nouvellement convertis, il sortit en la ville par la porte d'une étable. Il était nuit profonde et Alvaro de Carthagène marchait devant le bon maître, le guidant par les lieux qu'il devait traverser, mais le connétable, marchant comme à regret, le suivait d'un pas incertain ; il ne mettait nulle hâte en sa fuite, et le soin de son honneur, revenant sans doute à sa pensée, il regardait quelquefois de côté et d'autre, pour s'assurer que personne ne le reconnaissait. Pour Alvaro de Carthagène, il pressait le pas de telle façon que le maître ne pouvait plus le voir ; mais celui-ci l'appela bientôt, et il fallut qu'il retournât sur ses pas. Alors le connétable lui dit qu'il aimait mieux mourir environné de ses serviteurs, que de s'en aller ainsi fuyant par des ruelles détournées et obscures, comme un homme qui n'aurait nulle dignité. Que pour lui, il s'en allât vers le comte son fils et vers ses affidés,

afin de les avertir de songer à leur salut. Puis, ayant dit, il rentra en son hôtel, et voilà comment le haut courage du noble grand-maître ne put souffrir cette idée d'une fuite légitime, mais à travers des lieux mal famés. Et l'on peut bien dire de lui, ce que l'on raconte des hermines, qui plutôt que de traverser un lieu plein de fange, préfèrent la mort à la souillure, et se laissent tuer par le chasseur, avant de ternir leur blancheur. O excellence de ce très noble cœur de chevalier!... Mais ce n'est plus ici le lieu de rappeler ses vertus par longue commémoration, puisqu'elles sont regardées depuis long-temps comme héroïques! Il est bon seulement qu'on sache une chose, c'est que dès qu'il fut rentré en son hôtel, et que ses fidèles serviteurs l'eurent aperçu, à sa vue seule, le bon chevalier Gonzalo Chacon, commença piteusement à s'arracher les cheveux; et il était si bien sans pitié pour lui-même qu'il y avait cruauté dans ses actions et grande douleur à le voir. Mais bientôt il fallut cesser telles lamentations, et réellement songer à la défense.

Les choses étaient donc en ces termes, et le roi lui-même s'était porté dès le matin sur la place de

las Carniccrias de Burgos avec le pennon royal. Il était là environné de beaucoup de gens, toutefois il n'osait agir, car il ignorait si le grand-maître se trouvait encore en son hôtel, mais ayant appris qu'il y était, de la bouche d'un héraut d'armes, qui s'était porté de son propre mouvement vers le connétable pour l'avertir du nouveau danger qu'il courait, et qui en avait même reçu un message pour ledit seigneur roi, en eut grand contentement en son cœur, tant il craignait qu'il ne se fût évadé. Et il lui dépêcha Ruy-Dias de Mendoza, ainsi que l'évêque de Burgos, pour l'engager à se rendre de plein gré en la prison. Et le bon maître les reçut fort courtoisement. Et quand il eut appris quelle était leur mission, il y fit telle réponse : — « Dites à sa Seigneurie que sa volonté est ma volonté, et que si je savais bien réellement que son Altesse veut ma mort, et qu'en même-temps la religion chrétienne le permît, je me la donnerais moi-même pour que se trouvât accompli son désir. Et, toutefois, je la supplie, afin de pouvoir exécuter ses ordres, de me donner lettres de garantie pleine et entière contre mes ennemis dont il est environné, et qui ont changé sa dilection sincère et son grand amour en haine et en indignation con-

tre moi. » — Et le seigneur évêque répondit alors : — Sire connétable, vous ne sauriez requérir telle chose, car le roi montre grand ennui à votre sujet, et nous ne ferions que l'irriter davantage en lui faisant part de votre demande. — Mais le maître, tout ému de noire humeur, lui répondit : — Taisez-vous, évêque, et gardez-vous de prendre la parole où parlent les chevaliers ; c'est à Ruy-Dias que je m'adresse, et non point à vous. Puis il continua son propos.

Et ils s'en retournèrent vers Jean II, et le cœur du roi était tellement embrâsé de son désir de s'emparer du grand-maître, qu'on l'entendit répondre aussitôt, qu'il lui plaisait de faire ce que le connétable souhaitait, et que lettres de garantie lui seraient expédiées. Elles le furent en effet... Et Ruy-Dias ainsi que Perafan de Vivera, Adelanta de l'Andalousie, furent ceux qui les portèrent au grand-maître. Elles donnaient la vie sauve au connétable et à ceux de sa maison ; elles lui conservaient en même-temps ses biens, et toutes les terres de son vasselage. Les écritures en ayant été passées selon l'usage, le roi avait juré de les maintenir, et cela entre les mains de l'évêque de Bur-

gos, puis ils les avait signées de son nom. Mais si elles furent acceptées, on peut le dire, ce fut contre le gré de Gonzalo Chacon, qui bien qu'il fût de grande jeunesse, était de grande prudence. Avec des paroles pleines de discrétion et de dignité, il fit voir clairement la trahison au grand-maître, et toutefois le connétable se contenta de répondre : — Le roi, mon seigneur, m'a fait et il peut me défaire.

Et cependant le valeureux grand-maître reconnaissait fort bien, en la vue intérieure de son âme, que selon les choses passées et présentes, et d'après ce qu'on pouvait croire des personnes environnant le roi, il ne pouvait échapper à la mort. Il le savait, leurs lèvres avides étaient comme sanglantes, et elles avaient soif de son sang.

Et se voyant au dernier terme, en cette extrémité, il pourvut aux choses sacrées de sa maîtresse de Santiago. Il conféra un dernier honneur de chevalerie à Gonzalo Chacon, son loyal serviteur; puis il en voulut sceller lui-même la charte, et malgré les supplications de celui-ci, il ne lui fit autre recommandation, si ce n'est d'être fidèle aux

statuts de l'ordre. Et cela étant fait, il ordonna qu'on laissât avec lui, pour le servir jusqu'au terme de ses jours, les deux pages les plus jeunes qu'il y eût en sa maison. De toutes ses richesses, il voulut qu'un seul coffre lui fût laissé, c'était celui où étaient contenus les vêtemens qu'il portait d'habitude, les divers objets qui servaient à sa personne, en un mot, la soie comme le linge, et ce qu'il fallait pour se vêtir de même que pour se chausser. Et toutefois le roi avait telle hâte que le grand-maître fût conduit en sa présence, qu'on ne pouvait voir plus grande presse. Toutefois le connétable fit seller un vaillant et pompeux cheval qu'il avait. il le fit couvrir de riches caparaçons tout parsemés de ses insignes, son col et son poitrail furent revêtus d'une riche cotte de maille, et pour lui, il mit son armet sur sa tête, il endossa son harnois bien poli, de ceux dont on avait alors (et il devait être magnifique, car c'était celui que lui avait envoyé le roi de France en cette même ville de Burgos). Ainsi dressé et tenant son épée en la main, d'aspect tranquille, comme devait être un hardi chevalier de sa sorte, avant de monter à cheval, il adressa une dernière pétition au roi, puis il descendit de sa chambre en la cour d'honneur, armé

comme nous avons dit, portant ses patenôtres à la main et environné de ses serviteurs. Il demanda alors son cheval et se prit à chevaucher, et étant ainsi sur son bon dextrier de guerre, il appela ses serviteurs, les engagea à pourvoir à leur salut et leur fit tendrement ses adieux. Bien grande à coup sûr était l'angoisse des serviteurs du noble maître, bien grande était la douleur de ceux qui les écoutaient menant leur deuil, car ils ne pouvaient se contenir devant leur seigneur, et il y avait là plus de lamentations que s'ils l'eussent vu mort devant eux; mais le valeureux maître fit tourner bride à son cheval, et il ordonna qu'on ouvrît les portes de la rue pour sortir, car il prétendait s'en aller ainsi devers le roi. Ce fut alors que Ruy-Dias de Mendoza, et l'adelanta de Perafan, s'opposèrent à sa sortie, disant qu'il ne pourrait se soustraire à la fureur du peuple: et nonobstant ces observations, le grand-maître insista pour qu'on le conduisît devant le roi de Castille. L'altercation fut longue; à la fin cependant, le grand-maître consentit à demeurer en son hôtel, car ce devait être sa prison.

Et dès que le roi eut eu connaissance de la manière dont les choses se passaient en la demeure

du connétable, quand il eut acquis pleine certitude, qu'un grand nombre d'hommes d'armes s'y étaient rendus sous le commandement de Ruy-Dias et de l'adelantade : il y alla en propre personne, il y mangea, et jamais il ne consentit à voir le connétable qui, bien avant l'arrivée dudit roi, avait été emmené sous sûre escorte en sa chambre, où il devait rester prisonnier. Ainsi, le très excellent don Alvaro de Luna, le fameux grand-maître de Santiago, le glorieux connétable de Castille, vaincu par l'astuce et trompé par la sécurité que lui inspiraient peut-être ses lettres de garantie, tomba en cette embûche détestable. Tous les saufconduits qui lui avaient été octroyés par le roi, tant pour lui que pour ses serviteurs, furent violés et mis en oubli, comme n'ayant pas la moindre valeur. Les gens qui lui étaient affidés furent dépouillés à l'instant de leurs armes. Gonzalo Chacon et Fernando de Sesé furent faits prisonniers, et on les jeta en la geôle publique. O puissant roi de Castille, qui t'a donc changé ainsi en un être tout différent de ce que tu étais? Qui t'a mué de condition, qui t'a donné autre vie et autre caractère que par le passé ? Où est donc ta dévotion à ta parole? Où sont les signes et les preuves de ta dignité ?

Qu'est devenue ton humanité? Où gisent les terreurs de ta conscience? Est-ce ainsi que les rois gardent leurs sauf-conduits? Est-ce ainsi qu'ils tiennent leurs promesses, signées de leur nom, et scellées de leur sceau? Le jour où tu as fait écrire ces lettres, c'est le même où tu les as fait lacérer!.. Eh bien! roi, reste en plein repos... Il y a un autre souverain qui châtie les monarques. Et comme l'a dit Sénèque, en ses tragédies: «Tout règne est sujet à un règne plus puissant. »

Qu'une soif maudite de richesses ait été la cause réelle qui mut le roi Jean II contre son grand maître de Santiago; c'est ce qu'affirment bien des gens, et entre autre don Inigo Lopez de Mendoza, marquis de Santillane, et grand Trobador. Ce seigneur de haut génie a manifesté suffisamment une telle opinion, lorsqu'on l'a entendu dire en son doctrinal des favoris: *J'ai vu de grands trésors amassés, et cela pour la perte de leurs possesseurs*. Le roi Jean II se rendit donc à Portillo, avec l'intention de s'emparer des grands biens du connétable; puis de là il se porta sur la ville de Maqueda, où Fernando de Ribadeneyra avait résolu de tenir valeureusement pour le grand-maître. Mais capitu-

lation ayant été obtenue, après une forte défense, Jean II alla dresser son camp sous les murs d'Escalona. Là, en effet, bien des nobles chevaliers tenaient encore pour le connétable. Mais une grande famine se faisait sentir en toute la contrée, si bien qu'il y en eut plus d'un qui mourut de pure faim dans la Sierra, et voyant les désastres que causait un tel fléau dans son camp, comprenant le peu d'espoir qu'il y avait pour lui de s'emparer de la ville, Jean II entra en conseil pour délibérer avec les grands du royaume sur ce qui devait être fait.

C'est chose grave, à coup sûr, que d'avoir à décider du salut ou de la condamnation d'un homme en son absence, et sans qu'il ait là un défenseur; et néanmoins, pendant que le louable grand-maître était prisonnier à Portillo, ses ennemis réunis au camp traitaient à l'avance de sa mort. Et aussi dès qu'ils furent entrés en conseil, ne se trouva-t-il pas parmi eux un seul ami du digne maître. Chacun toutefois donna son avis. Finalement leur conclusion à tous, ce fut que le grand-maître devait mourir. Il n'y eut que l'archevêque de Tolède qui, en sa qualité de prélat, ne pouvait donner son vote de mort et qui sortit du conseil.

Et pour que la sentence ainsi rendue reçût son exécution, il fut décidé que l'on commettrait un chevalier nommé Diego Lopez de Estuniga, lequel était cousin du comte de Plasencia. D'après la décision du conseil, le grand-maître devait mourir à Valladolid: c'est pourquoi nous allons écrire maintenant ce qui se passa en ces derniers jours. On verra quelle fut la fin du meilleur chevalier qu'il y ait eu jamais dans les royaumes d'Espagne; on saura comment s'acheva la carrière du plus grand seigneur que l'on ait connu parmi les seigneurs sans couronne.

Toutes précautions étant prises par Diego Lopez de Estuniga, pour que le grand-maître fût transporté sûrement de Portillo à Valladolid, il ne lui fut rien dit en premier lieu de sa condamnation. Il avait été décidé à l'avance qu'un fameux lettré, maître en théologie et religieux de l'ordre de saint François l'aborderait sur la route, feignant d'abord que ce fût un hasard qui l'eût amené, puis, après l'avoir tiré à part comme pour lui confier quelque grand secret, il devait lui dire la teneur de la sentence, en l'exhortant, comme catholique et fidèle chrétien, à se préparer à la mort. La chose

fut exécutée ainsi qu'il avait été convenu, par maître Alfonso Espina, et certes il le pouvait faire mieux que tout autre, car il était grand prédicateur. Et quand le bienheureux maître (car, ayant souffert le martyr, nous l'appellerons désormais de ce nom) et quand le grand-maître, disons-nous, eut entendu ce que disait le vénérable religieux, il laissa échapper un grand soupir, leva les yeux au ciel, et ne dit autre chose, si ce n'est ces paroles: « Béni sois-tu, mon Dieu et Seigneur, car tu régis et gouvernes le monde;» et il pria le moine avec grande affection de ne plus le quitter jusqu'à ce qu'il eût franchi le pas de la mort. Arrivé à Valladolid, Diego Lopez lui fit donner gîte en la maison d'un chevalier, où il avait coutume de s'arrêter au temps jadis. Là, toujours en compagnie du religieux et d'un de ses frères de l'ordre, qui s'en était venu l'assister, le grand-maître déchargea sa conscience et fit son testament. La nuit entière se passa de cette façon, et le jour commençant à paraître, le bienheureux grand-maître entendit la messe: puis, comme l'on vint à lui notifier que de là à un bien court moment, sa vie allait finir, il témoigna le désir qu'on lui apportât un peu

de pain et quelques cerises, et il goûta à l'une et l'autre chose, mais bien peu.

Ce fut sur la *plaza Mayor* de Valladolid, près du monastère de Saint-François, que l'on éleva un nouvel échafaud pour cette condamnation si nouvelle; car jamais chose semblable n'avait eu lieu en Castille. Et après que cet échafaud eut été dressé et orné comme il convenait en telle circonstance, et qu'on l'eut drapé d'une riche tapisserie, Diego Lopez de Estuniga, accompagné de ses gens d'armes, se transporta auprès du bienheureux grand-maître, en la chambre où il attendait, et il lui notifia qu'il eût à descendre, pour chevaucher la mule du supplice, qui était sellée et dressée; il ajouta qu'il le fallait faire sans retard, et que les religieux iraient l'accompagnant.

Et voilà que la trompette sonne la marche douloureuse, voilà que le *pregonero* (1) publie son ban menteur (oui l'histoire l'appelle menteur, car il le fut en effet). Or savez-vous ce qui y était dit? que le connétable marchait à la mort, pour s'être emparé de la personne royale!

Et le bon maître chevauchait sur sa mule, avec ce semblant paisible et cette contenance reposée qu'il avait jadis sur son cheval de bataille, au temps de son heureuse et souriante fortune. La mule était couverte de deuil, et lui revêtu d'une longue cape noire. Et de même que les martyrs s'en allaient joyeusement au supplice pour soutenir la foi de Jésus, de même il marchait à la mort que lui donnait son amour pour la loyauté ; et quand il fut arrivé au pied de l'échafaud, il descendit lui-même de la mule, monta d'un pas ferme les degrés, et se voyant sur cette plate-forme toute tendue de noir, il prit le sombrero qu'il portait sur la tête, le remit à un de ses pages, qui s'appelait Morales, et disposa lui-même les plis de son vêtement ; puis, comme le bourreau s'était avancé, lui disant qu'il serait nécessaire de lui lier les mains, ou du moins de lui attacher les pouces, afin qu'il ne fît aucun mouvement qui pût détourner le couteau, il tira une aiguillette d'une escarcelle, de celles dont on usait dans ce temps, et le bourreau se contenta de lui attacher les pouces. Alors il recommanda pour la dernière fois son âme à Dieu, et la tête fut séparée du tronc!... Mais, sache, lecteur, qu'il se passa en cette circonstance une chose digne, à coup sûr,

d'être notée. Pendant que l'on conduisait le bienheureux grand-maître à la mort (car on ne saurait dire qu'on le conduisit pour faire justice), les gens qui accouraient de toutes parts n'avaient rien de particulier en leurs gestes et rien de triste en leur semblance. Ils avaient l'air seulement de gens curieux et qui s'en vont regarder chose qui n'arrive pas tous les jours. Mais, une fois parvenus au lieu du supplice, et comme l'exécuteur tenait en ses mains le couteau, il se fit un tel silence parmi cette foule qui inondait la place et qui garnissait les fenêtres, il y eut quelque chose de si morne, que l'on eût dit qu'il avait été ordonné, sous les peines les plus graves, de se taire et de n'oser faire entendre une seule exclamation. Or, comme le bourreau portait le couteau à la gorge du bienheureux grand-maître, il s'éleva de cette foule une clameur si lamentable, on entendit des cris si pleins de larmes, il y eut des voix de telle angoisse, que l'on vit chose nouvelle ; il semblait que chacun d'entre eux tous, les hommes comme les femmes, allaient voir donner ce trépas cruel à leur père selon la chair ou à un être qu'ils eussent tendrement aimé. Et voilà comment mourut le glorieux, le très célèbre, le bienheureux grand-maître,

connétable de Castille. Ainsi l'histoire vous le raconte; et l'on peut bien ajouter ici que nul ne satisfit davantage aux dettes que les forts doivent en ce monde : savoir à la pureté du sang par la noblesse, au temps par le savoir et la discrétion, à l'adversité par le courage, à la puissance par la chevalerie, au roi par sa pure loyauté (2).

d'être notée. Pendant que l'on conduisait le bien-
heureux grand-maître à la mort (car on ne sau-
rait dire qu'on le conduisait pour faire justice), les
gens qui accouraient de toutes parts n'avaient rien
de [illegible] en leurs gestes et rien de triste en
leurs semblants : ils avaient l'air seulement de gens
[illegible] et qui s'en vont regarder chose qui n'ar-
rive pas tous les jours. Mais, une fois parvenus au
lieu du supplice, et comme l'exécuteur tenait en
ses mains le couteau, il se fit un tel silence parmi
cette foule qui inondait la place et qui garnissait
les fenêtres, il y eut quelque chose de si morne,
que l'on eût dit qu'il avait été ordonné, sous les
peines les plus graves, de se taire et de n'oser faire
entendre une seule exclamation. Or, comme le
bourreau portait le couteau à la gorge du bienheu-
reux grand-maître, il s'éleva de cette foule une
clameur si lamentable, on entendit des cris si pleins
de larmes, il y eut des voix de telle angoisse, que
l'on vit chose nouvelle ; il semblait que chacun
d'entre eux tous, les hommes comme les femmes,
allaient voir donner ce trépas cruel à leur père
selon la chair ou à un être qu'ils eussent tendre-
ment aimé. Et voilà comment mourut le glorieux,
le très célèbre, le bienheureux grand-maître,

NOTES

SUR DON ALVARO DE LUNA.

(1) On désigne sous ce nom l'officier public chargé de proclamer les sentences.

(2) Après la mort du connétable, sa tête fut mise au bout d'une pique de fer, et plantée sur l'échafaud. Durant neuf jours, elle fut exposée ainsi aux yeux de tous, comme le voulait la sentence. Le jour même de l'exécution, le corps avait été recueilli, selon l'ancien usage, par les confrères de la miséricorde. Ainsi que cela se pratique toujours, une sébile resta exposée au pied de l'échafaud, pour recevoir les aumônes des âmes pieuses qui voulaient bien contribuer à l'enterrement du supplicié. Cette circonstance minutieuse est racontée dans la romance populaire, de même que dans la chronique. La fortune du connétable avait été si haute, ses richesses immenses l'entouraient d'une telle grandeur, que ce fut une des circonstances qui frappèrent

le plus la multitude. Le corps fut transporté d'abord dans l'église de St-André de Valladolid, et la chronique dit positivement qu'une partie de la population de la ville l'accompagna. Les neuf jours écoulés, la tête fut portée en grande pompe dans la même église. Au bout de quelques mois, et le roi Jean II se trouvant à Valladolid, on songea à accomplir enfin le désir du connétable, qui avait souhaité d'être enterré dans le monastère de St-Francisco. Au moment du supplice, et n'ayant plus d'autre bien à sa disposition, il avait tiré un riche anneau de son doigt, et avait demandé que le prix en fut consacré à sa sépulture. Malgré la présence du roi, ces secondes funérailles se firent avec une pompe inouïe. Une foule de prélats et de grands seigneurs accompagna le cortége funèbre. Quant à Jean II, il ne survécut pas plus d'un an et cinquante jours à don Alvaro de Luna. Au dire de quelques historiens, le souvenir du jugement inique qui l'avait privé d'un tel homme, contribua beaucoup à sa mort. La veille du jour désigné pour l'exécution, il pleura, dit-on, beaucoup, et voulut même s'opposer au supplice; mais le parti de la reine l'en empêcha. Ces irrésolutions d'une tête faible ont été peintes avec beaucoup de talent dans les romances modernes qui accompagnent *El moro exposito* de don Angel Saavedra (duc de Rivas), l'un des premiers poètes espagnols modernes. Une chose bien remarquable, sans doute, c'est que, malgré les perquisitions qui ont été faites, jamais les pièces du procès n'ont pu être découvertes dans les archives du royaume. On pense qu'elles n'existent pas, et que les personnages, qui figurèrent dans cette odieuse affaire, en empêchèrent la rédaction. Don Alvaro de Luna, né vers l'an 1388, fut exécuté, dit-on, le 22 juin 1453.

LE

PREMIER JOUR DE LA TRAITE

A LAGOS, ROYAUME DES ALGARVES.

XVe SIÈCLE.

Le fragment plein d'éloquence que l'on va lire est tiré textuellement d'une chronique du xve siècle, que l'on croyait perdue même en Portugal, et que l'auteur de ce livre a retrouvée à la Bibliothèque royale (sous le n° 236, Suppl. français); elle est intitulée simplement au catalogue *Chronique de la Conquête de Guinée*; mais le manuscrit portugais ne porte point de titre. En réalité, c'est une histoire complète des découvertes primitives de don Henrique, le célèbre infant de Portugal, qui, dans l'ordre des grands explorateurs, est le prédécesseur naturel de Christophe Colomb. Ce beau livre qui a toujours servi de guide à Barros, a pour auteur Gomez Eanez de Zurara, premier archiviste du royaume; il fut écrit en 1453, par ordre d'Alphonse V, surnommé l'Africain. Ce prince ne fut pas toujours un chef habile ni un roi prudent, mais il eut la gloire d'encourager les lettres et de fonder à Lisbonne la première bibliothèque royale qu'on y eut vue. C'est du moins ce qu'atteste le beau manuscrit de la Bibliothèque royale; il est dit textuellement à la dernière page : « Acabouse esta obra na livraria que este rei don Affonso fez » em Lixboa dezoito Dias de fevereiro; seendo scripta em

» este primeiro vellume por Joham Gonçalvez Scudeiro e
» scrivam dos livros do dito senhor rey. Aoqual senhor o
» muyto infindo benigno e misericordioso deos sempre
» quiera de boas obras e vertudes em muyto melhores de
» dias e annos de sua vida de bem em milhor acrecentar
» e lhe dar ffruito de bëeçom comque lhe de sempre Graças
» e Louvores porque el hé seu fazedor e criador no anno de
» Jhu-Xpo de mil e quatro centos e cinquoenta e tres
» annos. Deo Gracias. »

Ce premier volume, je m'en suis assuré, est le seul qui ait été composé par Gomez Eanez de Zurara, sur les Conquêtes de Guinée ; c'est du moins le seul qui soit venu à la connaissance de Jean de Barros, car dès qu'il lui manque, le grand historien passe sans transition à un autre sujet. Gomez Eanez qui est déjà lui-même, comme on va le voir, un habile écrivain, se plaint de la rudesse de style qu'on remarque dans Joam de Cerveira, le chroniqueur informe qui l'a précédé. Cerveira néanmoins paraît avoir assisté à une partie des expéditions qu'il raconte. Sous ce rapport, il serait précieux à consulter, malheureusement il paraît être perdu pour jamais. Gomez Eanez de Zurara avait visité lui-même l'Afrique, mais le diligent chroniqueur, comme l'appelle Barros, n'avait vu que Ceuta et Tanger. On peut lire les autres chroniques de cet habile historien dans la belle Collection publiée sous les auspices de l'Académie royale de Lisbonne.

SUBSCRIPÇÃO.

CHRONICA

DA

DESCUBERTA E CONQUISTA

DE GUINÉ,

ESCRITA POR MANDADO DE ELREY D. AFFONSO V,

SOB A DIRECÇÃO SCIENTIFICA, E SEGUNDO AS INSTRUCÇÕES DO ILLUSTRE INFANTE D. HENRIQUE,

PELO CHRONISTA

GOMEZ EANNES DE AZURARA;

FIELMENTE TRASLADADA DO MANUSCRITO ORIGINAL CONTEMPORANEO, QUE SE CONSERVA NA BIBLIOTHECA REAL DE PARIS, E DADA PELA PRIMEIRA VEZ A' LUZ, PER DILIGENCIA

DO VISCONDE DA CARREIRA,

Enviado extraordinario, e Ministro plenipotenciario de S. Majestade Fidelissima na corte de França;

PRECEDIDA

DE UMA INTRODUCÇÃO, E ILLUSTRADA COM ALGUMAS NOTAS,

PELO VISCONDE DE SANTAREM,

Socio da Academia real das Sciencias de Lisboa, membro do Instituto de França, etc.

1 Vol. em 8vo maximo

(ou 4to portuguez).

Um dos mais antigos, e mais preciosos monumentos historicos das primeiras descubertas gloriosas dos Portuguezes, e que ha seculos se julgava perdido, acaba de ser

ha pouco encontrado entre os manuscriptos do vasto thesouro da Bibliotheca Real de Paris (1).

Este monumento he a *Chronica da Conquista de Guiné* feita e proseguida sob a direcção scientifica, e segundo as instrucções do illustre infante D. Henrique, escripta por ordem d'ElRey D. Affonso V, pelo celebre chronista Gomes Eannes d'Azurara, e acabada na livraria do mesmo soberano aos 18 de fevereiro de 1453.

Naõ só a authenticidade do codice é incontestavel, mas tambem ha toda a razão para crer que este precioso manuscripto he o mesmo que o sabio Fr. Luis de Souza vira em Valença d'Aragão na recamera do duque de Calabria, e que pelo senhor Rey D. Affonso V fora enviado a seu tio ElRey D. Affonso de Napoles cognominado o *Magnifico*, monarcha que amava as sciencias, e as cultivava com admiração dos seus contemporaneos. Alem pois das provas da authenticidade deste manuscripto, a sua maior importancia consiste em nos restituir uma grande parte do que *Affonso Cerveira* tinha escripto sobre as navegações, e descobrimentos feitos por ordem do Infante, obra que até agora não poude ser descoberta; consiste em nos revelar um grande numero de factos do mais alto interesse, até agora ignorados; consiste emfim nas noções preciosas em que abunda, e que servem de importantes subsidios á critica scientifica para provar o estado das sciencias, e da erudicaõ classica em Portugal nos primeiros annos do seculo xv, e das

(1) Foi M. Ferdinand Denis, autor de varias obras estimadas sobre a litteratura portugueza, que teve a fortuna de annunciar á republica das letras a existencia deste precioso manuscrito, e de apreciar a sua importancia, pelo que eterna gratidão lhe é devida.

relações e conhecimentos geograficos dos Portuguezes d'aquella época.

A execuçaõ caligrafica deste codice é magnífica. Alli se vê em uma miniatura o unico retrato contemporaneo do grande principe a quem a nação Portugueza deveo as descubertas d'aquellas importantes regiões Africanas, e o impulso dado á cultura, e ao progresso das sciencias : principe a quem finalmente a Europa deveo o conhecimento de mares, climas, e povos até então desconhecidos.

Este monumento da antiga gloria nacional portugueza vai felizmente ser restituido á nação e á sciencia, sendo dado á estampa sob os auspicios de um benemerito Portuguez zelozo, e amante das lettras, o Exmo. senhor visconde *da Carreira*. O texto será pois publicado segundo a copia tirada com a mais escrupulosa fidelidade, e será precedido de uma introducçaõ e illustrado com algumas notas pelo Exmo. senhor visconde de Santarem.

A *Chronica da descuberta e conquista de Guiné* será sumptuosamente impressa en 1 magnifico vol. em 8vo maximo em papel velino superfino, e illustrada com o retrato do infante D. Henrique com os ornatos que o rodeaõ, fielmente copiados do desenho original, e com o *fac-simile* em caracteres gothicos, da Carta do autor a ElRey D. Affonso V, que serve de dedicatoria. Um pequeno numero de exemplares serão impressos em grande papel velino em 4° (igual ao folio portuguez) com o retrato e seus ornatos coloridos, exactamente semelhantes ao original que acompanha o codice.

SUBSCREVE-SE:

EM PARIS,

Em casa de J.-P. AILLAUD, 11, quai Voltaire;

EM PORTUGAL,

Em casa de todos os Commerciantes de Livros

DE LISBOA, PORTO E COIMBRA.

PREÇO PARA OS SENHORES SUBSCRIPTORES:

Edição em 8vo maximo com retrato em preto,

Em França (ao receber a obra)......	15 fr.
Em Portugal, *idem*...........	3,200 reis.

Edição em 4° grande (folio portuguez) com o retrato e tarja coloridos ao pincel pelos primeiros artistas,

Em França (ao receber a obra)......	30 fr.
Em Portugal, *idem*...........	6,400 reis.

Passada a epoca da subscripção ficarão sendo os preços,

Em 8vo, em França.............	20 fr.
——— em Portugal...........	4,000 reis.
Em 4°, em França............	40 fr.
——— em Portugal...........	8,000 reis.

NA OFFICINA TYPOGRAPHICA DE FAIN E THUNOT,

28, RUE RACINE.

LE PREMIER JOUR DE LA TRAITE

A LAGOS.

O toi père céleste, qui de ta main puissante et sans mouvement de ton essence divine gouvernes l'innombrable compagnie de la cité sainte, toi, qui retiens immobiles les essieux des mondes supérieurs, roulant dans les neuf espaces, toi qui donnes l'impulsion au temps, qui partages les âges rapides et les âges infinis à ton gré; je t'en prie que mes larmes n'oppressent pas davantage ma conscience. J'oublie la loi qu'ils gardaient, mais ils appartiennent à l'humanité et je me vois contraint à pleurer amèrement leurs souffrances; et

si les animaux, dans leur sentiment brutal, mais poussés par l'instinct, connaissent les maux de leurs semblables, que veux-tu que fasse mon humaine nature, quand j'ai devant les yeux cette misérable compagnie, et quand je sais que ces hommes appartiennent à la génération des fils d'Adam.

Un jour donc, qui était le 8 d'août (1444), et de fort bonne heure dans la matinée, à cause des chaleurs, les matelots commencèrent à rassembler leurs bateaux et à en faire descendre les captifs, pour les conduire où il leur avait été ordonné. Ils furent donc tous réunis en une espèce de camp; et c'était chose merveilleuse à voir. Là donc, parmi eux, il y en avait de raisonnable blancheur, fort beaux et dispos, d'autres basanés, ou pour mieux dire, presque jaunes, d'autres encore presque aussi noirs que les taupes de la terre; ils étaient aussi divers par le vêtement que par le corps; et il semblait aux hommes qui les gardaient, qu'ils avaient devant les yeux l'image de l'empire inférieur. Mais quel est le cœur si dur qu'il pût être, qui ne se fût point senti atteint d'une émotion de pitié en voyant ainsi cette multitude! Les uns

avaient la tête basse et leur visage était baigné de larmes, quand ils se regardaient entre eux, d'autres étaient là à gémir fort douloureusement et regardant les hauteurs des cieux ; ils y attachaient leurs regards en criant comme s'ils eussent demandé secours au père de la nature ; d'autres encore se frappaient leur visage de leurs mains, en se jetant avec accablement au milieu de la plage. Il y en avait qui faisaient leurs lamentations en manière de chant, selon la coutume de leur pays ; et bien que les paroles de leur langage ne fussent pas entendues des nôtres, elles exprimaient parfaitement tout le degré de leur tristesse. Et comme leur douleur allait toujours augmentant, survinrent ceux qui avaient la charge du partage, et ils commencèrent à les éloigner les uns des autres, afin de séparer les lots également ; et en faisant cela, il fallait nécessairement arracher les fils aux pères, les femmes à leurs maris, les frères à leurs frères. Aucune loi ne fut gardée à l'égard des parens ou des amis, chacun tombait où le poussait le sort. O fortune puissante! toi qui montes et descends sur tes roues, en diversifiant les choses du monde de la manière dont il te plaît, ce fut ainsi que tu mis devant les yeux de ces êtres mi-

sérables certaines connaissances des choses dernières, afin qu'ils pussent recevoir quelque consolation en leur grande tristesse. Et vous qui vous occupez de ce partage, regardez avec pitié tant de misères! voyez comme elles se lient les unes aux autres! C'est à peine si vous pouvez les envisager. Mais qui aurait pu accomplir une telle séparation sans douloureux travail! Tandis qu'on avait mis d'un côté les enfans et que de l'autre les pères allaient gîsant, on les voyait se lever tout à coup et ils s'élançaient les uns contre les autres. Les mères serraient leurs enfans entre leurs bras et s'enfuyaient avec eux; elles recevaient des blessures en leur chair, et cela sans pitié pour elles-mêmes, afin que leurs fils ne leur fussent point enlevés, et ce fut ainsi que s'acheva le partage, avec un pénible travail, car outre celui que leur donnaient les captifs, le champ était tout plein de gens venus du lieu même, ou des Aldées et des Comarcas d'alentour. Ils abandonnaient leurs habitations, ils laissaient leurs mains oisives, ne s'occupant plus du gain qu'elles devaient leur procurer, uniquement pour voir cette chose si nouvelle. Et en présence de cet événement qu'ils voyaient s'accomplir, les uns pleuraient, les au-

tres en s'éloignant poussaient telle clameur, qu'ils jetaient en trouble les ministres de ce partage.

L'infant était là, monté sur son puissant cheval, et accompagné de ses gens, répartissant ses faveurs, comme un homme qui, pour sa part, se mettait peu en peine d'augmenter son trésor. De quatre-vingt-six âmes qui lui revenaient pour les droits du *Quint*, il fit bien vite le partage : et sans nul doute sa principale richesse était en sa volonté accomplie, il considérait avec un indicible plaisir le salut de ces âmes, qui sans lui eussent été à jamais perdues. Sa pensée n'était pas vaine, car dès que ces captifs eurent eu connaissance de notre langage ; avec un bien faible effort, ils devinrent chrétiens. Et moi, qui ai réuni ces histoires en ce volume, j'ai vu dans la ville de Lagos des jeunes gens et des jeunes filles nés en notre pays de ces esclaves ; ils étaient aussi bons, aussi vraiment chrétiens, que s'ils fussent venus des commencemens de la loi du Christ, descendant par génération des premiers qui reçurent le baptême.

NOTE

SUR GOMEZ EANEZ DE ZURARA. (LA TRAITE.)

Le splendide volume de la Bibliothèque royale appartenait encore à l'Espagne en 1702, et il avait fait partie de la Bibliothèque de don Juan Lucas Cortes, conseiller d'état. C'est ce que prouve une note fort courte que renferme le volume. Une preuve irréfragable de sa prodigieuse rareté, c'est qu'il n'est nullement fait mention de la conquête de Guinée, dans la savante notice que l'on a consacrée à Gomez Eanez de Zurara, en tête d'une chronique publiée par l'Académie royale de Lisbonne, dans le deuxième volume de sa collection. Barbosa Machado la mentionne en passant, mais sans rien spécifier sur son existence; Léon Pinello est plus vague encore. L'un des hommes les plus instruits que possède aujourd'hui le Portugal, M. le vicomte de Santarem, n'a pu lui-même insérer le titre de ce précieux manuscrit dans son excellent catalogue, parce

que le classement du livre lui en avait dérobé la connaissance.

Gomez Eanez de Zurara ou Azurara, avant de remplir l'office d'Archiviste général du royaume, était chevalier et commandeur de l'ordre du Christ ; il paraît avoir vécu dans une grande familiarité avec le roi Alphonse V, à en juger du moins par les lettres que ce souverain lui écrivait.

Si comme écrivain, une large part d'éloges devait être accordée à Gomez Eanez, je savais qu'un grand reproche pouvait lui être adressé comme archiviste ; c'était d'avoir contribué à détruire, dès le XVe siècle, les sources historiques auxquels on aurait pu puiser pour l'histoire de la Péninsule. Je voulais acquérir une complète certitude relativement à cette circonstance, et je ne pouvais pas mieux faire que de m'adresser à l'un des derniers successeurs de Gomez Eanez. Voici les détails qui m'ont été fournis par M. de Santarem, dont la science et l'obligeance ne sont jamais en défaut.

Durant les cortès assemblées à Lisbonne en 1459, sous le règne d'Alphonse V, les députés du peuple réclamèrent la réforme des archives royales de la *Torre do Tombo* afin, disaient-ils, de détruire les papiers et les documens qu'on jugerait inutiles. Il s'agissait, disaient-ils, de mettre ordre à une confusion qui allait croissant, et l'on pouvait éviter d'un seul coup la peine que donnaient journellement les recherches dans cet établissement, tout en évitant des frais qui retombaient sur ceux auxquels on livrait des copies légales indispensables devant les tribunaux. Gomez Eanez d'Azurara était alors *guarda-mor* ou garde général des archives. Ce fut lui que l'on chargea de l'exécution de cette mesure, qui malheureusement avait reçu la sanction du

roi ; il s'en acquitta avec un zèle digne des temps barbares. La proscription dans laquelle il enveloppa les documens de la plus haute importance, fut telle que le souvenir s'en est conservé pour ainsi dire proverbialement. C'est une ère désastrueuse invoquée en Portugal par tous les savans qui se sont occupés de diplomatique. On dit encore aujourd'hui la proscription de Gomez Eanez d'Azurara.

Par bonheur un grand nombre de conseils municipaux, entre autres celui de la *Camara do Porto*, avaient fait tirer des copies fidèles de plusieurs documens précieux que devait atteindre la fatale mesure. C'est grace à cet heureux hasard qu'ils ont été conservés. D'autres pièces qui existaient en duplicata aux archives mêmes, mais dont on ignorait l'existence, furent découvertes sous l'administration d'un autre chef; et heureusement le zèle impitoyable de Gomez Eanez n'eut pas tous les résultats qu'on en pouvait attendre.

En rapprochant ce curieux renseignement sur notre archiviste du XVe siècle des belles pages qui lui sont dues, on voit qu'il appartenait bien plutôt à la classe des habiles écrivains, qu'à celle des conservateurs laborieux. Néanmoins dans sa belle chronique du comte don Pedro, on voit avec quel soin il savait s'enquérir des événemens. Il avait connu personnellement le comte don Henrique, et il était présent lorsqu'on amena à ce prince les habitans des Canaries, auxquels il fit rendre la liberté. Tout nous prouve que la grande scène qu'il rapporte est racontée avec une commisération généreuse, qui ne nuit pas un seul moment à la fidélité du récit.

FERNAND CORTÈS

AU MEXIQUE.

CHRONIQUE TRADITIONNELLE

XVIe SIECLE.

« Historia universal de las Cosas de Nueva Espana, en » doce libros i en lengua espanola; compuesta i compilada » por el M. R. P. Fr. Bernardino de Sahagun, de la orden de » los Frailes Minores de la observancia. »

Tel est le titre d'une histoire universelle de la Nouvelle-Espagne insérée dans le septième volume des Antiquités du Mexique, publié par lord Kingsborough et réimprimé dernièrement au Mexique. Pour comprendre tout ce que cet ouvrage, jusqu'alors inédit, a d'intéressant, il faut se rappeler que son auteur a vécu parmi les Mexicains plus de quarante-cinq ans; qu'il a été à même de recueillir les traditions politiques et religieuses de la nation, et que sa connaissance approfondie de la langue a pu lui faire rectifier une foule d'erreurs grossières, dans lesquelles ses devanciers étaient tombés.

Torquemada et quelques autres auteurs parlent du père Sahagun, mais il est incertain qu'ils aient connu son ouvrage; et Nicolas Antonio, si exact habituellement, tombe dans une grave erreur à son sujet, puisqu'il pense que le religieux franciscain avait voulu surtout faire un grand dictionnaire de la langue mexicaine. En cela, il partageait

une erreur commune aux contemporains de Sahagun. La pensée du bon moine était bien plus vaste qu'on ne le supposait : non seulement il prétendit faire connaître à ses compatriotes la langue mexicaine, mais il lui parut bien plus important encore de sonder le génie intime de la nation, de révéler pour la première fois son véritable caractère, mélange d'une incroyable douceur et d'une horrible férocité. Il comprit que tout était encore dans la tradition, que cette tradition allait s'éteindre, et que l'erreur subsisterait. Ce peuple, enfin, que Hernando Cortès et que Bernal Dias del Castillo avaient vu en conquérans ivres de carnage et de fureur religieuse, il le vit en philosophe chrétien ardent à convertir, mais sentant bien que des conversions réelles ne pourraient être faites que quand on connaîtrait enfin les idées morales et religieuses d'un peuple, qu'on s'était contenté jusqu'alors de baptiser le sabre à la main. Honneur au moine du XVIe siècle, qui eut cette grande et noble pensée, et qui l'exécuta au milieu de si nombreux obstacles !

FERNAND CORTÈS AU MEXIQUE.

C'était en 1518, que le capitaine Juan Gryalva avait commencé à parcourir les côtes du Mexique sur les navires du roi catholique; dès cette époques, les Indiens du pays d'Anahuac le prenaient pour un dieu voyageur, tant ils étaient d'esprit simple et de coutumes superstitieuses. Mais lorsqu'en l'année 1519, don Hernando Cortès arriva à Chalchiuhcuecan, ils crurent encore que c'était une divinité puissante qui était descendue du ciel pour les visiter, et voici ce qui advint.

L'empereur envoya cinq chefs pour recevoir

Quetzalcoatl, qu'il attendait de jour en jour : ces cinq chefs étaient chargés de lui remettre des présens. Le plus important, par le rang qu'il occupait, était Voallichan, le second Tepuztecatl, le troisième Ticava, le quatrième Vevetecatl, le cinquième Veicamettheca.

Le roi Montezuma leur parla ainsi : « Considérez que l'on a dit que notre dieu Quetzalcoalt était arrivé; allez, recevez-le, écoutez ce qu'il vous dira avec beaucoup de soin, et faites attention à ne rien oublier. Voici les joyaux que vous lui présenterez de ma part, ce sont tous les ornemens sacerdotaux qui lui appartiennent. »

Enfin ils arrivèrent et ils furent admis en présence du conquistador.

« Il faut, dirent-ils, que le dieu que nous venons adorer en personne connaisse son serviteur Montezuma, qui régit et gouverne la ville de Mexico, et qui nous a dit : Le dieu est arrivé, après de grands travaux. » Aussitôt ils offrirent les ornemens qu'ils portaient, et les présentèrent au capitaine Hernando Cortès, en l'en parant. Ils placèrent d'abord

sur sa tête la couronne et le masque d'or ; ils attachèrent ensuite à son cou les colliers de pierres précieuses et les autres joyaux ; ils lui mirent au bras gauche le bouclier dont il a été fait mention en décrivant les présens, et ils posèrent ensuite les autres objets devant lui comme on a coutume de déposer les présens. Le capitaine leur dit : « Y a-t-il autre chose que cela ? » Ils lui répondirent : « Seigneur, nous n'avons pas apporté autre chose que ce qui est ici. » Le capitaine ordonna immédiatement qu'ils fussent garrottés, et fit tirer l'artillerie. Les messagers, dont les mains et les pieds étaient liés, tombèrent comme morts quand ils entendirent le bruit des canons : les Espagnols les relevèrent, et leur donnèrent à boire du vin, ce qui les reconforta. Après cela, le capitaine don Hernando Cortès leur dit, par le moyen de son interprète : « Écoutez-moi, on m'a dit que les Mexicains étaient des hommes vaillans, combattant sans cesse, grands lutteurs, adroits au maniement des armes ; on m'a dit qu'un seul Mexicain pouvait vaincre jusqu'à dix, et même jusqu'à vingt de ses ennemis : je veux voir si cela est vrai, et si vous êtes aussi courageux qu'on me l'a dit. » Il ordonna aussitôt qu'on leur donnât des épées et des boucliers, pour

qu'ils combattissent contre autant d'Espagnols, et pour savoir quels seraient les vainqueurs. Mais les Mexicains répondirent aussitôt au capitaine Cortès: « Écoutez notre excuse, nous ne pouvons pas faire ce que vous nous ordonnez, parce que Montezuma ne nous a pas envoyés pour autre chose que pour vous saluer, et pour vous offrir ces présens ; nous ne pouvons pas faire autre chose ; non, nous ne pouvons pas exécuter ce que vous nous ordonnez. Si nous le faisions, Montezuma, notre seigneur, serait irrité contre nous, et nous ferait mourir. » Le capitaine leur répondit : « Vous devez faire, malgré tout, ce que je vous dis; je veux voir quels hommes vous êtes, car là bas, dans notre pays, nous avons entendu dire que vous étiez des guerriers vaillans : prenez donc ces armes, et disposez-vous pour que demain matin nous nous rencontrions dans la campagne. »

Cela fait, ils prirent congé du capitaine, entrèrent dans leurs canots, et commencèrent à se diriger vers la terre, ramant en grande hâte, et se disant les uns aux autres : « Courage, hommes vaillans, efforcez-vous de ramer avant que personne ne nous accoste. »

Après avoir entendu le récit que lui firent ses envoyés, Montezuma rassembla aussitôt quelques devins, des augures et des chefs, et il les envoya au port où étaient les Espagnols, afin qu'ils s'arrangeassent de manière à ce que la nourriture ne manquât point aux étrangers, et qu'ils eussent tout ce qu'ils pourraient désirer. Il leur recommanda d'être attentifs à ce qu'ils verraient, et de lui en donner une fidèle relation. Il envoya en outre avec eux quelques esclaves, afin qu'on les sacrifiât devant le dieu qui était arrivé, si l'on voyait que cela lui convînt, et qu'il demandât du sang pour le boire. Ces ambassadeurs s'éloignèrent donc et arrivèrent au lieu où étaient les Espagnols, et ils leur offrirent des gâteaux de maïs teints de sang humain. Quand les étrangers virent cette nourriture, ils éprouvèrent un grand dégoût, et commencèrent à cracher et à rejeter avec horreur, parce que véritablement le pain sentait le sang. Cela se fit par ordre de Montezuma, et il ordonna de le faire, parce qu'il croyait que ces étrangers étaient des dieux venus du ciel, et que les nègres étaient des dieux noirs.

Montezuma leur envoya ensuite des devins et

des enchanteurs, pour qu'ils vissent si on pourrait jeter quelque sort qui fît mourir les étrangers ou qui les forçât de s'éloigner. Ceux-ci firent tous leurs efforts, comme le leur avait recommandé Montezuma, mais rien ne put leur réussir.

Les envoyés revinrent à Mexico, et ils racontèrent ce qu'ils avaient vu.

Ces choses entendues par Montezuma, il commença à concevoir le pressentiment que de grands maux venaient sur lui et sur son royaume. Il commença à y avoir grande crainte en lui de même que parmi tous ceux qui connaissaient les nouvelles déjà racontées. Tous pleuraient, tous étaient plongés dans l'angoisse, et allaient la tête baissée. Ils formaient des rassemblemens et parlaient avec effroi des nouvelles qui étaient venues. Les mères prenaient en pleurant leurs enfans, et leur posant la main sur la tête, leur disaient : « O mon fils ! tu es né dans un temps mauvais ; tu dois voir de grandes choses, et tu auras à supporter de grands travaux ! » Il fut rapporté à Montezuma comment les Espagnols amenaient avec eux une Mexicaine, nommée Marina, habitante du bourg de Teticpac,

situé sur la côte de la mer du Nord. On lui dit qu'elle leur servait d'interprète, et qu'elle disait en langue mexicaine tout ce que lui ordonnait de dire le capitaine Hernando Cortès. Aussitôt Montezuma commença à envoyer des messagers et des chefs où se trouvaient les Espagnols, afin qu'ils observassent ce que faisaient ces étrangers, et qu'il exécutassent ce qui serait nécessaire pour leur service. Chaque jour, les uns allaient et les autres revenaient. Les messagers se succédaient continuellement. Les Espagnols ne cessaient pas de s'informer de Montezuma : ils voulaient savoir quelle personne ce pouvait être ; s'il était vieux ou s'il était jeune, si enfin c'était un homme de moyen âge, ou qui eût des cheveux blancs. Les Mexicains répondaient aux Espagnols : « C'est un homme entre les deux âges ; il n'est ni vieux ni épais, il est sec et agile. » Quand Montezuma écoutait la relation des messagers, et qu'il apprenait combien les Espagnols prenaient d'informations sur lui, et quel désir ils avaient de le voir, il tombait en grande angoisse. Il pensait à fuir ou à se cacher de telle sorte que les Espagnols ne pussent pas le trouver. Il songeait à se réfugier dans quelque caverne, ou même à sortir de

ce monde et à s'en aller en enfer, dans le paradis terrestre ou dans quelque lieu inconnu ; et il s'entretenait de cela avec ceux de ses amis en qui il se confiait le plus. « Il y en a, lui répondait-on, qui sayent le chemin pour aller en enfer, au paradis terrestre, à la maison du soleil ou bien à la caverne qu'on appelle Cincalco, près d'Atlacuioacan, derrière Chapultepec, où se trouvent des lieux très cachés. Votre Majesté rencontrera un asile dans un de ces endroits ; que Votre Majesté choisisse celui qui lui conviendra, nous l'y conduirons : là elle pourra se consoler sans recevoir aucun dommage. » Montezuma se sentit disposé à se rendre dans la caverne de Cincalco, et on le publia par tout le pays ; mais cette résolution n'eut pas de suite. Rien de ce que les enchanteurs avaient promis ne se vérifia. Montezuma essaya de prendre courage et d'attendre ce qui devait arriver, se disposant à s'exposer à tout péril.

Mais Cortès s'était mis en marche, et il arriva devant Mexico avec son armée, puis il eut une entrevue avec l'empereur.

Lorsque les Espagnols furent arrivés à la ri-

vière que l'on rencontre près des maisons d'Albaredo, et qui est désignée sous le nom de Xoluco, Montezuma se disposa à aller recevoir don Hernando Cortès et les autres capitaines avec paix et honneur : les grands seigneurs, les chefs et les nobles devaient l'accompagner. Ils prirent un grand nombre de fleurs belles et odorantes, dont on avait formé des couronnes et des guirlandes ; ils les posèrent sur des espèces de plateaux peints élégamment, et faits avec de grandes calebasses, et ils portèrent également avec eux des colliers d'or et de pierres précieuses. Montezuma joignit les Espagnols au lieu que l'on appelle Viztillan, qui est voisin de l'hôpital de la Conception. Il passa aussitôt au cou de Cortès une chaîne d'or enrichie de pierres précieuses, et il offrit des fleurs et des guirlandes à tous les autres chefs. Montezuma ayant fait ce présent, comme ils ont coutume de le faire, Hernando Cortès lui adressa la parole, et l'empereur lui répondit : « Je suis Montezuma. » Après ces paroles, il s'humilia devant le capitaine en faisant une grande salutation ; puis aussitôt il se redressa, et se tint face contre face près de don Hernando, auquel il commença à parler de cette manière : « O seigneur soyez le bien-venu ! Vous

êtes arrivé dans votre pays, dans votre ville, dans votre maison de Mexico ; vous y êtes arrivé pour vous asseoir sur votre trône, sur votre siége pontifical, que j'ai occupé en votre nom durant quelques années. D'autres seigneurs, et déjà ils sont morts, l'ont possédé avant moi : l'un d'eux se nommait Ytzcoatl ; l'autre Montezuma l'ancien ; les autres encore, Axacayatl, Tiçoctc et Avisutl ; et moi, le dernier de tous, je suis venu pour régir, pour prendre soin de votre ville de Mexico. Nous avons tous supporté le poids du gouvernement de votre empire et de vos vassaux. Les morts ne peuvent voir ni savoir ce qui se passe maintenant : plût à Dieu, par qui nous vivons, que quelqu'un d'entre eux fût vivant, et qu'il vît s'accomplir en sa présence ce qui s'accomplit devant moi ! Ils sont absens. Vous qui êtes notre seigneur, je ne dors ni ne rêve, c'est de mes yeux que je vois votre face et votre personne ! Il y a long-temps que j'espérais cela ; il y a bien des jours que mon cœur cherchait à découvrir les lieux d'où vous êtes venu. Vous êtes sorti d'entre les nuages, et ces nuages voilaient un lieu caché à tout le monde. Ce qu'il y a d'assuré, c'est que les rois qui nous ont précédés ont dit que vous reviendriez régner sur vos royau-

mes, et vous asseoir sur votre trône, sur votre siége sacerdotal ; et maintenant je vois la vérité de ce qu'ils m'ont dit. Soyez donc le bien-venu; vous aurez bien souffert par de si longs chemins, délassez-vous maintenant. Voici votre maison et voici vos palais ; prenez-les, reposez-vous-y avec vos capitaines et vos compagnons. » Montezuma acheva de prononcer son discours, et Marina le traduisit à don Hernando Cortès. Quand celui-ci eut compris ce que lui avait dit l'Empereur, il répondit à Marina : « Dites à Montezuma qu'il se console, et qu'il n'ait point de crainte; je l'aime beaucoup, ainsi que ceux qui viennent avec moi ; il ne recevra aucun dommage ; nous avons grand contentement à le voir et à le connaître. Ce que nous désirions depuis tant de jours est enfin accompli selon notre désir : nous sommes arrivés à Mexico, son habitation ; nous aurons le temps de nous voir et de nous parler. » Aussitôt don Hernando Cortès prit la main de Montezuma, et ils s'en furent ensemble aux maisons royales.

Les chefs qui se trouvaient présens étaient les suivans : le seigneur de Tezcuco, qui s'appelait Camatzin; le seigneur de Tlacupan, qu'on nom-

mait Tetlepanquetzatzin, le gouverneur de Tlatilulco Ytzquauhtzin, et le majordome de Montezuma, qu'on appelait Topantemoctzin, et qu'il avait placé à Tlatilulco. C'étaient les principaux, sans compter d'autres chefs inférieurs, tels que Atlixcatzintacatecatl, Tpoatzintacochcacatl Quetzalaztatzinticociaorcatl, Totomochtzinhecatempalitzin et Quappiatzin. Quand Montezuma devint prisonnier, tous l'abandonnèrent, et s'en furent se cacher. . . . .
. . . .

— Et quelque temps avant l'époque indiquée par ce récit, lorsque le capitaine Hernando Cortès eut commencé ses conquêtes, voici ce qui lui arriva devant Tzimpancinco, cité de Tlascala, dont par force il s'était emparé. Une nuit, comme il sortait d'une tour où il demeurait, et qu'il faisait sa ronde en observant les sentinelles, il entendit parler tout bas dans une des baraques qui se trouvaient aux environs ; il se prit à écouter ce que l'on disait, et il comprit que c'était quelques-uns de ses compagnons qui s'en-

tretenaient entre eux. « Si le capitaine est fou et qu'il veuille aller où on l'égorgera, qu'il y aille seul et le suive qui en aura fantaisie. » Alors il appela deux de ses amis et leur dit d'écouter ce dont on causait, ajoutant : qui ose le dire saurait le faire. Et en poursuivant sa visite il entendit dire encore à d'autres hommes, dans le camp et dans les allées : » Il en arrivera comme de Pedro Carbonerote, qui était parti pour aller butiner en terre de Maures, et qui y laissa sa peau et celle des siens ; s'ils n'étaient pas tous allés là comme des fous quelques-uns seraient revenus. » Cortès était profondément affecté d'entendre telles choses, et il aurait bien voulu châtier ceux qui tenaient tels propos ; toutefois, voyant que ce n'était point le temps d'agir ainsi, et que c'était plutôt l'heure du péril, il résolut de prendre la chose en bonne part ; et quand ses compagnons furent rassemblés, voici ce qu'il leur dit :

« Seigneurs et amis, je vous ai choisis pour être mes compagnons, vous m'avez pris pour être votre capitaine : le tout pour le plus grand honneur de Jésus notre seigneur, et en vue d'un accroissement de notre sainte foi catholique. Nous avons eu

en désir également le service de notre bon roi et seigneur, sans oublier notre profit. Comme vous en avez eu la preuve, jusqu'à présent je ne vous ai point fait faute, je ne vous ai point tracassés. Je pourrais en dire autant de vous à mon égard. Toutefois je sens aujourd'hui de la faiblesse parmi quelques-uns d'entre vous, et peu de désir d'achever la besogne à laquelle nous avons mis la main. S'il plaît à Dieu cependant, je la regarde comme fort avancée, ou pour le moins nous savons à quoi nous en tenir sur le mal qu'ils nous pourraient faire. Le bien que nous pouvons obtenir de l'entreprise, en partie vous l'avez déjà vu, bien que ce qui vous reste à faire et à voir surpasse en grandeur ce que peut imaginer la pensée et ce que peut dire la parole . . . .
. . . .
Mais à Dieu ne plaise que l'on pense et qu'on puisse dire qu'il y a eu crainte en mes bons et loyaux Espagnols, pas plus que désobéissance à leur capitaine. Il ne s'agit plus de tourner le dos à l'ennemi, ce serait faire parler de fuite et d'affront, et je vous le dis, moi, il n'y a pas de *fuite*, ou, si vous l'aimez mieux, de retraite qui n'entraîne avec elle des maux infinis : la honte, la faim,

la perte d'amis, celle des biens et des armes, et enfin, le plus fâcheux de tous, la mort. Ce n'est cependant pas le dernier, car après elle vient encore l'infâmie. Mais, après tout, où ira donc le bœuf s'il ne laboure ? Pensez-vous par hasard que vous devez trouver ailleurs moins de population, une armée moins à craindre, à une plus faible distance de la côte. Je vous certifie, camarades, que vous cherchez midi à quatorze heures, et que nous ne pouvons aller nulle part sans trouver nos trois lieues de mauvaise route, comme on dit, et pire encore que celle que nous avons passée. Rendons grâces à Dieu de ce que le boire et le manger ne nous ont pas encore manqué en ce pays, pas plus que la santé, les amis, l'argent et l'honneur ; car, vous le voyez vous-mêmes, ils nous tiennent pour plus que des hommes. Nous sommes immortels à leurs yeux, ils vont jusqu'à nous prendre pour des dieux, si l'on peut parler ainsi, vous l'avez vu !... La mer est éloignée, je le confesse, et aucun Espagnol jusqu'ici ne s'était avancé si avant que nous dans les Indes. Je le sais, la côte est à plus de cinquante lieues, mais aussi personne n'a plus mérité que nous autres. D'ici à cette fameuse cité de Mexico, où réside le grand empereur

Montezuma, et d'où nous sont arrivées tant de richesses et d'ambassades, il n'y a plus que vingt lieues; le plus fort est fait..... Plus la terre est large, plus les ennemis sont nombreux, plus l'honneur est grand. N'avez-vous pas entendu dire : « Selon les Maures le profit ? » Mais nous avons une bien autre obligation à remplir. Ne nous faut-il pas exalter et accroître notre sainte foi catholique. Oui, sans doute, il nous faut comme bons et fidèles chrétiens aller renversant l'idolâtrie, anéantir le blasphème que profère ce peuple contre Dieu notre seigneur. Il faut détruire les sacrifices homicides, les festins de chair humaine et tant d'autres péchés que leur énormité m'empêche de signaler. Ne doutez donc plus de la grande victoire que Dieu nous réserve en sa miséricorde. Vous le voyez, compagnons, je le répète, le plus fort est fait, nous avons vaincu ceux de Tabasco; et l'autre jour encore vous êtes venu à bout de cent-cinquante mille Tlaxcaltèques, qui passent, depuis les temps anciens, pour les plus braves d'entre les Indiens. Avec l'aide de Dieu et grâce à votre courage, vous vaincrez encore ceux qui viendront; ils ne sauraient être nombreux. Que craignez-vous donc, si nous sommes encore sur nos jambes,

c'est moi qui vous en réponds avec votre aide mutuelle, amis et compagnons, Dieu sera servi et nous serons vainqueurs. Amen. »

Et tous demeurèrent satisfaits de ce discours du bon capitaine Cortès(4).

NOTES

SUR LA CHRONIQUE DE FERNAND CORTÈS.

(1) Voici son titre exact : « Antiquities of Mexico, com-
» prising fac-similes of ancient Mexican paintings and hie-
» roglyphics, preserved in the Royal Library of Paris, Ber-
» lin, Dresden ; in the Imperial Library of Vienna ; in the
» Vatican Library ; in the Borgian Museum at Rome ; in the
» Library of the Institutes at Bologna ; and in the Bodleian
» Library at Oxford ; together with the monuments of New
» Spain, by M. Dupaix, with their respectives scales of
» measurement and accompanying descriptions the whole
» illustrated by many valuables manuscripts, by Augustine
» Aglio ; in seven volumes. *London*, 1830. »

L'exemplaire, grand papier, offert à l'Institut, est estimé 18,000 fr.

(2) Sahagun appelle ainsi Montezuma. Il le désigne éga-

lement sous le nom de *Monteeuzuma*, de *Motezuzuma* et de *Motezuzoma*. Cette variété de l'orthographe vient en partie de la valeur du *C* espagnol. C'est à tort, nous pensons, que de savans écrivains ont dit, d'après Cortès, que le nom du célèbre empereur du Mexique était *Monteczuma* ou *Moteczoma*.

(3) Quetzalcoatl ou Quetzalcohualt était pour le Mexique ce qu'était Manco-Capac pour le Pérou. Le bon moine le compare au roi Arthur des Anglais. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet antique législateur des Toltèques est représenté comme un homme barbu ; ce qui a ouvert un vaste champ aux conjectures des premiers Européens qui s'occupèrent de l'histoire du pays.

(4) Ce discours si énergigue et si différent dans sa rude simplicité des harangues de Solis, n'est pas reproduit par Bernardino de Sahagun. Je l'ai emprunté à un Indien du XVI[e] siècle qui a écrit en espagnol l'histoire de son pays, et qui m'a paru continuer à merveille le récit du vieux moine. Cet historien mexicain nous apprend lui-même, dans son histoire récemment publiée, qu'il s'appelait *don Domingo de san Anton Munon Chimalpain Quauhtlehuanitzin*. Il appartenait à la haute aristocratie, et paraît avoir mis soigneusement à profit les peintures symboliques léguées à la fin du XVI[e] siècle par ses prédécesseurs. On le désigne ordinairement sous le nom de Chimalpain.

UNE CHRONIQUE ET UN POÈME.

LE NAUFRAGE DE SEPULVEDA

ET DE DONA LIANOR DE SA.

XVIe SIÈCLE.

✻

Geronimo Corte Real, *Naufragio de Manue el de Sosa de Sepulveda*. Poema Lusitano, imp. 1594, 1 vol. in-4°.

C'est la première édition, mais elle n'a été publiée qu'après la mort de l'auteur, et elle est prodigieusement rare.

Maffei, *Historiarum indicarum libri XVI*, 1688.

L'édition de 1593, in-folio, est la meilleure. Arnaud de la Borie et l'abbé de Pure ont défiguré dans leurs traductions cette belle histoire des Indes, si bien rendue au contraire en italien par Serdonati. Aux deux écrivains assez modernes que je viens de citer, je préfère de beaucoup l'énergique traduction du Goulard ; et je n'ai pas hésité à reproduire l'admirable fragment qu'il a inséré dans ses *Histoires mémorables*.

UNE CHRONIQUE ET UN POÈME.

« Je vous remercie du Camoens, écrivait Vol-
» taire à M. de Vaisne, je ne l'avais pas lu tout
» entier, et je crois que peu de gens le liront tout
» entier. »

Qu'aurait pu dire Voltaire lui-même du sourire qu'il aurait surpris aux lèvres d'un Portugais, si on lui avait montré, qu'avant d'avoir reçu l'obligeante communication de M. de Vaisne, il avait fait partir Camoens pour les Indes Orientales, avec Vasco de Gama, quitte à se rectifier dans une

autre édition, en commettant d'autres erreurs presque aussi étranges.

Quelques années plus tard, un homme d'assez grande renommée, qui avait cependant voyagé en Portugal, écrivait, avec un admirable sang-froid, que Luiz de Camoens, *brave spadassin*, *aventurier malheureux*, avait composé un poème qui n'était pas sans mérite, mais qu'il l'avait intitulé assez mal à propos : As Lusiadas, *parce qu'il s'appelait Louis* (1).

Après ces deux autorités, je ne vous parlerai pas de Duperron de Castera, et je laisserai en paix les mânes de l'auteur du Lycée ; ce fut cependant ainsi que le dix-huitième siècle apprécia la littérature portugaise ! Que dire de celle des Espagnols ? Ce fut ainsi que sa fierté légère essaya de désigner le rang que devaient occuper dans le monde de l'intelligence ces hommes à part parmi les poètes, ces capitaines dévots et braves, qui disaient leur religieux pélerinage, et qui mouraient pleins de génie, vierges du blâme et de l'éloge, léguant leur nom à un tardif souvenir.

En voici un qui n'a rien su de sa gloire, et dont les larmes, comme celles de Luiz de Camoens, ont coulé solitaires. Aussi quand je relis ses poèmes, ne puis-je m'empêcher de trouver qu'il y a une religion secrète à révéler dans la poésie de cet homme, et qu'il marche encore à part maintenant, après avoir cheminé si long-temps méconnu.

Je ne voudrais pas laisser croire cependant que Hyeronimo Corte-Réal est un grand inventeur, un de ces hommes qui commencent une littérature ; un de ces *trobadores*, comme disent les vieilles langues du midi, qui trouvent l'éternel secret de poésie, et qui l'enseignent à des générations de poètes.

Dans la littérature portugaise, cet honneur est réservé à Camoens, à Sa de Miranda, à Ferreira, et Corte-Real ne marche vraiment qu'après eux : avant lui la harpe d'or avait résonné ; la corde avait été touchée d'une main inspirée ou savante; le mètre virgilien avait été retrouvé, et il avait chanté son harmonie. Cependant Hyeronimo Corte-Real demeure un grand poète, et un poète original ;

mais savez-vous comment il le devint? Comme le devinrent plus tard Shakespeare et Calderon, qui le dépassent de si loin, comme l'a peut-être été Homère, en écoutant les soldats et les voyageurs, en répétant les paroles du peuple; poète enfant, qui veut qu'on l'amuse précisément des récits qu'il a le plus souvent entendus.

Quelque temps après la naissance de Corte-Real un grand malheur était arrivé dans la terre désolée du Cap, déjà si fréquente en naufrages; et ce malheur avait eu lieu dans la famille à laquelle le poète devait s'allier plus tard. C'était une de ces infortunes qui laissent des souvenirs éternels aux cœurs les moins capables de profondes émotions, parce que l'expiation a été plus grande que la faute, et qu'une femme a mêlé son innocence à cette lutte hardie et sévère, dans laquelle un grand criminel veut détourner le châtiment.

Camoens avait compris qu'il y avait là le sujet d'un livre admirable, et s'il avait entendu, comme je le pense, le récit de quelques compagnons de Lianor, il savait que le poème existait déjà.

Avant d'examiner l'œuvre du poète, interro-

geons donc la chronique, interrogeons-la surtout dans un de nos vieux historiens, qui a merveilleusement connu toutes les traditions du Portugal, et qui les a rendues avec une énergie de style qu'on a trop promptement oubliée. Le traducteur si vrai et si naïf de Castanheda, Simon Goulard, le Senlisien, qu'on ne lit plus aujourd'hui, avait été frappé, comme le poète, de la touchante majesté de cette poésie, lorsque Camerarius et surtout Maffei lui étaient tombés entre les mains. Quand, sur la fin de sa vie, il voulut faire connaître à la France cette touchante tradition *dans ses mémorables exemples*, ce fut dans l'auteur italien surtout qu'il alla puiser ce qu'il appelait lui-même un *sévère enseignement*, pensant que nulle autre part la source ne pouvait être plus dégagée de mensonges et d'incertitudes.

Mais voyez quelle était la puissance de la tradition en elle-même! D'ordinaire Simon Goulard procède fort simplement : il dit sans préambule et de prime-abord les faits qu'il rencontre dans les historiens; il voile même l'énergie de son style pour laisser parler celui qu'il interroge. Cette fois le sujet qui a inspiré Corte-Real l'émeut : il se sent

attendrir ; la parole semble lui manquer pour commencer le récit, et l'austère philosophe s'en va moralisant, comme le poète qui cherche son invocation.

« Jean de Salisberi, ancien évesque de Chartres, disoit de bonne grâce que la prospérité mondaine, marastre de vertu, applaudit à ses mignons pour les supplanter, et par un heur malheureux, s'accommode tellement à eux durant leur course tant prisée, qu'enfin elle les traverse et renverse, abreuvant à l'entrée du banquet ses conviez de miel et de vin doux ; puis, quand ils sont yvres, elle mesle à la desserte du poison, et pis encore dedans le gobelet ; plus elle paraît illustre et magnifique, et plus espand-elle au bout des broüées espaisses qui aveuglent ses esclaves. Voyons-en une histoire (entre plusieurs autres de notre temps), du tout pitoyable, pleine d'estonnement pour toutes personnes qui font trop d'estat de la vie transitoire. »

Après ce début austère, le chroniqueur laisse parler Maffei.

« Manuel de Souze, surnommé Sepulvede (2),

autrefois gouverneur de la citadelle de Diu en l'Inde-Orientale, pour le roi de Portugal, seigneur opulent et magnifique, qui avait espousé Éléonore, fille de Garcias de Sa, lors vice-roy, désireux de revenir en Portugal, chargea de richesses un fort grand navire, et s'y embarqua au port de Cochim. Suivi de sa femme, de ses petits enfans, de Pantaléon de Sa, et de quelques gentilshommes, puis de ses domestiques et esclaves; toute cette troupe, compris les passagers et les matelots, estant d'environ six cents personnes. Le commencement de janvier est le temps assigné pour faire voile à ceux qui prétendent venir de Calecut en Portugal, ce que les changemens des vents et la navigation plusieurs fois éprouvées enseignent; mais Souze, et ceux de sa suite, ayant esté occupez à faire divers achapts en la ville de Coulan, ne partirent qu'au mois de février. »

Le voyage commence; et nous ne suivrons pas l'historien dans ses récits; il suffira ici de raconter les faits rapidement : le séjour des Portugais le long de la côte a les plus terribles résultats. Des tempêtes horribles vont les accueillir au cap de Bonne-Espérance, et, comme dit le vieil auteur,

« un vent d'occident commence à leur faire tête,
» suivi d'éclairs, de tonnerres, de nuages noirs,
» épais et redoutables..... Ils ne peuvent doubler
» la pointe et passer ce cap de désespoir. »

Ils font naufrage ; on jette les ancres à un trait d'arc de la côte ; la plus grande partie de l'équipage se sauve, et Souza gagne un des premiers la terre avec sa femme et ses enfans ; mais ils ont la douleur de voir périr près de quarante hommes, tandis que la chaloupe va se briser devant eux sur un écueil. Privés de ce moyen de naviguer le long de la côte, et d'aller chercher du secours aux établissemens portugais, ils restent plusieurs jours sur cette plage désolée ; puis ils se décident à côtoyer le rivage et à chercher la rivière que Laurent Marquez avait surnommée le fleuve du Saint-Esprit (3), et où les Portugais se rendaient de Sofala pour trafiquer avec les naturels ; pour parvenir à cette factorerie, il y avait près de deux cents lieues à faire vers les régions d'orient. « Quoique Souze fût le plus intéressé de tous en cette adversité, néanmoins, de contenance et de parole il acouragea tous les autres à suivre cette résolution ; qu'il n'était pourtant question de se juger perdu... da-

vantage qu'ayant chacun d'eux mérité damnation éternelle à cause de leurs forfaits, il leur était séant de supporter franchement ces chastiments temporels...

» Tous s'écrièrent là dessus qu'il les menast où et comme il lui plairait, qu'ils lui obéiraient entièrement.

» S'estant ainsi quelque peu renforcez et acouragez, ils se mirent en chemin selon l'ordre qui s'ensuit. Manuel de Souze marchait le premier avec sa femme Éléonore, dame résoluë à merveille, et leurs enfans qui, pour leur bas age, n'appréhendaient rien; suivis d'André Vasée, maistre de navire, lequel portoit pour enseigne une longue croix; quatre-vingts Portugais marchaient après, et cent esclaves, lesquels tour à tour portoyent Éléonore en une meschante lictière à bras, suivie de quelques servantes et de serviteurs du navire. Après cette misérable troupe marchait Pantaléon de Sa, accompagné de quelques autres, avec les esclaves portugais; ils marchoyent à petites journées, par chemins périlleux, à cause des bestes sauvages et cruelles, qui à tous coups leur don-

noyent l'alarme ; avoyent à traverser des rochers sans chemin, gravir par des montagnes d'excessive hauteur, puis dévaler dans des barrécaves effroyables à regarder, où ils trouvoyent des fondrières profondes et des torrens impétueux. C'estoit à ces pauvres voyageurs de chercher et sonder les gués, les montées et descentes moins malaisées; mais faute de savoir leur chemin, ils allongèrent le leur de plus de soixante-dix lieues.

» Un mois se passa durant ce voyage ; et le pis fust qu'estant au bout de leurs vivres, la famine vint les assaillir. »

Voilons cette partie du récit; laissons à chaque imagination la terreur de ses émotions intimes. Disons seulement que tout ce que le dénuement a de plus horrible est rappelé avec des mots d'une naïveté effrayante, que nous voudrions pouvoir conserver. La misérable caravane n'a point que cet unique fléau à supporter; l'eau manque; alors pour me servir encore des paroles du vieux chroniqueur : « De fois à autres quelques uns, espuisés et ne pouvant plus se soutenir, demeuroyent en chemin pour butin aux barbares cruels, et pour

proie aux oiseaux carnassiers. Ceux à qui restoyent quelque force pour passer outre, recueilloyent les derniers mots et soupirs de leurs compagnons, piteusement expirans, si estonnés au reste de leurs propres maux et périls, qu'ils estoient comme stupides et du tout abrutis. Quant à Souze, quelques siens amis qui lui restoyent l'angoyssient desmesurément ; mais les travaux et malheurs journaliers de sa femme le rendoyent presque insensé. »

Sans doute il restait quelque espoir de salut aux naufragés; mais l'ignorance où ils étaient de la situation géographique du pays, l'absence de renseignemens positifs sur le caractère des tribus, tout se réunit pour causer leur ruine complète. C'est ainsi qu'ils traversèrent le fleuve de Laurent Marquez, sans se douter qu'il était devant eux, et qu'ils quittèrent une aldée, où ils avaient reçu un asile favorable pour s'abandonner, quelques lieues plus loin, à un chef de cafres, qui parvint à leur faire livrer leurs armes, et qui les chassa dans le désert.

« Alors Souze et les siens sentirent combien ils avoyent esté mal avisés de se désarmer et fier en

des barbares inconnus et perfides. Mais ce ne fut pas le bout de leurs misères ; car desnuez de conseils, tous desbandez, sans conducteur, sans guide, ils commencèrent à marcher à l'aventure : et là-dessus, voici soudain une grosse troupe de Mores, esquipez de bastons fort pointus, qui enveloppent Souze et sa suite ; puis sans acception d'aucune personne, despouillent hommes, femmes et enfans, qui ne disoyent pas un mot, tant ils estoyent esperdus ; excepté Éléonore, qui se souvenant de sa race et soigneuse de son honneur, fait toute résistance à elle possible, pour les irriter à ce qu'ils la tuassent. Mais n'en pouvant plus, et son mari l'exhortant, elle désista. Ces pauvres gens tous estonnez (après la retraite des voleurs), tournoyent les yeux pour ne s'entrevoir, nommément pour ne contempler cette honorable dame, qui, plus effrayée de la lumière du jour que de la mort mesme, se fit faire une fosse dedans le sablon, où elle se couvrit d'icelui, et quand à ce qui paraissait dehors, le cacha de ses cheveux esparpillez ; puis appelant André Vasée et quelques autres restez en petit nombre, leur dit : « Gens de bien et d'honneur ! vous avez esté très-fidèles à vostre capitaine : il suffit, allez et pourvoyez à vostre san-

neté. Si quelqu'un de vous peut finalement arriver en Portugal, faites sçavoir en quelle misère mes péchez ont réduit mon mari et moi (4). » Cela dit, elle demeura en son estat sans bouger, ni dire plus pas un seul mot. Si quelquefois elle regardoit ses chers enfans, les larmes lui ruisseloyent des yeux avec hauts soupirs et sanglots. Quant à Manuel de Souze, père et mari, une tristesse et douleur profondes lui avoient serré le cœur et la bouche ; ayant tenu quelque temps les yeux fichez en terre, comme frappé d'un esclat de fouldre, ou tout hébêté : finalement le soin de ses petits s'éveillant tout à coup, il s'achemine vers une forest prochaine, pour y trouver quelque nourriture. De retour, il trouve le plus petit de ses fils décédé, et sa femme qui avait esté trois jours sans manger, accablée de tristesse et de larmes : il enterre de ses mains son enfant, et le lendemain retourne à la queste ; mais au retour il voit sa femme et son autre fils expirez, autour desquels estoyent quelques servantes, qui se lamentoyent à grands cris; il se jette par terre, appuyant quelque peu de temps sa teste sur la main droite estendue de sa femme trespassée ; puis à l'aide des servantes, cache dedans le sable la femme et l'enfant, sans pro-

férer parole quelconque. Cela parachevé, il s'en retourne par la forest, où l'on présume qu'il fut dévoré par les bestes sauvages, car on en ouït depuis ni vent ni voix (5). »

Ici je m'arrête : l'énergie de ce vieux langage, et la poésie de cette belle tradition parlent assez.

Toutefois, pour commencer l'examen du poème, il faut soulever une question de date. Cette chronique parut pour la première fois en latin vers 1588, cinq ans avant la mort du poète ; mais elle fut composée sur des pièces originales, que Maffei trouva dans les archives de Lisbonne. Si Goulard n'a été qu'un traducteur naïf et touchant, j'ose croire que l'historien italien, ordinairement si soigneux de sa phrase, a laissé aller son cœur au souvenir des naufragés, qui avaient écouté les paroles de la triste Lianor, et dont le récit avait été religieusement conservé durant tout le seizième siècle.

Ce n'est point que je cherche d'inutiles rapports, ce n'est point que je veuille en rien diminuer la gloire du poète : ce serait comme si je tentais de

rabaisser Camoens aux dépens de Barros et de Castanheda; mais il est toujours bon de faire voir comment procède le génie, quand il imprime sa forme durable aux voix fugitives qui racontent(6).

Corte-Real n'écouta pas seulement les récits des contemporains; il ne puisa pas uniquement aux chroniques; comme Luiz de Camoens, il alla s'abreuver aux sources de la poésie réelle; il parcourut les mers de l'Inde, et peut-être qu'il interrogea, sur la terre désolée du Natal, quelque vivant témoin du naufrage de Sepulveda.

Hyeronimo Corte-Real, seigneur du majorat de Palma, était le fils du capitaine donataire des îles Tercère et de Saint-George; et comme il nous l'apprend lui-même dans une lettre à Philippe II, il descendait des illustres familles espagnoles de Baçan et de Mendoça (7). Son sort fut bien différent de celui des poètes contemporains; tout porte à supposer qu'il jouit d'une haute opulence, et il est prouvé qu'il occupa le rang de capitao-mor d'une flotte qu'on avait envoyée croiser dans les mers de l'Afrique et de l'Asie. Dans ce poste élevé, il acquit une juste réputation militaire, et rien ne

nous indique qu'il ait eu à se plaindre du sort. Ceci avait lieu en 1571, à peu près à l'époque où Camoens composait son poème dans l'exil, et peut-être au temps où ses créanciers le jetaient en prison.

Corte-Real ne paraît avoir eu aucun rapport avec le grand poète. Barbosa Machado, fort sobre de détails sur sa vie privée, ne dit rien à ce sujet; mais en examinant les sonnets louangeurs qui précèdent l'Austriada, poème espagnol qui dut s'imprimer pour la seconde fois vers 1577, cinq ans après les *Lusiades*, on trouve divers morceaux appartenant aux écrivains en faveur, tels que Ferreira, Diogo Bernandes, et Andrade Caminha; le nom de Camoens ne paraît point. Ce poème de Corte Real appartient à une autre littérature, et nous ne le jugerons pas ici; nous dirons seulement que l'on comprend fort bien comment il a précédé le siége de Diu et *le naufrage*; c'est un hommage en l'honneur de Jean d'Autriche, dans lequel le poète essaie son énergie, mais sans savoir encore où le conduira son inspiration.

Traité de magnifique et illustre seigneur par

Philippe II, auquel cependant il ne demanda rien, marié à une femme qu'il aimait, Corte-Real paraît avoir passé les temps de trouble qui désolèrent le Portugal dans une heureuse retraite. Il s'était retiré dans une maison de plaisance de son majorat, près de la ville d'Evora, qui de tout temps a été célèbre en Portugal par ses sites admirables et par ses antiquités; on nous le présente comme affectionnant la solitude et la retraite. Durant des heures entières, dit un de ses biographes, il restait sur une colline, au milieu d'âpres rochers; de cette éminence on découvrait de vastes campagnes, et, pour me servir des expressions toutes portugaises de Barbosa, « là, sa fantaisie errait librement, sa poésie trouvait des images. » Hélas! nous verrons que le poète y regarda trop long-temps le vieil Olympe, et qu'ébloui sans doute, ses souvenirs en restèrent comme voilés.

Corte-Real ne fut pas seulement poète, il fut, dit-on, musicien habile, et il eut la haute intelligence de la peinture. Vers le milieu du dix-huitième siècle, la ville d'Evora conservait, comme preuve de son habileté en ce genre, un tableau de saint Michel, placé dans la chapelle das Almas (8).

Rien ne nous apprend l'époque précise de la mort du poète; on suppose cependant qu'elle arriva vers 1593, dans l'heureuse retraite qu'il s'était choisie au Morgado de Palma. A cette époque, il avait depuis long-temps marié sa fille à Antonio Souza, et c'est à son gendre que nous devons l'impression du beau livre de Sepulveda, qui ne parut qu'un ou deux ans après la mort du poète.

Corte-Real, comme il convient aux hommes de valeur réelle, semble avoir eu le sentiment intime des beautés de son poème ; mais en ce temps de croyances sincères et de graves espérances, on ne s'en allait point demandant une heure de renommée : on faisait l'œuvre, et on attendait. Il n'y a que le christianisme sincère qui ait fait de tels miracles !

« Dieu a appelé à lui mon beau-père, écrivait à
» D. Theodosio, duc de Bragance, le gendre de
» Corte-Real, et parmi les choses dont j'ai hérité,
» j'ai trouvé dans un portefeuille, où il recueillait
» ce qu'il avait de plus précieux, cette histoire, ce
» vrai discours de la malheureuse destinée de Ma-
» noel de Souza de Sepulveda, et de Lianor, son

» épouse, morts avec leurs deux petits enfans. Je
» l'ai trouvée avec bien de la joie, car j'avais en-
» tendu dire à mon beau-père que c'était cette
» œuvre qu'il considérait comme étant la plus réel-
» lement fille de son génie. »

Oui, l'œuvre de Corte-Real est une œuvre de génie, et il s'en faut de bien peu qu'elle ne lui ait mérité une de ces couronnes qui ont consacré pour toujours le nom de Camoens et celui du Tasse.

J'ai dit autre part comment d'harmonieux souvenirs, puisés en partie dans l'instinct secret des traditions et de la langue, rendaient naturel aux Portugais l'emploi des mythes de l'antiquité; je le répète, au seizième siècle, l'emploi des formes mythologiques était presque un souvenir de religion; mais ce furent ces chants de syrènes qui enivrèrent Corte-Real, et qui firent tomber de ses mains la palme bénie de la poésie chrétienne.

« O Rédempteur! s'écrie-t-il dès le début du poème, ô vous qui avez pris naissance dans les entrailles de la vierge sacrée! ô vous qui avez été à la fois le dieu et l'homme parfait, c'est à vous, ô

Christ, qui avez été cloué sur le calvaire, et qui êtes mort pour nous, qui avez lavé nos fautes à la fontaine sanglante qui coulait de vos plaies, c'est à vous que je demande secours. Je ne veux point de leur Hélicon. Je n'ai point dit à Apollon: emporte-moi doucement, donne-moi ta science nouvelle ; je ne lui ai demandé ni sa lyre, ni son harmonie; je ne l'ai point supplié qu'il rendit mon chant sonore; je ne demande rien qu'à vous, je n'invoque que vous pour chanter le cas acerbe et dur, le lamentable naufrage de ceux qui, submergés par la furie des ondes, là bas sur la terre inconnue, sont tous morts! »

Mais quand le poéte écrivit ces octaves, toutes empreintes de sa croyance énergique, quand il rêva le poëme chrétien, peut-être venait-il de se faire redire par sa femme, dans un entretien d'intimité douloureuse, les malheurs de cette belle Lianor, qu'on répétait alors par tout le Portugal; peut-être venait-il de s'attendrir sur quelques détails ignorés de foi religieuse racontés à la famille par un des naufragés. Pour rester sublime, il fallait demeurer avec sa prière et son souvenir; mais il voulut obéir aux formes consacrées du poème latin, il s'en alla

dans la retraite qu'il s'était choisie, et de là, contemplant ces belles campagnes d'Evora, couvertes de ruines romaines, il lui vint mille souvenirs du temps de Virgile. Comme Luiz de Camoens, il regarda trop longtemps le ciel d'Ovide, et quand il abaissa ses yeux vers la terre, sa pensée était déjà profanée.

Ce n'est pas que le poète, dans ses extases solitaires n'eût eu des visions enchantées, des rêveries élevées et saintes, des élans d'enthousiasme déchirans. La voix qui résonnait à ses oreilles mêlait seulement les deux croyances; comme ces poètes du temps de Byzance, c'était une lyre païenne qui chantait la foi au chrétien.

Cependant, pour être juste avec Corte-Real, il faut dire qu'il n'obéit pas seulement aux formules consacrées de la poésie antique: l'Orient même exerça peut-être plus d'influence sur lui que sur Camoens; il est moins préoccupé de la perfection du style et de la nécessité d'une irréprochable harmonie; mais il s'abandonne davantage au besoin sincère de dire ce qu'il a vu, et c'est à cette disposition de poète voyageur que l'œuvre doit son originalité.

Rien d'enchanté comme le début, rien de gracieux comme le récit de la naissance de Lianor. Ainsi qu'il arrive à tous les poètes de la Péninsule, la voix de Corte-Real prend souvent une sorte de douceur, un accent inoui de tendresse, qu'on ne trouve peut-être que chez les Castillans et les Portugais : il caresse sa fiction adorée comme un amant qui prévoit une fin terrible à son rêve, et qui veut endormir, par des chants passionnés, celle dont le réveil aura une réalité effrayante.

Une jeune fille est née dans le royaume de Canara; cette jeune fille est chrétienne, fille d'un gouverneur des Indes, et voilà que les graces de l'Olympe s'en viennent doucement la bercer; mais, sous un nom grec, ces graces sont des vierges orientales, des apsaras légères, onduleuses, parfumées des fleurs du Gange, et dont l'harmonie est un chant caressant, qui n'a point la gaîté folâtre des nymphes de l'Hellénie. Elles s'approchent du berceau, regardent l'enfant, et lui disent :

. . . . Deos te guarde,
Fermosa e tam perfeita creatura,
Elle, que assi te fez entre as mais bellas. (9)

Le chant des déesses continue ; une harmonie légère suit tous les mouvemens du berceau, et le cri implacable qui lui succède en prend une énergie plus terrible. On comprend la fin de Lianor aux paroles des trois furies.

Mais, comme dit le poète, la gentille dame va croissant. Manuel de Souza de Sepulveda, le fort chevalier, l'aime éperduement ; et néanmoins elle a été promise à Luiz Falcam, l'un des premiers entre les Portugais. Quand elle avoue à son père un amour qui doit faire le destin de sa vie, la parole du gouverneur est engagée, et le vieillard est de ce vieux sang chrétien, qui jamais n'a su mentir. Lianor doit tout oublier.

Dans cet ouvrage, étincelant de beautés, mais dont les beautés sont si souvent interrompues, une des choses les plus curieuses sans contredit, c'est le second chant, qui noue l'action et qui détermine la marche du poème. Toutefois, pour faire apprécier son étrange bizarrerie, il suffira de traduire l'argument, et Corte-Real y gagnera peut-être autant que le lecteur.

Dans le second chant donc, « l'amour se dé-

termine à faire mourir Luiz Falcam, capitaine de Diu. Par le conseil de Vénus, il passe dans l'île de la Vengeance, où réside Raunusia. Celle-ci lui accorde la Haine, la Colère et la Détermination ; il retourne dans leur compagnie à Paphos, où Vénus lui donne un trait de foudre, dont il se sert pour frapper Luiz Falcam, au grand effroi de toutes les Indes. »

Hélas ! sans ajouter avec l'auteur « qu'on trouve dans ce chant un coup d'œil sur la géographie du monde, » je dirai que cet échafaudage mythologique est destiné à voiler dans le poëme une circonstance bien réelle et bien douloureuse de la vie si pure de Lianor. Sepulveda, que les historiens nous représentent comme un des hommes les plus hautains et les plus hardis de ce siècle, brisa l'obstacle qu'on lui opposait ; Falcam mourut de sa main, et il n'en obtint pas moins la fille du gouverneur de Diu.

Parmi nos vieux voyageurs français, contemporains de Corte-Real, il y en a un, c'est Pyrard, je crois, qui donne, avec sa prolixité conteuse, une admirable idée de la magnificence des Portu-

gais aux Indes. Ces vice-rois, qui mangent en public, et dont la table est offerte à tous les étrangers; ces soldats qui reçoivent une paie de capitaine, et qui se font suivre par des esclaves; ces lieux d'asile qu'on prendrait pour des palais, et où il est difficile de reconnaître un hôpital : tout cela frappe comme un reflet des contes orientaux. Néanmoins on sent dans ce récit l'aventurier en détresse que la richesse a ébloui, et qui ne l'a guère vue que de loin. Dans la description que nous fait Corte-Real des magnificences qui eurent lieu aux noces de Lianor, on reconnaît toujours le grand seigneur qui a vécu au milieu de cette pompe orientale, et qui la décrit sans l'exagérer : nul livre peut-être ne donne mieux l'idée de ce que devait être le luxe de Goa, en ces temps de splendeur. Aux détails seuls de la toilette de Lianor, on reconnaît le peintre qui a étudié sans doute sous Holanda. Rien qu'à cette esquisse, on devine le poète qui aurait le pouvoir de rendre sur la toile la grace un peu austère, l'attitude sérieuse dans le bonheur, qui convenait à Lianor : c'est une de ces nobles figures que les grands artistes de la renaissance posaient à l'entrée d'un de leurs portiques magnifiques, et qui réunissaient la pu-

reté chrétienne à cette attitude de fête, qui convenait si bien aux déesses du Primatice.

Je ne veux point ici excuser complètement le défaut le plus réel de Corte-Real; je ne prétends point même diminuer le reproche qui lui a été fait de gâter ses peintures les plus touchantes par l'emploi des formes mythologiques; mais il me semble qu'en général on a poussé bien loin, sous ce rapport, les reproches qui ont été faits aux poètes espagnols et portugais. Chez eux, c'est une espèce d'ajustement de fête, qui va aux caprices de leur fantaisie, plutôt qu'au sentiment intime de l'inspiration. Je le répète, la renaissance a eu de ces priviléges en peinture : ne saurait-on les appliquer à l'œuvre du poète? N'y a-t-il pas en poésie des figures isolées, belles par la valeur réelle de l'art, et telles qu'on en trouve dans les vieux peintres castillans.

Cette fois c'était la splendeur indienne qui devait dominer. Corte-Real, pour la décrire, était allé aux sources, et il rappelle, avec une grace toute empreinte d'éclat chevaleresque, ces fêtes des Malabares, qui succèdent aux tournois des chré-

tiens ; écoutons-le : « Le soleil s'abaisse à l'horizon ; mais il jette encore ses rayons éclatans sur la terre, quand les Indiens s'avancent pour donner une fête aux amans nouvellement unis.

» Les Canarins se sont rassemblés, dit le poète, et se préparent aux danses consacrées ; on entend retentir les trompettes de cuivre, qui résonnent en sons vifs et mesurés ; les cornemuses, les flûtes joyeuses et mille autres instrumens en usage parmi ces peuples leur répondent. Tout à coup ils entrent dans la grande place, en faisant des voltes légères, où se déploie leur habileté ; le brocard d'or, la soie lustrée aux riches couleurs, les entourent de leur éclat ; leurs jambes et leurs bras sont nus, mais de larges anneaux d'or y ont été fixés, et une perle d'orient chatoie à la flèche d'or qui traverse leur narine ; les danseurs, les jeunes filles portent le même ornement ; tous se balancent avec grace ; tous s'élancent au bruit sonore des instrumens. . . . .

» Et voici que le peuple accourt en foule : un mugissement de voix et d'acclamations s'élève ; ceux que leur âge empêche de suivre la multitude

sont entraînés, pressés par cette furie violente du peuple qui veut voir. Tout à coup cette foule, resserrée dans une rue étroite, arrive par son propre poids à la place du palais; elle s'étend, elle s'éparpille, elle court avec un tel rugissement, qu'on dirait de ces eaux turbulentes qui s'échappent de la digue, et qui grondent de leur voix rauque avant de pouvoir s'apaiser. . . . .

. . . .

» Et au bout d'un certain temps d'attente, comme tous les cœurs sont en vive émotion, de nouveau la montagne et la vallée résonnent tout à coup du bruit de mille autres instrumens : ce sont les saquebutes, les trompettes, les timbales, les tam-tam sonores, les rustiques cornemuses, qui font ce concert, dont l'âme se sent toute émue. De nouveaux acteurs s'élancent dans la place, et en se mêlant aux danses, ils traînent le simulacre d'un cheval doré, aussi grand que celui qui fut jadis si fatal à la ville de Troyes. Des naïres belliqueux l'entourent : ils marchent ceints d'écharpes éclatantes; leurs bras sont nus, et de gros anneaux d'or brillent à leurs poignets; tous ils portent des espèces de toques de couleurs variées à

l'infini ; tous ils s'avancent en agitant leurs armes : celui-ci joue avec une grace infinie de l'épée et de la rondache ; celui-là tire en l'air sa forte arquebuse, et de momens en momens, ils poussent leur cri guerrier. Il y en a encore qui bandent avec vigueur leur arc, d'autres qui brandissent leurs fortes lances.

» Bientôt quatre éléphans s'avancent, et tout le monde semble effrayé de leur grandeur. De hautes tours s'élèvent sur leur dos, et mille guerriers robustes s'y montrent avec leurs armes ; au bruit des cris et des acclamations qui s'en vont déchirant les airs, ils bandent de nouveau leur arc avec une fureur toute guerrière, et leurs flèches, pointées du côté des dames qui ne s'attendent point à ce salut, donnent un moment de terreur ; mais la corde s'échappe sans rien frapper : un cri terrible s'élève dans les airs et s'approche si près de celles qui sont là contemplant le spectacle, que croyant un moment à la réalité du combat, et de ce brillant simulacre, il y en a qui pâlissent et qui sentent le froid de la terreur.

» Mais quand les monstrueux et terribles ani-

maux sont arrivés sur la place, en jetant leurs rugissemens et en déployant leurs trompes épouvantables, mille autres cris retentissent de tous côtés. Le peuple s'enfuit avec effroi, redoutant l'inévitable danger qui suit leur marche terrible ; et quand les instrumens ont donné le signal, les fiers éléphans commencent eux-mêmes les évolutions du combat avec enthousiasme. Tantôt ils sillonnent l'air de coups heureusement inutiles ; tantôt ils s'arrètent, et d'un pied sûr ils attendent qu'on leur ait répondu. D'autres fois on les voit tous, et d'un même mouvement, chercher à parer les lances, les dards et les flèches courtoises, qui viennent de hautes tourelles, et que les redoutables guerriers leur jettent avec vigueur. »

Après cette fète toute orientale, le poète décrit un de ces feux d'artifice si variés dans leurs jets capricieux, si imposans par l'éclat de leur lumière, qu'on voyait jadis aux Indes, et il a soin de faire remarquer que c'est déjà une antique coutume du Malabar, une de ces innombrables merveilles que les conquérans trouvèrent à leur arrivée. Tout est original dans cette solennité, je dois le dire encore ; mais on voit bientôt avec quel

amour Corte-Real va retrouver les dieux de la Grèce. Une scène dramatique succède à toutes les pompes, dont il a décrit avec enthousiasme la splendeur : il semble que ce soit pour étaler avec plus de complaisance que jamais ce luxe de mythologie, qui détrône l'olympe indien.

Les dieux resteront sans doute; mais il n'y aura plus de fête. Corte-Real a épuisé ce qu'il y avait en lui de joies.

Sepulveda et Lianor sont partis des Indes, et voilà que le chant du poète prend tout à coup un accent douloureux ; il y a vraiment quelque chose de solennel, et qui rappelle un peu le début de la chronique, dans ses interrogations redoublées :

« Qui donc, s'écrie-t-il, peut se laisser tromper au bien que la fortune nous offre ?

» Qui s'est vu plongé en ces délices sans deviner la fin triste et amère ?

» Qui s'est jamais confié en ce qu'elle promet sans avoir découvert la fausseté et le piége ?

» Qui a eu des jouissances, et ne les a pas achevées en larmes et en douleurs ? »

On le voit bien, le poète a eu foi de nouveau en ses souvenirs ; il a laissé parler son cœur, et son style a repris une énergie chrétienne. Mais le vaisseau vogue sur l'océan indien ; les vents alisés le poussent, et Prothée ne pourra pas voir Lianor sans se prendre d'un violent amour. C'est au milieu des flots qu'il chantera son martyre à la jeune Portugaise. Il faudra même nous résoudre à voir Amphytrite venir implorer Eole pour qu'il soulève la tempête qui brisera la nef sur les rochers désolés du Natal.

A bien dire, c'est ici que le poème commence réellement ; on comprend, à partir de ce passage, que si Corte-Real avait lu la chronique, il s'était fait donner par les gens échappés au naufrage des détails qu'il avait ensuite recueillis avec un esprit religieux. Selon moi, c'était une tradition sainte, et presque jamais il ne l'a altérée.

On a déjà fait remarquer, je crois, qu'Alfonse d'Albuquerque, se trouvant en détresse durant

une tempête, éleva dans ses bras un enfant qu'il arracha aux flots, offrant ainsi à Dieu ce pur holocauste, comme si des larmes innocentes suffisaient pour laver les fautes de celui qui avait dû faillir (10). Ce serait le souvenir de cette muette oraison qui aurait inspiré, a-t-on dit, Corte-Real, lorsque dans un des passages les plus touchans du poème, il peint Sepulveda, au sortir du naufrage, implorant la miséricorde divine, en élevant son jeune fils dans ses bras. Moi je ne vois dans ce geste d'angoisse qu'un souvenir pathétique et vrai de ce qui advint à ce père désolé. J'y reconnais la confession chrétienne et la prière d'un grand coupable devinée par la poésie.

Il est raconté dans une vieille chronique castillane qu'au moment où le pic de Teyde vomissait des flammes, et quand le génie du volcan semblait irrité, les Guanches s'en allaient jadis avec les petits de leurs troupeaux au sommet d'une autre montagne, espérant que les cris plaintifs de ces créatures auraient pouvoir d'apaiser Dieu. Oui, comme dit Montaigne en parlant de la poésie, la divine, la suprême, la surhumaine marche à son gré, et ne se fie point aux règles; et si,

pour le développement du poème, la tradition était nécessaire, il y a aussi des beautés éternelles que le poète a su retrouver écrites déjà en son cœur.

« Muse, s'écrie-t-il, c'est maintenant qu'il faut raconter la pérégrination mortelle!... » C'est en effet un bien douloureux voyage, que celui qui va s'accomplir dans cette terre désolée. On le sent aux paroles entre-coupées du poète, à ses âpres descriptions, à ses douloureux retours sur le passé. Le drame terrible se déploie, l'affreux dénouement se presse. Si je n'avais pas déjà donné le récit de Maffei, je laisserais raconter à Corte-Real la marche dans le désert; mais, je suis bien contraint de l'avouer, au milieu d'admirables détails, il faudrait écouter encore les amours d'un dieu. Malgré la bizarrerie de ces interventions mythologiques qui viennent toujours gâter les plus belles situations, on comprend la pensée du poète; c'est dans ce moment suprême qu'il évoque tous ses souvenirs de tendre compassion. Pour faire mieux comprendre Lianor, il l'entoure d'une tendresse surhumaine; il s'en va cherchant dans le domaine de la poésie antique tout ce qui doit

parer ce type divinisé de la femme. C'est pour cela que Pan appelle ses faunes et ses sylvains vers les terres brûlées du Natal; c'est pour cela qu'Apollon descend de l'Olympe, et qu'il vient chanter sur sa lyre d'or des amours inconnues chez les dieux.

C'eût été, il est vrai, quelque chose de bien admirable que la tradition racontée simplement, en vers énergiques comme ceux de Corte-Real. Disons plus, pour retrouver dans l'œuvre toute sa beauté native, il faut la débarrasser, à la lecture, de ce luxe déplorable; il faut se décider à faire subir au poème une épuration nécessaire; cette fois ce sont bien les dieux qu'il faut chasser du temple. Alors seulement la figure ravissante de Lianor se dégage : parée de sa tendre douceur de femme, comme dit le poète, elle marche en silence et on pleure; elle soupire en regardant ses deux jeunes fils, et on devine presque les paroles de compassion véhémente qui ont ranimé tant de fois le courage défaillant des hommes forts qui l'accompagnaient; et quand elle attache ses yeux presque éteints sur les yeux de ses enfans, lorsqu'on a bien compris qu'elle donnerait sa vie pour savoir s'il leur res-

tera assez de force jusqu'à la fin de la marche douloureuse, on est tenté de s'écrier avec le dieu qui lui parle de son amour :

« Où vas-tu, belle créature, où vas-tu ? N'avance pas.... »

Que nous fait, après cela, malgré la beauté infinie des détails, ce temple de la vérité, où Sepulveda pénètre en songe ? A quoi peut servir cette peinture obligée des lieux fantastiques où demeure le mensonge ? L'esprit de vertige va triompher.

Malheureusement Manuel de Sepulveda est dans le poème ce qu'il fut dans la réalité, un être orgueilleux, auquel la passion prêtait sa force, un soldat hautain, qui courba la tête dans l'adversité, et pour lequel on ne se sent quelque pitié que quand il a épuisé toutes les angoisses qu'il est donné à un homme de souffrir. Lui offre-t-on une franche hospitalité au désert, il demeure irrésolu, il refuse, malgré Lianor, l'hôte auquel il devrait se confier. Les souvenirs fantastiques des temples où il est entré se mêlent et se confondent sans qu'il sache auquel s'arrêter; le vertige semble devenu

son dieu, et ce n'est point sans raison que le poète le compare à ce roi Sédécias, contempteur de toutes les prophéties.

Le véritable héros pour le lecteur, c'est un personnage secondaire, c'est ce jeune Pantaléon de Sa, qui devine toujours le danger, et qui toujours essaie de le détourner. Eh bien! les visions de Pantaléon de Sa lui-même interrompent démesurément l'action. De retour d'une expédition dirigée contre les Cafres, et au moment de rentrer sur le territoire d'un chef qui a recueilli la triste caravane, il a une de ces apparitions, qu'à partir de la Lusiade on voit se renouveler, sous une forme plus ou moins heureuse, dans tous les poèmes des Portugais. L'aspect des lieux où pénètre Pantaléon est d'un effet grandiose, et la tradition s'y déroule avec majesté. Un sage, vivant au fond d'une sombre caverne, explique au jeune Portugais l'histoire du Portugal depuis Alphonse Henriquez jusqu'au jeune roi Sébastien; il se plaît à rappeler l'origine toute fabuleuse de la maison des Corte-Real; il met dans sa narration un luxe d'heureux détails, peu d'accord certainement avec le reste de l'œuvre; mais quand il s'agit de la journée d'Alcaçar, où s'anéan-

tit la gloire de son pays, l'énergie toute portugaise du soldat se ranime ; on voit que le poète a combattu; il parle admirablement du carnage et du bruit de l'épée.

« Je vous fatigue peut-être de cette peinture déplorable, dit le vieillard, mais enfin, il faut que vous voyiez la victoire livrée aux Maures. Ah! pourrez-vous être témoin de la chute du Portugal? Toute sa splendeur, toute sa renommée, toute sa gloire, élevée avec juste raison au plus haut de sa grandeur, ne sera plus que honte et abattement; il n'y aura plus qu'opprobre et mépris.

» Hélas! seigneur, voyez; et en disant cela il détournait ses regards. Oh! contemplez la funeste vision ; rien qu'à la voir le sang se gèle dans les entrailles. Regardez ce champ où coulent mille ruisseaux de sang; et il montrait des monceaux de corps étendus, cachés dans les longues herbes.....

» Oh ! regardez, regardez : vous ne verrez pas une place vide, où, sur ces chevaliers morts, on n'entende crier le corbeau carnassier. »

Puis le poète guerrier s'attendrit sur ces nobles

soldats, tombés avec tant de courage; il parle aussi des captifs et du jeune Sébastien.

« Ah! vous perdrez un roi ami, s'écrie-t-il, après avoir parlé sévèrement d'une ambition téméraire.

» Oui, tout est possible en ce monde. Quelle dure captivité! quelle vie laborieuse! et cependant les temps antiques n'ont vu jamais tels chevaliers. »

Qui ne sent pas, à ce cri douloureux, que Corte-Real a assisté à la bataille, et qu'il frémit de ses propres souvenirs ?

Mais sortons de cette caverne pour rentrer dans un monde plus fantastique encore; écartons toutes les divinités de l'Olympe, afin d'arriver à la vérité dans sa poésie. L'argument nous servira encore à franchir ce chant bizarre et une partie de celui qui va lui succéder.

« Pantaléon est de retour auprès du roi cafre ; on se décide malgré ses avis à chercher le roi Marquez ; les nymphes d'un fleuve annoncent claire-

ment sa mort à Sepulveda; on arrive sur le territoire du chef qui dépouille la caravane; le sang de Luiz Falcam demande justice à Dieu; le châtiment du ciel descend sur les Portugais : leur raison se trouble, et ils consentent à remettre leurs armes entre les mains de leurs ennemis. La caravane est dépouillée. »

Il faut bien l'avouer, Corte-Real se montre ici inférieur à la chronique, malgré toutes les magnificences de son langage; je sais qu'il n'appartenait qu'à un grand poète de peindre, comme il l'a fait, Lianor toujours forte et résignée, comprenant son avenir, et gardant une miséricorde inépuisable pour soutenir son mari jusqu'à la fin de la journée laborieuse. Mais ce geste sublime de la femme qui va mourir, et dont les naufragés gardaient encore longtemps après un si chaste souvenir; ces longs cheveux épanchés sur le sable; ces funérailles que la jeune épouse se fait d'avance à elle et à ses enfans, tout cela était sublime à dire simplement, comme l'avait fait Maffei. Eh bien ! toute cette pudeur chrétienne est profanée des regards d'un dieu.

Mais, attendez, l'heure est venue, et le poète

saura retrouver le beau langage des émotions, et dépassera de bien loin la pensée de Maffei. Un des fils de Lianor vient de mourir; Sepulveda entre dans une sombre fôret pour chercher quelques misérables alimens; l'ombre de son enfant lui apparaît, et voilà que d'autres morts lui sont encore prédites.

« Aux dernières paroles, dit le poète, la vision disparaît tout à coup, laissant le misérable seigneur épouvanté. Plein d'angoisses et d'une grave douleur, il reste longtemps sans se mouvoir, le cœur brisé de la triste nouvelle, le visage sans couleur, les yeux baignés de larmes, le regard fixé à terre; il va tournant et retournant, en sa fantaisie lassée d'affliction, différens souvenirs; un froid tremblement s'empare du malheureux, et court par tous ses membres brisés. Il voudrait revoir Lianor; mais il craint de la retrouver sans regard. Il voudrait aller lui parler; mais il pense que ses lèvres seront muettes, et qu'une vapeur noire et mortelle l'aura déjà enveloppée.

» Ah! combien de fois il essaie de retourner en arrière! combien de fois le cœur lui avive son mal!

combien de fois, changeant de chemin, il prend la résolution de ne plus avancer et de chercher pour remède la rencontre de quelque féroce animal! »

Hélas ! il ne va pas longtemps sans qu'il y ait pour lui des signes évidens de ce qui cause ses terreurs. Il entend des cris lamentables et entrecoupés; muet et froid, il tressaille : le présage est terrible en son cœur. Ici le poète doit seul parler :

« Il se presse péniblement pour être témoin de ce malheur, qu'il redoute et qui est déjà certain. Accablé par une douleur poignante, il traîne ses membres fatigués ; un souffle difficile lui dessèche la bouche : il est mortel; mais ses tristes yeux, ses yeux affaiblis versent encore des larmes amères. Il arrive: Lianor était prête à franchir le passage terrible, le terme si redouté. Il voit que sa vue troublée et incertaine ne cherche que lui; et comme il est arrivé, son âme prend un peu de force : elle veut parler ; sa langue est déjà morte et s'arrête. Mais ses regards se fixent plus fortement sur le triste visage de cet unique ami qu'elle abandonne ; elle voudrait balbutier le dernier mot, et ne le pouvant, elle se penche vers la terre avec une douleur mortelle. »

Assistons maintenant aux funérailles ; peut-être n'y en eût-il jamais d'aussi terribles.

« Après être resté longtemps évanoui, le cœur oppressé, Sepulveda se lève; il est muet, et il pleure. Il va où le rivage lui offre une place favorable; il écarte avec ses mains le sable; il ouvre une étroite sépulture, et ensuite, retournant vers l'endroit qu'il a quitté, il prend dans ses bras fatigués ce corps froid qui s'abandonne. Les esclaves l'aident dans ses derniers et funestes hommages, en poussant de longs cris.

» Ils la laissent dans la sombre demeure où elle doit rester toujours, et ils poussent encore un cri prolongé. Ils répandent sur le sable de l'eau de mer : ce dernier adieu, ils veulent tous le faire. Lianor ne sera point seule dans sa triste demeure : un tendre petit enfant reste près d'elle; quatre ans il a joui de la lumière du jour, et le cinquième sa mort est arrivée. C'est là que l'enfant mort est avec sa mère privée de vie. Tous deux ils reposent dans la terre avec un amour dont il ne reste rien. Elle ne lui présentera plus ce sein qu'il demandait; il ne sourira plus à sa tendresse maternelle : ils sont

restés sur la rive solitaire, ensevelis près des vagues irritées, et ils donnent au monde un funeste exemple des coups de la fortune.

» L'infortuné Sepulveda roule les yeux avec égarement, au souvenir de ses douleurs ; enfin ses yeux troublés se fondent en larmes, ces larmes oppressaient son triste cœur ! La voix embarrassée par les sanglots, il prononce encore des paroles de tristesse et de compassion. Il prend le fils qui lui reste, ce fils d'un âge si tendre, d'une apparence si misérable: il entre par une percée étroite, dans la forêt peuplée de tigres et de lions, il cherche la mort; ces animaux prendront pitié de ses maux, bientôt il la lui donneront. »

Le poète, pour ajouter encore à cette scène terrible, personnifie le désespoir, qui apparaît à Sepulveda, en lui disant qu'il est désormais sa seule ressource. L'infortuné suit le spectre en silence(11). Mais une jeune femme lui apparaît, elle est brillante d'éclat et de beauté; c'est la douce Résignation. Elle lui parle du Christ et de ses souffrances. « Par ses larmes, dit-elle, il obtint un pardon universel. » Elle lui fait aussi espérer une éternelle

gloire, et lui place sa couronne sur la tête. Souza de Sepulveda prend un peu de courage dans sa terrible agonie, le Désespoir s'éloigne de lui ; la vision sainte reste : il est déjà au plus profond de la forêt.

« Il porte dans ses bras ce tendre petit enfant qui va mourir, qui est presque expirant. La forêt se couvre d'une nuée sombre et épaisse, et dans l'enceinte qu'entoure la vapeur, on entend les rugissemens perçans des lions et des tigres. Du sein de cette obscurité, de deux corps inégaux sortent deux âmes égales. Délivrées de cette prison mortelle, toutes deux elles vont se reposer dans la gloire de l'éternité. »

Quand la mort a consommé le sacrifice, quand tout est redevenu muet dans ce lieu de désolation, le poète nous ramène vers la tombe de Lianor, qui s'élève sur un rivage stérile, où l'on entend le gémissement des flots et les cris des oiseaux de mer.

Dans ce lieu funeste, témoin de tant de désespoir, il nous offre encore une scène fantastique que le

goût réprouve, mais qui entraîne cependant l'imagination. Ces dieux, dont les amours étaient si bizarres, viennent déplorer le sort de Lianor et graver des vers sur sa tombe. Sans doute il eût été préférable de s'en tenir à la simple réalité ; mais dans ce dernier hommage rendu au malheur, il y a quelque chose de noble et de touchant; d'ailleurs la poésie de Corte-Real prend alors un tel caractère de grandeur, qu'elle ne peut nous laisser insensibles. On l'éprouve au fond de l'âme: il y a là une dernière émotion que le poète n'a pu complétement retracer, et qu'il laisse sentir au lecteur.

NOTES

SUR LE NAUFRAGE DE SEPULVEDA.

(1) Dumouriez, *État présent du royaume de Portugal*, nouvelle édition, corrigée et considérablement augmentée.

(2) Il est inutile de dire que, selon l'habitude de son époque, Goulard donne une terminaison toute française aux noms espagnols et portugais.

(3) L'événement arriva en 1553.

(4) Nous croyons devoir reproduire pour cet admirable passage la chronique de Maffei elle-même, que ne donne point Simon Goulard.

«Tum verò, castæ matronæ tristior omni morte lux visa, defodit arenis è vestigio sese; quæ supereminent, soluto

raptim fusoque obtegit crine. Mox ad Andream paucòs que superstites, voce supremâ : vos quidem, inquit, duci vestro fidem egregiam præstitistis, optimi viri. Nil ultrà opus est. Ite vobisque ipsi tandem aliquando consulite, ac si quem patriis olim finibus reddi contingat, renuntiate quo loco mea me Maritumque delicta perduxerint.

(5) Pantaléon de Sa revint en Portugal avec plusieurs des naufragés.

(6) Dans un cours fait à l'Athénée, M. Philarète Chasle a développé avec beaucoup de bonheur cette manière de procéder qu'on trouve chez la plupart des poètes du seizième siècle.

(7) Nicolas Antonio et Barbosa Machado se taisent sur l'année de la naissance du poète. Brito, dont nous possédons le manuscrit autographe à la bibliothèque royale, garde le même silence, et contient du reste fort peu de détails sur notre auteur.

(8) Paroisse de S.-Antão. Nous ignorons si ce tableau existe encore.

(9) Dieu te garde, belle et parfaite créature, lui qui t'a créée ainsi entre les plus belles.

(10) Voici le passage d'Osorio, auquel un critique estimable a peut-être fait allusion. Je citerai la vieille traduction de Goulard :

« Le vice-roy Albuquerque, emmy ce naufrage, voyant

un fort jeune garçon près de soy, prest d'être noyé par les vagues qui entroyent dedans sa capitainesse, le chargea et le tint sur ses espaules jusqu'à ce que d'un autre navire on feut venu au secours, disant que l'innocence de ce garçon l'asseurait d'échapper de ce naufrage par la grace de Dieu. » Liv. VIII, sect. 9.

(11) En portugais, le désespoir est représenté par une femme hideuse ; *a desesperaeão*.

LETTRE
DE PEDRO VAS DE CAMINHA
SUR LA DÉCOUVERTE DU BRÉSIL.

XVIe SIÈCLE.

La lettre écrite en 1500, par Pedro vas de Caminha, a été publiée pour la première fois dans la *Cororografia Brasilica* de M. Manoel Ayres do Çazal. Ce précieux document complète pour ainsi dire la curieuse série de chroniques publiées récemment par M. Henri Ternaux sur le Brésil et sur d'autres régions de l'Amérique méridionale. C'est un complément de ces intéressantes histoires dues à Magalhaens Gandavo, à Hans Staden, à Ulrich Schmidel et à Federman, où sont contenues en origine les traditions les plus poétiques de cette partie du Nouveau-Monde, et surtout celles qui regardent l'Eldorado ainsi que le pays des Amazones.

LETTRE

DE PEDRO VAS DE CAMINHA.

« SIRE, quoique l'amiral de votre flotte et les autres commandans aient fait connaître à V. A. la découverte d'un nouveau pays qu'elle peut compter au nombre de ses possessions, je m'empresse aussi de lui donner ma relation du mieux qu'il me sera possible; et, bien que je sois moins en état qu'un autre de le faire, j'espère qu'elle fermera les yeux sur mon ignorance, pour ne voir que la bonne volonté qui me guide ; mais, pour ne point allonger mon récit, je ne donnerai pas de grands détails sur les difficultés de la navigation : d'ailleurs, je dois laisser aux pilotes le soin d'en rendre compte.

» Partis de Bélem, comme V. A. le sait déjà, le lundi 9 de mars (1500), nous nous trouvâmes le 14 du même mois, entre huit et neuf heures du matin, par la hauteur des Canaries, assez près surtout de la plus considérable de ces îles. Nous restâmes quelque temps en calme à la distance de trois ou quatre lieues de cette terre; mais le dimanche, 22 du mois, nous distinguâmes celle de Saint-Nicolas, déterminée par Pierre Escobar, mon pilote. Le lundi suivant on s'aperçut, à la pointe du jour, que le navire commandé par Vasco d'Athayde s'était écarté du gros de la flotte, sans pourtant qu'aucun vent ou courant contraire eût pu l'en séparer. L'amiral fit toutes les diligences possibles pour le retrouver: ce fut inutilement. Nous continuâmes notre route sans rien apercevoir de nouveau jusqu'au mardi de la semaine de Pâques, qui se trouvait être le 21 avril, époque à laquelle nous vîmes des indices certains du voisinage de la terre; c'étaient de longues herbes, que les marins appellent bottes ou queues d'ânes; nous étions alors à six cent soixante ou soixante-dix lieues de la dernière île que nous avions reconnue.

» Le mercredi suivant, quelques oiseaux nommés

forabucos vinrent se reposer à bord, et dans la soirée du même jour, nous fûmes assez heureux pour apercevoir la terre. Ce qui frappa d'abord nos regards, fut une montagne assez élevée, de forme arrondie, au sud de laquelle on découvrait des chaînes de collines, dont le revers, descendant en pente douce, était garni de grands arbres. L'amiral jugea convenable de donner à cette montagne le nom de la fête dans l'octave de laquelle nous nous trouvions; en conséquence, elle prit le nom de Monte-Pascoal (Mont-Pascal), et le pays environnant celui de Vera-Cruz. Le commandant ayant ordonné de sonder, nous trouvâmes fond assez promptement, ce qui nous décida à jeter l'ancre par dix-neuf brasses, à environ six lieues de la côte. Nous restâmes dans cet endroit toute la nuit, et le jeudi, dans la matinée, nous fîmes voile pour porter droit sur la terre. Nos embarcations qui nous précédaient ayant toujours trouvé de neuf à dix-sept brasses à une demi-lieue de la côte, nous jetâmes l'ancre à l'embouchure d'un fleuve, position d'où il nous était facile de distinguer sept ou huit naturels qui semblaient parcourir le rivage. Nous mîmes nos chaloupes à la mer, et tous nos capitaines se rendirent à bord du vais-

seau commandant, où l'on tint conseil sur ce qu'il était convenable de faire. Le résultat de la délibération fut d'envoyer à terre Nicolas Coelho pour visiter le fleuve. Tandis qu'il se préparait à exécuter cet ordre, nous vîmes accourir sur les deux rives quelques sauvages ; ils étaient réunis au nombre de vingt, entièrement nus, et portant à la main leurs arcs et leurs flèches ; ils n'hésitèrent pas à venir tout près de l'embarcation ; mais à un signe de Nicolas Coelho, ils déposèrent tous leurs armes. Il fut impossible d'en obtenir aucun renseignement ; car on ne pouvait ni leur parler, ni s'en faire entendre. On leur offrit cependant un bonnet rouge, un serre-tête de toile et un chapeau noir ; ils reçurent ces présens avec reconnaissance, et donnèrent en échange un bonnet de longues plumes ainsi qu'un bouquet également de plumes rouges et vertes de perroquet ; un autre sauvage offrit à Nicolas Coelho un grand collier fait avec des graines blanches qui ressemblaient à de l'ivoire. Je suis persuadé que le chef de l'expédition n'a pas manqué d'adresser ces curiosités à V. A.

» La nuit suivante, il souffla un vent si violent du sud-est, que tous les bâtimens de la flotte, et

particulièrement le vaisseau amiral, en souffrirent. Le vendredi, on décida dans le conseil de lever l'ancre et de mettre à la voile, et nous nous éloignâmes aussitôt de la côte, nous portant au nord, pour voir si nous trouverions quelque endroit où nous pussions être à l'abri de la tempête, et renouveler nos provisions d'eau et de bois. En continuant notre route, nous aperçûmes, rassemblés sur le rivage, une soixantaine de naturels; alors le commandant ordonna de serrer la terre de plus près, et de chercher un lieu commode pour l'ancrage des navires : nous nous trouvions dans ce moment à environ dix lieues de la côte d'où nous étions partis.

» Les chaloupes envoyées en avant découvrirent, entre des récifs, un port sûr et commode, et surtout d'une entrée facile; elles y mouillèrent, et bientôt le reste de la flotte y jeta l'ancre par un fond de onze brasses, à environ une lieue des récifs.

» Alfonso Lopez, un de nos pilotes, qui joignait l'adresse au courage, étant allé dans une embarcation pour sonder le port, surprit dans un canot deux

jeunes sauvages qui paraissaient bien faits et vigoureux. L'un d'eux portait un arc et six ou sept flèches : une foule d'autres Indiens, armés de la même manière, rôdaient sur la plage ; ces deux jeunes gens vinrent à bord de l'amiral, où ils furent reçus avec bonté.

» Les naturels de ce pays sont généralement d'un brun foncé, tirant sur le rouge ; leur figure n'est point désagréable, et ils sont souvent d'une taille avantageuse. Ils ont la coutume d'aller toujours nus, et ne paraissent éprouver aucune confusion de cette étrange habitude ; leur lèvre inférieure est percée de part en part, et garnie d'un morceau d'os d'un diamètre assez considérable et de la longueur d'un travers de main ; il est souvent de la grosseur d'un fuseau à filer le coton. Ils font entrer ce singulier ornement par l'intérieur de la lèvre qui l'entoure entièrement, et ce qui dépasse des deux côtés peut avoir à peu près la forme de la tour dans le jeu des échecs (1). Au reste, cela ne paraît les gêner en rien pour parler, boire ou manger. Leurs cheveux sont noirs et lisses ; ils les portent en longues tresses, mais ils ont soin de les raser un peu au-dessus des oreilles. L'un des deux que

nous avions à bord portait une espèce de perruque de plumes jaunes, qui lui couvrait le derrière de la tête, et qui était attachée, plume à plume, aux cheveux, avec une composition blanche qui ressemblait à de la cire; il ne fallait faire autre chose pour l'enlever que de se laver la tête.

» Lorsqu'ils arrivèrent, l'amiral se plaça sur son fauteuil. Il était vêtu avec magnificence, et portait au cou une superbe chaîne d'or. Sancho de Joar, Simam de Miranda, Nicolas Coelho, Ayres Correa, et ceux qui comme moi étaient à bord de son navire, s'assirent sur un tapis qui était placé au bas de l'estrade. Les Indiens entrèrent, portant à la main des torches allumées, et ils ne firent aucune salutation, pas même au commandant, à qui ils n'adressèrent pas non plus la parole; l'un d'eux cependant jeta les yeux sur la chaîne qu'il portait au cou; il la toucha et posa la main en terre, indiquant probablement par ce geste que le sol contenait de l'or; il fit la même chose en apercevant un flambeau d'argent. On leur montra un perroquet, et ils donnèrent à entendre que cet animal était connu dans leur pays. Ils ne parurent faire aucune attention à un mouton qu'on leur présenta

ensuite ; mais en apercevant une poule, ils furent saisis de crainte, et ne voulurent pas consentir à la toucher. On leur servit du pain, du poisson, des confitures, des raisins secs et des figues ; ils parurent éprouver beaucoup de répugnance à goûter de ces alimens, et ne les avaient pas plutôt portés à leurs lèvres, qu'ils les rejetaient à l'instant. Ils ne purent pas non plus se décider à boire du vin ; ils avalèrent quelques gorgées d'eau fraîche pour se rincer la bouche, après y avoir goûté.

» Un d'eux ayant remarqué un chapelet à grains blancs, parut le désirer vivement ; il se le passa d'abord au cou, et l'ôta presqu'au même instant pour en entourer son bras ; il indiquait tour à tour la terre, le chapelet et la chaîne du commandant, voulant probablement exprimer le désir d'un échange du rosaire contre de l'or. D'autres personnes interprétèrent différemment ces signes, et prétendirent que l'Indien comptait emporter les deux objets, ce qui s'accordait beaucoup moins avec notre intention de faire avec eux des échanges. Cependant le chapelet fut remis à celui à qui il appartenait, et quelques momens après, nos deux hôtes s'étendirent sur des tapis, et commen-

cèrent à dormir sans prendre aucun soin de cacher ce que la pudeur défend de montrer ; mais le commandant ordonna de les couvrir de quelques manteaux et de leur donner des coussins pour élever leur tête; ils parurent fort satisfaits de cette marque d'attention. Celui qui portait la perruque de plumes paraissait prendre le plus grand soin de ne pas la gâter en se couchant.

» Le samedi suivant, le commandant ordonna qu'on mît à la voile, et nous allâmes gagner une baie dont l'entrée est d'une grande largeur, et peut avoir cinq ou six brasses de profondeur ; elle offre un ancrage excellent ; plus de deux cents navires de haut bord y seraient parfaitement en sûreté. Aussitôt que la flotte eut mis à l'ancre, tous les capitaines vinrent à bord de l'amiral : il fut alors ordonné à Nicolas Coelho et Bartholomeo Dias d'aller à terre et d'emmener avec eux les deux Indiens pour les laisser aller où bon leur semblerait, avec leurs arcs et leurs flèches. On leur fit cependant présent, avant leur départ, de six chemises, six bonnets rouges, et deux chapelets pareils à celui qu'ils avaient paru si vivement désirer ; on joignit à cela quelques grelots et quelques clochettes:

Le commandant ordonna à un jeune homme, nommé Alfonso Ribeiro, condamné à l'exil pour plusieurs délits, d'accompagner ces sauvages, de rester avec eux, et de s'enquérir autant que possible de leur manière de vivre. Je me joignis à Nicolas Coelho, et nous allâmes débarquer à la côte la plus voisine, où nous fûmes bientôt environnés de deux cents hommes environ, tous nus et armés d'arcs et de flèches. Les Indiens que nous amenions avec nous leur firent d'abord signe de s'éloigner et de déposer leurs armes, ce qu'ils exécutèrent au même instant. Alors le jeune exilé, condamné à rester dans le pays, s'avança vers eux accompagné de ses deux compagnons; aussitôt qu'ils eurent joint la troupe, tout le monde se mit à courir précipitamment et sans se reposer un seul instant. Ils passèrent à la nage un fleuve assez considérable, et ne s'arrêtèrent qu'à quelque distance, dans un bois de palmiers, où plusieurs hommes de la même tribu semblaient les attendre. Ce fut aussi en cet endroit que se rendit Alfonso Ribeiro, avec un homme qui, au sortir du canot, avait paru l'accueillir, et l'emmena avec lui jusqu'aux palmiers. Cependant il ne tarda pas à revenir parmi nous; il était accompagné des deux Indiens qui avaient

déjà jugé à propos de quitter tous leurs vêtemens. Bientôt nous vîmes arriver un nombre considérable de ces sauvages; ils entraient dans la mer jusqu'à perdre pied, et entouraient nos chaloupes en nous offrant des espèces de gourdes pleines d'eau douce, ce qui nous engagea à leur remettre nos barils pour aller les remplir dans le fleuve. Ils nous rendirent volontiers ce service, et nous les rapportèrent bientôt en nous demandant quelque chose pour prix de leurs peines. Nicolas Coelho s'était heureusement pourvu de toutes sortes de bagatelles, et ne tarda pas à les distribuer, ce qui causa tant de joie à ces pauvres Indiens, qu'ils ne savaient plus comment témoigner leur reconnaissance. Ils voulurent bien échanger quelques arcs contre des bonnets, des chapeaux et mille autres choses que leur donnaient nos matelots. Au bout de quelques instants, nos deux hôtes nous quittèrent, et nous ne les revîmes plus.

« J'observai que la plupart de ces sauvages, dont le nombre s'était considérablement accru, portaient aux lèvres le singulier ornement dont j'ai déjà fait mention, et que ceux que l'on voyait sans cette parure avaient cependant la lèvre percée,

et y introduisaient un morceau de bois du diamètre d'un gros bouchon. Quelques-uns en portaient trois, un au milieu et deux aux extrémités des lèvres, ce qui suppose trois trous différens. J'en vis aussi plusieurs, peints de diverses couleurs; quelques-uns s'étaient teint la moitié du corps en noir bleuâtre; il y en avait d'autres qui portaient alternativement sur la peau un carré noir et un carré blanc, comme la table d'un jeu d'échecs. Trois où quatre jeunes filles fixèrent notre attention ; elles étaient parfaitement bien faites, et de longs cheveux noirs couvraient entièrement leurs épaules. Comme toutes ces bonnes gens n'entendaient nullement les questions que nous leur adressions, nous ne pouvions tirer aucun parti de leurs visites. Nous ne tardâmes donc pas à leur faire signe de s'éloigner. Ils repassèrent le fleuve, comme ils avaient fait la première fois, et nous nous disposâmes à regagner le vaisseau, lorsque nos gens eurent rempli d'eau toutes nos barriques. Ils ne se furent pas plutôt aperçus de notre intention, qu'ils nous firent signe de revenir. Nous retournâmes, et ils nous remirent Alfonso Ribeiro, en nous faisant entendre qu'ils ne voulaient pas le garder avec eux. Nous lui avions cependant donné un vase et quelques

bonnets pour les offrir au roi, s'il en trouvait un: ils ne prirent absolument rien, et le renvoyèrent avec tout ce qu'il avait apporté. Bartholomeo Dias lui ayant ordonné de retourner et d'offrir ses présents, il les remit devant nous à l'Indien qui l'avait accueilli la première fois. Cet homme était déjà âgé, il avait tout le corps orné de plumes qui semblaient y être attachées, en sorte qu'on eût pu le prendre pour un Saint-Sébastien percé de mille flèches. Quelques autres sauvages qui l'avaient accompagné portaient des bonnets de plumes jaunes et vertes, et une jeune fille avait le corps entièrement peint avec la couleur dont nous avons déjà fait mention. Je dois dire aussi qu'aucun de ces Indiens n'était contrefait, et qu'ils paraissaient plus dispos que nous. Nous ne tardâmes pas à nous retirer, et eux à suivre notre exemple.

« Vers le soir, l'amiral, accompagné de ses officiers et des capitaines des autres navires, alla se promener en canot dans la baie, le long du rivage; mais il s'opposa à ce que qui que ce fût allât à terre, quoiqu'on n'y vît aucun individu, et ne permit de débarquer que dans une petite île de la baie, qui est suffisamment entourée d'eau, pour qu'on ne

puisse pas y arriver sans canot. Nous restâmes en cet endroit environ une heure et demie, et nos matelots profitèrent de ce temps pour pêcher. Ils prirent, je crois, un *chunchurro* et quelques menus poissons, après quoi nous retournâmes à bord

« Le dimanche après Pâques, l'amiral ayant décidé d'aller entendre la messe et le sermon dans cette île, il fut ordonné à tous les capitaines de s'y rendre dans les chaloupes. On avait préparé une tente, sous laquelle on dressa un autel magnifique, et le père Henrique nous y dit la messe, assisté des prêtres et chapelains de l'expédition. Tout le monde l'écouta avec une sincère dévotion, principalement l'amiral, qui, pour rendre cette cérémonie plus imposante, avait apporté la bannière du Christ, avec laquelle il était parti de Bélem, et qu'on eut toujours soin de placer à côté de l'Évangile. Le service divin terminé, le prêtre quitta ses vêtements sacerdotaux, et se plaça sur une chaise élevée pour faire entendre à tout son auditoire prosterné dans le sable, la parole sacrée de l'Évangile et les réflexions utiles que lui suggérait notre arrivée dans ces terres étrangères que nous avions découvertes les premiers, guidés par notre attache-

ment sans bornes à la vraie croix du Seigneur.

« Pendant la célébration de la messe, nous vîmes arriver du continent sur le rivage un nombre d'Indiens aussi considérable que les jours précédents; ils étaient, selon leur coutume, armés d'arcs et de flèches, et paraissaient se jouer sur le bord de la mer. Cependant, comme nous fixions vivement leur attention, ils finirent par s'asseoir; mais après le service divin, et à l'instant où nous écoutions attentivement le prédicateur, plusieurs d'entr'eux se levèrent, sonnèrent d'une espèce de cornet à bouquin, et exécutèrent des danses. Il y avait là trois ou quatre embarcations, différentes pour la forme de celles que je leur avais vues jusqu'alors; c'étaient simplement trois solives attachées à côté l'une de l'autre: mais ils n'osaient pas s'éloigner beaucoup du rivage avec cette espèce de radeau, et il n'allaient que dans les endroits où l'on pouvait avoir pied.

« Lorsque le sermon fut achevé, nous retournâmes tous à nos chaloupes, portant processionnellement la bannière, et nous nous embarquâmes pour nous diriger vers la côte où se trouvaient les sauvages. Bartholomeo Dias nous précéda par ordre du

commandant, et leur rapporta un de leurs avirons que les flots avaient emporté loin deux. Cependant nous le suivions à peu près à un jet de pierre; ils entrèrent dans la mer autant qu'il leur était possible pour entourer la chaloupe; mais on leur fit signe de quitter leurs arcs, et plusieurs d'entr'eux allèrent aussitôt les déposer sur le rivage, tandis que d'autres les gardèrent. Il y en avait un qui semblait les engager vivement à s'éloigner; il ne me parut cependant pas qu'il exerçât aucune autorité, ou même qu'on l'écoutât. Il portait, comme les autres, un arc et des flèches; mais sa poitrine, ses épaules, ses cuisses et ses jambes étaient peintes en rouge, tandis que les autres parties du corps se trouvaient de leur couleur naturelle. Cette peinture paraissait très solide, et ne s'en allait pas dans l'eau; elle y prenait, au contraire, un nouveau lustre. Un des matelots de Bartholomeo Dias sortit du canot et se risqua à aller parmi eux: loin de lui faire aucun mal, ils lui donnèrent plusieurs calebasses d'eau douce, en faisant signe aux autres personnes du canot de venir aussi à terre. Le matelot étant de retour, Bartholomeo revint vers l'amiral, et nous regagnâmes la flotte au son des trompettes et des flûtes. Je dois dire, en passant, que dans la

petite île où nous avons entendu la messe, les flots laissent à sec une grande étendue de terrain couverte de sable et de cailloux. Nous y trouvâmes, en cherchant des huîtres, des crabes d'une grosseur vraiment surprenante.

Tandis que nous dînions, tous les capitaines, qui avaient été mandés par l'amiral, vinrent à bord, et il leur demanda s'ils ne trouvaient pas convenable de faire savoir à V. A. la nouvelle de notre découverte par le navire des approvisionnements, dont le capitaine tâcherait de faire des observations plus importantes que celles que nous avions été à même de recueillir jusqu'alors, tandis que nous poursuivrions notre voyage. Après une vive discussion, cette proposition fut adoptée, et il fut ensuite question de savoir s'il ne serait pas nécessaire de s'emparer, par force ou par adresse, de deux sauvages, pour les conduire en Portugal, en laissant en otage un même nombre d'hommes condamnés à l'exil. Mais on répondit à cela qu'il était inutile de porter le trouble parmi les Indiens, parce que ceux que l'on emmenait ainsi avaient coutume, lorsqu'ils commençaient à entendre les langues d'Europe, de répondre affirmativement sur

toutes les questions qu'on leur adressait relativement à leur pays, et que deux condamnés laissés parmi eux seraient à même, au bout de quelque temps, de fournir des détails bien plus satisfaisants. On trouvait d'ailleurs, dans ce dernier moyen, l'avantage de ne causer aucun scandale parmi ce peuple, qui en serait bien plus disposé à se laisser civiliser. Cet avis ayant prévalu, on décida que deux criminels resteraient dans le pays à notre départ.

« Lorsqu'on eut achevé de délibérer, le commandant nous proposa d'aller à terre pour examiner le fleuve et prendre en même temps le plaisir de la promenade. Nous nous embarquâmes donc bien armés dans nos canots, et ne tardâmes pas à arriver; les Indiens étaient sur le rivage à l'embouchure du fleuve. Aussitôt qu'ils nous eurent aperçus, ils déposèrent leurs arcs à terre, sans qu'il fût nécessaire de le leur commander, et ils nous firent signe de venir parmi eux ; mais au moment où les canots accostaient la terre, ils repassèrent tous le fleuve, qui n'est pas extrêmement large dans cet endroit. Quelques-uns d'entre nous les suivirent et furent se joindre à eux; mais ils causèrent quelque confusion. Cependant ces pauvres Indiens se rassurèrent peu à peu, et finirent par échanger des arcs

contre toutes sortes de bagatelles. Comme le nombre de nos gens commençait à grossir, ils s'éloignèrent et allèrent joindre leurs camarades; alors le commandant lui-même se fit porter par deux hommes, traversa le fleuve et renvoya tout le monde. Lorsque les sauvages se furent aperçus de cela, ils vinrent à lui, non parce qu'ils le reconnaissaient pour chef (ils ne m'ont paru avoir aucune idée de distinction parmi eux), mais bien pour avoir vu les autres personnes s'éloigner. Ils lui apportèrent un si grand nombre d'arcs, de flèches, de petits colliers, qu'il s'en trouva pour tout le monde. Quelques moments après le commandant repassa le fleuve, et plusieurs d'entr'eux l'accompagnèrent. J'en remarquai quelques-uns élégamment peints de noir et de rouge, ou portant alternativement des carrés de ces deux couleurs sur le corps et les cuisses. Il y avait aussi cinq ou six jeunes femmes entièrement nues; et j'en vis une dont les cuisses, les hanches et les parties postérieures étaient peintes en noir; une autre n'avait que le cou-de-pied et le genou de cette couleur. Je remarquai une mère qui portait son enfant attaché à sa poitrine par un morceau d'étoffe, de manière qu'on n'apercevait que les petites jambes qui dé-

passaient. Le commandant ayant ensuite remonté le fleuve, qui court toujours parallèlement au rivage, nous trouvâmes un vieillard qui portait à la main un aviron; nous lui adressâmes plusieurs questions, mais inutilement; nous eussions cependant vivement désiré savoir s'il y avait de l'or dans le pays. Ce vieil Indien avait les lèvres tellement percées, qu'on aurait pu introduire facilement le pouce dans le trou qui s'était formé : il y portait une méchante pierre verte qui le fermait extérieurement : l'amiral la lui ayant fait retirer, il prononça je ne sais quelles paroles, et voulut lui mettre ce singulier ornement dans la bouche, ce qui nous excita tous à rire et ne plut nullement à notre chef. Un de nous obtint la pierre pour un vieux chapeau ; il l'a donnée depuis au commandant qui, je crois, a dû la faire passer à V. A. avec plusieurs autres curiosités. Le fleuve sur lequel nous nous promenions est assez profond et fournit une eau excellente; les deux rives sont couvertes de palmiers de moyenne hauteur, qui portent d'excellens choux palmistes, dont nous cueillîmes un assez bon nombre, après quoi nous allâmes débarquer à l'embouchure du fleuve: nous apercevions de là quelques Indiens qui dansaient séparément et sans se tenir par la main.

» Alors, l'almo-schérif Diego Dias, homme d'un caractère fort gai, pria un joueur de guitare de le suivre, fut les trouver, et commença à danser une ronde avec eux, ce qui parut leur faire le plus grand plaisir. Nous remarquâmes même qu'ils suivaient parfaitement la mesure de l'instrument. Diego Dias leur fit ensuite, sur le gazon, une foule de tours, et entre autres le saut royal; ce qu'ils ne virent pas sans témoigner la plus vive admiration. Après avoir donné des marques de satisfaction à celui qui les divertissait si bien, ils gagnèrent les hauteurs, et nous ne les revîmes plus. Alors le commandant repassa le fleuve avec nous tous, et nous continuâmes notre promenade le long du rivage, que nos chaloupes suivaient aussi à peu de distance. Nous fûmes ainsi jusqu'à un grand lac d'eau douce qui est très voisin de la mer; toute cette côte est marécageuse; et l'eau sort d'une foule d'endroits. Lorsque nous eûmes repassé le fleuve, sept ou huit Indiens vinrent de nouveau parmi les matelots qui retournaient aux chaloupes, et y transportaient un requin que Bartholomeo Dias avait pris; mais ils le laissèrent tomber, et il eut bientôt disparu de main en main: on ne leur dit rien de peur de les effrayer, et tout

se passa selon leur volonté, pour les accoutumer plus promptement à nous.

» Le commandant donna un bonnet rouge à un vieillard avec lequel il avait causé; mais celui-ci n'eut pas plutôt reçu le présent, qu'il repassa le fleuve et ne voulut plus revenir de notre côté. Il en fut de même pour les Indiens que nous avions si bien accueillis à bord du vaisseau; nous ne les revîmes plus; d'où je conclus que ce peuple a peu de reconnaissance et encore moins de discernement; ce qui, sans doute, est cause de l'espèce d'insouciance qu'ils nous témoignaient. On doit cependant dire à la louange de ces sauvages, qu'ils sont très soigneux de leur personne, et de la plus grande propreté. Je suis disposé à croire que les Indiens sont, comme les animaux des forêts, plus vigoureux en raison de leur état sauvage. Ils paraissent jouir de la plus parfaite santé; cependant je suis persuadé qu'ils n'ont point d'habitation où ils puissent trouver un asile contre les injures de l'air; il est donc probable qu'ils doivent leur vigueur et leur bonne mine au climat salubre du pays qu'ils habitent.

» Le commandant ordonna qu'Alfonso Ribeiro,

ce condamné dont nous avons déjà parlé, retournât parmi eux ; il y fut, et resta même assez longtemps ; mais nous le vîmes revenir le soir. Les sauvages le ramenaient et n'avaient point voulu lui permettre de rester parmi eux, sans toutefois lui faire aucun mal. On lui avait fait présent, au contraire, d'une grande quantité d'arcs et de flèches, et personne n'avait voulu lui rien prendre de ce qui lui appartenait. L'un d'eux, qui s'était enfui après lui avoir dérobé un chapelet à grains jaunes, avait été poursuivi par ses compagnons, et forcé de rendre l'objet volé. Il nous dit en outre qu'il n'avait remarqué dans cet endroit d'autres habitations que quelques petites cabanes construites grossièrement de branches vertes, comme celles que l'on voit en Portugal entre Douro et Minho (2). Comme il était déjà tard, nous retonrnâmes à bord pour prendre quelque repos.

» Le lundi, nous allâmes tous à terre pour faire de l'eau, et nous fûmes bientôt visités par les naturels ; mais ils étaient en moins grand nombre que les autres fois, et n'avaient apporté que fort peu d'arcs. Ils ne se mêlèrent avec nous qu'après s'en être tenus pendant quelque temps à une dis-

tance respectueuse ; bientôt ils devinrent plus hardis, et poussèrent la familiarité jusqu'à nous embrasser et jouer avec nous. Quelques-uns cependant s'éloignaient aussitôt après s'être approchés. Nous échangeâmes quelques feuilles de papier, dont ils paraissaient faire grand cas, contre des arcs et des flèches ; et les choses se passèrent si bien, que vingt ou trente de nos gens allèrent avec eux dans un endroit où il y en avait un grand nombre de rassemblés avec des femmes, des jeunes filles et des enfans ; ils se divertirent quelques temps, et revinrent chargés d'arcs et de bonnets de plumes, dont le commandant a dû envoyer quelques-uns à V. A.

» Nous eûmes occasion, ce jour-là, de voir les Indiens de plus près et de nous mêler avec eux ; en sorte que nous en remarquâmes plusieurs qui s'étaient tracé sur le corps les peintures les plus bizarres et les plus singulières. Ils avaient tous les lèvres percées et portaient l'ornement d'os ; quelques-uns avaient à la main un certain fruit vert qui ressemblait à une châtaigne enveloppée de son écorce ; il était cependant beaucoup plus petit et renfermait une infinité de petites graines rouges,

dont on tirait une fort belle couleur en les écrasant entre les doigts. Ce peuple s'en sert pour se teindre le corps, et l'eau, loin de l'effacer, lui donne un nouvel éclat. Je remarquai aussi qu'ils ont tous les cheveux rasés jusqu'au dessus de l'oreille, et qu'ils se détruisent les sourcils et les cils. Ils sont aussi dans l'usage de se tracer, d'une tempe à l'autre une ligne noire de la largeur de deux doigts.

» Il fut ordonné de nouveau à Alfonso Ribeiro et à deux autres condamnés d'aller parmi eux et d'y passer la nuit : Diego Dias voulut bien être de la partie, et les accompagna.

» Ils parvinrent, après avoir fait environ une lieue et demie, à une espèce de village, composé de neuf ou dix maisons, qui étaient, nous dirent-ils, d'une telle longueur, qu'elles pouvaient bien avoir la dimension du vaisseau amiral. Elles étaient passablement élevées, construites en bois et couvertes de paille; cependant elles ne contenaient qu'une seule chambre, garnie d'un grand nombre de pieux, auxquels étaient attachés des hamacs, dans lesquels ces Indiens reposent, pour se garantir de la fraîcheur des nuits ou de la piqûre des

insectes ; ils font du feu dessous. Chaque cabane pouvait contenir environ trente individus. Nos gens remarquèrent qu'elles avaient une porte à chaque extrémité. Ils furent parfaitement accueillis. On leur offrit des ignames et d'autres racines ; mais comme il était tard, ils ne purent pas obtenir de séjourner plus long-temps parmi leurs nouveaux hôtes, et furent obligés de retourner sur leurs pas ; quelques Indiens voulurent cependant bien les accompagner, et ils ne partirent pas sans avoir échangé quelques bagatelles contre des perroquets, des perruches, des bonnets de plumes, et un morceau d'étoffe fort artistement fait avec des plumes de différentes couleurs, que V. A. pourra voir à loisir, puisque le commandant doit le lui envoyer.

» Le jour suivant, qui était un mardi, nous fûmes à terre après dîner pour faire du bois et laver le linge. Il y avait environ soixante naturels sur le rivage lorsque nous arrivâmes ; mais ils étaient venus sans armes, et ne tardèrent pas à se mêler parmi nous, sans montrer la moindre crainte ; leur nombre même ne tarda pas à s'accroître, et il y en eut près de deux cents qui ne

nous furent pas inutiles, car ils nous aidèrent à ramasser du bois et à le porter dans les chaloupes; quelques-uns s'amusaient à lutter avec nos gens, et semblaient y prendre beaucoup de plaisir. Pendant qu'on coupait du bois, deux charpentiers étaient occupés à faire une grande croix d'un arbre qu'on avait coupé la veille à cet effet. Bientôt ils furent environnés de sauvages qui venaient, je pense, moins pour voir la croix que les outils de fer dont on se servait, car ils travaillaient ordinairement le bois avec des espèces de pierres, taillées en coin, placées dans un manche fendu et attachées de telle sorte, qu'elles peuvent, comme une hache, servir à toutes sortes d'ouvrages, selon ce que nous dirent les personnes qui, ayant été la veille à leurs habitations, en avaient remarqué plusieurs. La curiosité de ces pauvres gens devint telle sur la fin qu'ils nous gênaient beaucoup dans ce que nous avions à faire; alors l'amiral, avant de se retirer, ordonna aux deux condamnés et à Diego Dias de retourner à l'Aldée la plus voisine, et d'aller dans celles dont ils entendraient parler, en leur enjoignant surtout de ne pas revenir coucher à bord des navires, quand bien même on voudrait les y obliger.

» Pendant que nous étions en train de couper du bois, quelques perroquets verts et jaunes traversèrent la forêt, ce qui nous fit présumer qu'il y a une grande quantité de ces oiseaux dans le pays; ils ne vont jamais que par volées de neuf ou dix. Nous vîmes aussi quelques pigeons qui nous parurent plus gros que ceux du Portugal; quelques-uns de nos gens prétendirent avoir aperçu des tourterelles, mais je n'en vis aucune. On peut penser que les forêts étant en si grand nombre et aussi considérables, elles doivent renfermer une quantité extraordinaire d'animaux. Lorsque la nuit fut venue, nous retournâmes à bord avec notre bois.

» Je crois ne pas avoir encore donné à V. A. une description des armes des sauvages; il suffira de dire, en deux mots, que leurs arcs sont fort longs et faits d'un bois noir très dur. Les flèches sont dans la même proportion; l'extrémité est garnie d'un morceau de roseau taillé en forme de fer.

» Le mercredi, nous ne fûmes pas à terre, parce que le commandant resta toute la journée à bord du navire des approvisionnemens, pour faire

les dispositions nécessaires à son départ, et répartir son chargement sur chaque navire de la flotte. Les sauvages, autant qu'on pouvait le voir de l'endroit où nous étions mouillés, s'étaient endormis sur le rivage au nombre de trois cents. Sancho de Joar, qui y alla, nous confirma dans notre calcul ; il ramenait Diego Dias et les deux condamnés, qui nous dirent que, nonobstant les ordres du commandant, ils avaient été obligés de retourner vers le rivage lorsque la nuit avait commencé à venir, parce qu'on n'avait pas voulu leur permettre de dormir dans l'Aldée. Ils avaient remarqué beaucoup de perroquets et d'autres oiseaux noirs, presque semblables à la pie, sinon qu'ils avaient le bec blanc, et la queue plus courte.

» Quand Sancho de Joar voulut revenir à bord, beaucoup d'Indiens parurent désirer venir avec lui ; mais il ne prit que deux jeunes gens, et ordonna qu'on en eût grand soin pendant la nuit. Ils étaient disposés, sans doute, à lui faire honneur, et mangèrent de tout ce qu'on leur présenta ; ils dormirent ensuite dans un lit qu'on leur avait fait préparer. Il n'arriva rien autre chose digne d'être rapporté ce jour-là.

» Le jeudi, qui se trouvait le dernier jour d'avril, nous déjeûnâmes dès le matin, et nous nous disposions à aller faire encore du bois et de l'eau, lorsque Sancho de Joar arriva avec ses deux Indiens. Comme il n'avait encore rien pris, on lui apporta quelque chose à manger, et il s'assit à table avec ses deux hôtes, qui montrèrent le plus bel appétit du monde; et parurent principalement aimer la viande froide avec du riz. On ne leur donna pas de vin, parce que Sancho de Joar dit qu'ils n'en buvaient pas avec plaisir. Le repas achevé, nous descendîmes dans les chaloupes et et les emmenâmes avec nous. Un officier donna à l'un d'eux une défense de sanglier; il la mit aussitôt dans sa lèvre, de manière à ce que le bout passât par le haut : comme elle ne pouvait pas tenir, on lui donna un peu de cire rouge avec laquelle il arrangea ce superbe ornement d'une manière plus solide, et je puis assurer qu'il paraissait aussi satisfait que si on lui eût fait présent des plus riches joyaux du monde. Aussitôt que nous eûmes débarqué, il partit, et nous ne le revîmes plus. Il n'y avait alors sur le rivage que neuf ou dix Indiens; mais leur nombre ne tarda pas à s'augmenter, et il en arriva jusqu'à près de

cinq cents, qui échangèrent, selon leur coutume, des arcs et des flèches contre des bonnets et toutes sortes de bagatelles. Ils ne firent aucune difficulté de manger ce que nous leur présentions; quelques-uns burent même du vin, et je crois qu'avec quelques instances on eût déterminé les autres à les imiter. Il y avait parmi eux un grand nombre de fort beaux hommes, et les peintures qu'ils avaient sur le corps ne faisaient pas quelquefois un trop mauvais effet; ils nous aidèrent, avec beaucoup de bonne volonté, à couper du bois et à le transporter, et ils paraissaient déjà plus disposés à venir parmi nous, que nous parmi eux.

» Le commandant s'avança avec quelques personnes dans la forêt, jusqu'à une rivière, que nous conjecturâmes être la même que celle qui va se jeter dans la mer, à l'endroit du rivage où nous faisions de l'eau. Nous restâmes quelque temps à boire et à nous divertir sur le bord de ce fleuve, qui coule dans un endroit de la forêt ombragé d'arbres si beaux et si touffus, qu'il est impossible d'en donner une description satisfaisante; nous remarquâmes surtout de superbes palmiers dont nous recueillîmes quelques fruits. Quand nous

fûmes de retour, le commandant dit qu'il jugeait convenable que nous allassions visiter la croix qui était appuyée contre un arbre, près du fleuve, en attendant qu'on la plaçât le lendemain matin, vendredi, dans un endroit apparent. Nous y fûmes donc, et la baisâmes, après nous être prosternés, pour faire voir aux Indiens le respect que nous lui portions; nous fîmes même signe à ceux qui se trouvaient les plus près de nous imiter; ils exécutèrent aussitôt ce que nous paraissions désirer. Ces pauvres gens paraissent d'une telle douceur, que je ne doute pas qu'ils ne se fissent promptement chrétiens si l'on pouvait se faire entendre d'eux; car je suis disposé à penser qu'ils n'ont aucune croyance. Si les condamnés laissés parmi eux apprennent bien leur langue, je ne doute pas que, selon la sainte intention de V. A., ils n'adoptent notre religion et ne croient en la foi catholique, dont j'espère que Notre Seigneur leur fera la grâce de leur montrer toute l'excellence, à cause de l'innocente simplicité de leur cœur.

» Ils doivent prendre, je crois, toutes les impressions qu'on voudra leur donner. Dieu, qui leur a fait don d'un corps sain et vigoureux, d'un

visage semblable à celui des autres hommes, ne nous a pas envoyés sans intention parmi eux; j'ose donc espérer que V. A., qui a tant à cœur de propager la foi catholique, travaillera à leur rédemption.

» Ces Indiens ignorent les avantages qu'on peut tirer de la culture des terres; ils ne savent point élever de troupeaux, et je n'ai remarqué dans le pays aucun des animaux qui ont coutume de vivre avec les hommes dans l'état de domesticité. La nourriture principale de ce peuple paraît être l'igname, qu'ils peuvent se procurer en abondance, et les fruits que les arbres produisent sans culture; malgré cela, ils jouissent d'une telle santé, que nous autres Européens qui nous nourrissons de pain et d'une infinité de choses, ne pouvons leur être comparés pour la force et l'agilité.

» Ce jour-là, ils dansèrent au son d'un tambour et se mêlèrent avec nos gens, de telle sorte qu'ils étaient plus nos amis que nous ne l'eussions désiré. Quand on leur demandait par signes s'ils voulaient servir à bord des navires, ils donnaient de telles marques de satisfaction, que je ne doute

pas qu'ils ne fussent tous venus si l'on eût voulu les emmener. Cependant on n'en prit que quatre ou cinq, savoir, deux qui vinrent avec le commandant, et deux autres qu'Ayres Gomès et Simon de Miranda prirent pour essayer d'en faire des domestiques. Parmi ceux que le commandant avait amenés, nous reconnûmes un de ceux qui étaient venus à bord lorsque nous arrivâmes ; il était revêtu de sa chemise, et son frère l'avait accompagné; ils n'eurent qu'à se louer de l'accueil qu'on leur fit ; on eut même l'attention de leur donner, pour dormir, des matelas et des draps, choses dont ils n'avaient probablement pas encore usé.

» Aujourd'hui vendredi, 1er mai, nous sommes allés à terre dès le matin avec notre bannière, et nous avons débarqué au-dessus du fleuve, dans la partie du sud, où il nous a paru plus convenable de placer la croix, parce qu'elle doit y être plus en vue que dans aucun autre endroit. Le commandant, après avoir désigné la place où l'on devait creuser une fosse, est retourné avec nous vers l'embouchure du fleuve où était la croix; nous l'avons trouvée environnée des religieux et des prêtres de l'expédition, qui y disaient des

prières ; il y avait déjà soixante ou quatre-vingts Indiens rassemblés, et quand ils nous virent dans l'intention de l'enlever du lieu où elle était, ils vinrent nous aider à la transporter dans l'endroit qu'elle devait occuper. Dans le trajet que nous fûmes obligés de faire, leur nombre s'accrut jusqu'à près de deux cents.

» La croix a été placée avec les armes et la devise de V. A. On a élevé au pied un autel, et le père Henrique y a célébré la messe, assisté de tous les religieux. Il y avait environ soixante sauvages à genoux, qui semblaient prêter l'attention la plus vive à ce que l'on faisait, et lorsqu'on vint à dire l'évangile et que nous nous levâmes tous en élevant les mains, ils nous imitèrent, et attendirent pour se remettre à genoux que nous eussions repris cette position. Je puis assurer V. A. qu'ils nous ont édifiés par la manière dont ils se sont comportés. Après la communion du prêtre, les religieux, le commandant et plusieurs autres personnes s'approchèrent de la sainte table ; mais le soleil était alors tellement chaud, que plusieurs Indiens ne voulurent point rester; quelques-uns cependant continuèrent à nous regarder. Il y avait

parmi eux un homme d'une soixantaine d'années qui les engageait à ne pas s'éloigner, et rappelait les autres ; il désignait même du doigt tour à tour l'autel et le ciel, et semblait les entretenir de religion, ou du moins nous le crûmes ainsi.

» Lorsque le service fut entièrement achevé, le père Henrique quitta ses vêtemens sacerdotaux, et s'étant placé près de la croix, sur une chaise, commença à prêcher l'évangile du jour et à nous rappeler la sainteté de vos projets dans l'expédition que nous faisions. Pendant le sermon, l'Indien, dont nous avons déjà parlé, engagea continuellement les siens à ne pas s'éloigner, et il fut obéi par quelques-uns. Lorsque le prédicateur eut terminé ses exhortations, Nicolas Coelho, qui avait apporté beaucoup de croix d'étain, les lui remit pour les distribuer à nos nouveaux amis. Il s'assit alors au pied de la croix et commença à leur passer au cou, à chacun, un de ces petits crucifix, en le leur faisant d'abord baiser ; je comptai environ cinquante Indiens qui reçurent ce présent, et il était bien midi lorsque la cérémonie fut achevée. Nous retournâmes donc à bord pour dîner, et le commandant emmena avec lui ce sauvage qui

avait montré le ciel et l'autel; il lui permit même de se faire accompagner par son frère, et leur fit présent à chacun d'une chemise de toile. Il nous a paru à tous qu'il ne fallait, pour que ces gens devinssent chrétiens, que la facilité de nous entendre, parce qu'ils exécutaient absolument ce qu'ils nous voyaient faire, ce qui semble prouver qu'ils n'ont encore adopté aucun genre d'idolâtrie. Je suis donc persuadé que si V. A. veut envoyer quelqu'un parmi eux, elle ne tardera pas à être recompensée de son zèle par leur prompte obéissance. Il serait important surtout de joindre à cette expédition quelques prêtres pour baptiser les prosélytes, parce qu'alors ils auront reçu une connaissance plus étendue de notre religion par les deux condamnés laissés parmi eux, et dont le cœur s'est purifié aujourd'hui en approchant de la sainte table.

» Je n'ai remarqué qu'une jeune femme parmi les Indiens qui sont venus aujourd'hui entendre la messe; on lui a donné un morceau d'étoffe pour se couvrir, mais elle n'a pas paru en connaître l'utilité, ce qui prouvera à V. A. que ces bonnes gens ont encore l'innocence de nos premiers parens, et qu'ils adopteront promptement les dogmes

consolans qui doivent leur ouvrir les portes du ciel.

» Je crois que les deux condamnés qui doivent rester dans le pays ne seront pas seuls : deux matelots se sont enfuis cette nuit, on ne les a pas encore revus, et nous devons mettre à la voile demain.

» Ce pays, à partir de la pointe du sud jusqu'à la pointe plus septentrionale d'où nous eûmes connaissance du port, peut avoir environ vingt ou vingt-cinq lieues de côtes. On remarque le long de la mer, dans quelques endroits, des berges d'un sable rouge et quelquefois blanc. La terre, au-dessus, est très unie et couverte d'immenses forêts, qui s'étendent à des distances considérables dans l'intérieur ; jusqu'à présent nous ne pouvons savoir s'il y a de l'or et de l'argent ou d'autres métaux dans le pays. L'air y est salubre et tempéré, à peu près comme dans la province entre Douro et Minho, ou du moins c'est ce que nous pensâmes en arrivant. Les eaux y sont en quantité et d'une excellente qualité, et le fleuve présente tant d'avantages, qu'il déterminera à s'établir dans son voisinage. Je pense, cependant,

que le principal fruit que l'on pourra tirer de notre découverte, sera la possibilité de dissiper l'ignorance dans laquelle vivent ces pauvres Indiens, et leur faciliter les moyens de se sauver dans la vie éternelle.

» C'est ce dont V. A. s'occupera probablement. Ce pays offre donc deux avantages : la commodité d'une relâche dans les voyages de l'Inde, et un nouvel aliment au zèle de V. A., qui n'a rien de plus à cœur que la propagation de notre sainte religion. J'ai fait mes efforts pour lui donner une idée exacte de ce que j'ai vu : s'il y a quelques longueurs dans mon récit, mon zèle doit les faire excuser. V. A. sait que dans la charge dont elle m'a revêtu, comme dans toute autre chose qui pourra lui être agréable, je ne négligerai rien pour la satisfaire. Je prie V. A. de faire revenir Georges de Sayro, mon gendre, de l'île de Saint-Thomé : ce sera pour moi une véritable faveur.

» Je baise les mains à V. A.

» PEDRO-VAS DE CAMINHA. »

NOTE

SUR LA LETTRE DE PEDRO VAS DE CAMINHA.

Quatre ans environ après la publication des Lusiades, au temps où Camoens était retombé dans cette profonde misère qui ne devait finir qu'avec sa vie, il y avait dans la province d'Entre-Duero-e-Minho, un professeur de latin, bon humaniste, dit son biographe, et vivant du produit probablement assez mince d'une école qu'il avait fondée; cet homme, qui avait séjourné durant plusieurs années en Amérique, et qui avait eu sa part des aventures du siècle, cet obscur maître d'école d'une petite ville, craignit avec juste raison que sans l'appui d'un nom illustre et sans la protection d'un seigneur puissant, son œuvre n'eût le sort qui attendait tant de livres à cette époque. Il s'adressa à Camoens et à don Lionis Pereira : le poète lui consacra quelques vers, l'ancien gouverneur de Malaca le servit de son crédit à la cour; mais par une suite de vicissitudes, que s'expliquent très bien ceux qui sont familiers avec

l'histoire littéraire de l'Espagne et du Portugal, avant la fin du XVIIe siècle, le livre de Magalhaens Gandavo avait complétement disparu. Les douloureuses préoccupations des soixante ans de captivité, comme disent les Portugais, s'étaient opposées à ce qu'on le réimprimât; on le citait, mais on ne le lisait plus, et, malgré son mérite réel, tout ce qui restait de cet habile écrivain du XVIe siècle, c'était le souvenir du poète, car le poète l'avait proclamé le premier, l'historien de cette terre de *Santa-Cruz*, qui devait être un jour l'empire du Brésil.

Mais en ce temps d'exhumations littéraires, voici qu'un honneur réel est rendu à l'auteur ignoré qui connut Camoens, et qui fut célébré par lui; voici que Magalhaens Gandavo ouvre une des plus importantes collections historiques qui aient été publiées de nos jours ; il marche en effet le premier parmi ces hommes aventureux, ces voyageurs ignorés, ces écrivains à la fois naïfs et intelligens, dont M. Henri Ternaux nous révèle pour ainsi dire l'existence, et qu'il n'a pu découvrir lui-même, qu'à force de sacrifices pécuniaires, ou ce qui est plus rare, de science bibliographique.

Honneur donc à ces esprits investigateurs qui ont la prévoyance des âges suivans et qui travaillent à l'insu des peuples trop jeunes pour être encore soucieux de leur gloire. C'est à eux que l'on devra un jour ces annales qui doivent bientôt grandir, et dont les origines seraient, sans leur sollicitude, presque complétement oubliées.

Bien que Pero Magalhaens de Gandavo soit un érudit dans l'ancienne acception du mot, qu'il s'occupe des difficultés du langage, qu'il possède à un haut degré cette forme à la fois élégante et naïve, qui distingue les écri-

vains portugais du XVIe siècle, et que Camoens n'avait pu manquer de reconnaître en lui, son récit n'est point une relation de commande, une histoire arrangée dans le cabinet; il a vu ce qu'il raconte, il a visité curieusement les peuples qu'il décrit. On aimerait à le voir plus abondant sans doute; mais à l'inverse des chroniqueurs, s'il est sobre de détails, un art réel conduit sa narration; c'est une *histoire concise*, comme le dit Camoens, mais enfin c'est une histoire.

Autant que l'on peut se laisser guider par quelques renseignemens assez imparfaits, et par quelques dates incertaines, il est à supposer que Magalhaens de Gandavo parcourait le pays de Santa-Cruz, à peu près vers l'époque où notre ingénieux Lery y cherchait un refuge, au temps où André Thevet, le cosmographe, venait d'imposer le nom de *France antarctique* à la baie de Rio-Janeiro. Aussi, dit-il positivement, que les étrangers semblent faire plus de cas de ces contrées, et paraissent les mieux connaître que les Portugais eux-mêmes. Comme s'il prévoyait le sort réservé à son œuvre, dès le temps de don Sébastien, il déplore le dédain profond qu'on a pour les anciens livres et pour les vieux souvenirs, quoique, dit-il, le *souvenir soit l'image de l'immortalité*. On le sent parfaitement, c'est pour obvier au manque de renseignement qui se faisait sentir en Portugal sur la vaste province de Santa-Cruz qu'il écrit son ouvrage.

Il y a dans Magalhaens Gandavo, comme je l'ai dit tout à l'heure, des récits curieux et qui se lient à toutes les traditions poétiques du Nouveau-Monde. M. de Humboldt a dit en parlant d'un mythe célèbre, et qui appartient essentiellement à l'Amérique méridionale : « La fiction des Ama-

» zones a parcouru toutes les zones, elle appartient au cer-
» cle uniforme et étroit de rêveries et d'idées, dans lequel
» l'imagination poétique ou religieuse de toutes les races
» d'hommes et de toutes les époques se meut presque ins-
» tinctivement. » Puis n'ayant probablement jamais eu occasion de lire Magalhaens, devenu introuvable, le savant voyageur a expliqué, selon les lois de l'analogie et de la raison, le mythe célèbre recueilli sur les bords du Maragnan. Ne pouvant admettre la relation évidemment altérée d'Orellana, qui a combattu, dit-il, durant son long et pénible voyage, des femmes guerrières, armées d'arcs et de flèches, mais aux cheveux blonds, et presque semblables en tout aux amazones de l'antiquité, il ne rejette pas complétement non plus le récit du hardi Conquistador, et il avoue que quelques femmes, lasses du joug intolérable que es Indiens font trop souvent subir à leurs compagnes, ont bien pu s'échapper de la tribu et former, dans les forêts du grand fleuve, une espèce d'aldée indépendante, à peu près semblable à ces *quilombos* de noirs marons, que l'on rencontre çà et là, sur toute l'étendue de l'Amérique méridionale. Un vieux voyageur français dont nous avons été assez heureux pour exhumer dernièrement la description sincère et naïve, le P. Yves d'Évreux, dit positivement que ces femmes belliqueuses vivent dans les contrées où il a séjourné, que leur existence est indépendante de celle des hommes, et qu'elles appartiennent à la race dominatrice des Tupinambas. Or, voici le récit que nous fait Pero Magalhaens.

Il y a parmi eux, et il s'agit ici de la nation que nous venons de citer, des Indiennes qui font vœu de chasteté : elles ne veulent « connaître aucun homme, et n'y consen-

» tiraient pas même quand on les tuerait. Celles-ci ne se
» livrent à aucune occupation de leur sexe ; elles imitent
» en tout les hommes, comme si elles avaient cessé d'être
» femmes ; elles ont les cheveux coupés comme eux, et
» vont à la guerre avec un arc et des flèches ; elles chassent
» avec les hommes. »

Il y a ici sans doute quelque différence entre l'historien portugais et le P. Yves d'Évreux ; mais qu'un besoin plus pressant d'indépendance ait jeté dans les forêts qui bordent le grand fleuve, quelques unes de ces femmes guerrières, et que là accueillant d'autres femmes tupinambas, lassées du joug comme elles et fugitives, elles aient formé un village indépendant, on aura l'origine de ces fables renouvelées des temps antiques, et qui ont dominé tout le XVIe siècle.

Avec cette tradition presque fabuleuse de l'existence des amazones, qui se lie si intimement aux premières expéditions des *conquistadores*, la plus curieuse, sans aucun doute, c'est celle qui place dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, cette cité dont la magnificence paraît le ciel même, et dont la splendeur, disaient quelques Indiens, se réfléchissait jusque dans la Voie Lactée. Née, pour ainsi dire, avant la découverte du Nouveau-Monde, puisque Christophe Colomb lui-même la rêvait au bord des rivages inconnus, la ville aux toits étincelans, *Cipango la dorée*, changea bientôt de nom avec les vagues souvenirs de la tradition indienne. Après s'être baignée dans les flots d'une mer ignorée, elle se cache au sein des grandes forêts, elle mire ses remparts superbes dans la Manoa. Mais, semblable à ces lacs flottans, que le mirage crée pour chaque horizon du désert, la Manoa elle-même reculera avec sa cité

d'or devant les conquistadores. Depuis Belalcaçar et surtout Philippe de Utre, qui aura vu la ville des Omeguas et les flots de son peuple innombrable, jusqu'à Raleigh et Keymis, qui ne craindront pas de décrire ses grandeurs, les vastes déserts compris entre l'Orénoque et le Paraguay se pareront tour à tour de cette tradition merveilleuse. Néanmoins elle n'aura pas partout le même caractère, elle changera selon les hommes et selon les lieux. Vers le milieu du XVIe siècle, elle ne conservera plus rien des magnificences asiatiques de Marco-Polo, et ce sera surtout l'imagination des Espagnols, excitée par les récits de quelques Indiens, qui la parera de ses dernières splendeurs.

S'il est un mythe qui ait subi de fréquentes altérations, c'est celui de l'Eldorado. En effet, si l'on y regarde attentivement, il offre les plus notables différences dans les contrées de Cibora, de Quivora, des Omeguas, et en dernier lieu dans le pays d'Américanas. Il était si bien dans sa destinée de changer au gré des imaginations, qu'on ne le connaît plus guères aujourd'hui que sous la forme qui lui a été imprimée par Voltaire, espèce d'utopie moqueuse qui n'a plus rien à faire avec la tradition américaine; c'est cependant après cette transformation dernière, que l'Eldorado a conquis son plus haut degré de renommée. Symbole choisi par un esprit qui ne respecte aucune tradition, un sourire a fait évanouir le rêve en lui donnant sa popularité.

Mais qu'il y a loin cependant de ce symbole railleur, aux récits qu'on écoutait si avidement dans les forêts américaines, qu'on se transmettait de désert en désert, et qui entraînaient tant d'hommes énergiques à leur perte, les Pizarro, les Orellana, les Belalcaçar, les Limpias, les Phi-

lippe de Utre, les Orsua, les Aguirre, tous ces conquistadores ne rêvaient pas un pays enchanté, comme le croient quelques personnes, et la fable qui les trompait, n'avait pour ainsi dire de merveilleux, que la durée de sa persistance, et le mensonge éternel de son origine ; pour eux, l'Eldorado, ou, si l'on aime mieux, la cité des Omeguas, c'était un pays plus opulent seulement que ces villes du Mexique et du Pérou, où tant de richesses avaient été livrées aux premiers explorateurs.

Ce que l'on ignore généralement et que nous trouvons rapporté dans un vieil écrivain espagnol, trop peu consulté, c'est que la fiction qui nous occupe n'apparaît en Amérique, sous le nom qui lui a donné sa célébrité, que vers la première moitié du XVIe siècle. Antérieurement l'Eldorado existait dans les imaginations ; il avait entraîné plus d'un aventurier à la mort, mais son vrai nom n'était point trouvé. Voici ce que dit le P. Fray Pedro Simon, et nous ne ferons que traduire, en abrégeant quelquefois :
» Quant à ce qui a rapport à ce nom de Dorado, si célèbre
» par le monde..... jusqu' en 1536 on l'ignora, ou, pour
» mieux dire, il n'avait pas été inventé, et ce fut en cette
» année seulement, qu'il fut adopté par le lieutenant-gé-
» néral Sebastian de Balcaçar et par ses soldats, dans la
» province de Quito, à l'occasion que nous allons dire.
» Comme Belalcaçar se trouvait dans la ville dont nous
» venons de parler, et qu'il prenait des informations sur
» ces nouveaux pays, s'adressant à tous les Indiens qui
» semblaient étrangers et qui pouvaient parler du leur, il
» s'en rencontra un qui se dit être de Bogota, c'est-à-dire de
» la vallée de Santa-Fé ou de Bogota, et le général s'infor-
» mant des choses de son pays, il lui dit qu'un seigneur

» de ces contrées, entrait dans un lac au moyen de quel-
» ques balsas (espèces de petites embarcations en cuir), et
» que son corps étant complètement nu (il se dépouillait
» pour cela), après s'être fait une onction de gomme, on
» lui répandait sur tout le corps des parcelles de poudre
» d'or, ce qui le rendait fort éclatant. » Belalcaçar, ainsi que ses soldats, ne surent pas donner à ce pays, pour le désigner, d'autre nom que celui de province d'*Eldorado*. On voit qu'ils prétendaient la désigner ainsi dans la pensée des premiers voyageurs. La cité des *Omeguas* ou des *Omaguas*, était bien le siége d'une haute civilisation, et ce qui avait lieu sur d'autres points de l'Amérique, expliquait suffisamment cette préoccupation. Mais après tout rien de fantastique ne se mêla d'abord aux rapports que l'on faisait sur la ville de la Manoa. Seulement les mines, qu'on supposait exister dans son voisinage, avaient permis de revêtir les murailles de certains édifices de lames d'argent; les soldats qui défendaient ses magnifiques remparts portaient eux-mêmes des cuirasses d'or; les ustensiles de la vie commune étaient également en métal précieux, mais là s'arrêtait le merveilleux, et ces récits primitifs sont, comme on le voit bien, différens de ceux qui furent débités par la suite sur « L'homme revêtu de poudre d'or et qui entrait dans le lac pour y sacrifier. » Après nous avoir raconté comment Belalcaçar se mit en quête de ce roi pontife qui occupait des régions si opulentes, le P. Simon fait observer avec juste raison que Diego de Ordas, Geronimo Ortal, Sedegno et Jorge de Espire, ainsi qui Federmann, n'allèrent pas précisément à la recherche du pays d'Eldorado, puisque ce nom n'avait pas encore retenti par le monde; néanmoins, si ce n'était pas le pays d'Eldorado que cher-

chaient ces hardis aventuriers, c'était la cité des Omeguas, et le nom seul fait la différence. Quant à nous, si nous accordons volontiers ce point de critique au vieux chroniqueur, c'est pour revenir plus promptement à Magalhaens Gandavo, qui jette un nouveau jour sur l'ancienne tradition.

Depuis une vingtaine d'années l'Eldorado avait acquis une célébrité singulière; on le cherchait dans toutes les solitudes du pays de Santa-Fé, et bien des hommes de valeur avaient trouvé la mort où ils espéraient découvrir des trésors, lorsqu'une nouvelle sortie des vastes régions du Brésil vint ranimer l'espoir des conquérans. Eh bien! cette tradition citée seulement jusqu'à ce jour dans un livre du XVIIe siècle, elle se trouve avec tous ses détails dans la relation de Magalhaens, et la voici : « des Indiens du pays de Santa-Cruz se trouvant mal à l'aise dans leur pays, s'enfoncèrent dans les vastes solitudes de l'intérieur. La fatigue et la misère en firent périr un grand nombre, et ceux qui survécurent arrivèrent dans un pays où il y avait de grands villages, une population nombreuse et tant de richesses, qu'ils affirmèrent qu'il y avait de très longues rues habitées par des gens dont l'unique occupation était de travailler l'or et les pierreries. Ils y passèrent quelques jours, et les habitans leur voyant des outils de fer qu'ils possédaient, leur demandèrent d'où ils les avaient eus et comment ils étaient venus entre leurs mains ; nos Indiens répondirent qu'ils les tenaient d'hommes barbus, qui habitaient la côte orientale, leur donnant encore d'autres indications pour désigner les Portugais. Ceux-ci leur dirent, parlant sans doute des Espagnols du Pérou, qu'ils avaient entendu dire que sur la côte opposée il y avait des hom-

mes semblables ; ils leur firent présent de boucliers garnis d'or, les priant de les emporter dans leur pays, et d'annoncer qu'ils étaient prêts à échanger des choses de ce genre contre des outils de fer, et disposés à bien recevoir ceux qui voudraient traiter avec eux. » Magalhaens Gandavo nous dit bien ensuite comment des Indiens du pays de Santa-Cruz, qui avaient été témoins de tant de merveilles, s'embarquèrent sur l'Amazone ; il nous rapporte avec exactitude comment, après deux ans entiers de travaux et de souffrances, ils arrivèrent enfin dans la capitale du Pérou, où leurs récits furent recueillis avidement ; mais, ce qu'il ne dit pas et ce qu'il ignorait sans doute, c'est que ce fut le rapport de ces Indiens du pays de Santa-Cruz qui fut la cause principale de la grande expédition d'Orsua, devenue si fatale à son chef et à la plupart de ceux qui l'accompagnaient. Ce fait important, rapporté par le P. Simon, ne pouvait guère échapper à la sagacité de M. Henri Ternaux, aussi l'a-t-il signalé. Il est curieux, quand un voyage d'exploration a eu autant de retentissement que l'expédition d'Orsua, de chercher la cause réelle qui l'a déterminé, et de la trouver raconté si naïvement dans un historien étranger, qui semble ignorer complètement les faits qui se lient à sa narration. Quant à nous, auquel si peu d'espace est accordé, nous aurions peut-être omis à dessein tout ce que nous avons dit sur une tradition fabuleuse, si elle ne se liait pas essentiellement aux premiers temps de la conquête.

Hans Staden de Homberg n'est pas un historien, tant s'en faut, c'est un vieux voyageur plein de naïveté, et qui, avec un cœur droit, une sorte d'esprit d'observation a tous les préjugés de son époque. Ici mêmes difficultés à se procurer

un original déjà prodigieusement rare en 1586 : même rectification de faits importans, même fidélité dans la traduction. S'il est une chose touchante dans Jean de Lery, notre précieux historien voyageur du XVIe siècle, c'est de voir avec quelle joie naïve il s'aperçoit, lorsqu'on lui a traduit Hans Staden, que sa religion ne diffère en aucun point important de celle du voyageur allemand. Aussi, s'écrie-t-il quelque part, et avec une effusion qui peint bien sa sincérité, qu'on lui verrait faire volontiers quelque sacrifice, pour que cet excellent livre, dont la traduction lui a été fournie par M. Turquet le Seigneur de Mayerne, puisse enfin paraître en français. On le voit en lisant la date de 1586, le vœu du digne Jean de Lery a tardé quelque peu à s'accomplir ; mais enfin il s'est réalisé, et c'est ce qu'on ne peut dire que d'un bien petit nombre de relations appartenant à cette période.

Hans Staden, parti pour la première fois, vers 1547, séjourna au Brésil près de huit ans, toujours en présence des nations indiennes, et il ne revint qu'en 1555, précisément un an avant le départ du célèbre Villegagnon. Disons-le bien, il est peu de livre aussi fertile en souvenirs touchans, en émotions de toute espèce. Hans Staden n'est qu'un pauvre soldat qui s'embarque pour le Nouveau-Monde, avec l'intention de se mettre aux gages de qui voudra l'employer, mais c'est un soldat plein de foi religieuse et en quelques passages la foi le rend éloquent Durant son second voyage, il demeure neuf mois prisonnier des Tupinambas, toujours en péril d'être dévoré. Pendant neuf mois, il n'échappe au sort terrible qui le menace qu'en opposant à ses ennemis la résignation la plus touchante, et très souvent un ingénieux sang-froid ; aussi,

n'en doutons pas, il n'a manqué à la relation de Hans Staden que d'avoir paru à une autre époque, et de présenter un peu plus de variété dans le récit, pour devenir un de ces livres précieux, qu'un âge transmet religieusement à un autre âge, et qui conservent sous leur forme populaire, le privilége d'un haut enseignement.

Tout à l'heure, et à propos des conquistadores, qui se mirent à la recherche des Omeguas, nous avons nommé Federmann. Les personnes familières avec les anciennes relations espagnoles du dix-septième siècle, savent tout ce qu'il y a eu de hardi, d'aventureux même dans la vie de cet Allemand auquel on préféra, peut-être injustement, dans le commandement de Venezuela, George de Spire, et qui, comme lui, avait mis sa vie au service d'une simple maison de commerce d'Allemagne. Mais les chefs de cette maison étaient les Welser, et d'un simple trait de plume il avait plu à Charles-Quint de leur concéder une des plus riches portions de l'Amérique méridionale. Aussi ces simples marchands d'Augsbourg avaient-ils à leur service des généraux qui ne reculaient pas plus que les Pizarre et les Cortès devant le danger, et qui, avec quelques hommes, les eussent fait maîtres d'un opulent royaume, si au lieu de vastes déserts ils eussent rencontré quelques cités populeuses, telles que celles du pays de Ténochitlan. Or, ce qu'ignoraient les plus érudits dans la bibliographie des vieux voyages, et ce qu'a découvert M. Henri Ternaux, c'est qu'un de ces rudes soldats, toujours en quête d'aventures nouvelles, eût songé à donner le récit de son expédition. La relation de Federmann, publiée à Hagueneau, en 1557, est en effet si rare qu'on ne la trouve mentionnée dans aucune bibliographie.

Borné par l'espace d'une note déjà bien étendue, nous ne saurions exposer, même sommairement, ces travaux gigantesques de l'aventurier allemand, qui rappellent quelque page oubliée des vieux poèmes; nous ne saurions raconter ces batailles perpétuelles, où, quelques hommes cuirassés et montés sur de puissans chevaux, suffisent pour exterminer des bourgades entières. *Feu* et *sang*, ces deux mots d'un poète soldat, c'est toute l'histoire de Federmann. Je me trompe, s'il extermine les Indiens, il est étrangement jaloux de leur salut, et l'endroit où il raconte comment il fit baptiser en masse une soixantaine d'Indiens, n'est pas une des pages les moins curieuses de son livre.

LA MORT DU ROI SÉBASTIEN,

SUIVIE

DES MALHEURS DE LA BELLE VIRGINIA.

CHRONIQUE PORTUGAISE.

XVIe SIÈCLE.

※

Tout le monde connaît cette fameuse journée d'Alcaçar Kebir, où s'acheva la gloire des armées portugaises, où périt un jeune roi que l'histoire n'a pu complétement juger, mais qui semblait fait pour continuer les grandes choses commencées par Emmanuel et par Jean III. Lorsque la nouvelle en arriva à Lisbonne, le désastre parut si grand, qu'un peuple habituellement victorieux se refusa à y croire. Dans son hôpital, Camoens en oublia ses propres misères, ou plutôt, confondant dans son âme généreuse ses douleurs avec celles d'une patrie, qu'il ne pouvait plus chanter ni défendre, il s'écria : « Au moins je meurs avec elle. » Ce sont les dernières paroles qui nous aient été conservées de lui.

La grande catastrophe d'Alcaçar Kebir est en général racontée d'une manière inexacte par les historiens. Quoique Faria e Souza ait donné à sa relation un caractère ardent et chevaleresque, qui fait assez bien comprendre l'éton-

nant courage de cette poignée de braves luttant sur le sol de l'Afrique contre une immense armée, il est trop merveilleux pour être complétement vrai. Franqui calomnie ceux qu'il devrait admirer. Le récit de Hieronimo Mendoça, témoin de la bataille, captif chez les Maures, et historien à peine connu même en Portugal, nous paraît bien autrement rempli de sincérité et d'intérêt ; il dit surtout admirablement le lendemain de la journée, faussement racontée par d'autres. C'est ce récit que nous allons traduire de sa chronique si naïve et si peu connue (1).

Quant à l'histoire de Virginia, on voit dans le cours de la relation, que l'auteur a connu cette femme si belle et si malheureuse, et, qu'il est aussi vrai dans le récit de ses infortunes, qu'il l'a été en retraçant un grand événement historique.

LA MORT DU ROI SÉBASTIEN.

« Le jour même de la bataille, Sébastien de Resende, page de la chambre du roi, passant comme esclave à travers cette multitude de cadavres d'amis et d'ennemis qui étaient nus, et qu'on avait dépouillés indistinctement de leurs vêtemens, Sébastien de Resende, dis-je, vit parmi beaucoup d'autres corps celui du roi, dont il avait été le serviteur. Il se prit alors à verser une grande abondance de larmes; car il ne pouvait faire autre chose, et il garda bien en sa mémoire le lieu de cette triste scène. Le lendemain matin, ayant rendu compte de ce qu'il avait vu aux gentilshommes, il

leur sembla qu'on devait dire au schérif de ne pas laisser le corps royal sans sépulture. Au même instant ils envoyèrent à ce prince un message, et il ordonna que deux Maures, accompagnés de Resende, cherchassent le cadavre. Il fut trouvé dans l'endroit indiqué.

Resende contemplant alors ce corps royal si rempli de beauté, le baigna de larmes amères, puis, se dépouillant de sa chemise, il l'en couvrit, et ayant trouvé sur le champ de bataille des caleçons qu'on avait dédaigné d'emporter, il l'en revêtit également; alors le plaçant sur un cheval, il le laissa conduire à la tente du schérif.

O vie misérable! caduques espérances! image de la présomption humaine! Ceux qui avaient vu la veille un roi jeune, à la fois si aimé et si redouté, seigneur d'un opulent royaume, monté sur un cheval superbe, foulant en liberté la terre ennemie, plein de sécurité au milieu de ses vassaux, tout environné d'armes luisantes et de pur amour, ceux-là le voyaient attaché sur un mauvais cheval avec une corde, couvert de sang et de terre, le visage devenu difforme par l'angoisse de la mort,

et à cause surtout d'une blessure qu'il avait reçue à la tête; on en voyait une autre, au-dessous du bras droit, qui semblait faite par une zagaie.

Certes, il n'y a pas besoin d'un grand secours du ciel, pour qu'un pauvre entendement humain s'humilie devant les décrets incompréhensibles de la Providence divine, en voyant ensevelis en un seul moment l'honneur des armes portugaises, les espérances d'un roi valeureux, protecteur de tant d'autres hommes.

Quand le corps arriva devant les gentilshommes qui étaient présens à la bataille, et devant quelques autres captifs, tous se livrèrent à de grandes lamentations; et se jetant à genoux avec un indicible amour, ils baisèrent les pieds de celui qu'ils reconnaissaient, si toutefois des yeux tellement remplis de larmes pouvaient reconnaître entièrement ce qu'ils regardaient.

Aussitôt le schérif leur fit dire qu'ils examinassent bien ce cadavre, que si c'était le corps de don Sébastien, il lui donnerait la sépulture qui lui était due, et qu'après l'examen on lui présentât un

rapport. On fit ce que ce roi commanda : quoiqu'il n'y eût pas d'autres témoignages que des larmes et de nombreux soupirs, ils suffisaient pour donner un entier crédit au douloureux événement. Toutes diligences achevées, et les gentilshommes présens ayant certifié le fait, le schérif leur fit dire qu'ils eussent à racheter le corps de leur roi ; ils répondirent qu'ils le feraient, et que sa majesté déclarât ce qu'on lui devait donner, parce que l'on enverrait chercher au premier établissement chrétien ce qu'il aurait demandé. Lorsque le schérif eut cette réponse, comme son intention était seulement de s'assurer si ce corps se trouvait être réellement celui de Sébastien, il ne différa pas davantage, et ordonna qu'on le mît dans un cercueil. On se servit pour cela de la litière où allait Joam de Sylva ; et c'est ainsi que le cadavre fut porté à Alcaçar.

Après avoir reconnu le corps du roi don Sébastien, les gentilshommes présens entrèrent en conseil, selon la misérable manière dont le permettait ce temps. Là, il fut résolu qu'ils devaient se racheter en masse, tant pour obtenir un prix favorable, que pour obvier à l'inconvénient, résultant des promesses que feraient quelques nobles, impa-

tiens de recouvrer la liberté et ne craignant pas d'entraver le rachat des autres. Se rangèrent de cet avis, don Duarte de Menezes, don Duarte de Castel-Franco, depuis comte de Sagubal, don Fernando de Castro, don Miguel de Noronha, Belchior do Amaral.

. . . .

Après cette résolution, il parut bien à ceux du conseil, auxquels les autres avaient remis leur autorité, qu'on priât le schérif de placer à la garde du corps quelques gentilshommes, non - seulement comme marque de dignité, mais de peur qu'il n'arrivât qu'on mît un autre cadavre à la place de celui-ci, en donnant ainsi occasion de ne plus croire jamais à la vérité. Pour lui faire part de cette nouvelle décision, don Duarte alla vers le schérif, qui accorda facilement ce qu'on lui demandait. Il fut ordonné que Belchior do Amaral accompagnerait le corps et lui donnerait la sépulture. Amaral partit donc pour Alcaçar. Ce fut dans les salles basses de la maison de Abraen Sufiane, alcaïde de la même ville, qu'il fit les obsèques, aidé d'un Allemand. Le corps fut enterré dans le cercueil où il avait été apporté ; on le couvrit de

plâtre et de sable; et après avoir répandu bien des larmes, les deux chrétiens posèrent sur le lieu de la sépulture quelques pierres et quelques tuiles pour qu'on la pût reconnaître en tout temps (2).

Après avoir accompli ce triste devoir, Belchior do Amaral fut envoyé à Tanger, ville appartenant aux Portugais, pour traiter du rachat des captifs.

Il y avait alors dans cette ville un moine nommé Frey Joam da Sylva, religieux de l'ordre des prêcheurs, homme très docte, auquel, à cause de sa noblesse et de sa vertu, don Sébastien portait beaucoup d'affection; il n'avait point accompagné le roi, afin de prendre soin des blessés, et outre cela, il se trouvait indisposé lors de l'expédition. Il ne tarda pas à savoir la venue de Belchior do Amaral, et le pria, à cause de son indisposition, de venir le voir; puis, quand celui-ci fut arrivé, il lui dit: « Seigneur, j'ai une chose à demander à votre courtoisie, et je n'en veux point savoir d'autres: le roi don Sébastien par malheur est-il mort?» Belchior répondit: « Il est mort, et je l'ai enterré de mes propres mains.» Lorsque Joam da

Sylva l'eut entendu, et qu'il eut compris l'horreur de cette cruelle catastrophe, dans laquelle il vit marqué tous les maux de la patrie, sans dire une parole de plus, il se tourna de l'autre côté du lit où il était couché, et rendit l'âme à Dieu.

Après que Belchior do Amaral eut remis ses lettres à don Francisco de Souza, capitaine d'un navire portugais faisant voile pour Lisbonne, il retourna en captivité, quoiqu'il pût user de la liberté, et que personne n'eût répondu au schérif, sinon lui-même.

Le roi, accompagné de ses prisonniers, se dirigea vers Fez. Les choses qui arrivèrent dans ce voyage furent si nombreuses et si malheureuses, qu'on ne sait, ni si on peut les raconter, ni si elles ne vont pas au-delà des limites de la patience humaine; c'est ce qui fait que je les passerai sous silence. Si ceux qui ont été intéressés dans ce malheur entendaient rappeler leur infortune, il me semble que ce serait leur infliger de nouveau le même tourment; il n'est pas juste que tant de maux soient soufferts tant de fois.

Arrivés à Fez, le sort des chrétiens ne s'amé-

liora guère. Il y en avait un grand nombre que leurs maîtres tenaient dans les prisons publiques, afin qu'ils se rachetassent à un haut prix ; là ils couchaient à terre, et n'avaient pas d'autre nourriture que quelques misérables alimens, arrachés à la pitié des gens repris de justice enfermés avec eux, et qui partageaient ainsi les aumônes qu'on leur apportait. D'autres étaient occupés à moudre du blé et de l'orge avec une meule à main, ou bien ils cardaient de la laine à la tâche, de manière qu'après avoir travaillé sans aucun relâche durant le jour, il ne leur restait de loisir qu'une si faible partie de la nuit, qu'ils ne pouvaient pas même prendre du repos pendant une heure. Quelques-uns allaient travailler aux vignes et aux jardins, et c'était le travail le moins pénible, parce qu'ils reposaient la nuit. Que dire de ceux qui avaient cinq à six maîtres, qu'ils servaient alternativement durant toute la semaine, souffrant chaque jour les caprices d'une humeur nouvelle et le poids d'un nouveau travail ! car, quelque faible que fût le droit de chacun d'eux sur le pauvre captif, quand il s'agissait de tourmens, il semblait que ce droit fût entier. Il y en avait encore de plus courte satisfaction et d'état plus misérable ; leurs maîtres les char-

geaient de fers durant le jour, et les tenaient dans de sombres prisons pendant la nuit, sans voir qui que ce fût au monde ; plus ils souffraient courageusement, plus triste devenait leur situation, parce que les Maures concevaient par leur courage grande estime de leurs qualités, et augmentaient ainsi le prix de la rançon ; et ils étaient bien heureux encore, ces pauvres captifs, de ne pas être jetés, comme ceux d'Alcaçar, de Tetuan et de Larache, dans les masmorras ; car les masmorras sont des caves profondes où l'air ne pénètre que par une seule ouverture, où de grandes misères de faim et de soif sont perpétuellement endurées.

Dans ce désastre général, il y eut quelques femmes assez heureuses pour se procurer la liberté ; mais il n'en arriva pas ainsi à une jeune Italienne dont je crois devoir faire mention, puisque sa foi fut grande, et que sa volonté fut forte.

Il faut savoir, que parmi les capitaines de la division du marquis Sternuille, il y en avait un nommé Hercoles. Il avait emmené en sa société une jeune dame de très bonne grâce et de grande beauté, avec laquelle, selon l'opinion de sa compagnie, il

était marié, et que l'on regardait comme étant noble, selon toute apparence. Entre plusieurs femmes, elle devint captive de deux Arabes, qui l'entraînèrent à pied, sans chaussure, ayant pu conserver à peine quelques misérables vètemens. Elle cheminait de cette manière, lorsqu'un puissant alcaïde passa par hasard, lequel, s'éprenant tout à coup de ses charmes, la saisit par le bras, en arrachant aux Arabes jusqu'à la moindre partie de son vêtement. La personne de l'infortunée eût couru bien des risques partout ailleurs, mais ils étaient bien plus grands encore dans un lieu où ne règne que la licencieuse méchanceté, tant recommandée par Mahomet. Le maître absolu satisfit sa brutale passion; mais, sa pauvre victime éprouva une telle horreur de cet épouvantable traitement, qu'elle fut en péril de la vie. Néanmoins le Maure l'emmena, et poursuivit son chemin, plein d'une passion qui l'empêchait de penser à toute autre chose.

Les deux fils de l'alcaïde, qui étaient déjà des hommes, éprouvèrent alors un profond chagrin. Les uns disent que ce chagrin fut causé plus encore par l'envie, qui s'était enparée de leur cœur,

que par la douleur de leur mère ; mais il est probable que ces deux raisons se réunirent pour l'augmenter. L'alcaïde, qui s'appelait Amu-ben-Sélim, étant arrivé à Fez, cette mortelle envie commença à agir sourdement. Les femmes s'indignèrent, les fils se rangèrent de leur parti, si bien que de toute part les plaintes se multiplièrent; mais le Maure, que son amour empêchait d'avoir égard à aucune considération, agissait en toute liberté, et fit bientôt maîtresse de la maison celle qui l'était déjà de lui, si fort contre sa volonté.

Au milieu de ces prospérités si mal fêtées par celle qui en était l'objet, un captif de l'alcaïde, Ali Chequito, renégat portugais, vint la voir pour connaître sa position. Elle lui avait inspiré grande pitié, quand il l'avait vue sur le chemin, marchant nu-pieds, et il avait essayé alors de la consoler, le mieux qu'il avait été en son pouvoir de le faire. Il avait su quelle était sa nouvelle situation, et il avait voulu lui parler, autant pour la consoler dans ses riches misères, que pour rappeler à son souvenir les périls que courait son âme. Après quelques démarches, comme l'alcaïde ne savait rien refuser à celle qu'il aimait, ce captif obtint la permission

de lui parler ; mais il ne put s'empêcher de tressaillir à la première vue, en s'apercevant qu'elle était vêtue à la mauresque. Quant à Virginia, elle eut grande joie de voir ce jeune homme, et elle lui dit : « Ami, quelle satisfaction j'éprouve, s'il peut » y avoir quelque satisfaction dans l'état où nous » sommes, à vous voir conserver l'existence, et » pouvant par conséquent espérer quelque re- » mède à vos maux ! Combien je suis heureuse de » trouver en vous un fidèle témoignage de ma » loyauté ! Ces vêtemens que vous voyez, tristes » preuves d'un horrible blasphème, je suis con- » trainte à les porter par celui qui, maître de ma » liberté, est à la fois amant si emporté et ennemi » si cruel. » Virginia disait cela en répandant tant de larmes qu'elle montrait bien ainsi la sincérité de son cœur ; et le captif la consolait le mieux qu'il était en lui, devant un vieux renégat espagnol à la garde duquel on l'avait confiée ; et alors, s'abandonnant à quelque espérance pour son sort à venir, il s'informa du capitaine Hercoles. Elle lui répondit : « Sachez que la fortune aurait tout bien fait à » mon égard sans la honte qui suit l'outrage, et en » oubliant le péril de mon âme ; car, la meilleure » partie de moi-même est en liberté. Hercoles,

» mon bien, mon unique espoir, est libre à Ceuta, » quoique sa pensée soit toute entière à Fez. » De cette manière Virginia lui fit comprendre l'espérance qu'elle concevait d'obtenir sa liberté, puisque, outre qu'il avait offert 800 cruzades pour son rachat, Hercoles, comprenant bien que tout l'argent du monde ne peut rien contre la passion, Hercoles employait tous les moyens possibles pour assurer sa liberté, et qu'il cherchait enfin, avec le zèle le plus ardent et de la manière la plus secrète, à se procurer un guide parmi les Maures.

Tandis que Virginia parlait ainsi, l'esclave, jetant les yeux sur elle, s'aperçut qu'elle était enceinte. Il voulut dissimuler ce qu'il éprouvait; mais elle, qui comprit toute sa pensée, lui dit en versant des larmes : « Je sais qu'à juste raison les » œuvres ont toujours été regardées comme plus » dignes de foi que les paroles, mais, comme té» moin véritable de moi-même, j'ose dire que ce que » vous voyez est l'œuvre d'un rapt épouvantable. » Si j'y soupçonnais quelque consentement de mon » cœur ou quelque plaisir de mes sens, je déchi» rerais moi-même mes propres entrailles, chargées » de ce poids honteux, et je donnerais, par une

» mort honorable, satisfaction à ma vie. » Après ces paroles, Virginia rendit au jeune captif un compte plus particulier de sa situation, et il se sépara d'elle plein de compassion pour ses angoisses et de crainte pour son avenir.

Pendant ce temps, le capitaine Hercoles était à Ceuta, négociant le rachat de Virginia. De 1,000 cruzades que le pape lui avait envoyées pour prix de sa liberté, il en avait enployé 800 à l'usage dont nous avons parlé, d'autant mieux, que lorsque cette faveur lui avait été faite, il était déjà racheté. Voyant que tout cela ne suffisait pas pour parvenir à son but, il résolut d'employer son argent à mettre en usage d'autres moyens, et il se ménagea de telles intelligences chez l'alcaïde, que Virginia put exécuter sa fuite avec des guides Maures et d'autres individus chargés de l'aider dans cette entreprise. La nuit étant arrivée, Virginia partit donc, couverte de vètemens mauresques, et cachée dans un *capellar* d'écarlate (3), qu'elle avait coutume de porter quelquefois comme travestissement, quand elle montait à cheval avec ses compagnes. Elle suivit la route de Melilha, ce qui n'était point une mauvaise détermination, puisqu'elle était plus

assurée de rencontrer des gens arrivant de nos frontières.

Lorsque vint le jour, et que l'alcaïde ne trouva plus Virginia, il entra dans une si furieuse démence, que, mettant de côté son devoir et sa dignité, il commença à courir le pays, environné de gens de justice et des hommes de sa maison, pensant qu'une femme si délicate n'avait pu fuir tout au plus que vers les terres du voisinage ; mais trouvant bientôt des indices d'un plus long voyage, il retourna chez lui si triste, si plein d'angoisses, que, si on avait pu avoir quelque pitié pour lui en telle circonstance, la pitié eût été bien employée.

Cependant il expédia grand nombre de Maures à cheval vers tous les endroits où l'on pensait que Virginia avait pu se rendre.

Il leur avait fait de grandes promesses ; car, outre les souvenirs douloureux de l'amour, ce Maure éprouvait un regret profond de ce que son enfant pouvait venir au monde en un lieu où il serait chrétien. Ses fils ne manquaient point de remettre en sa mémoire quelques pensées qui ac-

crussent son indignation; mais il avait plutôt besoin de consolation que d'être excité en ses projets.

Quelques jours s'étant passés (jamais ne durent long-temps les joyeuses espérances), Virginia fut prise sur le chemin de Melilha, où elle s'était vue abandonnée par ses guides, qui avaient été contraints d'agir ainsi pour se soustraire à la mort; mais comme, outre le respect que le Maure avait ordonné qu'on eût pour elle, sa noblesse la faisait assez respecter en tous lieux, elle fut traitée avec courtoisie, et ramenée devant l'alcaïde avec les vêtemens qu'elle portait. Virginia arriva chez lui si triste, si fatiguée qu'elle en était presque morte. A la fois plein de joie de son retour et de douleur de sa détermination, le Maure lui dit avec une mélancolie bien profonde :

« Femme, tu étais captive, et je t'ai faite maîtresse absolue d'un maître devenu ton esclave. Pourquoi donc m'as-tu quitté avec tant de mépris? N'as-tu donc pas compris comment j'ai fait de toi mon idole et l'âme de ma vie? J'ai repoussé tout ce qui m'entoure, et j'ai été dans mon audace jusqu'à

repousser aussi la loi dans laquelle je vis. Si tu avais un si puissant désir de ne plus être maîtresse en des lieux où tu ne semblasses plus captive, j'aurais été un guide fidèle. Ma vie importait peu quand je te devais voir. Hélas ! si mon ardente loyauté me fait haïr de toi, le soleil qui éclaire les cieux et envoie sa lumière aux étoiles jette aussi ses rayons sur la terre. Ces regards, qui ont brûlé mes entrailles, auraient dû découvrir dans mon âme assez de grandeur pour en racheter ma faute. »

Le Maure disait ces paroles et bien d'autres en arabe, et elles furent traduites à peu près ainsi que nous les avons rapportées, par un juif nommé Dinar, qui servit d'interprète dans cette déplorable affaire.

En entendant ces paroles, la triste Virginia pleurait, mais avec une angoisse bien différente de celle du Maure. Elle ne songeait qu'à la courte durée de son espoir, et bientôt elle en vint à avoir une telle horreur d'elle-même, qu'elle tomba malade d'une grande maladie, si bien qu'en peu de temps et au milieu de grandes douleurs elle mit au jour le fruit de sa déplorable union : l'enfant était

mort. L'alcaïde sentit vivement ce nouveau malheur, non-seulement à cause du douloureux accident qui était arrivé, mais parce qu'il craignit que Virginia ne devînt d'autant plus cruelle qu'elle se trouverait moins engagée. C'est au milieu de ces soupçons, accrus sans cesse par ses fils et par ses femmes, que l'alcaïde passa plusieurs jours entre l'espérance et la crainte, jusqu'à ce que Virginia, résolue de nouveau à ne plus souffrir une telle existence, encouragée d'ailleurs par les intelligences que lui ménageait le capitaine Hercoles, s'enfuit encore presque de la même manière que la première fois.

L'alcaïde sentit ce dernier dédain avec une telle véhémence que, se prenant lui-même en horreur, il ordonna à ses fils de chercher la fugitive avec ses troupes à cheval, et de la mettre en un lieu où elle ne pût se racheter; il ne croyait plus ses yeux capables de contempler une si grande agonie.

Les fils étaient prompts dans leur colère. Poussés par leurs mères, il ne leur fallut qu'une faible condescendance pour se livrer à une vengeance qu'ils souhaitaient ardemment. Ils partirent immédiatement, et, bien que la triste Virginia fût par-

venue à se cacher durant quelques jours en se réfugiant au milieu des rochers et en souffrant d'incroyables misères, elle fut reprise et conduite à la maison de l'alcaïde. Épuisée, à demi-morte, on la jeta dans une prison, où le Maure n'ôsa pas aller la voir. Les fils et les femmes de l'Arabe se réunirent si bien pour exagérer les crimes de la captive aux yeux du maître, que celui-ci commença à perdre les souvenirs passionnés qu'il conservait pour elle : bientôt on noircit davantage l'infortunée dans son esprit, et il ordonna qu'elle ne parût plus devant ses yeux. Ses ennemis alors conçurent une horrible pensée.

Oh! quel sort, quand on se souvenait d'avoir vu cette jeune femme dans notre camp, si belle, attirant tous les regards, et qu'on la voyait condamnée par sa propre beauté, et si pauvre parce que la nature l'avait enrichie de mille qualités! Certes c'est une chose digne de grand deuil lorsqu'on y pense, et surtout quand on se rappelle que la plupart des femmes captives furent délivrées.

Entraînés par la haine mortelle de leurs mères pour la chrétienne, et d'ailleurs emportés par leur

férocité naturelle, les fils de l'alcaïde tirèrent la triste Virginia de la prison où elle était, tandis que leur père s'était éloigné de la ville, et dans leur étrange fureur, ils lui attachèrent les mains si cruellement, qu'elle comprit dès lors que c'était la fin de ses jours qui était venue ; et voyant la mort si voisine, les cimeterres apprêtés, elle leur parla encore :

« Gens lâches dans la vengeance, si ce sort déplorable, que vous appeliez le sort le plus noble et le plus élevé, a troublé votre paix, allez, Dieu sait que je n'ai jamais souhaité ce qui a excité votre haine. Vous triomphez de ma mort, et durant ma vie je pouvais être votre maîtresse absolue; mais, je vous le dis, mon amour, l'horreur de ma situation, mon honneur atteint, voilà les poignards qui me donnent la mort; je dédaigne vos cimeterres. »

Elle parlait ainsi devant les femmes de l'alcaïde; mais la haine leur ôtait toute pitié, et même elles excitaient leurs fils à terminer cette tragédie, de sorte que la victime, dans le douloureux passage, put à peine prononcer le saint nom de Jésus. Les

sabres tranchans tombèrent sur ses tresses dorées, ses pâles joues furent souillées de sang, et l'on dit que sa bouche si belle joignit au dernier souffle un nom qui s'échappa avec son âme.

C'est ainsi que finit Virginia. Quant à ce que sentit Hercoles, on peut le comprendre.

L'alcaïde eut une mauvaise fin : ayant été envoyé par le schérif vers le royaume de Guago, il revint de là prisonnier, et en état si déplorable, qu'un captif bien honorable m'a assuré lui avoir donné l'aumône.

NOTES

SUR LA MORT DU ROI SÉBASTIEN.

(1) Sébastien avait une âme pleine d'ardeur et d'enthousiasme. Sa vie est enveloppée de mystères comme sa mort. Les chroniques rapportent, qu'étant à Lisbonne, il sortait souvent la nuit de son palais, longeait le Tage et se dirigeait vers un lieu solitaire, où il avait de fréquentes entrevues avec une religieuse. On ne donne pas à entendre qu'il y eût en cela quelque passion d'amour. La guerre d'Afrique était une guerre de religion et de chevalerie ; mais à cette époque il fallait déjà, pour l'entreprendre, indiquer un motif politique. On le trouva, en dépit des sages conseils d'Osorio et de quelques autres hommes, qui comprenaient parfaitement quel serait le funeste résultat de cette entreprise. L'ancien roi de Maroc, Muley-Mohammed, tyran abhorré de ses sujets, avait été renversé du trône; ou plutôt Muley-Moluch, son oncle, lui disputait ses droits;

le jeune roi chrétien s'interposa dans cette querelle, malgré les efforts que fit Moluch pour l'en dissuader, et il eut l'air de céder aux instances de Mohammed, qui, en cas de réussite, devait payer, dit-on, un tribut très considérable au Portugal. Sébastien partit pour l'Afrique, en 1578, avec douze mille hommes de troupes portugaises et espagnoles, et quatre mille hommes de troupes étrangères, auxquels il faut joindre mille aventuriers et une suite assez nombreuse. Muley-Moluch vint à sa rencontre à la tête d'environ quatre-vingt mille chevaux et de vingt mille fantassins. Il fit former un immense croissant à son armée dans le voisinage d'Alcaçar Kebir, non loin du fleuve Lucos. Malgré ses manœuvres habiles et la supériorité du nombre, les Portugais eurent d'abord l'avantage; mais en ce moment on entendit plusieurs voix qui s'écriaient : « Tout est perdu !... en arrière... fuyons... » Au mot répété de fuite, Rodriguez de Sa s'écria : « Fuir! fuir!... mon cheval ne sait pas reculer. » Et il trouva la mort en ranimant le courage de ses compatriotes. Muley-Moluch, voyant le désavantage des Arabes, était mort subitement. Un renégat portugais, nommé Hamet Taba, le transporta secrètement dans sa litière, et feignit de recevoir ses ordres en les transmettant à l'armée. Bientôt Perez de Tavora tombe mort au milieu de ses soldats, et la déroute de l'armée chrétienne commence. Il y eut en ce moment des prodiges de valeur individuelle. Sébastien voulait mourir, et, malgré ceux qui faisaient leurs efforts pour le sauver et qui l'environnaient en le priant de prendre la fuite, il trouva la mort. Quelques historiens assurent que son cheval l'emporta au loin, et qu'il disparut près du fleuve où se noya Mohammed en fuyant. D'autres affirment qu'au

dernier instant, il dit, en regardant la bannière portugaise : « Entourons-la et tombons avec elle. » Philippe II avait compris le résultat de cette guerre qu'il encourageait, et où périrent trois rois. Il y a encore en Portugal quelques gens des campagnes et même des villes, connus sous le nom de *Sebastianistas*, qui croient à la venue de don Sébastien, et qui l'attendent comme l'ancienne Angleterre attendait le roi Arthur. Cette idée superstitieuse est tellement enracinée dans quelques esprits, qu'on citait une espèce de fou, qui se ruina en vendant des marchandises à un prix très élevé, il est vrai, mais que l'acquéreur devait solder en grande partie à la venue du roi don Sébastien. On peut consulter, sur la journée d'Alcaçar, Leitao de Andrade, L. Pereira, Seb. de Meza, Baena Parada, J.-B. Morales, S. Roman, T. Treigio, Barbosa, et surtout le précieux manuscrit de la Bibliothèque royale, sous le numéro 10,254.

(2) Un vieux voyageur français du XVe siècle, dont on peut bien craindre la crédulité, mais dont on ne doit point soupçonner la bonne foi, Vincent le Blanc, affirme qu'il a vu le cadavre du roi Sébastien conservé dans de la chaux; ce qui confirme parfaitement le récit de notre chroniqueur.

(3) Espèce de long manteau en usage parmi les Maures de Grenade.

LE RENÉGAT ET LA JUIVE.

CHRONIQUE PORTUGAISE.

XVIe SIÈCLE.

Hieronimo de Mendoça, *Jornada de Africa.*

Cette histoire, à la fois si simple et si touchante, est tirée du volume qui nous a déjà fourni la chronique de la belle Virginia.

LE
RENÉGAT ET LA JUIVE

HISTOIRE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

C'était une vie bien misérable que celle de ces renégats que nous trouvâmes en Barbarie après la bataille d'Alcaçar; mieux valait toutefois tomber entre leurs mains qu'entre celles des juifs ou des Maures. Il y avait moindres chances à courir pour le salut de l'âme, moindres angoisses pour un cœur de chrétien. En toute vérité donc ces *Elches* sont la race la plus malheureuse du monde, car les chrétiens les tiennent pour Maures, et les Maures pour chrétiens, et, si l'on peut dire telle chose, je crois qu'ils sont fidèles au Christ en leur cœur.

Or je veux vous dire une histoire qui advint durant ma captivité.

Bien près d'Ali Chiquito demeurait un alcaïde renommé dans tout le pays de Barbarie; cet homme était Portugais de nation, très courageux et de condition fort bonne. Etant devenu captif par mésaventure, il s'en vint à Fez avec un juif qui l'acheta; ce juif avait une fille merveilleusement belle (comme bien il paraissait encore lorsque je la vis), et l'on dit que le chrétien portugais s'embarrassa tristement en ses amours pour elle.

Le cours du temps amenant grande tendresse entre eux, la jeune fille devint enceinte, et elle commença à manifester par ses paroles le péril qui la menaçait, disant au captif comment pour lui elle devait être lapidée publiquement; car parmi les juifs une telle faute n'entraîne pas un moindre supplice. Elle parla beaucoup de l'infâmie qui en allait rejaillir sur elle et sur ses parens: mais tout cela n'était rien encore auprès de l'immense douleur qu'elle sentait en pensant qu'avant d'endurer la mort, son ami devait être lapidé devant elle. Elle dit toutes ces choses, en pleurant plus d'une fois,

avec grandes angoisses, si bien que le captif, ne voyant aucun remède pour conserver sa vie, se résigna à endurer cette triste mort. Il lui dit donc: «Je vois bien madame qu'à cause de moi et à mon unique sujet, vous êtes tombée au plus douloureux état de la vie, mais, quelque chose que vous souffriez, en mon âme la peine est double. Et certes je sens bien plus vos maux dont j'ai été la cause unique, que je ne redoute le mauvais sort qui m'attend: et toutefois comme nos malheurs ont eu leur naissance dans le véritable amour né de votre beauté, comme ma folie est née de cette passion qui donne une mort infâme à une beauté si rare, je sens qu'il y a justes raisons pour que vous me soyez compagne en toute chose. Sachez le donc, Senhora, j'ai délibéré de payer par ma mort les erreurs de ma vie, car enfin étant chrétien et connaissant le vrai Dieu, j'ai rompu facilement ses préceptes, et puis j'ai hâté les tourmens qui attendent une âme.» Il ajouta: «Hélas, hélas! puisqu'il n'y a nul remède à cela parmi les hommes, ne serait-il pas plus juste de chercher le secours de Dieu et d'essayer de sauver deux âmes, qui, delivrées des misères de cette vie fragile, s'en iraient de compagnie et dans un même élan, jouir de l'éternelle

béatitude pour laquelle elles étaient faites, et le démon serait frustré de ses joies, car un mot d'espérance et de foi briserait en sa main les chaînes dont il nous tient attachés; moi, à l'indigne état que Dieu seul connaît, et vous, à la longue erreur de vos pères. Vous savez combien de fois je vous ai déclaré la vraie loi des chrétiens, vous montrant clairement les ténèbres du chemin que vous suivez; vous avez été ébranlée en vos résistances: eh bien! je vous le dis maintenant, le sang peut servir d'eau, en confessant la foi catholique sans aucune crainte. La foi, entendez-vous, si vous l'avez sincère, c'est par votre aide que je passerai allégrement dans les bras de la mort, toujours votre ami, toujours votre loyal amant, mais demandant au ciel des amours bien différentes des amours périssables d'aujourd'hui.» Elle lui répondit :

« Faible femme que je suis, et combien je me sens indigne de consolations, puisque tout m'épouvante jusqu'aux raisons de votre cœur... Je sens combien peu il importe que je perde une vie comme la mienne, mais enfin elle doit éteindre la flamme par qui j'existe, et vous n'y avez peut-être

point songé ; ami, le fruit de nos amours sans bonheur périra... Le temps apporte de grands remèdes en toute chose, et Dieu, qui peut tout, nous laisse encore le droit d'espérer en lui. Hélas ! si nous pouvions vivre un jour en terre de chrétiens il y aurait peut-être bénédiction sur nous.

—Vivre en terre de chrétiens ! s'écria le renégat; et, comme il me l'a dit depuis, de grosses larmes coulaient de ses yeux en regardant la belle juive; il y avait là une âme à sauver.

Puis le pauvre captif voyant la jeune femme si pleine de craintes, si peu délibérée, et, ayant les angoisses de la mort devant elle, lui dit avec beaucoup de tendresse :

— Senhora, quelle détermination est la vôtre? le péril est menaçant.

— Je ne trouve à nos misères, dit-elle, qu'un seul remède, mais il vous sera plus douloureux que le mal lui-même.

— Dites, répondit le captif.

La juive hésita ; elle regarda le ciel et son ami :

— Eh bien, dit-elle enfin, il faut feindre de suivre la loi des Maures jusqu'à ce que s'apaise cette tourmente, et, à l'abri de cette adoration mensongère, qui nous empêchera de vivre chrétiennement?... Sans doute, la voie est honteuse, mais elle ne conduit à rien qui ne soit honorable et glorieux.

L'alcaïde était déjà renégat en son cœur, mais il garda long-temps le silence, et toutefois ce fut avec ces faibles apparences que ce pauvre jeune captif, fixant les yeux de son âme sur l'espérance des temps, se laissa aller à de telles raisons... La crainte de perdre une compagne bien aimée, fût plus forte que le respect de Dieu.

Ils prirent tous deux la religion des Maures, et ils échappèrent tous deux à la loi maudite qui menaçait leur vie.

Lorsque j'étais en Barbarie, ils avaient trois fils, et le plus vieux pouvait bien avoir quinze ans : ils étaient baptisés, et chez eux ils gardaien

le nom de chrétiens, bien qu'au dehors on les prit pour des morisques. L'alcaïde, comme on le peut bien penser, était resté grand ami des chrétiens, et particulièrement de Frey Vicente de Fonseca. En ce temps, sa femme accoucha de nouveau, il appela le moine pour baptiser son fils, et, en sa compagnie, quelques personnes afin d'honorer le baptême, c'est parmi elles que je me trouvai.

Lorsque nous fûmes réunis, l'alcaïde, voulant faire honneur à Frey Vicente, lui montra sa femme et lui dit : « Seigneur, voici la cause de mes angoisses; mais que votre paternité le dise elle-même, mes erreurs n'ont-elles pas quelque excuse ? »

Et Frey Vicente voulant obéir aux lois de la courtoisie, lui répondit qu'il lui semblait véritablement qu'on pouvait trouver en la senhora Zaïde des excuses à une chose qui n'en admettait point, et que, plus qu'un autre, il le savait sans doute, puisque pour l'amour d'elle il avait fait tout ce qu'on pouvait faire sur terre et essayé même ce qui ne pouvait se faire au ciel.

Mais elle, s'entendant appeler Zaïde, rougit d'une pensée bien triste ; un moment après elle devint toute pâle de l'idée du moine. Toutefois, elle reprit grâcieusement : « Que votre révérence ne me traite point si mal. Mon nom en mon cœur c'est Marie; dans cette maison c'est ainsi que l'on m'appelle, jusqu'à ce que Jésus permette que ce nom soit véritablement le mien aux yeux des hommes.»

Alors Frey Vicente se sentit ému jusqu'à pleurer sur le sort de ces pauvres gens, qui ne recueillaient que diffâme et honte de leur secret sacrifice, il dit sur eux une courte prière qui offrait à Dieu leur affliction; puis, faisant fermer très secrètement les portes, il baptisa l'enfant, dont un marchand chrétien, nommé Inigo de Melohy, fût le parrain. Et depuis, il ne lui arrivait jamais de songer à ce baptême sans que les larmes lui vinssent aux yeux, et sans qu'il se rappelât cette belle jeune femme qui de juive était devenue maure, et qui en son cœur était si sincèrement chrétienne.

LE TISSERAND DE SÉGOVIE.

COMÉDIE ESPAGNOLE.

NOTICE

SUR

D. JUAN RUIZ DE ALARCON Y MENDOZA.

Si l'on en croit une vieille tradition littéraire, lorsque le grand Corneille eut terminé le *Menteur*, il s'écria qu'il donnerait volontiers une de ses meilleures tragédies pour être l'inventeur de cette *comédie fameuse* du théâtre espagnol. Le mot resta ; mais le véritable auteur de la *Verdad sospechosa* ne fut pas nommé (1). Et pendant plus de deux siècles, celui qui pouvait se glorifier d'avoir un semblable

(1) Notre grand tragique fut toujours persuadé qu'il avait imité une pièce de Lope de Vega, et tout le monde le crut avec lui. Si je ne me trompe, Victorin Fabre, cet écrivain si digne de regrets, et auquel on doit une si noble appréciation du génie de Corneille, Victorin Fabre est le premier qui ait nommé en France Alarcon y Mendoza comme un des trois auteurs auxquels on attribua d'abord la Verdad sospechosa. Il semble incliner pour Rojas, mais aujourd'hui

emprunteur, le prédécesseur de Calderon et le contemporain de Lope de Vega, Ruiz de Alarcon, resta complètement ignoré en France. L'Espagne elle-même semblait l'avoir oublié.

Quelques Espagnols, curieux de cette belle poésie du XVIIe siècle, qui signale la période des trois Philippe, quelques hommes doués d'une haute intelligence et d'une âme vraiment passionnée, surent bien mettre Juan Ruiz de Alarcon au rang qu'il devait occuper, c'est-à-dire qu'ils

la chose n'est plus douteuse parmi nous, et elle ne l'a jamais été pour certains critiques espagnols. Notre poète est bien véritablement l'auteur de l'excellente comédie où Corneille puisa son sujet. Comme il peut être curieux de savoir au juste en quelle estime était, dans l'esprit du grand homme, celui auquel il avait emprunté, nous donnerons ici un fragment de l'avant-propos qu'on trouve dans une des vieilles éditions. Après avoir abordé la question du style et des incidens principaux, il ajoute : « Pour le reste, j'en ai pris tout ce qui s'est pu accommoder à notre usage, et s'il m'est permis de dire mon sentiment dans une chose où j'ai si peu de part, je vous avouerai en même temps, que l'invention de celle-ci me charme tellement, que je ne trouve rien, à mon gré, qui lui soit comparable en ce genre, ni parmi les anciens ni parmi les modernes. » Et plus loin, à propos de deux épigrammes louangeuses de Zuylichem, homme fort docte, dit-il, et secrétaire des commandemens du prince d'Orange, il continue : « On n'aura pas lieu de m'accuser de beaucoup de vanité pour en avoir fait parade, toute la gloire qu'il m'y donne doit être attribuée au grand Lope de Vega, que peut-être il ne connaissait pas pour le premier auteur de cette merveille du théâtre. » Nous nous arrêtons là, et nous n'entrerons pas dans plus de détails : il nous importait seulement de faire comprendre ce que Corneille lui-même pensait de notre poète. Il pouvait bien ignorer son nom, mais on vient de voir comment il appréciait son génie.

le placèrent tout d'abord à côté de leurs deux grands poètes. Mais le vulgaire, que dédaignait si bien Juan Ruiz, la multitude, ne sut point le comprendre; et l'on pourrait même ajouter, que l'appréciation de son génie échappa aux hommes de petite érudition, ou aux écrivains étrangers qui n'avaient pas suffisamment puisé aux sources, pour reconnaître les vraies origines. En effet, c'est en vain qu'on chercherait dans Schlegel, dans Bouterweck, quelque analyse d'Alarcon. Ces auteurs, qui se sont spécialement occupés du théâtre espagnol, se taisent sur celui qui inspira le grand Corneille. Ils se trompent comme lui, en attribuant ses drames à Lope de Vega, et ils n'accordent pas même une mention à l'auteur de tant de chefs-d'œuvre.

Nous l'avouerons, si le théâtre complet du poète nous est parvenu, et si depuis longtemps on lui a restitué les pièces éparses jouées sous son nom, mais dont plusieurs s'étaient emparé, les renseignemens qu'il nous a été possible de nous procurer se réduisent à un petit nombre de détails fort incomplets, et dus bien plutôt à quelques recherches patientes qu'aux biographies du XVIIe siècle. Nicolas Antonio, il est vrai, ne se tait pas complètement sur le poète; il l'apprécie même avec assez de justesse, mais quand il s'agit seulement d'établir le lieu de sa naissance, il le fait avec une restriction si prudente, qu'on sent, dès les premières lignes, l'incertitude où il est demeuré. Selon lui donc, Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza serait né au Mexique, mais le savant biographe ne saurait même affirmer ce fait; il l'indique comme une opinion qui lui est propre, et lui, d'ordinaire si consciencieux, ne peut pas même donner la date de la naissance. On voit si Cor-

neille était excusable d'ignorer jusqu'au nom du poète qu'il avait imité.

Ce point important d'histoire littéraire était donc resté dans le vague, et l'on en était réduit aux conjectures, lorsqu'un des écrivains les plus distingués de la jeune littérature espagnole, est parvenu à faire cesser le doute à cet égard. Aidé des excellents renseignemens de M. H. Ternaux, don Eugenio de Ochoa a restitué à l'Amérique sa plus grande illustration littéraire. C'est bien au Mexique que Ruiz de Alarcon a pris naissance, dans la province de Tasco. Sa famille était originaire de la petite bourgade de Alarcon, qui fait partie du district de Cuença; mais là cessent tous les renseignemens biographiques fournis par la chroniqne religieuse de Baltasar de Medina.

On le voit par certains renseignemens puisés dans ses propres ouvrages, Juan Ruiz de Alarcon doit appartenir à la noblesse, et dans tous les cas, il a tout le ton d'un vrai gentılhomme espagnol. Tirait-il son origine de l'illustre famille dont le marquis de Trocifal nous a donné l'histoire? Ses ancêtres faisaient-ils partie de ces bandes aventureuses qui accompagnèrent les premiers conquistadores? c'est maintenant un fait qu'il est impossible de constater.

Dès les temps de la conquête, on voit les Alarcon se distinguer en Amérique, dans la guerre entreprise contre les Puelches et les Araucans. Ovalle fait mention d'un capitaine célèbre portant ce nom (1). Léon Pinello parle d'un

(1) D. Joannes Ruiz de Alarcon, mexici ut credo, apud occidentales indos natus, ex hispania oriundus, Comœdiarum autor.... ...., inter eos, qui classem hujus artis ducunt meo

Juan Ruiz de Alarcon, auquel il donne le titre de colonel, et qui aurait laissé une histoire manuscrite des guerres du Chili. Notre poète était-il son fils ou simplement son allié? Le champ ouvert aux conjectures est vaste, et il faut craindre de s'égarer. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que, si Juan Ruiz de Alarcon était né dans quelque bourgade inconnue de la province de Tasco, il dut venir faire ses études à Mexico même, où dès le XVIIe siècle, le prince de Esquillache avait fondé un collége pour les fils de Caciques et pour les jeunes Espagnols de distinction.

En 1622, nous voyons don Ruiz de Alarcon fixé en Europe, du moins c'est ce qu'indique le contrôle du Saint-Office, Quelques années plus tard, il est licencié, et en 1628, il occupe un emploi qui devait être assez lucratif ; il prend le titre de *Relator del real consejo de Indias*. Il vit dans la familiarité la plus complète avec certains courtisans. Tout cela peut faire supposer qu'il ne fut pas trop maltraité de la fortune et qu'il vécut dans une sorte d'aisance à l'abri de cette pauvreté poignante qui tua Cervantes et Camoens.

En 1628, Ruiz de Alarcon dédie son théâtre à don Ramiro Felipe de Guzman, duc de Medina de las Torres, et grand chancelier du conseil des Indes (1). A en juger par

judicio annumerandus, et vix uni aut alteri puritate dictionis, urbanitate que et copia atque inventione comparandus. (BIB. HISP. NOVA, t. I.

(1) Le théâtre complet d'Alarcon est fort rare à Paris, l'exemplaire de la Bibliothèque royale offre de nombreuses lacunes : on ne possède dans cet établissement que la première partie, et plusieurs pièces de la deuxième réunies au théâtre de Montalvan. 2 vol. in-4. C'est à un littérateur espagnol justement estimé, M. Salva, que je dois la communication des détails bibliographiques que l'on a joints ici,

le style de la dédicace, il reste avec ce seigneur de la cour de Philippe IV, dans les termes d'une amitié familière qui indique assez l'indépendance de son caractère, surtout si l'on fait abstraction des formes louangeuses du temps.

Felipe de Guzman fut donc le Mécène du poète, c'est le titre qu'il veut lui donner, et il a besoin, dit-il, de son recours contre les efforts de l'envie. Il ne paraît pas toutefois, que ses ennemis lui causassent des craintes bien vives ni de bien grands ennuis, tant il les traite cavalièrement. Autant il est courtois et affectueux avec le jeune seigneur, qu'il regarde comme un ami éclairé plutôt que comme un protecteur, autant il met de joviale arrogance dans ses paroles au *public vulgaire*, aux gens de la foule, comme il dit : « C'est à toi que je m'adresse, bête féroce; à la noblesse, ce n'est déjà plus nécessaire : elle parle

et qui peuvent servir de guides dans les travaux que l'on entreprendra par la suite. Comedias de don Juan Ruiz de Alarcon. Madrid, 1628, 2 vol. in-4. Ce recueil, qui se divise en deux parties, doit avoir quatre feuillets d'avertissements préliminaires, qui ne se rencontrent pas dans tous les exemplaires. Il comprend les huit pièces dont parle Nicolas Antonio. — Parte segonda de las comedias del licenciado don Juan Royz de Alarcon y Mendoça. Barcelona, Sebastien de Cormellas, 1634, in-4. Ce volume, beaucoup plus rare que le premier, comprend les douze pièces dont ne parle point Nicolas Antonio, et qu'il semble avoir ignorées. J'ajouterai, à ces renseignemens bibliographiques, qu'il serait possible qu'on pût se procurer certains documens sur les œuvres et la vie de ce poète, dans la Généalogie de la maison d'Alarcon, par le marquis de Trocifal, c'est du moins ce que pense un Portugais fort instruit. Toutes mes recherches, pour me procurer ce volume à Paris, ont été vaines.

mieux de moi que je ne saurais le faire. Voilà mes comédies, traite les comme tu as coutume d'agir, et non selon la justice ; elles te regardent avec mépris, sans terreur ; elles ont passé par les périls de tes forêts, et maintenant elles peuvent bien traverser les recoins secrets que tu habites. Si elles te déplaisent, je me réjouirai, ce sera une preuve qu'elle sont bonnes. S'il t'arrive d'en faire cas c'est qu'elles sont mauvaises, et l'argent qu'elles doivent te coûter me consolera. »

Est-ce orgueil de Castillan, est-ce humeur plaisante d'homme qui tient peu à la célébrité, certes nul poète dramatique de France ou d'Angleterre ne s'est adressé au public dans un langage si dédaigneux ; nul n'a employé avec lui ce ton hautain, si dégagé de toute crainte, et il faut bien l'avouer, ce style de gentilhomme ne semble guères avoir réussi à don Juan Ruiz de Alarcon. Nous le répétons, il fut apprécié de quelques esprits d'élite, mais ce fut un poète sans aucune popularité, et dès l'origine ses plus fervens admirateurs l'oublièrent. Honneur donc au noble Montalvan, c'est le seul parmi les contemporains, qui reconnaisse cet homme de génie et qui le signale à la postérité !

Un critique espagnol, qui a tenté d'apprécier le caractère poétique d'Alarcon, et qui l'a fait quelquefois assez heureusement, l'éditeur de la Collection générale qu'on publiait en 1826, vient à l'appui de ce que nous disons et avoue que don Juan Ruiz « est un de ces génies malheureux qui manquent toujours leur célébrité. » « Pendant son vivant, dit-il, on ne craignait pas de s'attribuer ses œuvres, après sa mort personne ne se le rappelle, si ce n'est quelques gens lettrés. » Il aurait pu ajouter que cette in-

justice, que cet oubli prévu ou dédaigné, ne donnèrent jamais d'âpreté aux expressions du poète, et qu'il sut prendre gaiement son parti, même contre les emprunts singuliers, que les illustres du temps lui faisaient. Douze ans après sa première boutade, il parle encore au public de Madrid de ce ton qu'on lui connaît. Il réclame d'une manière positive, mais sa parole est sans amertume, et le hasard la rend plaisante. « Qui que tu sois, dit-il, ou mécontent ou bien intentionné, sache que les comédies de ma première partie et les douze qui composent cette seconde, sont toutes de moi, quoique quelques unes soient devenues la parure d'autres Corneille. *Aunque algunas han sido plumas de otras Cornejas.*

Ici le rapprochement est bizarre sans doute, et toutefois nous n'avons rien ajouté. Cette gaieté toute proverbiale, si familière à la langue espagnole, contient, comme on le voit, une sorte de prophétie ; mais le poète n'a point su deviner, que la meilleure partie de sa gloire lui reviendrait un jour de celui qui lui emprunta (1).

Rojas et Lope de Vega se sont-ils attribué sciemment les pièces d'Alarcon? est-ce de leur propre aveu qu'on a mêlé dans leurs œuvres celles du poète méconnu? nous

(1) Le Menteur fut joué en 1642, et comme on l'a vu, la célébrité de Lope avait déjà éclipsé la faible renommée d'Alarcon ; il est possible cependant que notre auteur ait entendu parler du succès prodigieux qu'obtint l'imitation d'une de ses pièces en France. Le caractère qu'il montre, dans le petit nombre de lignes où il parle de lui, ne peut guères faire supposer qu'il ait été affecté d'une manière bien douloureuse de la méprise du grand Corneille : on voit qu'il prenait assez bien son parti sur les contrariétés de ce genre.

ne saurions le croire, mais le langage ironique du poète, peut faire soupçonner que telle était sa pensée.

« Le *Tisserand de Ségovie*, continue-t-il, *la Vérité douleuse*, *l'examen des maris*, et d'autres pièces son imprimées sous le nom de divers patrons : c'est la faute sans doute des imprimeurs, qui font à cet égard ce que bon leur semble, et non celle des auteurs auxquels ils les ont attribuées. Mais j'ai voulu déclarer tout ceci, bien plus pour leur honneur que pour le mien ; il n'est pas juste que leur renommée pâtisse des fautes de mon ignorance. »

La chose a été discutée depuis, les faits ont été éclaircis, il ne saurait rester de doute sur le véritable auteur de la *Verdad sospechosa* et du *Tisserand de Ségovie*. Et hâtons nous de le dire, les preuves les plus irréfragables, celles qui ne sauraient guères admettre de discussion, sont offertes par le style du poète, et surtout par cette noblesse d'expression qui semble partout le caractériser.

Les critiques nationaux l'avouent eux-mêmes, indépendamment de son originalité, ce qui distingue surtout Ruiz de Alarcon, c'est la forme du langage, c'est l'habileté du rhythme, et sous ce rapport, plusieurs d'entr'eux n'hésitent pas à lui offrir le premier rang, ajoutons-le, il le mérite ici par l'énergie de la conception (1).

Selon nous, un critique habile, a parfaitement apprécié le génie de Ruiz de Alarcon, en disant, que le trait saillant de son talent était l'héroïsme de la pensée, la magnanimité de la conception, et que si ses pièces sont souvent irrégulières, il idéalise merveilleusement l'honneur, le dévouement, le devoir, la loyauté chevaleresque, le sacrifice de soi-même, la force de l'âme.

(1) Repertorio Americano, t. IV, p. 94.

Si dans le théâtre de Ruiz de Alarcon, il est une pièce qui réunisse ces hautes qualités; s'il en est une qui complète pour ainsi dire par la poésie l'enseignement historique, que l'on doit chercher parmi les fragments empruntés aux vieux chroniqueurs et que nous avons rassemblés ici, c'est la pièce qui termine cet ouvrage.

Oui, c'est bien là *cette flamme africaine*, cette *vieille férocité des Celtibères*, cette *gravité sententieuse des Goths*, qui transige quelquefois avec Dieu, mais qui ne saurait transiger avec l'esprit de vengeance, et qui trouvera moyen de sanctifier sa haine si l'honneur le lui a commandé.

Nous l'avouerons franchement néanmoins, le *Tisserand de Ségovie* n'est pas un de ces drames qu'on puisse essayer de faire comprendre par l'analyse. Le génie ardent qui l'a conçu, qu'on a vu si hautain avec les âmes vulgaires, ce génie, il faut bien le dire, dédaigne aussi les lois poétiques qu'il n'a point façonnées. Il marche invariablement à son but; mais, c'est par bonds irréguliers; sa donnée est large et puissante, mais il l'affaiblit par les détails, car il méprise la vraisemblance. Malgré donc les émotions grandioses qu'il excite à un si haut degré, malgré ses indicibles beautés de situation, et cette énergie surhumaine, qui marque à jamais de son type le caractère de don Fernando, le *Tisserand* se refuse à un examen raisonné; c'est un drame tout rempli du plus haut intérêt, qui devait être admirable à la représentation; et cependant aujourd'hui la discussion lui serait mortelle.

Maintenant, une question se présente : cette bilogie est-elle née du même jet? a-t-elle jailli de la même inspiration? fut-elle soumise au public de Madrid à la même époque,

et avec ses deux divisions? nous ne le croyons pas. Et toutefois, les deux pièces ne sauraient être séparées; le volcan a bien eu deux éruptions, mais les ruisseaux de lave se sont confondus; disons mieux, si dans la seconde partie certains personnages mettent en oubli le mobile, qui d'abord les animait, si par un dédain des détails, et qui va à son génie, Alarcon semble en avoir oublié quelques autres, qui reparaissent sous d'autres noms, ce sont des circonstances bien peu importantes, aux yeux de celui qui lie si fortement la trame, mais à mon gré elles dénotent un travail secondaire, elles marquent par un faible indice, les deux phases de l'inspiration (1).

Quoi qu'il en soit, le caractère principal, celui qui grandit sans cesse et qui va toujours dominant, celui-là semble avoir été conçu de prime abord: la destinée du *Tisserand* a dû se révéler au cœur du poète, avant que rien ne fut écrit; Alarcon y dut mettre sa gloire, et s'il trouve quelque jour un digne interprète, c'est par lui qu'il la recouvrera.

(1) Qui ne reconnaîtra la parenté existant entre Bermudo et Chichon.

PREMIÈRE PARTIE.

PERSONNAGES.

Le roi don ALONSO.	THEODORA, suivante.
Don FERNANDO RAMIREZ.	MENCIA, suivante.
Don GARCERAN DE MOLINA.	PEDRO ALONZO, vieillard.
Le comte don JULIAN.	BERMUDO, domestique.
Le marquis SUERO PELAEZ.	EFRAÏN, Maure.
BELTRAN RAMIREZ.	MUSAF, Maure.
Dona MARIA LUXAM.	Un oïdor.
Dona ANA RAMIREZ.	Monteros. (1)
LEONOR, suivante.	Personnages muets.

(1) On désignait sous ce titre certains officiers du palais remplissant l'emploi de gardes de la porte, le mot *montero*, dans son acception habituelle, signifie veneur, homme chargé de conduire la chasse. On a conservé ici ce titre comme on se sert des mots alcade, alguazils, corregidor, etc. Les monteros du palais étaient gentilshommes.

LE TISSERAND DE SÉGOVIE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Une place de Madrid.)

On entend des voix derrière le théâtre; Efraïn et Musaf, vêtus comme des chrétiens, sortent en fuyant. Les monteros du palais les poursuivent l'épée nue.

LE ROI, DON BELTRAN, EFRAIN, MUSAF, GARDES.

LE ROI. — Je suis mort, Jésus.

DON BELTRAN. — Tuez les.

EFRAÏN. — Fuis.

DON BELTRAN. — Suivez les gardes.

MUSAF. — Il faut mourir et se taire, puisque notre dessein a mal tourné.

PREMIER MONTERO. — Ah ! traîtres !

EFRAÏN. — Musaf, pour plus de sûreté, laisse tomber le poignard et le pli renfermant nos lettres.

DEUXIÈME MONTERO. — Ils n'ont pas le vent pour eux. (*Ils s'éloignent ; arrive Beltran Ramirez.*)

DON BELTRAN. — Que de telles trahisons souillent la loyauté castillane !... d'où cela peut-il venir ? Oh ! mon bras, dans cette occasion vous m'avez prouvé que vous étiez vieux. — Qu'on les suive et que l'on sache ce que peuvent être ceux qui ont porté une main odieuse sur leur souverain, et qui ont osé approcher de son sein, un traître acier... Mais ce poignard leur est tombé des mains, et j'aperçois ici une lettre. — Ce sont les sacrilèges instrumens de ce crime. (*Il ramasse le poignard et la lettre, et il lit.*) Au marquis Suero Pelaez ; et en son absence... je suis en suspens..., au comte don Julian, son fils, notre ami !... Ceux qui méditaient une telle trahison et qui voulaient commettre une méchanceté si noire, portaient une lettre pour le comte ou pour le marquis ?... ici, sans aucun doute, il y a quelque mystère. Confiant en notre amitié, je veux satisfaire ma curiosité et voir qui a pu écrire une lettre semblable... Ici la si-

gnature d'Ayataf, roi de Tolède! Que Dieu me soit en aide! des chevaliers si bons chrétiens, correspondre avec les Maures! je les tiens pour traîtres et gens sans foi. Sans doute qu'en cette circonstance ils sont complices, la raison le dit, ils s'entendent avec les Maures : j'en perds la raison... Ah! chevaliers ingrats envers le maître le plus juste et le meilleur, envers un roi que le bronze et le marbre doivent rendre avec raison immortel; et une audace si barbare, une méchanceté si énorme, qu'on la regarderait encore comme une action vile, s'adressât-elle à un Denis, et comme une bassesse, fut-il question d'un Maxence... Le comte et le marquis devaient donc la commettre contre Dieu et contre les volontés du ciel! — C'est faux... je ne le crois pas, non, je ne le crois pas. Mais le marquis vient par ici, je veux garder la lettre et la déchirer... et toutefois comme un cœur noble est prompt à se créer des chimères, je dois lui en parler de cette lettre..., non que je pense que la trahison puisse venir du marquis... ce serait trouver des tâches au soleil.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, DON BELTRAN.

LE MARQUIS, (*à part*). — C'est aujourd'hui que mon projet se découvre. Ces officiers, craignant la mort, vont publier mes arrangemens et mes conventions avec Abeyfat. Voici l'alcaïde, il faut que je lui donne à entendre que je suis étranger à l'événement. Qu'est-ce, seigneur alcaïde ?

DON BELTRAN. — Seigneur marquis,... ceci vous regarde (*il lui remet la lettre*), et c'est à vous qu'elle est adressée ; examinez intérieurement ce que cela peut être, et répondez-vous à vous-même.

(Le marquis lit la suscription.)

LE MARQUIS. — Au marquis Suero Pelaez, et en son absence au comte... Ah ! ciel !

DON BELTRAN. — Regardez la signature maintenant.

LE MARQUIS (*bas*). — Ayataf, roi de Tolède : je suis perdu.

DON BELTRAN. — Quand les deux traîtres sont sortis en fuyant, ils ont laissé tomber ce poignard et ces

lettres ; c'étaient choses pesantes à cause de leur crime, et ils pensaient s'échapper plus légers. Je les ai ramassées, moi; pour couper court à tout, voyant que le paquet de lettres vous est adressé, je le laisse entre vos mains, afin que vous l'examiniez et que vous voyiez qu'en m'éloignant, je puis me dire pour l'amitié un nouveau Pythias, un homme de pierre pour le silence.

Le marquis. — Considérez, Beltran Ramirez, que me laisser si vite avec ces preuves de la trahison entre les mains, c'est dire que j'en suis coupable.

Don Beltran. — A Dieu ne plaise que je vous attribue de si barbares desseins, à vous surtout, qui êtes un miroir de loyauté et de vertu, ce serait tout au plus le fait du paysan le plus vil, qui ait chaussé l'Abarca dans les Asturies d'Oviedo, et qui ait manié l'épieu à deux bouts (1).

Le marquis. — Ceci vient des ennemis cachés, que me suscite la privauté du roi. Aux yeux de l'envie, la faveur est une injure manifeste, on veut ainsi me perdre auprès de son altesse, et obscurcir l'éclat de ma loyauté d'un voile épais, quand au contraire, l'astre qui donne la lumière du jour, et qui s'élève du sein d'un empyrée d'or et de

pourpre, n'est pas plus pur que la fidélité que je professe. A moi des lettres du Maure!... moi traiter avec lui?... Ah! cruels serpens qui, vous cachant entre les fleurs de la louange, distillez tout sanglans vos poisons pour l'envie; vous qui cherchez à souiller ainsi mon honneur! Je veux garder l'enveloppe avec la suscription, pour modérer quelquefois en la regardant, mes pensées hautaines, et ma superbe. — Ceci, me dirai-je, est ton joug envié. — Ceci est ton frein, ô faveur! Beltran, puisque le ciel vous a fait à la fois si parfait en vertus héroïques et en haut entendement, faites connaître que ceci n'est advenu que par la rigueur de l'envie, qui voudrait me renverser; défendez-moi, puisque je suis tout entier à vous. — Gardez ce poignard infâme, et ces papiers semblables à la toile de Déjanire, ils ne sont faits que pour souiller la vertu. Ah! c'est bien l'emblème de ce que nous ont montré les Grecs, quand ils nous ont peint Hercule embrasé, et donnant aux hommes un glorieux enseignement. Qu'ils disparaissent par le châtiment que vous leur imposerez, que ce soit votre feu qui les détruise, et que ma loyauté s'illustre encore par votre discrétion.

Don Beltran.—Marquis, ce qui est de mon of-

fice, je promets de le faire; pour vous, faites du vôtre ce qui convient, afin que nous soyons tous deux d'accord. Vous professez loyauté et valeur, ainsi que je le fais, vous regardez Alphonse comme l'image de Dieu, et le centre où viennent se réunir toutes les vertus ; en un mot, vous le tenez pour un roi saint, juste et droit, de cette sorte, en pensant ainsi, de nos âmes à tous deux, il ne saurait sortir que des pensées dignes d'un ange. Autrement, marquis, notre arrangement n'aurait enfanté qu'un monstre à deux visages, et à deux corps. (*Il sort.*)

Le marquis. — Qui a vu jamais plus grande confusion! ma trahison est découverte, que dois-je faire? je suis perdu... O misérable écrit qui a détruit tous mes stratagèmes, et qui a renversé tous mes désirs, je te mettrais en morceaux, je te déchirerais de mes dents! En mangeant chacune de tes lignes, puissé-je avaler du poison : ici, dans chaque lettre, la Thessalie m'envoie ses venins. (*Il déchire avec les dents le pli qui lui a été remis par don Beltran.*) Mon industrie m'abandonne. Je ne sais plus à quel dessein m'arrêter ; et encore si Beltran Ramirez oublie de garder le silence. Oh ! il n'y a plus d'Ephestion, et moi je ne puis être un

Alexandre! La vie, la faveur et l'honneur, je les veux conserver cependant, il faut que mon nom reste illustre en Castille, puisque la chose ne peut se passer à moins; oui, il faut poursuivre mes ruses, c'est bien là le dernier remède.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LE ROI ARRIVE SUIVI DU COMTE ET DES MONTEROS.

PREMIER MONTERO. — Le peuple vengeur, n'écoutant que sa terrible colère, ne nous a pas permis de les amener vivants.

LE ROI. — J'aurais su ainsi quel est le dessein sacrilége, quelle est la basse fureur qui conspire contre moi.

DEUXIÈME MONTERO.—Oui, ces deux hommes en un instant, et la chose est vraiment effrayante, ont été réduits en atômes; c'étaient des Maures déguisés, qui se croyaient en sûreté sous leurs vêtemens.

LE ROI. — C'étaient des Maures !...

PREMIER MONTERO. — Durant leur atroce supplice, ils ont avoué, en laissant échapper de grands cris, qu'ils étaient Maures; mais ils ont été de pierre pour déclarer leurs intentions.

LE MARQUIS, *à part*.—Que l'alcaïde pardonne, si cette ruse va à mon projet. (*Haut*) Sire!

LE ROI. — Marquis... ami sincère, vous n'avez point été témoin de cette action. J'étais dans ma chambre, et je pensais que la loyauté castillane. ainsi que l'antique valeur de cette ville en défendant la porte, quand la trahison inattendue, et à quelle je ne puis croire encore, m'a menacé: je vois sur ma poitrine deux poignards éclatans, je jette un cri, et courageux comme des lions, mes monteros accourent. Ces hommes féroces abandonnent l'exécution de leur projet; dans leur trouble ils cessent de m'attaquer. Ils essaient au contraire de sauver leur vie; ils fuient, mais on les poursuit jusqu'aux lieux où le peuple a pu les hâcher en pièces. Voyez, marquis, si cette trahison mérite châtiment.

LE MARQUIS. — Et qui s'y oppose?

LE ROI. — L'impossibilité de rien savoir.

LE MARQUIS. — Si vous vouliez.....

LE ROI.—Parlez.

Le marquis. — Si vous vouliez voir le fait prouvé... cependant quand il s'agit de choses si graves...

Le roi. — C'est dire, marquis, que tu connais le fait et que tu veux me le cacher. Parle, autrement je penserai que tu es un traître.

Le marquis. — La raison de cette action si basse, l'alcaïde pourra la dire ; quand on aura vu ce qu'il porte en son sein...

Le roi. — Que dis-tu ?

Le marquis.—Que Beltran Ramirez est un ami, mais que cependant les lois de l'amitié dérogent en votre présence, la vie des rois peut seule l'exiger.

Le roi. — Beltran Ramirez ourdir cette trahison !

Le marquis. — Son action déloyale paraîtra bientôt en son jour en y mettant quelque diligence.

Le roi. — Que Dieu me soit en aide ! qu'on l'amène en ma présence.

Le comte, *bas à son père*. — Seigneur, que voulez-vous faire?

Le marquis, *bas au comte*.—Je veux conserver nos deux existences, et la tienne la première.

Le roi. — Est-il possible que i'alcaïde soit un traître? Moi qui personnifiais en lui l'idée des

devoirs qu'impose cette monarchie sacrée. La chose semble impossible, mais l'ambition croît avec la faveur !...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ARRIVE BELTRAN RAMIREZ, SUIVI DES MONTEROS.

DON BELTRAN. — Sur moi des mains audacieuses ?

PREMIER MONTERO. — Son altesse.....

DON BELTRAN. — C'est excellent...

PREMIER MONTERO. — Seigneur...

DON BELTRAN.—Comment, rustres, vous commettez une telle grossièreté envers moi !

LE ROI. — Moins de colère, Beltran, avec mes monteros, c'est par eux que l'on commence à perdre le respect et la soumission qui se doivent au prince; qui s'attaque à eux, sachez-le bien, s'attaque à ma personne.

DON BELTRAN. — Ceci s'adresse-t-il à moi, seigneur ?

Le roi.—Qu'on voie ce qu'il porte caché dans son sein.

Don Beltran. — Ah ! je commence à soupçonner la traîtrise et le crime : le marquis a voulu faire retomber sur moi sa trahison. Mais la vérité divine est un esprit de lumière, qui rejaillit vers les astres, et quoique des nuages puissent l'éclipser, elle se dégage de l'horizon changeant, et doit remonter vers les cieux.

(On le déshabille et l'on trouve deux lettres et un poignard).

Premier montero. — Il avait ces deux lettres cachées dans son sein.

Deuxième montero. — Et ce poignard nu passé dans sa ceinture.

Don Beltran. — Rendre le mal pour le bien, la trahison l'a toujours fait.

Le roi. — Mes soupçons commencent à s'accroître, donnez-moi ces lettres.

Don Beltran. — Ainsi, ferai-je, mais sachez eigneur, que l'enveloppe et sa suscription c'est au marquis que je les ai remises, et bien que ces lettres se soient trouvées sur moi, qui suis plus pur que le soleil, leur suscription pourra faire connaître à qui elles étaient adressées ; ces deux lettres sont filles de l'avarice et de l'ambition. Ce sont, vous

dis-je, deux enfants trouvés, qu'on a rencontrés à ma porte. Un sein généreux et pur de tels astuces leur a donné asile, mais aussitôt ces enfants bâtards sont devenus de cruels aspics; audacieux, avides de sang, on les voit se tourner vers le cœur de celui qui les a recueillis. Peu importe après tout, car leur père est bien connu.

LE ROI. — Montre.

DON BELTRAN. — Elle n'ont plus leur suscription, elles se présentent sans foi et sans honneur, comme des lettres de Maures écrites à deux traîtres.

LE MARQUIS. — Alcaïde, c'est sans fondement que tu veux persuader son Altesse, et qu'en fardant la vérité, tu prétends cacher tes projets; il y a de la cruauté à vouloir persuader ainsi un roi, quand à ta honte, les deux lettres trouvées sur toi doivent te démentir. Elles te diront à toi-même ce qu'elles sont, car c'est avec douleur que je le répète; elles ont été écrites à deux traîtres, et ces deux traîtres sont Beltran et Fernando.

DON BELTRAN.—Marquis, c'est vous qui devez le savoir.

LE MARQUIS. — Je parle ici pour la vérité. Vous êtes père, et vous avez un fils.

Don Beltran. — Oui, en effet, nous sommes deux contre deux.

Le marquis. — Les lettres cachées dans votre sein, je n'en parle pas.

Don Beltran. — J'aurais bien pu pour ne me point trouver en cette position, les dévorer ces deux lettres, comme quelqu'un a fait du pli qui les contenait.

Le roi. — C'est assez, ma prudence et ma raison se révoltent déjà. Ne suffit-il pas d'avoir commis la trahison, sans se défendre par elle?

Don Beltran. — Je suis loyal... je suis...

Le roi. — C'est assez...

Don Beltran. — Non ce n'est pas assez..... quand on veut souiller mon honneur, qu'un traître veut me confondre et m'anéantir.

Le roi. — Y a-t-il une plus grande audace!

Le marquis. — Le traître, c'est celui qui l'est.

Don Beltran. — Le marquis ne peut mieux dire.

Le marquis. — Mon projet a réussi.

Le roi, *lit.* — « Ami et notre obligé, que notre grand prophète vous élève. Je vous envoie deux alcaïdes choisis entre ceux de mon royaume, pour l'exécution de ce qui a été convenu; ils trou-

veront l'occasion que nous avons en désir, parce que jamais ils ne l'ont craint. Le tyran une fois mort, et me trouvant secouru de votre bras, j'obtiendrai l'empire de la Castille, car notre pouvoir vient du Dieu suprême, puisse-t-il vous garder. Tolède, le second de la lune de mars. »

(Il lit la seconde lettre.)

« Fils d'un si illustre père, qu'Allah t'élève au poste que tu désires. Des alcaïdes sont porteurs de cette lettre, l'armée est prévenue, et Mahomet t'assure cette monarchie. Tolède, dans la demi-lune de mars.

» Ayataf, roi de Tolède. »

Le roi. — Marquis, malgré ce que je viens de lire, je ne puis croire encore à une si grande perversité ; mais la cause est jugée et je n'ai plus rien à voir. Ah ! la trahison trouve ainsi place chez un noble et chez un chrétien. Voir qu'il s'oblige à devenir criminel, et que doublement sans foi, il vende sa patrie et donne la mort à son souverain ! non cela ne peut-être... et cependant la raison est démentie par un ingrat ; il n'a pas craint d'être infidèle à ma faveur ; barbare envers moi, il a essayé d'être un autre satan ; dans son orgueil et sa

folie, cet arrogant, ce traître veut défaire celui qui l'a fait, sans se rappeler qu'il est sa créature. Si cette trahison reçoit son châtiment, il y aura en ma justice un autre archange Michel, qui lui dira : Quoi vous voulez vous égaler au roi? Celui qui pour son malheur est devenu un homme sans honneur, sans foi et sans loyauté, verra que si un geste l'avait élevé un autre geste peut l'anéantir. Conduisez-le à une tour du palais.

DON BELTRAN. — Seigneur...

LE ROI. — Tais-toi, car ta bouche ne s'est ouverte que pour proférer la méchanceté la plus énorme.

DON BELTRAN. — Mon innocence et ma loyauté rétabliront ma réputation.

LE ROI. — Et comment, misérable, cela pourrait-il être, si les cautions que tu présentes sont les témoins de ta trahison, lors même que tu essaies de te disculper. Emmenez-le.

DON BELTRAN *au roi*. — Je marche innocent à la mort que tu me donnes, mais cette parole vient du marquis, et c'est à elle que je réponds, j'occupe ici sa place. Je suis l'écho qui proclame son crime, et si je pèche en te répondant, c'est que je vois la rigueur de l'échange ; car par une épou-

vantable sévérité, en lui tu disculpes la faute et tu me chaties de la représenter. (*On l'emmène.*)

Le marquis. — C'est assez, il voudrait se décharger sur moi de sa trahison.

Le roi. — Marquis, vous vivez en ma faveur, quand cet insensé va mourir. Aujourd'hui votre vertu se revêt de toute la majesté castillane ; semblable au phénix que vous effacez et qui renaît plus brillant à son aurore, vous vous revêtez d'or et de pourpre.

Le marquis. — Permettez que je baise vos pieds.

Le roi. — Que le comte prenne tous mes gardes et tous mes monteros, et qu'il se rende à l'habitation du misérable qui répondait ainsi à mon affection ; qu'on m'apporte à l'instant ses papiers, ses lettres les plus secrètes, tout ce qui prouvera enfin les menées de sa trahison. Qu'on fouille avec zèle les coffres les plus cachés. Que ses biens soient confisqués avec la rigueur qui lui est due. Qu'on fasse prisonniers sa fille et ses serviteurs, pour que je demeure enfin complétement informé.

Le comte. — Je vais exécuter, seigneur, ce que m'ordonne votre altesse, avec tant de justice.

Le roi. — Et avec bienveillance...

Le marquis. — Permettez à tous deux, que nous baisions vos pieds.

Le roi. — La vie, marquis, je vous la dois comme Beltran me doit la tête. (*Il s'en va.*)

Le comte. — Le roi s'éloigne bien disposé.

Le marquis. — Et maintenant il importe que cette trahison s'étaye de preuves nouvelles ; durant la réclusion qui ternit déjà l'honneur de l'alcaïde, puisqu'on ignore le traité que nous avons fait avec le Maure, nous pouvons le perdre au moyen des autres lettres qui nous ont été écrites.

Le comte. — On pourra les montrer, d'autant mieux que pour plus de sûreté, nous avons eu soin que le Maure, qui les écrivait, ne nommât ni comte, ni marquis.

Le marquis. — Oui, ces lettres constateront la chose, emporte-les donc, pour que réunies là-bas, on les remette au roi, et que sa grandeur s'en irrite davantage.

Le comte. — Ici tout artifice n'est qu'adresse.

Le marquis. — Si mon industrie me réussit, ce qui est seigneurie aujourd'hui en toi, demain deviendra altesse. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE V.

(La scène représente une des salles de la maison de don Beltran.)

BERMUDO, VÊTU EN SOLDAT, LEONOR.

BERMUDO. — Nous nous verrons plus à l'aise. Maintenant il faut que je parle à madame.

LEONOR. — Ah ! Bermudo, que tu viens à propos, et que mon amour en reçoit une douceur extrême.

BERMUDO. — En tes ardeurs, tu montres quelques goût... Mais où est madame ?

LÉONOR. — Elle fait sa toilette ; mais justement elle t'a entendu.

(Arrivent dona Ana et Mencia.)

DONA ANA. — Ce serait mal à moi de ne point paraître pour te voir.

BERMUDO. — Donnez-moi, senora, votre main.

DONA ANA. — Bermudo, mon frère arrive-t-il ?

BERMUDO. — En vainqueur courageux et magnifique : plus de cent Maures et Maurisques l'accompagnent, bien que vous ignoriez sa victoire ; c'est une riche tapisserie.

Dona Ana. — Et quand entrera-t-il dans Madrid?

Bermudo. — Demain.

Leonor. — Ce sera un grand jour.

Bermudo. — C'est ainsi que le Cid en sa majesté, avait coutume d'entrer à Burgos ; la cour aura à admirer la dépouille de bien des barbares.

Dona Ana. — Tant de beaux yeux, j'en ai peur, feront de lui un paon.

Bermudo. — C'est demain qu'a lieu le triomphe; l'illustre seigneur est accompagné de don Garceran de Molina, chevalier qu'il aime, et que le roi d'Aragon avait envoyé pour assister à cette journée, comme chef de ses bannières.

Dona Ana. — Léonor, suis-je bien coiffée ?

Léonor. — Si bien qu'on dirait le soleil !...

Bermudo. — Et l'alcaïde mon seigneur ?

Dona Ana. — Rarement il vient du palais à notre maison, mais ceci est une preuve de la privauté dont il jouit, et de sa faveur.

Bermudo. — Oui, c'est bien ainsi qu'on arrive à jouir de la privauté quand elle s'obtient ; mais selon moi, la privauté la plus avantageuse ce serait de pouvoir se priver des privautés de la faveur.

Dona Ana. — Tu dis fort bien ; qu'on approche ce miroir... Mon père est bien vieux pour un si grand souci.

Bermudo. — Laissez jouir la Castille d'un favori si généreux... celui qui emploie la faveur en homme libéral, tôt ou tard on l'abat ou on l'humilie.

(Grand bruit venant de l'intérieur.)

Dona Ana. — Qui cause ce fracas épouvantable, Mencia, et une rumeur si peu accoutumée ?

Mencia, *regardant à la fenêtre.* — Je n'ose m'aventurer à vous dire ce qui arrive.

Dona Ana. — Que dis-tu ?

Mencia. — Hélas ! mon Dieu !

Dona Ana. — Qui te tient en suspens ?

Mencia. — La grande allée, les deux cours et les vestibules de notre maison sont remplis de gens ; ils ont renversé les domestiques, et ils osent monter jusqu'ici.

Dona Ana. — Des armes chez moi ! du tapage ici ! ici des soldats ! Donnez-moi cet épieu.

(On lui remet un épieu. Le comte et ses gens arrivent.)

Le comte. — Écartez ces portières et entrez,

Mencia. — Seigneur, considérez...

Le comte. — Eloignez-vous ; que la porte vole en éclats.

Léonor. — Se peut-il qu'il y ait dans Madrid quelqu'un qui ose offenser Beltran Ramirez !

Le comte. — Oui, entrez.

Dona Ana. — Arrêtez, il y a en ces lieux une majesté qui les défend.

Le comte. — Qui êtes-vous, prodige de beauté? Est-ce Junon, ou cette ingrate Léda, qui se jouait de Jupiter, sous son plumage argenté. Êtes-vous Diane, se défendant, en sa retraite, avec un épieu ? Peut-être n'êtes-vous qu'une illusion en la vie, et revenez-vous d'un autre monde ? Oh ! je le comprends maintenant à ton aspect déterminé, tu es l'ange qui garde ce paradis.

Dona Ana. — Je ne suis ni Junon, ni Pallas, ni Diane, ni Vénus, ni Léda, mais je suis bien dona Ana Ramirez de Vargas ; et les actions généreuses, aussi les vertus que je conserve en moi, valent bien la gloire et la valeur de toutes celles que vous avez nommées. C'est pourquoi, seigneur comte, faites que ces gens retournent sur leurs pas; ou je leur montrerai quel est le respect qu'on doit à cette habitation. Vous, avec cette foule ! vous, avec des armes ! vous ici, avec des rigueurs hau-

taines ! vous, osant violer cette enceinte ! vous, brisant ces portes ! Savez-vous qui demeure ici ?... c'est un homme riche avant tout de ses hauts faits; c'est l'alcaïde de Madrid; c'est le gardien suprême de ces lieux. Ignorez-vous que son nom est comme celui d'un Dieu, et que ces marbres, ainsi que ce bronze représentent une autorité qu'on vénère. Éloignez-vous, et ordonnez que cette foule audacieuse encore en désordre, obéisse au signe de cet épieu.

Le comte. — Poursuivez, votre beauté augmente avec votre fureur ; la colère répand sur l'albâtre de votre teint un déluge de roses, vous devenez un astre éclatant, et, c'est quand vos regards jettent ces rayons qui foudroient les âmes, que votre beauté se montre tout entière ; elle se surpasse alors elle-même ; l'indignation l'oblige à se montrer.

Dona Ana. — Seigneur comte, en voilà assez; ce n'est point l'occasion de débiter de tels complimens; prévenez avec sagesse et prudence, tous ceux qui sont venus à votre suite, qu'ils soient réservés ici, et qu'ils retournent sur leurs pas, ou vive Dieu ! cet épieu les fera sortir avec si grande prestesse, que les uns rouleront sur les autres; ils

auront quelque peine, je vous jure, à atteindre l'espace qui sépare ce vestibule de la porte.

LE COMTE. — C'est fort bien, mais ceux qui sont venus avec moi doivent y rester, si ce n'est pour vérifier des trahisons, du moins pour qualifier ce qu'on soupçonne.

DONA ANA. — Cette habitation est l'asile de la loyauté, et il suffit qu'un Vargas en soit garant par sa noblesse.

LE COMTE. — Un Vargas, c'est moins que rien. Son arrogance est éteinte, et sa superbe humiliée; il est prisonnier comme traître.

DONA ANA. — Qui le dit ou le pense est un imposteur.

LE COMTE. — Son altesse est celui qui le pense, et son altesse m'ordonne, par ce mandat, d'arrêter sur le champ vos serviteurs; vous-même vous êtes prisonnière. Faites donc par votre conduite et par votre prudence, que vous méritiez, ingrate, l'amour de celui dont vous dédaignez la tendresse.

DONA ANA. — Mon père prisonnier!

LE COMTE. — Et prisonnier pour trahison.

DONA ANA. — Retiens ta langue, va, c'est comme si tu voulais obscurcir le soleil, et il a honte de ta présence. Beltran Ramirez de Vargas un

traître ! des soupçons de trahison sur un Vargas ! Chez un Vargas quelque chose qui s'éloigne de la loyauté ! L'envie et la renommée en ont menti, et ceux qui se lèvent contre lui mentent.

Le comte. — Que ce soit vérité ou mensonge, votre père est prisonnier, ainsi que vous. Excusez-moi maintenant, si avec votre permission, nous dressons un état de tout se qui se voit dans vos appartemens, et de tout ce qui peut y être caché ; nous ne pouvons pas même en excepter le plus petit billet doux que renferment les tiroirs de ces riches écritoires (*A sa suite*) : Entrez.

Dona Ana. — Je vous en donne la permission.

Un domestique. — Quelle belle femme !

Le comte. — J'en ferai ma foi mon profit, puisque l'occasion l'offre à mes désirs.

Le domestique. — Et vous la laissez pleurer, seigneur ! (*Ils entrent.*)

Dona Ana. — Ah ! dans de si graves ennuis la douleur est permise !.. et les larmes amères, qui s'échappent de mes yeux, demandent la mort; oui, chacune de ces larmes, c'est une goute du sang de mon cœur ; il faut que la Castille sache qu'en cette immense douleur mes larmes viennent d'une

âme en deuil. Mon père prisonnier ! ! ! et prisonnier comme traître, et sans foi ! Alphonse irrité contre lui ! un si honteux soupçon s'attaquant à un cœur si loyal!!!... j'en deviens folle, j'en perds la raison. Hélas ! Bermudo,... hélas ! mes amies, Beltran Ramirez un traître !!...

Bermudo. — Cessez votre deuil, le soleil n'est pas plus pur.

Dona Ana. — J'ai perdu mon père et l'honneur, j'ai perdu mon appui ; pourras-tu sortir du moins Bermudo, afin de prévenir mon frère?

Bermudo. — Je tromperai le tyran, et je m'échapperai au milieu des soldats.

Léonor. — J'en doute.

Bermudo. — L'adresse peut beaucoup.

Dona Ana. — Ah ! jour malheureux ! hélas ! mes amis, je l'ai bien redouté.

(Arrive le comte et tous ses serviteurs avec deux coffrets pleins de lettres.)

Le comte. — Qu'on l'emmène dans cette salle.

Un domestique, *à dona Ana.* — Le comte vous assigne cette prison.

Dona Ana. — J'y trouverai aussi ma sépulture.

Le comte. — Si vous en êtes la Daphnée, senora, j'en serai le Jupiter.

Dona Ana. — Vile fortune ! qu'est-ce que tout cela ?

Le comte, *à part*. — J'ai déjà glissé parmi les lettres celles du Maure.

Un domestique, *à dona Ana*. — Entrez.

Dona Ana. — Sans mes femmes!

Le comte. — Elles subiront leur prison à part.

Dona Ana. — O ciel ! donnez-moi de la résignation.

Le comte. — Votre résistance ne serait qu'une barbarie.

Dona Ana. — Va, tu essaies une chose impossible, dans la mort ou dans le triomphe, je serai toujours une Vargas.

Le comte, *à part*. — Je te verrai, bientôt, plus à loisir. Retournons au palais.

Bermudo. — Diable, au palais ! ma foi j'espère me voir à la cour avec une place de soldat ou de montero.

SCÈNE VI.

LE ROI, LE MARQUIS, UN OIDOR.

L'OÏDOR. — Les décharges sont insensées, elles contredisent ou elles rendent plus forte la principale accusation.

LE MARQUIS. — Les lettres l'indiquent assez.

LE ROI. — Mais, que dit-il en ses aveux ?

L'OÏDOR. — Il dit, qu'il est vrai que votre Altesse a vu les lettres et le poignard, preuves de cette basse cruauté, mais qu'il est noble et loyal.

LE ROI. — Il en donne des preuves de sa noblesse !

L'OÏDOR. — Il dit que le comte et le marquis sont les traîtres, et il demande qu'on lui accorde quelque moyen de le prouver.

LE MARQUIS. — Mais on demande aussi à votre Altesse, qui est le Dieu de la Castille, la justice et la vérité, sire... examinez la félonie, et qu'on n'offense pas plus long-temps, à cause d'un traître, la noblesse de la Galice.

LE ROI. — Marquis, je suis satisfait de votre amour et de votre loyauté.

Le marquis. — Permettez que je baise vos pieds.

(Il s'agenouille.)

Le roi. — Levez-vous.

L'oïdor. — D'ailleurs, le poignard et les lettres trouvés sur lui nous prouvent la vérité.

(Le comte arrive, et des domestiques apportent les coffrets pleins de lettres, ils sont recouverts d'une étoffe de soie.)

Le comte. — J'ai déjà accompli la mission que j'avais reçue de votre loi souveraine, j'ai visité les coffres et les écritoires, j'ai tout confisqué. Dona Ana est prisonnière, et j'apporte ici les lettres que j'ai trouvées parmi les papiers.

(On prend les lettres, et l'oïdor lit.)

Le roi. — Marquis, la première qui me tombe sous la main est une lettre du roi Maure.

L'oïdor *lit.* — « Ma grandeur et ma gloire augmenteront avec ton aide. » Celle-ci est également du Maure.

Le marquis. — Quelle plus claire information faut-il ?

Le roi *lit.* — « Ben Alud et Aberraman... »

L'oïdor *lit.* — « Si vous ne saisissez l'occasion... »

Le roi. — Que tout ceci reste secret.

L'oïdor. — Ces lettres, au contraire, doivent publier votre grandeur.

Le roi. — Y eut-il jamais méchanceté plus énorme !

L'oïdor. — Je tombe de mon haut.

Le marquis. — Que ceci, seigneur, ne vous étonne pas.

L'oïdor. — Elles sont toutes d'Ayataf, roi de Tolède.

Le roi. — Eh bien ! celui-ci a joint au nom de Vargas le titre de traître.

Un domestique. — Le brave don Fernando Ramirez arrive triomphant, sire, à la tête de vos bannières, car il revient vainqueur.

Le roi. — Ah ! le traître ! venez, je veux qu'on l'arrête dans le palais même, après que je l'aurai écouté, en m'armant de toute ma sévérité.

Le marquis. — Mon injure ne souffre point de retard.

Le roi. — Jugez d'abord la mienne..., que le comte aille le recevoir, afin que personne ne puisse lui apprendre ce qui est arrivé à son père.

Le marquis. — Bien peu de gens savent qu'il est déjà prisonnier.

Le roi. — Que Dieu humilie ce Nembrod. Mais que vous semble de tout cela?

L'oïdor. — Seigneur, je n'aurais jamais cru à une telle entreprise de sa part.

Le roi. — Voilà donc sa foi, voilà donc son amour! Ah! l'homme loyal ne vit vraiment que ce que veut un traître.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

(Une place de Madrid.)

Don FERNANDO, il arrive tenant son baton de commandement, don GARCERAN.

Fernando. — Enfin, Garceran, nous approchons du moment de la récompense. Ces tours que nous apercevons, et qui bravent les hauteurs où brillent les étoiles, semblent avoir inscrite à leur sommet, en caractères de diamans, la majesté qu'elles en reçoivent: Ceci est le palais... au milieu des rayons d'une faible lumière, il brille comme la couronne de cette colline, et ce n'est qu'en raison

de sa majesté qu'on peut nommer le frais Mançanares un fleuve.

GARCERAN. — La vue de Madrid est superbe de ce côté.

FERNANDO. — Voici une troupe de gens qui viennent à votre rencontre.

GARCERAN. — Ce sont des félicitations...

FERNANDO. — Ne penses-tu pas intérieurement à la gloire dont le roi doit honorer nos victoires? Il me semble que j'arrive devant lui, que le glorieux Alphonse me reçoit avec grandeur et bienveillance, et que mon père, plein de joie, me prépare mille embrassemens, et mille félicitations ; il ouvre déjà ses bras à ma tendresse. Ah ! ce sont d'heureuses peines que celles qui valent tant de reconnaissance et de satisfaction.

(Entre Bermudo.)

BERMUDO, *à part.* — Si on lui cache l'événement, il tombera entre les mains du roi, qui est tout disposé à l'injustice. Je veux aller le prévenir... mais voici le comte.

(Arrive le comte suivi des gardes.)

LE COMTE, *à part.* — Il sera bon que je l'embrasse. (*Haut.*) Que je sois le premier, Fernando,

au milieu d'un si grand succès et d'un si grand bonheur, à vous dire la part que je prends à votre gloire.

Fernando. — Toujours votre seigneurie se hâte de me faire honneur.

Bermudo, *voulant se faire écouter de don Fernando.* — Seigneur...

Le comte. — C'est ma bonne fortune...

Fernando, *à Bermudo.* — En voilà assez, sot, que tu es.

Le comte. — Seigneur, je m'honore et me félicite d'être tout à vous.

Fernando. — Connaissez-vous le baron del Moro Espanto?

(Il lui présente don Garceran.)

Le comte. — Je sais tout ce que nous devons à l'Aragon.

Bermudo. — Je le préviens par mes signes, et il ne veut pas m'écouter.

Fernando, *à Bermudo.* — Deviens-tu fou?

Bermudo, *à part.*—Tu l'es bien davantage, toi, qui t'abandonnes à la mer, et qui t'y jettes sans précaution. Voyez, je lui parle cependant de la main.

Fernando. — Tu perds la tête.

Bermudo. — Non, par ma foi.

Fernando. — Vas-t-en, animal.

Le comte. — Je reçois toujours de vous, Fernando, quelques courtoisies ou quelques faveurs.

Fernando. — Je ne vis que sous votre appui ; baron, vous voyez ici un des plus grands amis que j'aie.

Le comte, *à part*. — Oh ! s'il savait !

Bermudo. — Ma foi, étant son serviteur, je dois songer à prendre mes précautions.

Le comte. — Disposez de moi.

Bermudo, *à part*. — Je n'ai trouvé aucun moyen de le prévenir, et je n'ai pu, mon Dieu, lui donner aucun avis. Voilà qu'il entre dans le palais, autant vaut dire en prison.

Le comte. — Notre stratagème aura le plus heureux effet.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE ROI, LE MARQUIS, HALLEBARDIERS.

UNE VOIX DE L'INTÉRIEUR. — Place.

FERNANDO. — Garceran, voici son Altesse qui arrive.

(Entrent le roi et le marquis.)

C'est aux pieds de mon souverain, que je mets ces dépouilles d'un corps d'armée détruit et vaincu, par un bras qui lui appartient.

LE ROI. — Fernando, vous arrivez à propos.

(Il se dispose à s'éloigner.)

FERNANDO. — Et vous rentrez sans m'entendre !

LE ROI. — Je tiens déjà pour certain ce que vous voulez me dire.

FERNANDO. — Mais, écoutez du moins le récit de ma glorieuse entreprise; une si grande victoire n'est point à cacher, et bien que j'ose beaucoup en agissant ainsi, excusez moi si je vous retiens.

LE ROI. — Je vous écoute.

FERNANDO. — J'arrivai avec Garceran, que

vous voyez ici, dans le lieu où le Tage aux ondes argentées commence à séparer l'Espagne de la belle Extramadure portugaise. L'Orient était de pourpre, et le soleil, en mêlant ses rayons à l'incarnat et à la blancheur des nuées, s'en allait formant des armées mensongères que la troupe audacieuse des Maures imite dans leur éclat. Les Carquois et les Almalafas se détachaient sur l'ombre, et la couleur de ces manteaux rappelait le chatoiement des riches étoffes aux reflets changeans; on eut dit la livrée d'avril, quand il se noie parmi les fleurs. Tous ces turbans abandonnés au vent, qui reflétaient les splendeurs naissantes du soleil, ressemblaient à un océan argenté, roulant d'innombrables flots d'écume; au ciel ce n'étaient que riches aigrettes. Enfin, nous découvrons complétement l'escadron des barbares, à moitié sur ses gardes; il paraît dans le lointain, sur le revers de la montagne, et l'on dirait d'un jardin chargé de fleurs, qui couronne la cité de Minho: Nos clairons, qui répondaient aux sons de leurs douces xabedas, cessent, car, toute l'entreprise devant se réduire à un combat singulier, le Maure me convie à la bataille. J'accepte le défi, je m'élance à la lutte, et j'attends mon rival sur un andaloux,

prompt comme la foudre, ardent comme le feu; tantôt c'est un dard, tantôt une nuée orageuse, et le camp ébloui, croit voir un nouvel hypogrife; quelquefois on dirait de la comète qui s'élance vers le soleil, et qui va l'éclipser; ou de l'oiseau qui sait vaincre les vents. Des raies d'argent parsemées de points dorés se croisaient sur sa peau tigrée, comme il arrive au taureau superbe qui parcourt un champ de fleurs; sa queue se détachait, agile comme un serpent, et quand elle reflétait les rayons du soleil dont elle était l'honneur, il semblait voir un ruisseau aux reflets changeans; l'argent n'a pas plus d'éclat que sa crinière; son poitrail, c'était un mont superbe, et la nature s'était épuisée à former sa tête où brille un œil étincelant comme le diamant. Se cabrait-il dans sa légèreté, arrogant, superbe, il semblait se rire des vents, et les vents eux-mêmes étaient jaloux de son ardeur. Enfin, le Maure arrive, bondissant au son de la rumeur militaire, et suivant le mouvement cadencé d'une cavale de la Grèce, albâtre animé, vous eussiez dit d'un cygne qui navigue vers le soleil à travers les nuées qu'il dédaigne. Avec sa blancheur égale à la blancheur du jasmin, la puissante cavale à la crinière épaisse, au port svelte et

dégagé, aux flancs larges, à la croupe prodigieuse, semblait un mont de neige, doré par le soleil ; ses yeux sont de flamme ; au milieu des flots d'écume blanchissante, sa bouche superbe boit des nuées d'étoiles semblables à ces larmes précieuses du ciel, qui scintillent dans l'île de Ceylan : chacun de ses mouvemens donne une admiration nouvelle ; en un mot, c'était une vraie perle. Le signal du combat se fait entendre, et comme deux bêtes indomptées les deux fiers animaux se regardent ; sveltes et légers, ils s'enorgueillissent sous la main qui les domine, tandis que leur poitrail est baigné d'écume. Pendant ce temps, les lances éclatantes vibrant toutes deux au soleil, sont brisées sans compassion, c'est sans pitié qu'elles volent en éclats dans les airs ; les deux fers ont traversé nos targes. Nous saisissons nos glaives étincelans, et sans vous arrêter, sire, à de plus longs discours, nous étions là comme deux cyclopes terribles. — Je suis, dit-il, Alcatar. — Et moi je suis Vargas, lui répondis-je avec orgueil. Et nous nous attaquons avec tant de légèreté et de terreur pour ceux qui nous contemplent, qu'on eut dit deux fils du soleil emportés par leurs chevaux. — Je cherche le Maure à terre, je l'attaque et le frappe avec

une telle furie, que la mort elle-même ne reconnaît plus son ouvrage, bien qu'il gîsse éteint et sanglant. La rumeur court, la troupe s'étonne, elle vient d'entendre dire que son général lui manque; et quand elle attaque la nôtre, elle se montre pleine de deuil et de confusion. On les reçoit, ces Maures, avec allégresse, et plus leur deuil est grand, plus ma victoire réveille l'espoir en mon cœur. Garceran, qui commandait à mes côtés, a illustré la noblesse de son écusson. Le Maure s'est soumis enfin, et je me présente à vos yeux, chargé de ses dépouilles et de nos trophées. Caceres est à vous; Truxillo est à vous; Alcantara, Corin et Calisteo vous appartiennent, sans que le moindre château y reste aux Maures; et que l'ennemi puisse s'enorgueillir d'y conserver quelque marque de domination.

Le roi. — Si vous travaillez bien, vous savez encore mieux le dire.

Fernando. —C'est que j'ai fait plus encore que je ne dis.

Le roi. — Je le crois, mais arrêtez-vous en voyant ce miroir unique et rare, et contemplez vous-y, quoiqu'il ne soit pas bien clair.

(Il s'éloigne et on découvre don Beltran décapité).

Fernando. — Dieu me soit en aide !.... (*Il tombe évanoui.*)

Garceran.—Don Fernando... Il est tombé privé de sentiment ; que son malheur m'attendrit.

Fernando, *en se relevant.*—Et le ciel souffre de telles rigueurs !

Garceran. — Songez-y, le soleil a honte que vous pleuriez.

Fernando. — Mon amour l'emporte, et dans un deuil si profond, mes yeux, vous pouvez bien pleurer sans qu'il demeure quelque honte. O pur miroir de loyauté ! laissez-moi me contempler en vous, et que je vous admire davantage en songeant à leur bassesse. Être généreux, qui a pu vous traiter ainsi pour le châtiment de tous les deux? Mais hélas ! le roi qui vous connaissait, vous a brisé par envie, et je ne devais plus vous revoir!!!...Toi vers lequel aspirait mon cœur, est-ce ainsi que tu me reçois ? Oh qui t'a mis ce collier sanglant? Non, la trahison ne pouvait point s'accomplir en présence d'une telle bravoure et d'un tel surveillant ; le sort lui a été fatal. Ah! ce sont bien là les œuvres de l'envie, un tel joyau court toujours péril dans le palais des rois.

Bermudo. — Fuyez seigneur, ils viennent tous pour s'emparer de vous.

Fernando. — Insensé, l'honneur vaut-il si peu ! sa vraie récompense, c'est la mort.

(Arrivent le marquis et des gardes.)

Le comte. — Saisissez-vous de lui.

Fernando. — Misérables ! me laisser prendre ainsi !...

Garceran. — Je suis tout entier à toi.

(Ils se défendent.)

Le marquis. — Quelle invincible résistance !

Fernando. — L'innocence combat en moi, et c'est elle qui doit me défendre.

(Il met les gardes en fuite.)

SECONDE JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Une tour du palais.)

Entrent don Fernando, Garceran et Bermudo ; ils sont au sommet de la tour, au bas on voit le marquis, le comte, des gardes armées de hallebardes, et qui tentent de placer des échelles ; des maçons.

LE MARQUIS. — Renversez la tour.

FERNANDO. — Ton unique désir, déloyal marquis, c'est de me faire succomber, mais ta pensée ne s'accomplira point.

LE COMTE. — C'est ce que tu verras bientôt.

FERNANDO. — Traître, monte donc pour me tuer.

LE MARQUIS. — Renversez la tour, pierre à pierre.

Fernando. — Tout le monde peut se réunir pour exciter ma colère, saint Martin vient à mon secours. Voici des briques et des pierres, et j'ai la moitié d'une tour pour me défendre.

(Il leur lance des débris.

Le comte. — Venez avec vos piques.

Bermudo, *jetant des pierres.* — Ce sont les divines reliques du saint.

Le comte. — Il lui est impossible d'échapper.

Fernando. — En attendant reçois cette brique.

(Il le vise.

Le comte. — Cet homme est invincible.

Fernando. — Des débris et des pierres, Bermudo.

Le comte. — Je suis surpris de sa valeur.

Bermudo. — Il y a ici de la brique, chiens.

Fernando. — Cette brique là est-elle solide ou non? Des pierres, Bermudo.

Bermudo. — Oui, chien, il y a ici de la brique et du moellon, et tout cela n'est pas tendre.

Le comte. — Cet homme doit être de bronze, car depuis trois jours que ces gens le tiennent assiégé il n'a rien perdu de sa valeur.

Fernando. — As-tu envie de soumettre l'alca-

car du soleil, quand il brille de tout son éclat? Des pierres, Bermudo.

Bermudo. — Belles bagatelles!

Fernando. — Où est Garceran?

Bermudo. — Il est aux portes, et il s'y montre comme un Cid valeureux.

Le marquis. — Mettez le feu à la tour, et que les soldats l'enlèvent d'assaut, en s'élançant tous au sommet.

Le comte. — Trois jours sans manger, la chose est remarquable.

Le marquis. — Cela est incompréhensible; quelqu'un leur porte secours.

Le comte. — Comment cela se pourrait-il? il est environné de toute part, et il n'y a personne qui puisse lui parler à quarante pas de la tour.

Le marquis, *à Fernando.* — Assiégé, ta fin sera misérable, et tu mourras enragé.

Bermudo. — Il souffle un bon vent, et il sera comme le caméléon (2).

Fernando. — Tant que je serai entre ces pierres, je mangerai des pierres; je me nourrirai de ciment.

Le comte. — Il me semble qu'en feignant quelque négligence, monsieur, on s'emparera plus aisément de ce vilain. Faites que ce tumulte épouvan-

table, et qui le fait se tenir sur ses gardes, cesse, qu'il puisse s'en croire délivré; une fois ce changement opéré, c'est chose claire, exténué par la faim, il ne pourra plus même se défendre contre un petit nombre de nos gens; et quand nous en serons arrivés à ce point, ce sera la chose la plus aisée que de s'emparer de lui.

Le marquis. — Votre idée me semble excellente.

Le comte. — Faites éloigner les juges et les huissiers.

Fernando. — Persévère en ta méchanceté..., poursuis ton intention...

Le marquis. — Le roi châtiera ton extravagance.

Bermudo. — Tu sauras pour ton crèvecœur, que le vent nous apporte de la part de saint Martin, un vin généreux dans des vases de cristal, et du pain dans un panier d'or; tiens, en voici un quarteron, examine s'il est tendre. (*Il lui lance une pierre.*)

Le marquis. — Traître, tu es circonvenu de toute part, et ainsi assiégé, tu dois mourir de pure rage. Qu'on fasse éloigner ces gens, et que ce peuple en tumulte se retire tranquillement chez

lui; que les sentinelles seules demeurent. Par saint Martin, je te tiens pour assiégé sans ressource; grâce à la faim, il faudra bientôt te laisser prendre.

FERNANDO.—Je mangerai la mort, et elle cessera d'être pour moi.

LE MARQUIS. — Dis plutôt que pour toi elle sera effroyable.

FERNANDO. — Plus cruelle et plus dure, marquis, est la trahison qui te soutient.

LE COMTE. — Que l'infâmie retombe sur toi.

FERNANDO. — Brillante et pure, ma gloire saura laver cet affront.

LE MARQUIS. — Celle de ton père pourra te démentir.

FERNANDO. — Je ferai si bien qu'elle reparaîtra du fond du sépulcre où il est.

LE MARQUIS. — Qu'on fasse encore proclamer à haute voix, que sous peine de la vie, personne n'ait à lui apporter ni à boire ni à manger.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE II.

Un souterrain ; on entend des coups dans l'intérieur, et l'on voit sortir par un trou qui vient d'être pratiqué, Pedro Alonso, tenant à la main un pic, et ayant attaché autour de sa tête un mouchoir ; Théodora paraît, elle porte une corbeille contenant divers mets, recouverts de fleurs ; donna Maria tient une torche allumée à la main.

DONA MARIA. — Brise plus vigoureusement.

PEDRO. — Vous pouvez déjà entrer, parce que nous sommes dans la cave de la sacristie.

DONA MARIA. — La muraille résiste.

PEDRO. — Forte résolution ! ma foi on dirait que vous êtes le rat de cette cave, et vous avez déjà percé une galerie.

DONA MARIA. — La compassion sincère que m'inspire ce noble cavalier, a pu seule me déterminer à une action pareille.

PEDRO. — L'excavation peut arriver, si cela est nécessaire, jusqu'à la terrasse du palais, tant ce pic est excellent, on dirait vraiment qu'il a pris,

parmi ces pierres, une trempe encore plus admirable.

Dona Maria. — Forgé dans le feu à Venise, il se rit des lieux humides ; et les éclats qui s'échappent de son choc, sont autant d'étincelles qui semblent vouloir aller rejoindre le soleil.

Pedro. — Mais enfin, que prétendez-vous faire?

Dona Maria. — Une action d'Espagnole ; donner à don Fernando la liberté.

Pedro. — Et la vie?

Dona Maria. — Pedro Alonso, elle sera bien perdue, l'étant pour qui je veux la perdre.

Pedro. — Que dites-vous?

Dona Maria. — Que j'aime la valeur et la noble résistance de don Fernando, et que c'est ce qu'il y a de plus sublime dans les grandeurs de l'amour.

Pedro. — Et la gloire de la famille de Luxan?

Dona Maria. — Une telle action l'augmente et l'illustre. C'est la bassesse qui imprime l'affront ; dans un cas si généreux, au contraire, l'honneur s'accroît.

Pedro. — Si don Fernando est traître au roi, donner secours à un perfide, c'est trahison. Et,

bien que je ne sois qu'un écuyer, j'ai du sang de Ségovie dans les veines.

DONA MARIA. — Pedro Alonso, c'est fort bien, mais je suis résolue à le délivrer.

PEDRO. — Et moi résolu à vous servir.

DONA MARIA. — Tu verras comme je récompense.

PEDRO. — Vous êtes dans l'église.

DONA MARIA. — Approchez cette planche, débris d'un catafalque, on en pourra recouvrir l'ouverture qui a été pratiquée.

PEDRO. — L'avis est bon ; avance, Théodora. Oh ! c'est un fameux expédient.

(Ils apportent à eux deux la couverture supérieure d'un catafalque.)

DONA MARIA. — Comme le marquis a ordonné qu'on bouchât les portes et les fenêtres, et qu'il ne permet pas même qu'on célèbre le souverain sacrifice que l'on doit à Dieu, l'église est obscure.

PEDRO. — Arrêtez, il y a du bruit.

DONA MARIA. — Je crois que c'est du monde.

PEDRO. — C'est pourquoi il faut nous cacher dans la cave, jusqu'à ce que nous sachions si ce sont gens de paix ou de guerre.

DONA MARIA. — Le cercueil va me recevoir vi-

vante ; un jour, c'est morte que j'y descendrai.

Théodora. — Levez la planche du catafalque et entrons.

Pedro. — Entrez toutes les deux, je vous suis à l'instant.

Dona Maria. — Allons, venez mourir avec moi, jusqu'à ce que nous ressuscitions.

(Ils entrent dans le souterrain.)

SCÈNE III.

Arrive Garceran, il est prêt à tomber en défaillance ; don Fernando le tient dans ses bras, et Bermudo se traîne; ils arrivent tous trois l'épée nue à la main.

Garceran. — Ah ! je ne puis plus résister à la souffrance.

Fernando. — Appuie-toi sur moi, Garceran, meurs dans mes bras. Oh ! puisque j'ai perdu tes jeunes années, regarde, je m'ouvrirai le sein, pour que nous vivions ensemble de la vie que les cieux

réservent à de si grands maux ; c'est ainsi que je vaincrai la mort.

Garceran. — Hélas ! ami !

Fernando. — Ah ! infortuné chevalier ! ! ! Et toi, Bermudo ?... prenez courage.

Bermudo. — Je parle à peine, pour ne point donner trop d'ennui à mon estomac, car aussitôt que je remue les lèvres il croit que je porte un toast à quelqu'un, et sur le champ il y répond. Je regardais jadis la soif comme une importune, quand elle m'invitait à ses glouglous (3), mais la faim aujourd'hui l'est bien davantage, elle qui me tue par ses disgrâces. Que saint Antoine fuie loin de moi, s'il est ici dans quelque niche, car pour sûr, son cochon y passera. Saint Nicolas fera fort bien de cacher sa perdrix dans son plat, car je la mangerais à belles dents ; et parbleu, ma faim ne regarde point si les perdraux sont de bois. Divin Martin qui partagez votre manteau avec ce pauvre, partagez, je vous prie, un bon gros pain avec moi... Mais est-ce que cette planche de cercueil remue ?... Que Dieu me soit en aide ! Saint Gil, saint Cosme, saint Braulio, saint Pantaléon, saint Lesmes, saint Agapite, saint Fabio : la peur est un grand remède à la faim, me voilà tout rassa-

sié ; rassasié ! qu'est-ce que je dis, c'est trop peu, je me sens presque une indigestion.

Fernando.—Qu'est-ce qui te passe par la tête?

Bermudo.—Un très mauvais soupçon.

Fernando. — Qu'as-tu vu?

Bermudo. — J'ai vu derrière ce cercueil mille âmes du purgatoire, et je les ai entendues qui parlaient. Voyez-vous, puisqu'elles font tant de bruit en un si petit espace, il faut que ce soient des serviteurs qui murmurent contre leur maître.

Fernando. — Tout cela vient de la faim.

Bermudo. — Ce sont, je le répète, des âmes, si ce ne sont des rats d'église.

Garceran. — Ce catafalque se meut..... il dit vrai.

Bermudo.—Que Dieu me soit en aide.

Fernando. — Tais-toi, poltron.

Bermudo. — Et bien je me tais.

Fernando.—Garceran, soutiens-toi.

Bermudo. — Et bien, approchez-vous...

Fernando. — Y eut-il ici plus d'enchantemens que Circé n'en rassembla jamais, tu me verrais les dissiper. Si ce sont des âmes... j'en ai une; si ce sont les ministres odieux du roi, je suis don Fernando; si ce sont des diables... je suis un dia-

ble ; renverse d'un coup de pied ce cénotaphe.

Bermudo. — Je suis tremblant.

(Il donne un coup de pied à la planche du catafalque , elle s'écarte et dona Maria paraît couverte d'un voile ; elle est sans lumière.)

Fernando. —Mais que Dieu me soit en aide !...

Garceran. — Qu'est-ce que cela ?

Bermudo.—Ma foi , moi-même , je ne suis plus qu'une âme.

Fernando. — Qui que vous soyez, vous qui vous approchez de nous à pas si graves , arrêtez , car mon fer est dans ma main ; et quand je m'irrite , il frappe comme la foudre.

Bermudo.—Contre les âmes du purgatoire , les épées et les vaillantises ne servent pas à grand chose, il n'y a que les rosaires qui aient du pouvoir.

Garceran. — Attaquons.

Fernando. — Moi seul , je suffis... Qui es-tu toi , qui t'avances ?

Dona Maria. — Je suis une âme , en peine de ce qui se passe en ton cœur.

Fernando. — Mon cœur est-il donc ton purgatoire ?

Dona Maria. — Oh ! bien que j'aie peine en

pensant à lui, j'y trouve mon recours et mon assurance.

Fernando. — Que tu sois âme ou que tu sois corps, vive Dieu, je te mettrai en pièces.

Dona Maria. — Je m'arrête, généreux don Fernando.

Fernando. — Qui êtes-vous?

Dona Maria. — Vous le verrez tout à l'heure, (*s'adressant a ceux qui sont dans le souterrain*); apportez de la lumière.

Pedro. — J'en apporte à l'instant.

(Ils arrivent avec leurs torches allumées.

Fernando. — Dieu me soit en aide.

Dona Maria. — Ne t'étonne pas, brave et illustre jeune homme, que les effets de ta valeur nous aient engagés à entreprendre ce que tu nous vois faire.

Fernando. — Dites-moi ce que vous voulez et qui vous êtes?

Dona Maria.—Vous êtes là regardant qui nous pouvons être, ce que nous voulons; ce que nous voulons, c'est vous être favorables, sans qu'il y ait offense pour notre honneur, car il se confie à votre discrétion et à vos égards; mais néanmoins

afin que vous sachiez qui nous sommes et ce que nous cherchons, écoutez-moi.

Fernando. — Bien que vous me parliez sous l'obscurité du voile, poursuivez : tous trois, nous serons de marbre en vous écoutant.

Dona Maria. — Je suis fille de don Fernando Ramirez, d'un mayorazgo (4) de cette ville, dont les palais portent sur leurs façades gravés dans l'albâtre ou le porphyre, des écussons qui attestent sa noblesse et qui doivent triompher des siècles. Et toutefois, bien que je parle de mes armoiries, je tais mon nom. Celui qui est vraiment noble, doit le cacher, quand il prétend rendre un service; car dire qui l'on est en cette occasion, c'est obliger le pauvre à la reconnaissance et le riche à un paiement. Je le répète, comme je n'entends ici chercher qu'à vous rendre service, je passerai mon nom sous silence. Sachez donc que d'une galerie de notre habitation, d'où l'on domine la distance qu'il y a de chez moi à ce religieux édifice, court espace interrompu seulement par quatre maisons; je fus témoin de la rigueur inattendue de ce peuple inconstant et variable. Je vous vis vous défendre contre lui sur le donjon le plus élevé de cette tour, où vous les faisiez trembler tous, et où votre cou-

rage triomphait de l'amour, en triomphant de la fortune. Les actions de ce dieu sont souvent conformes aux événemens ; il trouve des flèches dans l'adversité, il se fixe à jamais dans le malheur (5). Plein d'ardeur en cette circonstance, il tourne contre moi son arc, et il lance contre ma vie des flèches qui arrêtent ma destinée ; dévouée à vos peines, j'essayai pour vous délivrer d'accomplir une action qui, bien que glorieuse et mémorable, pourrait valoir à celle qui l'a entreprise le surnom de téméraire. Méditant donc et en secret sur cette action difficile, et me confiant à ceux que vous voyez, je suis parvenue, grâce à la vigueur de leurs bras à briser les obstacles, qui pouvaient se présenter dans un souterrain profond, qu'on voit régner depuis notre maison jusqu'à cette église, où j'ai enfin pénétré. Les caves à Madrid se communiquant, par les carrières intérieures, c'est ainsi que j'ai pu exécuter mon dessein, pour vous donner la liberté et la vie : donc je vous ai pratiqué un passage, il s'ouvre maintenant sans obstacles, profitez de l'heureuse occasion. Triomphez de la rigueur du sort, triomphez du roi qui, dans sa sévérité sanguinaire, veut sur votre jeunesse opprimer ses vassaux. Notre loyauté doit l'emporter sur l'envie et

sur ces cœurs ingrats qui voudraient qu'il y eût en Espagne de nouveaux Bélisaires. Oui, mon amour vous offre cette occasion; il faut que ce soit, en vous convainquant que je vous défends et que je vous garde, que vous reconnaissiez que je vous aime et que je vous suis dévouée. Je le répète! il faut que ce soit ainsi, que vous sachiez que je vous paie un culte...... Je prétends uniquement à vous délivrer, et mon amour est si noble et si chaste, qu'il a sollicitude de vous perdre, dès qu'il peut jouir du noble accomplissement de ses desseins. Maintenant, recevez cette corbeille que je vous apporte, car je suis certaine que depuis trois jours vous n'avez rien mangé. Mangez donc, j'aurais voulu vous apporter le peu de chose que vous allez trouver, dans ces vases précieux que l'Orient admire et qui reflètent au milieu de leurs couleurs l'éclat changeant de la nacre. Je le répète, mon amour a déjà eu la seule satisfaction qu'il désire; en adoucissant votre sort, il ne souhaite pas d'autre récompense, que celle de vous voir libre. Demeurez sous la protection de Dieu, car j'ai à ménager l'honneur, ma noblesse et mes frères; et pourquoi n'ajouterai-je point mes ennemis; dire que j'ai des domestiques, c'est dire assez que j'en

ai... Que Dieu vous donne, don Fernando, le bonheur d'Alexandre, la sécurité de César et la grandeur de Darius. Puissiez-vous sortir de la nuée orageuse qui vous enveloppe maintenant, comme le soleil qui reprend l'empire du monde par ses rayons; alors sans doute, vous serez connu de votre roi, vous serez récompensé par la fortune. Les traîtres s'éloigneront devant vous, et vos ennemis seront dispersés. Voir apprécier un si haut mérite, telle est la récompense qu'ambitionne celle qui vous consacre sa vie.

(Elle se dispose à sortir.)

Bermudo. — Ne nous laissez pas tomber dans l'obscurité, maintenant que nous pourrions trébucher contre la corbeille.

(Il prend un bout de chandelle et l'allume.)

Dona Maria. — Amour, je te charge du secret.

(Elle rentre dans le souterrain.)

Bermudo. — Adieu, envoyé béni d'Hababuc, car dans cette fosse aux lions, tu nous a laissé la corbeille.

Garceran. — Femme rare !

Fernando. — Que les Romains nous envient

une si noble femme, et que ceux qui vantent Artémise cessent leurs holocaustes.

Garceran. — Tu lui dois ton amour.

Fernando. — La liberté que je recouvre, je la lui paierai avec reconnaissance.

Bermudo. — Vive Dieu ! je m'évanouis.

Fernando. — Vois ce qu'il y a là dedans.

Bermudo. — Sainte corbeille ! (*Il tire de la corbeille les divers objets dont il parle*). Des serviettes plus blanches que ses mains.

Fernando. — C'est beaucoup dire, car elles étaient comme de l'albâtre.

Bermudo. — Comme vous dites, mais je vais mettre la table et je tirerai les plats, tout est couvert de fleurs. Sans aucun doute, c'est une corbeille des fêtes du mois de mai.

Fernando. — Y a-t-il une orange ?

Bermudo. Oui, et elle nous servira de chandelier... ma foi j'y foure la chandelle ; si de tels chandeliers font si bien notre affaire, vive Dieu ! celui qui les demande en argent est un ivrogne.

Fernando. — Tire et tais-toi.

Bermudo. — Je me tais et je tire : voilà six petits pains molets, voici un flacon, ce sera du vin de saint Martin, puisque nous sommes dans

son église. A votre santé généreux seigneur, (*il boit*); je porte vos santés à tous les deux, vive Dieu! qui êtes le père des grenouilles et des canards.....

FERNANDO. — Tire et tais-toi.

BERMUDO. — Je tire et je me tais. Voici de drôles de petits radis qui ne piquent pas mal, tout tendres et vermeils qu'ils sont. Ils semblent être d'Olmedo.

FERNANDO. — Quest-ce que c'est que cela?

BERMUDO.—C'est un chapon au poivre et au sel.

(Ils mangent.)

FERNANDO. — D'un repas, c'est toujours le meilleur plat, il est tendre.

BERMUDO. — Donnez à don Garceran ce coffre qui semble d'albâtre.

FERNANDO. — Mange aussi cette cuisse, ami.

GARCERAN. — A peine puis-je avaler ce pain.

BERMUDO.—Il faut boire quelques petits coups; à vous donc, en seriez-vous à votre apprentissage?

GARCERAN, *à don Fernando qui pleure*.—Don Fernando, don Fernando, des regrets maintenant, maintenant des gémissemens et des larmes?

FERNANDO. — Si le repos est en la mort, pourquoi des infortunés mangeraient-ils? (*Il se lève.*)

Non, je ne suis point noble, je n'ai point d'honneur. Cruel destin ! hélas, esprit glorieux, toi qui foules aujourd'hui les parvis étoilés et qui habites un palais de lumière, pardonne-moi si mon courage ne t'a point vengé.

Bermudo. — Mon Dieu, seigneur, qu'est-ce que cela ?

Fernando. — C'est avoir de l'honneur. Suivez-moi.

Garceran. — Que veux-tu faire ?

Fernando. — Racheter tant d'outrages et reconnaître tant d'amour. Ma sœur est entre les mains du comte notre cruel ennemi ; et puisque j'en ai la possibilité, je veux l'immoler à notre soif de vengeance : qu'elle meure de mes mains, puisque sa mort doit seule racheter un malheur et une infâmie si connus maintenant. Quelle héroïne eût été Lucrèce si elle se fût donné la mort avant que Tarquin l'eût possédée ! Ah! tu m'as dit, Bermudo, que ce misérable l'avait menacée, et c'est ce souvenir qui baigne mes yeux de larmes. Car enfin, bien que l'honneur résiste souvent à la force, sa durée peut être inconstante, on ne saurait l'abandonner aux chances du hasard; oui, c'est folie que d'é-

prouver trois choses : le verre, une épée, ou une femme. Suivez-moi.

Garceran.—Mais, c'est une résolution de payen, que la tienne.

Fernando. — Je veux être humain avec toute la valeur chrétienne, si le malheur l'exige. Je veux ôter à sa prudence l'occasion de tomber en faute.

Garceran. — La sentence est barbare ; elle est cruelle....

Bermudo. — Et pourquoi dona Ana doit-elle mourir ?

Fernando. — A cause de son crime qui m'outrage comme étant ma sœur, à cause des fautes de son innocence.....

Garceran. — Examine...

Bermudo. — Prenez garde...

Fernando. —Vive Dieu ! je mettrais en pièces, et je tuerais qui prétend la défendre. Vous vous dites mon ami, vous ?... vous ?...

Garceran. — C'est parce que nous le sommes tous deux, que je vous donne des conseils de clémence.

Fernando. — Mais si dans cette circonstance je la laisse aux mains du comte, il brisera la garniture comme il a brisé le miroir.

Garceran. — Tuons-le.

Fernando. — C'est impossible, personne ne se garde comme lui, Garceran. Le lâche, le vent lui-même ne pourrait l'atteindre.

Garceran. — Eh bien, dans une occurrence si terrible, je veux te donner un moyen par lequel tu pourras la faire mourir ; il est aussi assuré et moins cruel.

Fernando. — Avec un lacet.

Garceran.—Non, en lui donnant du poison.

Fernando. — Tu dis bien.

Garceran. — Je le sais préparer.

Fernando. — Et la mort est prompte ?

Garceran. — Ce mortel breuvage éteint doucement la vie... son action est rapide.

Fernando. – Eh bien, ami, que j'en aie donc sur le champ.

Garceran. — Je vais le préparer.

Fernando. — C'est maintenant que je suis ton ami.

Garceran *à part.* — Oh ! je résiste à peine à mon deuil, car bien que je n'aie pas vu sa sœur, je me sens plein de compassion, anéanti.

Fernando. — D'heure en heure, mon honneur court plus de péril.

GARCERAN, *à part*. — La nuit prochaine, une innocente doit donc mourir si le ciel ne la secourt pas.

FERNANDO. — Eh bien, je monte à la tour.

GARCERAN. — Moi pour exécuter ton rigoureux jugement, je descends dans le souterrain de celle qui t'a montré tant d'amour.

BERMUDO. — Sentence cruelle !

FERNANDO. — Ma sœur, ton honneur te tue ; oh ! ton honneur est bien barbare.

(Ils sortent l'un par le souterrain, les deux autres par la porte qui conduit à la tour.)

SCÈNE IV.

(La maison de don Beltran.)

LE COMTE ET SES DOMESTIQUES.

PREMIER DOMESTIQUE. — Il est impossible de la vaincre, elle est arrogante et terrible.

LE COMTE. — La rigueur vient à bout de tout ;

j'applanirai ce qui semble impossible, si en effet il y a impossibilité à tout cela. Je suis décidé à en triompher cette nuit, ou à la tuer ; aussi voudrais-je hâter le cours du soleil.

PREMIER DOMESTIQUE. — La nuit cache tout.

LE COMTE. — J'appréhende néanmoins... Je me sens un vrai démon d'enfer et je ne puis éloigner de moi la crainte... Le roi s'en va à Ségovie,... et je demeure maître de Madrid... Il n'y a personne que je puisse redouter ; son frère est enfermé dans Saint-Martin, et sans doute qu'il est déjà mort.

DEUXIÈME DOMESTIQUE. — Le ciel a enfin abaissé son arrogance.

LE COMTE. — Oui, ce bouquet d'œillet et de jasmin, où l'amour voudrait butiner comme l'abeille,... je le flétrirai fleur à fleur.

DEUXIÈME DOMESTIQUE. — Votre père vient.

(Arrive le marquis.)

LE MARQUIS. — Que d'audace, que de témérité, comte !

LE COMTE. — Seigneur.

LE MARQUIS. — Qu'as-tu appris de don Fernando ?

LE COMTE. — Qu'il est cerné, mais non rendu.

Le marquis. — Le ciel, lui-même, lui donne courage, puisqu'il a résisté si long-temps. Oh là ! qu'on nous laisse.

(Les domestiques s'éloignent.)

Maintenant, comte, nous sommes rois tous deux, il faut invoquer la prudence, car nulle pensée ne se cache aux yeux de Dieu, et il n'y a nul secret humain, qu'un décret d'en haut, ne puisse faire sortir de l'abîme !

Le comte. — Puisqu'à elle appartient toujours la prudence et la discrétion, que votre Excellence consulte en elle-même ce que nous devons faire.

Le marquis. — Entretenir la trahison avec le Maure, jusqu'à ce que nous ayons pour certaine la possession du royaume.

Le comte. — Votre Excellence a déjà fait changer la cour de résidence pour l'établir à Ségovie.

Le marquis. — Le roi se montre si satisfait de mon éloquence, qu'il remet tout à ma prudence et à mon bon plaisir. Je suis l'âme de tout, sous l'apparence de son joug et de sa loi ; de plus, je suis aussi parfaitement aimé du royaume, que je semble l'être du roi. Toutes les fois que je me rends à la cour, on me voit affable et bienveillant, la cour-

toisie, je l'ai pour tous; le favori qui est sévère, devient bientôt le but des propos de tout un vulgaire grossier. C'est en agissant ainsi, seulement, que j'ai pu enlever la cour de Madrid. Abandonnés, mal défendus, ses murs vont être exposés aux coups sanglans de celui qui a ravi ses foudres à Jupiter; ils ne sauraient plus résister au cimeterre d'Almusaf, et je verrai son croissant vainqueur y briller aux feux de l'aurore.

(Arrive le roi.)

LE ROI. — Marquis, tout est-il prévu pour mon départ?

LE MARQUIS. — Seigneur, la chose vous regarde maintenant.

LE ROI. — La ponctualité que vous mettez à satisfaire mes désirs, marquis, est une preuve reconnue de loyauté et d'amour.

LE MARQUIS. — Je vis pour faire vos volontés, Sire, vous pouvez partir sur le champ.

LE ROI. — Pour la seconde fois, faites proclamer le changement de notre séjour, et venez avec moi, vous devez m'accompagner.

LE MARQUIS. — Et le comte?

LE ROI. — Qu'il demeure à Madrid. Comte, poursuivez, anéantissez ce cruel ennemi. Ensuite

vous-même conduisez sa sœur comme prisonnière à Ségovie. En tout cela, du reste, vous agirez pour mon service et ma satisfaction.

Le comte. — Avant qu'il soit prisonnier ou mort, vous ne me reverrez point, seigneur, à Ségovie.

(Il se prosterne.)

Le roi. — Levez-vous, comte, alcaïde de Madrid.

Le marquis. — Vous illustrez son humilité.

Le roi, *au marquis.* — Venez, mon grand chancelier.

Le marquis. — Puissant seigneur !...

Le roi. — Relevez-vous et venez.

(Il lui met la main sur l'épaule, et ils sortent tous trois.)

SCÈNE V.

(Le souterrain qui conduit à la maison de dona Maria.)

ARRIVENT FERNANDO , GARCÉRAN , DONA MARIA ET BERMUDO.

DONA MARIA. — Considérez, don Fernando, que vous vous êtes rendu maître de ma vie, rendez-la moi.

FERNANDO. — Me la confiez-vous ?

DONA MARIA. — Oui, c'est à vous que je l'a-l'abandonne.

FERNANDO. — Ah ! qui pourrait offenser une vie si belle, sans m'offenser moi-même ? En me l'abandonnant dites plutôt que vous l'avez assurée, car un malheureux ne saurait mourir. Toutefois, faites que cette existence réside en vous, en moi, senora, vous la trouveriez trop accablante.

DONA MARIA. — Je vous engage à la prudence, surtout au sortir de la ville.

FERNANDO. — Pour cet instant, je ne pense, en

ce souterrain, qu'à vous assurer de mon dévouement.

Dona Maria. — Quoi, vous ne vous en allez pas ?

Fernando. — Non, Madame, jusqu'à ce que l'aurore nous verse ses larmes, permettez que trois morts ressuscitent à loisir sous ces manteaux dont vous les avez couverts.

Dona Maria. — Ils appartiennent à mon frère et je vous les offre comme gage du bonheur que j'obtiens aujourd'hui.

Fernando. — Retirez-vous.

Dona Maria. — Jusqu'au jour, je prétends être comme les étoiles, et me tenir éveillée.

Bermudo. — Vous vous nommez, madame, tout justement du nom que vous devez avoir.

Fernando. — Dona Maria de Lujan, retournez en votre maison.

Dona Maria. — La porte en sera ouverte jusqu'à l'aube.

Fernando. — Et si vous nous envoyez de là vos adieux, au moment du départ, ce sera vraiment la perte du jour naissant.

Dona Maria. — Songez à ma vie, quoique je

la regarde comme bien perdue, l'étant pour l'amour de vous.

Fernando. — Je triompherai de tant de rigueurs.

(Il s'éloigne.)

Dona Maria. — Dieu nous délivre des traîtres, Don Fernando.

SCÈNE VI.

(Une rue de Madrid.)

DON FERNANDO, GARCERAN, BERMUDO.

Garceran. — Ami, tu dois beaucoup à cette femme héroïque.

Bermudo. — C'est une sainte !

Fernando. — Ah ! quand semblable au phénix je renaîtrai enfin, tu me verras la récompenser de tant de dévouement.

Garceran. — Triste nuit!

Fernando. — Oh ! ma situation est tellement changée, que la nuit elle-même offense un malheureux.

Garceran. — Dis plutôt qu'elle tremble en te voyant sortir pour accomplir une action si cruelle !

Fernando.—Ah ! misérables points d'honneur, vous semblez d'un chrétien... C'est d'un payen que vous êtes dignes !

Bermudo. — Nous voilà déjà devant notre logis.

Garceran. — C'est ici votre habitation ?

Fernando. — Oui, et tu vas m'attendre, ami, jusqu'à ce que nous sortions. Tu observeras si le comte vient, car je vais me servir de son nom pour appeler ses gens, et c'est ainsi que je prétends tromper les gardes.

Garceran. — Appelle ; mets à profit l'occasion... Puis tu sais que je suis ton ami.

Fernando. — Donne un coup de pied dans cette porte... Ah ! quand on répondra, je pourrai bien dire que je vais immoler ma vie.

(Ils appellent, et deux hallebardiers sortent.)

Premier hallebardier. — Qui êtes-vous?

Fernando. — La folle inadvertence.

BERMUDO. — Ne reconnaissez - vous pas le comte ?

DEUXIÈME HALLEBARDIER. — Seigneur !...

FERNANDO. — On vous excuse...

GARCERAN, *à part.* — Que Dieu secoure l'innocence.

FERNANDO. — Fermez et donnez-moi la clef.

(Il prend la clef et il entre avec Bermudo.)

PREMIER HALLEBARDIER. — Cette nuit, les choses iront mal.

DEUXIÈME HALLEBARDIER. — Pauvre dame !

PREMIER HALLEBARDIER. — Pauvre honneur !

DEUXIÈME HALLEBARDIER. — Taisez-vous, le cas est grave.

GARCERAN. — Qui s'est jamais vu en telle affliction ! (*Ils s'en vont*) O malheureux chevalier, je cherche à te disculper d'une action si rigoureuse, quoique ce soit une œuvre de payen, inspirée par la démence et par le malheur : bien souvent Dieu a mis la pitié dans le poison. Quant à moi, il me faut être le géant de ces carrefours, et le ciel verra que Garceran est prompt comme la foudre à la défense.

(Il s'en va.)

SCÈNE VII.

(L'intérieur de l'hôtel de don Beltran).

FERNANDO, BERMUDO.

FERNANDO. — Je crois Bermudo que je suis dans le pays du sommeil ; je n'ai jamais vu une si grande quiétude. Je n'ai jamais observé une tranquillité si grande. Les gardes dorment dans les corridors et dans les cours, et au fond de leurs chambres, les domestiques en font autant ; tout offre l'image d'une pâle léthargie ; tout demeure en un profond silence, et, au milieu d'un sommeil si sévère, mon honneur ne saurait être atteint.

BERMUDO.—Ce qui m'étonne le plus, seigneur, c'est que les duègnes dorment aussi, elles qui sont de vrais diables vêtues de noir et de blanc... Mais nous sommes déjà parvenus à l'appartement de madame.

FERNANDO. — Je tremble en ma cruauté. Oh ! l'innocence conserve un pouvoir souverain : que fait-elle ?

Bermudo. — Elle dort.

Fernando.—Ah ! quand l'honneur est prudent, on ne dort pas en de si graves circonstances. Pour son malheur, je deviens son Argus.

Bermudo. — La porte est ouverte.

Fernando. — Je le tiens à mauvaise augure.

Bermudo. — Les augures sont toujours barbares, quand il s'agit de votre sœur : entrez.

Fernando. — J'ai trébuché contre ce tapis (*Il fait un faux pas*). Mon honneur vous êtes entré en chancelant. Je suis prêt à tomber pour vous, puisque pour vous je chancèle.

Bermudo. — Il y a de la lumière dans son alcôve.

Fernando. — Tire la courtine.

(On découvre un lit avec un tabouret, une petite table et ce qu'il faut pour écrire. Dona Ana dort toujours).

Bermudo. — Charmant et noble spectacle !

Fernando.—Ah ! renfermons-là, je suis assuré qu'une si divine beauté ne saurait recevoir d'atteinte. Notre visage est semblable à un vase de cristal, et la beauté du corps dit aussi la pureté de l'âme. Oh oui ! en une beauté si rare, il ne peut y avoir qu'une âme parfaite... Mais quoi ! je viens doutant de son honneur, et voilà que je la disculpe

moi-même, que je la défends ! Je sais que dona Ana est candide et pure comme le soleil ; mais je crains qu'une nuée l'enveloppe et que le pur rayon ne soit obscurci.

Bermudo. — Elle écrivait.

Fernando. — Montre ce papier.

Bermudo. — Vous pourriez le lire à genoux.

Fernando. — Ah Bermudo, je contemple debout mon infortune ! (*Il lit*). « Puisque la fortune et le malheur nous ont séparés, mon frère, comme les colombes d'un même nid ; puisque les chasseurs ensanglantés nous ont pour ainsi dire enlevé la vie par leur horrible attentat contre notre glorieux père, ne souffrez pas que dans leur orgueil ils s'attaquent à notre honneur, et bien que je le défende, je suis une femme : c'est vous en dire assez. »

Bermudo. — Continuez.

Fernando. — Je ne puis ; quoique l'honneur s'irrite, mon amour s'attendrit sur elle. Qui se vit jamais en semblable infortune ! qui se vit jamais en pareille angoisse !... Le sacrifice d'un ange doit-il me donner l'honneur ?... Je n'en veux plus de cet honneur, que le comte triomphe d'elle... Viens, Bermudo.

Dona Ana, *se réveillant.* — Hélas! mon Dieu, qu'est-ce que cela? Qui, jusque dans mon alcôve même, ose ainsi me manquer de respect?

Fernando. — Ce sont gens de paix, rassurez-vous.

Dona Ana. — Que Dieu m'aide, je ne puis le croire : mon frère! Ah ! Fernando de mon âme. Honneur et recours d'une orpheline affligée, seule et dernière consolation qui me reste en ce monde; recevez-moi sur votre cœur, défendez-moi dans vos bras. Oh ! êtes-vous bon?... Es-tu venu avec des intentions favorables?

Fernando. — Je suis méchant quand je songe à ce que j'ai vu, bon quand je te vois.

Dona Ana. — Embrassez-moi donc encore, mon frère... oh ! je dis mal, père que le ciel m'a donné en échange de mon père... car je n'ai plus d'autre père. Comment vous êtes-vous hasardé à entrer ici? c'est vous jeter entre les mains du malheur, c'est vous livrer vous-même prisonnier, car le comte est toujours ici avec cent hommes de garde.

Fernando. — Je viens résolu à mourir et à tuer. Si je le rencontre, le barbare, ses gardes lui seront inutiles.

Dona Ana. — Hélas! mon frère, je vous perdrai ainsi, et la victoire est bien loin d'être aussi certaine que la perte.

Fernando. — Si tu désires gagner, il faut consentir à perdre. Oui, c'est en me perdant, que tu me conserves ; car si je ne te suis pas enlevé, à tous deux notre honneur est perdu.

Dona Ana. — Et pour gagner, frère, que faut-il perdre?... ne me laissez pas en suspend, oui, que faut-il perdre?

Fernando. — Vous la vie..... et moi la raison.

Dona Ana. — La vie?

Fernando. — La vie, ma sœur, c'est ce que vaut notre honneur.

Dona Ana. — Et qui me la doit enlever?

Fernando. — L'honneur lui-même, car il est aveugle.

Dona Ana. — Et qui sera pour lui l'exécuteur de la sentence?

Fernando. — Moi.

Dona Ana. — Vous?

Fernando. — Moi, qui ai reçu son pouvoir en ma propre cause, moi, qui ai tout intérêt à exécuter la sentence.

Dona Ana. — Et êtes-vous venu pour me faire mourir sur le champ?

Fernando. — Dites plutôt que c'est moi-même qui viens me tuer...

Dona Ana. — Pour quel crime?

Fernando. — La sévérité de ce décret est au rebours des sentences ordinaires.

Dona Ana. — Comment?

Don Fernando. — Ne le croyez-vous pas?

Dona Ana. — Non, je ne le puis comprendre.

Fernando. — L'honneur vous fait mourir, pour que vous n'arriviez point à vous voir coupable, et parce qu'une fois criminelle la douleur serait sans tendresse... Ah! vous mourez innocente : mais dans un sacrifice si redoutable, la douleur ne peut être plus grande, comme elle ne saurait être moindre. Ma sœur, le roi persuadé par le marquis et par le comte, a mis tout son pouvoir à nous perdre, et son bras nous menace sans cesse. Il a bien fait un traître de notre père en flétrissant sa loyauté, et en faisant tomber sa noble tête; moi, il me tient assiégé dans Saint Martin avec l'intention d'en agir de même, et enfin, à la honte, à l'infâmie de notre honneur, il t'a confiée au comte, dont je soupçonne entr'autres basses injures, les

grossières témérités. J'ai su, ma sœur, hélas, ô misère! qu'il est résolu cette nuit, dans sa hardiesse toute puissante, à abuser de toi en employant la force; il veut faire de notre honneur souverain un jouet honteux. Et ainsi donc, pour qu'il n'accomplisse point des désirs si audacieux, des souhaits si téméraires, des pensées si honteuses, je veux que tu offres à la sévérité de mon poignard ce sein, plutôt que de l'abandonner à ses bras lascifs. A l'instant... Oui, à l'instant, à l'instant même... Il faut que tu choisisses entre une dague et le poison.

Dona Ana. — Si c'est pour cela, que ta générosité t'a amené ici, sachant qui je suis, mon frère, tu pouvais te dispenser d'y venir; oui, tu pouvais fort bien retourner sur tes pas, sans m'offrir ainsi le poison ou le poignard. J'ai toujours dans un honneur plein de glorieux souvenirs, de quoi remplacer le poignard ou le poison, s'il s'agit de me défendre. Mais puisque tu es arrivé armé de tant de rigueurs, il faut que tu t'en retournes consolé. C'est en tremblant, sans doute, que tu m'as apporté le poison qui me vient avec toi; eh bien! sans crainte et sans hésitation, je le choisis, pour l'ennoblir. Que s'il t'en a coûté beaucoup

pour me l'offrir, et qu'au fond de toi-même tu te sois irrité contre lui, le sachant, il m'en coûtera moins pour le prendre... Je me condamne à sa rigueur. Donne-moi ce flacon d'or... Ah! le poison tremble devant moi... Je condamne ta précaution, tu pouvais l'apporter dans une coupe plus limpide, et il n'était point nécessaire pour qu'on le prît, qu'il se déguisât sous l'éclat de l'or. (*Il lui donne le flacon et elle boit*). J'ai tout bu.

Bermudo. — Pour Dieu! elle l'a bu.

Dona Ana. — Ainsi, résolue à tout, j'ai voulu me rire ici du poison. J'ai vaincu l'inclémence du roi, je me considère comme triomphant de la brutalité du comte. Ah! l'action est vile et honteuse cependant, car je finis comme une payenne, je meurs comme une idolâtre.

(Elle tombe).

Bermudo, — Elle expire.

Don Fernando. — Transport inoui! à peine si je sais comment la chose a pu se faire; je suis anéanti, confus de cet évènement, inspiré d'une manière si fatale. Ah! je confesse mon ingratitude devant son pâle visage... Je ne suis pas un Espagnol, Bermudo... je suis un tigre, et un tigre cruel. Mais hélas! qui aurait cru que le soleil

pouvait mourir ! donne moi ce flacon, j'éteindrai mes forces par ses vapeurs mortelles. Oh ! si la douleur est un poison, je mourrai de ses effets... La mort, le comte me l'a donnée... Oh là ! du monde... Soldats.

(Les hallebardiers arrivent).

1er HALLEBARDIER. — Qu'est-ce que c'est ?

2e HALLEBARDIER. — Qu'est-ce qui est assez hardi, pour nous appeler de cette voix insolente ?

1er HALLEBARDIER. — Malheureux que je suis !.. Toi ici ?

FERNANDO. — Oui, misérable, je suis ici, et je suis dans la douleur, car le soleil s'est éteint ici ; il s'est éteint l'astre qui inondait de sa lumière tant de beauté, elle a pâli, cette rose, qui donnait de si doux parfums. Vous le voyez, l'amour lui-même n'a plus qu'un front attristé ; il voit avec douleur qu'ainsi s'est flétrie la couronne de son printems. Ah ! vous le direz au comte, voilà ce que valait mon honneur. Dites-lui aussi, que cette pure lumière est devenue le déclin du jour, et que, quand l'insensé arrivera, il se trouvera dans les ténèbres.. Et, bien que la force de mes raisons vous paraissent à vous folies, dites-lui qu'il se modère en

ses actions, s'il est Espagnol. C'est quand le soleil se couche, que l'on châtie les traîtres.

BERMUDO. — Marche devant.

1er HALLEBARDIER. — Prenez-le.

DON FERNANDO. — Celui qui fera un mouvement mourra. Le soleil est bien mort! mon épée flamboie encore à ses rayons.

BERMUDO. — Vous êtes l'épée, seigneur, et moi le bouclier.

FERNANDO. — Prends cette clef, et laisse la porte ouverte, afin que ces gens sans foi, voient comme je suis sorti, et comme je suis entré. Qu'ils puissent s'assurer aussi que ma sœur est morte... Sortons; appelle Garceran.

(Arrivent le comte et ses gens qui attaquent Garceran de Molina).

Mais qu'est-ce que cela?

GARCERAN. — Ils peuvent se jeter sur moi et me tuer... Mais moi me rendre, jamais.

BERMUDO. — Ils l'attaquent, ne le voyez-vous pas?

FERNANDO. — Je sens la fureur des démons.

LE COMTE, *ne le reconnaissant pas.* — Ami, me voici à tes côtés, je suis le comte.

Fernando. — Je te cherchais..... moi, je suis don Fernando.

Le comte. — Que dis-tu ?

Fernando. — Que je suis à toi.

(Ils se battent).

TROISIÈME JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Intérieur de l'hôtel).

ARRIVE LE COMTE ET LES MONTEROS.

LE COMTE. — Que me dis-tu là?

PREMIER MONTERO. — Que dona Ana...

LE COMTE. — Ne me fais pas mourir à petit feu, avec tes raisons embrouillées, tue-moi d'un seul coup, misérable.

PREMIER MONTERO. — Je dis que vous trouverez dona Ana morte.

LE COMTE. — Morte?

PREMIER MONTERO. — Cette nuit son cruel frère lui a donné la mort, afin que vous ne puis-

siez pas la posséder, et il est entré sous votre nom, en feignant d'être revêtu de votre autorité.

Le comte. — Par le ciel..... l'imprudent, l'infâme !

Premier montero. — Seigneur, vous vous emportez ?

Le comte. — Qu'il meure, qu'on le tue, qu'on le poursuive.

Premier montero. — Il vaudrait mieux vous modérer.

(Il s'en va).

Le comte. — Que je me modère, dis-tu ? Ah ! misérables, laissez-moi ; ma douleur assombrit le ciel, car il y a ici quelqu'un qui meurt réellement d'amour. Mais à quoi bon ? je me livre à des paroles insensées et je ne vais pas vers cet astre quand je devrais essayer de lui rendre la vie par mes cris. Je veux tirer le rideau : terre et cieux pleurez avec moi... pleurez, le soleil va nous dévoiler un mystère.

(On découvre le corps de dona Ana ; elle est étendue sur une estrade).

« Dieu me soit en aide, une telle cruauté a-t-elle bien pu entrer dans le cœur d'un homme ! Ah ! faut-il qu'un frére au cœur féroce soit par-

venu dans sa tyrannie à éteindre des splendeurs si divines. Aurore de ma vie, qu'est-ce qui fait donc que vous vous levez si tard, mon beau jour, pourquoi fait-il donc nuit? Quel est le vil payen étranger à la pitié, qui vous a traitée ainsi? quel est le tyran des bords de l'Oronte, qui a osé une telle action? Quand je vous quittai, vous étiez semblable au ciel lui-même; je ne trouve qu'une statue et elle dédaigne les adorations de celui qui la contemple; vous me rendez morte celle que je vous ai remise vivante. Vous étiez pour moi Daphnée et je ne trouve plus ici qu'un laurier qui ne sent, qui n'entend rien. Oh! beau laurier, donnez-moi un de vos rameaux, que je m'en couronne comme Apollon! (6)

(Dona Ana revient à elle).

Dona Ana. — Hélas! mon Dieu!

Le comte. — Quest-ce que c'est?...

Dona Ana. — Hélas!

Le comte. — O redoutables illusions!... Gardes, holà quelqu'un.

(Ils viennent tous).

Premier domestique. — Seigneur, qu'ordonnez-vous.

Le comte. — Je ne sais.

Dona Ana. — Hélas ! malheureuse que je suis!

Le comte. — Est-ce la morte?

Premier montero. — Seigneur.

Le comte. — Et, n'as-tu pas dit que la dureté de son frère lui avait donné la mort ?

Premier montero. — Son frère en effet avait éteint la vie en elle, et elle nous avait semblé morte jusqu'à cet instant.

Dona Ana.—La rigueur de mon sort a vaincu la malignité du poison, mais je déplore cette résistance, si le venin qui corrompt ma vie renouvelle mon infortune.

Le comte. — Elle est vivante !...

Premier domestique. — C'est le médicament qui opère ce miracle.

Deuxième montero. — Elle est restée comme morte pendant douze heures; car maintenant il en est dix ; dix heures sonnaient quand son frère est entré et lui a donné la mort.

(Elle se lève).

Dona Ana. — Que puis-je espérer en ma vie ?

Le comte. — Le plaisir extrême que j'ai à vous revoir.

Dona Ana. — Que Dieu me soit en aide!

Le comte.—Dans ces bras que vous abhorriez

tant, vous trouverez, madame, un nouveau poison, si leur étreinte vous semble mortelle ; oui, vous y trouverez la mort, car c'est la mort que vous cherchez ; et cependant vous me la donnez en continuant de me haïr. Regardez toutefois si vous me devriez quelque amour ; quand un frère s'est rendu homicide, c'est dans ses bras que vous retrouvez la vie. La mort, sa dureté vous l'a donnée. L'amour qui est en ce cœur vous donne l'existence, madame, voyez si ce n'est pas un de ses miracles. Je vous ai vue pâle, morte, froide, et si vous vivez c'était pour renaître en mes bras. La passion me dit que vous êtes à moi. Celui qui était votre seul recours est mort à l'heure où je vous parle ; on l'a hâché en mille pièces. Ah ! vous que j'ai vue revenir à l'existence sur mon sein, laissez-moi être votre protecteur. Quand, grâce à ma loyauté, je pourrais être votre tyran, je veux vous servir de père. Votre frère, je le veux aussi remplacer ; vous pouvez être cruelle ou compatissante : décidez-vous donc, il faut ou m'appartenir de force mais sans renommée... sans honneur, ou de votre plein gré devenir mon épouse. Ma parole et ma foi, je vous les donne devant tous ces témoins ; vous les verriez devenir mes ennemis, si je n'étais point sincère.

L'amour me prosterne à vos pieds (*Il se met à genoux*); un seul signe doit me faire reconnaître ici votre refus ou votre consentement.

Dona Ana. — Avant que je vous réponde, généreux comte, laissez mes regards se ranimer; laissez le deuil de mon cœur s'apaiser dans une angoisse si grande, il est d'un bien faible prix... Je ne pleure point de ce qu'il faut vous aimer ; je pleure mes infortunes et elles sont si nombreuses, comte, que j'en suis épouvantée. Je suis cette femme, qui hier feignait en ses dédains les habitudes d'une déesse, au moment où elle allait perdre ses dignités ; je suis celle qui envoyait au soleil de l'encens dans des vases d'or. Mais cette majesté mensongère n'était rien que vanité ; le paon superbe, que sa pompe rend insensé, regarde à terre et il dément lui-même sa beauté. Alphonse, notre souverain, me faisait respecter quand j'étais portée dans ses bras puissans, quand je m'asseyais sur son trône sacré. De cette voix royale, seul mon père était la force, c'était la vie du conseil, l'âme de tous les traités. Il éleva des flatteurs et il les rendit puissans, mais ce furent ensuite les monstres qui dévorèrent sa grandeur ; car ils calomnièrent ses faits glorieux ; c'était une lumière,

ils l'éteignirent du premier souffle. Et celui qui s'était vu si haut qu'ils pouvait mépriser les trônes, on humilia par le supplice sa valeur si héroïque. Un monstre infâme fit tomber sur lui le poids qui l'accablait, sa grandeur et sa gloire, tout fut réduit en poussière. Il mourut comme un traître ; oh ! n'ai-je point besoin de me contenir, quand je vois cet opprobre en sa renommée? Je suis tombée comme le lys qui croît dans les vertes campagnes ; les uns l'admirent ; il est dédaigné par les autres. Je rassemblais sur mon frère mes joies caressantes; oh ! toutes caressantes qu'elles étaient, elles ont duré peu. Et maintenant, puisqu'il est mort avec de rauques gémissemens, je suis comme la tourterelle perchée sur l'orme géant. Livrée à ces infortunes, je ne désire que la solitude, et en semblable malheur, je suis tout entière à mon deuil. Oh ! je suis si abandonnée, que je ne sens plus même la liberté en mon pouvoir ; il fallait que tout me manquât ! Je cherche la compassion et je n'entends que voix rigoureuses. Hélas ! tout le monde est sourd avec les infortunés. Oui, en de si grands dommages, je m'arrêtai au moindre de tous, et la mort semblait devoir être le mal le plus rapide. C'est le poison que je choisis, je prends

le fatal breuvage; mais cruel seulement avec moi, hélas! il m'a laissé la vie. Il semble que les maux que j'endure veulent que je sois immortelle; car je trouve mille obstacles, même à recevoir la mort. Elle se tait quand je l'appelle; si j'accours, elle se cache; qui vit jamais en elle pareille lenteur? Infortunée! dans tout ce que je me propose, je suis la déplorable dépouille de la fortune. A la fin, tout me manque, tout me fuit; la vie m'excède, et c'est pourquoi je me sens de trop en ce monde. Puisque dans une telle angoisse vous venez à moi compatissant, et que tout recours me manque, je vous nomme mon protecteur. Déjà le malheur me montre un aspect plus favorable, puisqu'en un seigneur si puissant je recouvre ce que j'avais perdu. C'est en vous appelant mon père que je me précipite à vos pieds, car au lieu de celui qui me manque, je retrouve l'époux le plus digne. C'est pourquoi je vous octroye le oui, en vous donnant ma foi et ma main : et que ce soit le témoignage du lien qui doit nous unir. Je suis votre esclave, et en preuve de ma tendresse disposez d'une âme dont vous êtes devenu le maître.

Le comte.—Relevez-vous, j'envie la terre que vous foulez, car vous lui donnez ainsi l'autorité

du ciel. Qu'en des nœuds réciproques, un amour éternel unisse ici nos mains.

Dona Ana. — Je vous appartiens.

Le comte. — Je suis à vous tout entier. Ah! pour que le cœur vous prouve cette vérité, ne voulez-vous pas m'en donner le gage? heureux l'homme dont on écoute l'amour, les importunités! Donnez-moi cette belle main (7).

Dona Ana. — Et avec elle, je vous donne mon cœur, il se rend.

Le comte. — Je mets mes dignités à vos pieds.

Dona Ana. — Je vous donne la main comme à mon époux, agissez comme un gentilhomme.

Le comte. — Quoi! lorsque j'obtiens une si divine beauté, doutez-vous de ma noblesse?

Dona Ana. — Quand elle a résolu d'aplanir d'invincibles obstacles, la noblesse peut devenir méprisable et abjecte.

Le comte. — Je prends le ciel à témoin et ceux que vous voyez ici, de la vérité de mes paroles. Si j'y manque, puisse votre frère venir me redemander votre main; et bien que la chose semble impossible, puissai-je mourir sous ses coups.

Dona Ana. — Ne poursuivez pas... ce serait me tuer que de me rendre jamais la cause de votre

mort, puisque dès aujourd'hui vous êtes maître de ma vie. Quand se célébreront nos noces?

LE COMTE. — Quand nous aurons arrêté dans leur cours tant de malheurs, car le roi irrité a ordonné que je vous conduise à Ségovie, et jusqu'à ce qu'on ait apaisé sa colère, il est indispensable de l'empêcher d'agir, il faut même le tromper en lui disant que vous vous êtes enfuie. C'est pourquoi il est nécessaire de changer de nom et de vêtemens. Ah! dans un village, une si divine beauté sera toujours la reine de l'âme qui veut l'adorer.

DONA ANA.—Je serai toujours bien où vous me conduirez (*à part*), oh! fatale étoile qui m'abandonnes à un traître.

LE COMTE. — Belle fiancée, venez où mes serviteurs célèbrent mon bonheur.

DONA ANA, *à part*. — La victoire n'appartient pas à l'amour, elle est toute au malheur dans lequel je suis tombée.

LE COMTE. — Et dire que je dois tout cela au poison!

DONA ANA. — Grâce à lui, je renouvelle le bonheur de ma jeunesse.

LE COMTE.—Tout s'est réuni pour ma félicité. Heureux celui qui persévère en amour!

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

(L'église de Saint-Martin.)

FERNANDO, BERMUDO.

Fernando. — Je pense qu'ils veulent rompre les murs.

Fernando.—Je voudrais que tout fut renversé de fond en comble. De cette façon la Castille verrait un nouveau Samson dans le temple : au milieu de sa ruine, je pourrais frapper de mort ce barbare, ce traître, qui est cause que je contemple toujours en sa pâleur le beau lys que les cieux inondent de leur lumière, et qui y brille sans doute comme une étoile lumineuse.

Bermudo. — Quel péché d'idolâtres de la part de tous les deux!

Fernando. — L'amour n'est-il pas payen, la rigueur vient de lui.

Bermudo. — Ne vantez-vous pas trop l'action de cette divine Amalthée ?

Fernando. — Une telle femme surpasse tout

ce qu'on peut dire à sa louange, et il est juste qu'on en parle comme d'une divinité. Mais que je sache maintenant si tu as vu la noble dona Maria de Lujan et mon ami Garceran ; je me contiens à peine quand je pense qu'il s'est trouvé cette nuit pour moi en un péril si pressant.

Bermudo. — Il n'est pas revenu ici, en effet.

Fernando. — Je l'ai perdu au milieu de la foule, et je suis en souci de savoir s'il est prisonnier ou mort.

Bermudo. — Ce qu'il y a de plus probable c'est qu'il est libre.

Fernando. — Va le savoir.

Bermudo. — J'y vais.

(Il sort.)

Fernando. — Don Fernando, il est temps enfin que nous abandonnions cette geôle, et qu'en cet événement nous prenions une résolution glorieuse. Que notre cœur héroïque abandonne un lien si étroit ; il sait ce que c'est que la gloire et les hauts faits, qu'il retrouve enfin la liberté. Plus longtemps opprimé, il briserait le sein qui le renferme. Oui, mon cœur, l'honneur vous donne un bon conseil, il faut sortir sur le champ ; il faut que la foudre et le feu se promènent sur mes traces, et

qu'on reconnaisse ma furie à ma sévérité. C'est comme un faussaire et un traître que vous vous êtes retiré en ce lieu, et le monde l'entend ainsi ; eh bien ! mon cœur sortons pour dire au monde, par une conduite terrible, ce que vous êtes. Dites qu'en votre loyauté vous avez soutenu le nom de Vargas, et qu'on peut raconter de vos hauts faits de longues et immortelles histoires. Sur les boucliers des Morisques, sculptez ce blason une seconde fois. Mon cœur où irai-je, si d'un côté l'envie me dégoûte et de l'autre la trahison ? En Aragon ?... Son roi est le cousin d'Alphonse, mon roi, et il l'exécutera sur vous la loi qu'Alphonse indigné a rendue. En Portugal ?... c'est encore un ami de ce prince, car partout s'étend sa puissance. Chez le Maure ?... ce serait un changement bien bas ! Au ciel ? je le vois irrité. Eh bien ! mon cœur où donc nous rendons-nous ? — Don Fernando, à la vengeance. Où et comment peut-elle s'accomplir ? mon cœur, que vous importe ! je me rends à la cour d'ailleurs, avec ce fer qui t'a donné l'honneur et qui t'a fait ce que tu es. Mais le pouvoir vaut-il donc tant ? Tout s'obtient par l'industrie. Tu dis bien, aie espérance à la vengeance,

Fernando ; et puisque c'est toi même qui m'animes, mon cœur, à la vengeance...

(Arrive dona Maria avec une lumière allumée ; elle entre par la trappe.)

Dona Maria. — Fernando !

Fernando, *il ne la voit pas d'abord.* — Excusez, madame, la faute en est à la lumière qui pâlit près de vous ; le flambeau que vous apportez jette des rayons bien faibles auprès d'une telle aurore. Voyez à votre aspect se ternir cette larme, perle brillante que dore à peine le jour ; mais, quand le soleil lui-même remplacerait votre flambleau, il perdrait son éclat en vos mains.

Dona Maria. — Si le ciel, seigneur, me cache le but que je cherche, c'est que je suis assez aveugle pour que toute lumière disparaisse à mes yeux. Celle que je tiens et qui me permet de contempler votre mauvaise fortune, ne me donne qu'ennui au lieu de m'éclairer. Il en serait de même du soleil, s'il venait dans son orgueil éblouir ici vos regards. Mais bien que cette lumière soit faible, je l'apporte pour vous servir de guide, afin que vous puissiez échapper aux rigueurs qui vous menacent ; et quant à ce qui me regarde, pour que notre des-

sein ait son effet, je promets de tout disposer. Voyez si vous pouvez échapper. Chez moi, Fernando, vous trouverez des joyaux, de l'argent et le secret.

FERNANDO. — Puisque vous m'avez donné la lumière par votre divine présence, qu'elle se montre en vos avis et qu'elle éclaire ma raison. Déposez, madame, ce flambeau dans le souterrain, tandis que je vais vous instruire des projets de mon amour : un malheureux est tout expédient.

DONA MARIA. — La lumière est dans le souterrain et je me dispose à entendre votre voix avec vénération et silence.

(Elle retire le flambeau.)

FERNANDO. — Moi, je confie à ce cœur des secrets que sait à peine l'âme qui vous les abandonne : car j'ai à vous entretenir en mes discours de périls inévitables, auxquels malheureux, je me dispose, et que cependant je redoute avec un sentiment d'horreur. Voyant donc que mon père est mort comme un traître, bien qu'il fût plus pur que ce rayon qui se dégage de la lumière ; me rappelant cette sœur, innocent lys ensanglanté fauché parmi les fleurs ; considérant aussi que de telles injures exigent impérieusement une réparation, et

que je tomberais en une éternelle infâmie, si la vérité ne se découvrait pas; je choisis un moyen presque impossible pour y parvenir, puisque je choisis le séjour de la cour où la flatterie et les supplices me menacent également. Enfin, Madame, je suis disposé à traverser les pics géants que le Guadarrama élève jusqu'au ciel dans son orgueil menaçant, et qui semblent prêts à briser l'éclat fragile de la voûte étoilée. Déguisé dans Ségovie où je demeurerai inconnu, j'y veux attendre l'événement favorable, car nous savons par l'expérience et par les livres, que le temps a suffi à beaucoup d'hommes, pour obtenir ce que je cherche. Je sais bien que je vais à la mort; je sais bien que je marche vers le poignard; mais entre la mort et le poignard, je m'éternise par la vengeance. Voilà ce que j'ai pensé, voilà ce que je médite et ce que je songe à exécuter. Donnez-moi, madame, le conseil que je vous demande en un tel embarras.

Dona Maria. — De même que vous m'avez donné votre main et votre foi comme époux, vous verrez en toute certitude une fin heureuse à vos desseins.

Fernando. — Je pense de même en songeant

que je me mets sous de si généreux auspices ; c'est donc par ma foi et par cette main que je confirme ma vengeance ; assuré, que grâce à vous, je serai toujours puissant et glorieux.

Dona Maria. — Suis-je donc bien à vous ?

Fernando. — Faites, Madame, que les saints témoins, qui demeurent ici, donnent leur consentement muet à ce lien sacré. Si je cherche à m'acquitter en vous donnant la main, puissent ceux qui ont vu tout ce que je vous dois, voir aussi que de tels bienfaits sont peut-être mal payés, mais qu'ils tombent du moins sur un cœur reconnaissant. Ah ! sans doute j'enlève à la maison de Lujan une partie de son lustre, et en recevant votre main j'ennoblis mon affront.

Dona Maria. — Dites plutôt que par le nom de Vergas vous lui donnez une gloire nouvelle, car les siècles, en vantant votre loyauté, vous laveront du crime qu'on vous impute ; et, puisque je suis déjà votre épouse, je m'oblige à vous maintenir dans Ségovie sous votre déguisement par un moyen efficace. Cet écuyer qui me sert depuis trois ans est un homme discret et prudent, quoique la vieillesse se rapproche de l'enfance. Il a été tisserand dans Ségovie, et c'était un homme qu'on pouvait

dire puissant, honorable, riche, car la fortune aussi tient sous son empire les artisans. Il fut ruiné, et il se décida à servir ; que ne dis-je plutôt qu'il vint pour nous protéger, puisque nous devons obtenir le plus grand résultat de ses services. Je pense que je pourrai le tromper, en lui disant que je suis en mes courses errantes un astre qui réside à la cour, et que j'y veux séjourner sous un déguisement. En un mot, je ferai que l'amour paraisse être la cause de toutes ces folies. Je lui remettrai mille écus pour acheter de nouveaux métiers, honneur de son premier état. Avec cela, Fernando, nous aurons un capital suffisant pour nous mettre à l'abri du soupçon; vous serez son fils ; moi, je passerai pour sa brue; de plus, pour que notre secret demeure écrit seulement en nos âmes et qu'il ne soit pas nécessaire de le faire partager à d'autres, je m'en irai seule avec lui, je changerai de nom et de vêtement. Dès aujourd'hui, don Fernando, je suis une humble filandière, je préparerai une maison modeste sur la place des Tisserands. Vous pourrez donc immédiatement vous rendre près de moi, sous le favorable accoutrement d'un pélerin ou d'un soldat, déguisement qu'on ne saurait remarquer dans la foule. Vous demanderez

alors Pedro Alonso, comme étant votre oncle ou votre père; quand je vous aurai établi dans la maison et qu'on vous y aura vu avec moi, je ferai en sorte que ce soit pour vous un sûr asile.

Fernando. — Je serais reconnu à l'instant; mais je médite un nouveau stratagème et il pourra j'espère déjouer les regards; vous verrez que libre et vivant, m'ayant sous leurs yeux, ils me considèreront comme un portrait de moi-même.

Dona Maria.—Comment cela pourra-t-il être?

Fernando. — Ce n'est pas maintenant l'occasion de vous le dire; par la suite vous le saurez: mais enfin comment doit-on m'appeler?

Dona Maria. — Pedro Alonso.

Fernando. — Eh bien, dès aujourd'hui, je me confie à ce nom. Mais que dois-je faire dans Ségovie?

Dona Maria. — Tisser... jusquà ce que vous voyiez la trame de la vengeance.

Fernando. — Si, une fois établi au milieu des métiers, je puis l'obtenir sur ces hommes cruels, en tissant, au lieu de combattre, pourquoi ne me déciderais-je pas à échanger la lance contre la navette? Et toi, comment t'appellera-t-on?

Dona Maria. — On m'appellera, avec un dou-

ble sens, Théodora ou Téadora, et ce sera une preuve nouvelle que je t'estime et que je t'adores. Bien qu'on doive donc m'appeler Théodora, j'aime mieux qu'on dise celle qui t'adora (8).

Fernando. — C'est une grâce nouvelle de ton esprit.

Dona Maria. — Dis que c'est toi qui l'inspires, je vais parler à mon écuyer.

Fernando. — Que notre amour te conduise; laisse-moi la lumière.

(Elle lui donne le flambeau.)

Dona Ana. — Adieu Pedro Alonso, mon bien-aimé.

Fernando. — Adieu, ma bien-aimée Théodora.

Don Ana.—Dis donc plutôt Téadora (celle qui t'adore.)

Bermudo. — Oh! femme divine!

(Elle sort. Arrive Bermudo.)

Bermudo. — Le souper est prêt.

Fernando. — Puisque la fortune se présente à moi, je veux la saisir aux cheveux.

Bermudo. — Il y a ma foi une magnifique salade qui semble dire : mangez-moi.

Fernando (*sans faire attention à lui.*) — Celui

qui s'effraye et qui se laisse gagner par la poltronnerie, se plaît dans son propre malheur.

Bermudo. — Il y a un gigot qu'on prendrait pour un encensoir.

Fernando (*à part*).— Je prétends tirer un mort de l'un de ces caveaux, et après l'avoir revêtu de mes vètemens, je veux que l'on puisse se persuader que j'ai été tué en trahison.

Bermudo. — Nous avons un jambon et un chapon dignes d'un prébendier de chapitre. Vous êtes distrait, Monsieur ; venez, le souper va refroidir.

Fernando. — O Bermudo, que tu viens à propos.

Bermudo. — L'odeur du gigot vous réveille.

Fernando. — N'as-tu point de nouvelles de Garceran ?

Bermudo. — Non, Monsieur.

Fernando.—Il est mort, Bermudo, et c'est moi qui l'ai tué. Prends ce flambeau.

Bermudo.— C'est ce que je vais faire ; et vous, Monsieur, venez souper.

Fernando. — Auparavant, je veux lever cette dalle.

Bermudo. — Et pour quoi faire ?

Fernando. — Pour visiter un mort, de mes anciens amis.

Bermudo. — Qu'est-ce que vous dites-là ?

Fernando. — Je dis que je veux parler à un mort de mes amis.

(Il lève une pierre sépulcrale.)

Bermudo. — Voici le caveau ouvert ; vous pouvez entrer.

Fernando. — Passe devant avec la lumière.

Bermudo. — Moi ?

Fernando. — Oui.

Bermudo. — Moi ?

Fernando. — Toi.

Bermudo. — Que Belzébuth lui-même y entre, et avec lui un ignorant, un entêté, un présomptueux, un Don... nouvellement baptisé, un étourneau à qui rien ne manque, et qui jamais n'oublia une folie.

Fernando. — As-tu bientôt fini ?

Bermudo. — Mais c'est ordonner, Seigneur, que j'en finisse moi-même, car personne n'est jamais entré ici sans que tout fût fini pour lui.

Fernando. — Entre, poltron.

Bermudo. — Je ne puis... il y a ici un certain mort, à qui j'ai donné jadis la bastonnade, et qui

certainement se vengera... et vive Dieu! ce n'est pas la peur... mais la crainte de ce mort, qui fut vraiment un traître. S'il me voit là dedans, je sais, Monsieur, qu'il doit dire : « De par ces morts, il faut mourir!

FERNANDO. — Je vais me fâcher...

BERMUDO. — Je reviens, mais je sens un certain mal de ventre, et il me faut sortir un moment.

(Il sort.)

FERNANDO. — Ne nous rebutons pas, car il est clair qu'il veut me laisser finir seul cette besogne. Maintenant, donc, je vais entrer; le premier mort que je rencontre, à coup sûr ce doit être le dernier enterré..., je le tire dehors... Que ce caveau sent mauvais...! Oui, ce sont bien là les parfums de la mort... Pour pouvoir résister, je veux retenir mon haleine...; mais celui qui méprise la vie méprise aussi de telles difficultés.

(Il entre.)

Me voilà dedans... Il y a six cercueils. O sort! ce sont les trésors de ce lieu..., et le temps les convertit sans cesse en poussière...! Au milieu de ces cadavres je prends celui-ci, on dirait qu'il me ressemble par la tournure... et c'est le plus nouvelle-

ment enseveli... Eh bien, donc, qu'il se charge de toutes mes infortunes.

(Il tire un mort et le laisse tomber.)

Que Dieu vienne à mon aide ! je me tire d'embarras grâce à ce mort ; mais que j'aie pu sortir du caveau sans en mourir, c'est un miracle, qui, après tout, se peut attribuer à mon courage. Je veux le replacer sur la pierre qui ferme le sépulcre après qne je lui aurai mis mes vètemens. Voyons : je laisserai dans mes poches mes lettres, mes papiers, ces clefs, puis ce rosaire et cette bague, où se trouvent gravées mes armes, au milieu des verts reflets d'une émeraude. — Et, bien que ce visage, tel qu'il est maintenant, démente déjà la forme qu'il avait jadis, je veux lui donner trois ou quatre coups de poignard, afin que les plaies montrent que j'ai dû me défendre jusqu'à l'extrémité. Oui, il est nécessaire que son aspect horrible accrédite ainsi davantage le bruit de ma fin. Maintenant il me faut remettre le marbre à sa place. Le sort m'a donc traité de telle façon que j'en suis venu, grâce à lui, à me servir des morts..., car, il faut bien le dire, lorsque les vivans m'abandonnent, les trépassés me favorisent. Par ce stratagème je pourrai plus libre-

ment garder l'incognito à Ségovie ; et tisserand, toujours occupé à tramer ces injures dont une âme s'offense, je combinerai à loisir les hauts desseins qui doivent assurer ma vengeance. Oui, je tâcherai de faire en sorte que la navette s'échange bientôt contre une forte lance.

(Il entre avec le cadavre dans la niche qui précède le caveau.)

SCÈNE III.

(l'appartement de dona Maria.)

DONA MARIA, VÊTUE PAUVREMENT.

Dona Maria. — L'effroi où je suis que mon frère s'éveille, sans que j'aie pu voir don Fernando, m'oblige à m'éloigner. Ah! quelles entreprises, quelles choses en apparence impossibles les femmes ne peuvent-elles pas essayer ? Il avait bien raison, ce sage qui disait qu'elles sont à la fois ce qu'il y a de plus méprisable et de plus

courageux au monde. Pénélope me sert d'excuse; mais me voilà devenue femme de tisserand, et mon amour doit ourdir la prudence avec l'audace. Plus de mille écus en or et en joyaux m'empêchent d'être inquiète sur notre sort.

(Arrive Pedro Alonso, vêtu en tisserand.)

Pedro Alonso. — Eh bien, senora, partons, il fait jour.

Dona Maria. — Je m'appelle Théodora, mon père, qu'il n'y ait plus ici de senora.

Pedro Alonso. — Eh bien, Théodora, rendons-nous sur les bords du fleuve; les mules nous attendent au pont.

Dona Maria. — J'y vais... Mais...

Pedro Alonso. — Hâtons-nous, si vous craignez votre frère.

Dona Maria. — Vous êtes mon père et je suis votre fille.

Pedro. — On ne le dirait pas, en vérité, à la manière dont je suis obéi.

Dona Maria. — Allons-nous en..., Fernando, les heures si rapides vont me sembler un enfer et une éternité jusqu'à ce que je te revoie.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

(L'Église.)

Arrive DON **FERNANDO** *presque nu et son épée à la main. Il traîne le mort vêtu de ses vêtemens.*

FERNANDO. — C'est ici que finit la persécution, car c'est ici que commence ma vengeance. (*Il regarde le corps*). J'ai si bien imité ma propre personne, que cette fois la vérité est démentie par l'événement. Si je me mets à sa place, lui, il a pris ma ressemblance. Je l'ai laissé à la porte de l'église...; mais quelqu'un vient. Cette fois... fuir, c'est de la vaillance.

(Il va pour sortir, arrive Bermudo.)

BERMUDO, *sans voir Fernando.* — A cette heure que tout le monde dort, don Fernando dormira aussi sans doute. Je veux entrer.

FERNANDO. — C'est Bermudo.

BERMUDO. — Mais je tombe sur un mort.

Fernando. — Ici commence l'effet de ma ruse.

Bermudo. — Et le mort, c'est don Fernando, mon maître. Ainsi périssent les traîtres à leur roi.

Fernando. — Il t'en doit arriver autant. (*Il le frappe.*) Tu vas mourir !

Bermudo. — Je suis mort !... Confession ! confession !

Fernando. — Traître ! ne crie pas.

Bermudo. — Je veux crier, moi...; et puisque c'est votre fantaisie de me tuer, je n'ai guère envie, ma foi, de vous être agréable... Je meurs à grands cris.

Fernando. — Meurs donc, misérable.

(Il le frappe.)

Bermudo. — Homicide, assassin, permets au moins que je me confesse. Je suis en péché mortel...

Fernando, *sans l'écouter.* — Montagnes qui entourez la Guadarrama de vos couronnes de neiges, et qui en faites une reine superbe, nu, pauvre, affligé, je vais me voir enfin parmi vous; et si des rochers peuvent s'attendrir, engloutissez-moi dans vos précipices ou permettez que je me venge.

(Il sort par le souterrain.)

SCENE V.

ARRIVE GARCERAN, BERMUDO.

GARCERAN. — Je n'ai pu, cette nuit, gagner Saint-Martin, à cause des gens qui m'ont poursuivi.

BERMUDO. — L'assassin revient sans doute pour me tuer... Je vais faire comme si j'étais mort.

GARCERAN. — Quand Fernando sera éveillé, il se réjouira sans doute, car il devait être dans l'inquiétude : Comme les gardes dorment! (*Il aperçoit le cadavre ainsi que Bermudo*). Mais... hélas! malheur à moi, ils sont morts!... Il semble que celui-ci soit Fernando; et cet autre, c'est Bermudo... O douleur!

BERMUDO, *à part*. — Vous pouvez, Bermudo, fort bien ressusciter, car c'est Garceran.

GARCERAN. — Murailles, parlez-moi; aurore du ciel, toi qui fais épanouir le crépuscule, dis-moi si ce sont eux?

BERMUDO. — Oui, ma foi, les deux y sont.

Garceran. — Grand Dieu !

Bermudo. — Arrêtez ! il n'y a que don Fernando de mort.

Garceran. — Fernando !...

Bermudo. — Oui, venez le voir... Si je m'étais écouté, je serais trépassé vraiment du pur chagrin que m'a causé sa mort.

Garceran. — C'est lui, hélas ! O mon ami !

Bermudo. — Les amis, quand ils sont morts, empestent, et celui-ci sent déjà bien mauvais.

Garceran. — Qui a été assez barbare, assez vil, assez impitoyable, pour arracher la vie au cœur le plus loyal, le plus noble, le plus courageux ? Qui a pu s'attaquer à l'honneur même ? Hélas ! don Fernando, hélas ! ô mon ami !... Si vous étiez le phénix des âmes nobles, renaissez-donc comme le phénix, car la loyauté meurt avec vous.

Bermudo.—Comme, Fernando et moi, nous étions sortis pour vous chercher et pour vous défendre, nous avons été investis par un vaillant escadron composé de cent hommes ; j'en ai tué dix et j'en ai blessé douze. Mon maître en a renversé cent treize.

Garceran. — Comment, je te trouve à terre et

tu es encore vivant. (*Il va vers lui.*) Misérable ! tu n'as point su combattre... Fuis en quelque lieu où jamais je ne te revoie.

Bermudo. — Je jure par ma foi, devant Dieu, de ne vous revoir jamais, ni vous, ni le roi. Je ne veux pas répondre en Castille pour les autres... ; il est bon seulement que je change de nom et de vêtemens, afin de ne point imiter Fernando.

(Il s'en va.)

Garceran. — La vertu, être récompensée ainsi !.. Que les traîtres aient pu y parvenir, et que les rois y aient consenti !... Je veux me rendre à Ségovie; je veux me consacrer à défendre son innocence et à laver sa mémoire d'une telle injure. Il faudra que tout le royaume confesse que la trahison et l'envie ont réuni leurs poisons pour flétrir trois innocents.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

ARRIVENT LE COMTE, DONA ANA, ET DES DOMESTIQUES.

LE COMTE. — Oh là ! voyez qu'est-ce qui m'appelle. (*A dona Ana.*) C'est vraiment pour notre avantage que deux soleils se montrent ensemble au monde ; ils répandent chacun leur splendeur, quoi que le vêtement que tu portes semble devoir éclipser ta beauté.

DONA ANA. — Oui, mais il nous défend contre les mauvaises dispositions du roi. Quand te verrai-je dans ce village ?

LE COMTE. — Avant que tu n'y arrives il se pourrait faire que je te rejoignisse. Ah ! que mon souvenir soit avec toi.

DONA ANA, *à part.*—Malheureuse que je suis ! (*Haut*). Si je te laisse mon âme, tu ne saurais être absent à mes yeux. Comment te pourrais-je oublier ?

2e DOMESTIQUE, *à dona Ana.* — Le soleil se montre, et l'on pourrait nous reconnaître.

DONA ANA. — Oh là ! qu'on fasse approcher le carrosse.

(Elle part.)

2e DOMESTIQUE. — Je me sens plein de compassion.

1er DOMESTIQUE, *au comte.* — Plaise à votre Seigneurie de me donner des étrennes pour la bonne nouvelle que je lui apporte, car son ennemi est mort.

LE COMTE. — Comment ?

2e DOMESTIQUE. — Mort à coups de poignard ; elle peut le voir ici.

(On apporte un cadavre, et on tire de ses poches différens objets.)

LE COMTE. — Oh là ! qu'on éloigne cette foule. C'est ainsi que l'orgueil du superbe finit toujours.

1er DOMESTIQUE. — Dans cette poche se trouve un rosaire.

LE COMTE. — Et dans celle-ci quelques clefs ainsi qu'un livre d'office.

2e DOMESTIQUE. — Il avait caché dans son sein ces lettres et ces papiers.

1er DOMESTIQUE. — Voici ses armes; elles sont gravées sur une émeraude qu'on peut porter au doigt.

LE COMTE. — Montrez-moi tous ces objets. Je

veux mettre sous les yeux du roi ces dépouilles d'un traître ; faites approcher ma chaise de poste, et qu'on enlève ce misérable monstre pour le faire enterrer.

2e DOMESTIQUE. — Tout Madrid est en émoi.

(Ils sortent et on enlève le cadavre.)

SCENE VII.

(Une place de Ségovie.)

FERNANDO SEUL D'ABORD, DONA MARIA, SOUS LE NOM DE THÉODORA, PEDRO ALONSO, TISSERANDS ET LEURS FEMMES.

FERNANDO.—La pitié des gens de Guadarrama et surtout celle du curé, m'a revêtu de ces pauvres vètemens. Ils me les ont donnés en voyant ma détresse, et certes, en agissant ainsi, ils ont fait l'action qui est à coup sûr la plus agréable à Dieu. Il m'a suffi de leur dire que des voleurs m'avaient

dépouillé ; et, pour les obtenir, il n'a fallu qu'un moment, celui de la demande. Avec ma barbe et mes cheveux rasés, j'ai, du reste, si bien l'air déjà d'un grossier tisserand, que plus je me regarde, plus j'ai de peine à me reconnaître. Me voici donc à Ségovie. Je reconnais dans l'Alzobejo, le lieu où le vieux Pedro Alonso doit demeurer. (*Il aperçoit dona Maria à l'ouvrage.*) Mais, que vois-je ! Don Fernando, n'est-ce point là ton aurore ?

DONA MARIA. — Que cherchez-vous, brave homme ?

FERNANDO. — Théodora.

DONA MARIA. —..... C'est bien mon nom ! Ah ! je te le disais bien, tu vois ici celle qui t'adore. Amis, accourez tous voir Pedro Alonso, mon époux.

FERNANDO. — Y a-t-il un homme plus heureux ?

(Arrivent deux tisserands et des femmes.)

DONA MARIA. — Peut-on être plus contente !... Mes voisines !... mes amies !...

1re FEMME. — Voisine, rien qu'à entendre votre voix, toute la rue s'en est réjouie.

1er TISSERAND. — Les tisserands, ma foi, laissent là leur métier.

2e Tisserand. — Et ceux qui cardent jettent là leurs outils.

1er Tisserand. — Puissiez-vous être arrivé parmi nous, Pedro Alonso, pour devenir le protecteur de ce quartier ; puisse-t-il vous devoir son repos.

Dona Maria. — Mes amis, mon Pedro Alfonso n'a-t-il pas une bonne tournure ?

1er Tisserand. — Il a ma foi la prestance d'un noble chevalier.

Fernando. — Il suffit, mes seigneurs, que j'aie les bras d'un tisserand, c'est là toute ma noblesse. Embrassons-nous, je vous prie.

(Arrivent Pedro Alonso et Bermudo.)

Pedro. — Qu'est ce que tout cela ?

Dona Maria. — Pedro, viens vers ton père.

Fernando. — Mon père ?

Pedro. — Mon fils !... Voici un bon mensonge, mais je puis bien dissimuler, puisque c'est moi qui gagne à tout cela. Comme tu reviens en fâcheux état.

Fernando. — Oui, mon père, c'est ainsi que je suis échappé de la guerre.

Dona Maria. — Oh, dis-moi encore que tu rapporte la vie, cela me suffit à moi

FERNANDO. — C'est à elle que je la dois, mon père.

PEDRO. — Allons, que tout le monde entre en danse.

FERNANDO. — Mon père, il faut envoyer chercher de quoi trinquer, et qu'on célèbre cette fête.

(On entend le son d'instrumens.)

Qu'est-ce que tout cela ?

PEDRO. — C'est le roi qui retourne au palais.

FERNANDO. — Il faut le voir : ouvrez les portes puisque Dieu l'a amené devant nos maisons.

BERMUDO. — Est-ce que le roi n'est pas fait comme nous ?

PEDRO.—S'il était comme nous il serait tisserand.

FERNANDO. — Taisez-vous ; le cortége arrive.

(On voit venir le roi, le marquis et les gens de leur suite.)

LE ROI. — Le cloître est beau, marquis, mais l'église est petite, et un but si important exige que je l'agrandisse.

LE MARQUIS. — On reconnaîtra là les dispositions d'un cœur héroïque.

UN DOMESTIQUE. — Voici une chaise de poste.

LE MARQUIS. — Et celui qui met pied-à-terre est le comte, mon fils.

(Arrive le comte.)

Le comte. — Permettez que je vous baise les pieds.

Le roi. — Levez-vous. Qu'est-il advenu à ce traître ?

Le comte. — La mort.

Fernando, *à part.* — Tu mens, car Dieu a vu son innocence et il l'a sauvé.

Le comte. — Ces lettres, ces papiers, ses instructions, ces clefs, sont autant de preuves qu'il a reçu son châtiment. Voici également sa bague.

Le roi. — Faites-moi voir ces objets... Et comment est-il mort ?

Le comte. — A coups de poignard.

Le roi. — Dieu a châtié son orgueil. Et où est maintenant sa sœur ?

Le comte. — Je l'ai laissée prisonnière à Madrid pour vous apporter ces nouvelles.

Le roi. — Et pour ces nouvelles aussi, comte, Villacastin vous appartient.

Le comte. — Donnez-moi cette main.

Le roi. — Venez avec moi.

Bermudo. — Par Dieu, le roi a vraie mine de souverain.

Fernando. — Puisque cela n'a pu être pour cette fois, Dieu me donnera vengeance en la seconde comédie ; on y verra comment j'ai pu troquer enfin la navette contre la lance.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

PERSONNAGES.

Le roi don ALFONSO.
Don FERNANDO RAMIREZ.
Don GARCERAN.
Le comte JULIAN.
Le marquis SUERO PELAEZ.
CHICHON Gracioso.
FINEO, domestique du comte.
THEODORA.
Dona ANA RAMIREZ.
FLORINDA, suivante.
Un ami de don GARCERAN.
CORNEJO, brigand.
XARAMILLO, brigand.
GAMACHO, brigand.
Un guichetier.
Un alguazil.
Un paysan.
Deux voleurs.
Un hôtelier, vieillard ridicule.
Un page.

LE TISSERAND DE SÉGOVIE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(La scène est à Ségovie, il fait nuit.)

LE COMTE, FINEO, DOMESTIQUES.

FINEO. — Vous regardez cette maison, monsieur ?

LE COMTE. — Ah ! c'est une bien humble chaumière pour la beauté qui a mon amour.

FINEO. — Si vous êtes si disposé à l'honorer, vous pouvez élever jusqu'au firmament son humble condition.

LE COMTE. — Appelle.

FINEO. — Êtes-vous déterminé, en effet, à entrer pour la voir.

Le comte. — Oui, Fineo, l'amoureuse passion qui m'embrase de désirs, ne souffre point de plus longs retards.

Fineo. — Regardez à ce que vous allez faire. Votre père, étant devenu le favori du roi, examine d'autant plus soigneusement toutes vos actions.

Le comte. — Tu me donnes des conseils inutiles, et l'amour m'aveugle à ce point, que, quand je sens mon âme embrasée, je ne songe qu'à dégager mes sens de la flamme qui me brûle intérieurement, sans réfléchir à mes intérêts, aux conseils de la raison, ou même à la renommée. Je n'ignore pas quel est le rang que j'occupe, et la loi qu'il m'impose... Mais quand le roi le saurait, il sait également que je suis jeune... Le gouvernement ne regarde que mon père ; et les choses étant ainsi, puisque je ne suis pas ministre, cette conduite ne peut être ni si folle, ni si coupable. Je me sens aveuglé, et c'est précisément pour empêcher qu'on ne murmure plus longtemps, que je cherche un recours extrême à un feu si ardent.

Fineo. — Un regard a-t-il suffi pour vous rendre ainsi aveugle?

Le comte. — Oui, et si complètement, que s'il n'y avait pas eu tant de monde à l'audience, où

elle est venue parler à mon père, ma folie se serait portée aux excès dont tu es témoin en ce moment, et que c'eût été à ses pieds, que j'aurais adoré sa beauté. J'étais hors de moi, toutefois j'ai refréné mes désirs, mettant ma confiance en toi, Fineo, et en ton zèle. Par mes ordres tu as suivi ses pas, tu m'as informé, que bien qu'elle fût noble, elle vivait ici solitaire et dans la pauvreté. Les choses étant ainsi, quand bien même on regarderait mon amour comme inégal, ma faveur et mon pouvoir n'ont rien à craindre en tout cela.

Fineo. — Il me semblerait préférable de s'arranger pour qu'elle vînt vous voir.

Le comte. — Que celui qui parle de cette sorte connait peu l'amour et les anxiétés de ma passion! Songe donc, qu'en commençant à aimer, il faut songer à la défiance, car l'amour n'est qu'une perpétuelle trahison... En cette maison, Fineo, je vois déjà un palais, et la femme qui l'habite est la reine de mon désir. A peine commençai-je à l'aimer, que je commençai aussi à craindre que mon pouvoir fût trop faible, et que l'obtenir fût enfin une chose impossible. Vois, Fineo, si je puis montrer quelque dédain en l'aimant, quand, au moment où

je viens la chercher, le désir me remplit de crainte. Appelle.

Fineo. — Je veux vous obéir.

Le comte. — C'est ton devoir, Fineo ; un serviteur peut avertir, mais ce n'est point un conseiller.

(Fineo appelle et Théodora se montre à la fenêtre.)

Théodora. — Qu'est-ce ?

Le comte. — Un homme, qui a à vous parler, belle Théodora.

Théodora. — Et de quelle part ?

Le comte. — De ma part.

Théodora. — Il ne me convient point de vous écouter, puisque je ne sais pas qui vous êtes.

Le marquis. — Théodora, descendez m'ouvrir et vous verrez qui je suis.

Théodora. — Vous voudrez bien m'excuser, mais c'est impossible maintenant.

Le comte. — Écoute... elle a fermé la fenêtre, à ce que je crois, et elle ne me veut pas entendre... mais il faut que je satisfasse mon désir, ou j'en perdrai la tête.

Fineo. — Comme ce sont, Monsieur, deux

choses qui s'arrangent mal, d'être à la fois fou et prudent, entrons de force.

Le comte. — Essaie ; je pense qu'on ouvre la porte.

Fineo. — Celui qui sort est un homme sans manteau.

Le comte. — Toutefois, Fineo, je veux l'examiner.

Fineo. — La crainte ou l'intérêt lui fera dire la vérité. Eh ! mon gentilhomme !...

(Arrive Chichon avec un pot.)

Chichon. — Triste de moi ! c'est la justice qui passe par ici Qui êtes-vous ?

Fineo. — Ne craignez rien, venez.

Le comte. — Où allez-vous ?

Chichon. — Moi, seigneur, je vais comme vous voyez, chercher du vin pour mon maître.

Le comte. — Et qui est-il votre maître ?

Chichon. — Pedro Alonso... un tisserand, dont je suis l'apprenti.

Le comte. — Est-ce le galant de cette femme ?

Chichon. — Ou il l'est, ou il le veut être.

Le comte. — Y a-t-il un homme plus malheureux ! Dis ton nom ?

Chichon. — Je m'appelle Chichon.

Le comte. — Eh bien, va-t-en en paix.

Chichon. — Je pense que le souper fera peu de profit aujourd'hui à mon patron.

(Il s'éloigne.)

Fineo. — Que décidez-vous, monsieur ?

Le comte. — Il faut appeler d'abord, en feignant d'être ce garçon, pénétrer à l'improviste ; faire en sorte que le tisserand s'en aille, et puis ensuite... ma foi... nous le tuerons.

Fineo. — Oh ! ciel ! considérez...

Le comte. — La fureur m'emporte... si j'allais, déjà fou d'amour... que doit ce être, quand l'amour et la jalousie se réunissent ? Un homme de bas étage peut-il entrer pour quelque considération dans ma conduite, quand il s'agit de mes affections ?

Fineo. — C'est pour cette raison même, qu'il vous faut changer d'avis. C'est un homme fort entendu, que celui-là qui a dit : qu'une femme ne pouvait bien se conduire, sans être éprise de son mari. Pensez à ce tisserand tout barbu, qui est maintenant en possession de votre Théodora, et votre amour doit s'éteindre.

Le comte. — Toi, considère l'abîme, où mon ardeur m'entraîne en aveugle, et tu verras que

mon feu s'augmente, par cela même qu'on lui résiste... Appelle... finis en... mon cœur s'embrase d'une fureur folle.

FINEO. — Oh ! le dur empire que celui de l'amour.

(Il appelle et Théodora descend.)

THÉODORA. — Qu'est-ce ?

FINEO. — Chichon... c'est fait.

(Théodora s'en va.)

LE COMTE. — Je me couvrirai le visage, et tu pourras d'ailleurs tout disposer, sans que je me fasse connaître.

FINEO. — C'est prudence que se cacher.

(Arrive Théodora suivie de Fernando, qui se présente d'un air déterminé.)

THÉODORA. — Sortons en ce cas... Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce ?

FINEO. — Ne vous troublez pas ; ceux que vous voyez sont vos amis.

FERNANDO. — Et que prétendent ici, à une telle heure, ces cavaliers, quand cette maison a un maître ?

LE COMTE, *à part*. — Je me sens déjà embrasé de colère !...

FINEO. — Que vous laissiez seule, Théodora.

FERNANDO. — Pour Dieu ! ces gentilshommes viennent bien mal informés de ce qui me regarde... ; qu'ils considèrent, s'ils sont gens d'honneur, le peu de raison qu'ils montrent ; car, quand bien même ce serait un pur hasard que je me fusse trouvé ici, ayant l'épée au côté, et de la barbe au menton, la loi, qui mène le monde, s'opposerait à ce que je commisse une semblable lâcheté. Si cette femme m'appartient, et si elle doit être mon épouse, comment pourrais-je l'abandonner, avant de mourir moi-même ?

FINEO. — Et celui qui s'est déterminé à tenter l'occasion, croyez-vous que, par égard pour vous, il se désiste de son projet ?

FERNANDO. — Il le fera, s'il se soumet au joug de la raison ; le plus grand exploit c'est de se vaincre soi-même.

LE COMTE, *à Fineo.* — Qui te jette dans toutes ces raisons et tous ces argumens, quand l'amour me tue ? Fais-le se résoudre à ce que j'ai décidé, sans donner lieu à plus de réplique. (*Haut.*) Pedro Alonso, cela doit être ainsi.

FERNANDO. — Et ce ne sera point.....

LE COMTE. — Un seigneur pourrait répondre ainsi, mais un misérable tisserand !

Fernando. — Ce que vous avez essayé de faire ici, vous, contre la loi et contre la raison, il n'y a qu'un roi tyran qui l'eût osé, ou un homme ayant perdu toute honte.

Le comte. — Rustres.....

(Il se découvre.)

Théodora. — Ah ! malheureuse ! Contenez-vous; pour Dieu, faites attention...

Fernando. — Vive Dieu !...

Le comte. — Mon autorité est nécessaire ici. Pedro Alonso, tenez-vous tranquille enfin, c'est moi qui vous parle.

Fernando. — Est-ce le comte ?

Le comte. — Lui-même.

Fernando. — Commettre une action si odieuse... ah ! un tel exploit va bien à votre race !

Le comte. — C'est assez... audacieux, qu'est-ce que cela ? vous me parlez avec colère? Quelle confiance vous abuse donc ?... Éloignez-vous... et sur le champ.

Fernando. — Seigneur...

Le comte. — Allez, vilain, et qu'un tel propos finisse ; il faut avec moi d'autres manières.

Fernando. — Considérez une chose, bien que tisserand, je suis comme vous un homme...

Le comte. — Quelle audace! Et tu me dis cela à moi?... Qu'on le tue!

(Il lui donne un soufflet et ils s'attaquent réciproquement.)

Théodora. — Ah! ciel!

Fernando. — J'ai souffert tout, jusqu'à ce moment.

Théodora. — Y a-t-il une femme plus malheureuse!

Le comte. — Qu'il meure.

Fernando. — Vous verrez bientôt que ce n'est pas le pouvoir qui gouverne, mais la force et l'épée.

(Ils reculent en se battant.)

Le comte, *derrière le théâtre.* — Je suis mort!...

Théodora. — Malheureuse! que ferai-je?

(Arrive Chichon.)

Chichon. — Senora, quelle confusion, quel bruit?

Théodora. — Ah! Chichon, mon malheur seul est cause de tout: emmène-moi sur le champ d'ici; il y a un grand malheur d'arrivé.

Chichon. — Je l'ai vu du premier coup, mais je n'ai pu y remédier; où vous conduirai-je?

Théodora. — Dans la maison de quelque ami,

où je puisse éviter les rigueurs et le châtiment du comte.

Chichon. — Je ne sais vraiment où vous mener, car c'est chose de grand péril que de mettre une dame en autre pouvoir que celui du mari. Rien qu'à vous voir si belle, je sens déjà mille incertitudes. Une fois seul à seul avec vous, il ne saurait y avoir amitié qui tienne : le vieillard, en cheveux blancs, se transformerait en fougueux cavalier. Mais j'imagine une chose ; je prends la qualité d'ambassadeur.

Théodora. — C'est bien.

Chichon. — Et sous ma haute protection, vous garderez en toute sûreté la mauvaise fortune de mon maître.

Théodora. — Allons-nous-en, te dis-je.

Chichon. — Amen. Mais soient bénis à jamais les premiers inventeurs des palais d'ambassadeurs, où tant d'honnêtes veillaques demeurent en pleine sécurité.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

(Un cachot.)

ARRIVE GARCERAN, PRISONNIER, AVEC UN AMI.

L'AMI DE GARCERAN. — Je dis que, selon ce qu'il m'en semble, le véritable sujet de votre réclusion n'est pas celui qu'on donne à entendre ; il y a dans tout cela une cause supérieure, et pour la déguiser, Garceran, ils ont employé le moyen que nous voyons.

GARCERAN. — Hélas ! je vous entends bien. O malheureux ! je ne le sens que trop, Gloriana est la cause principale du mal que je souffre. Je n'ignore pas qu'en me retenant ici, on a l'intention de me faire mourir ; car, étant ce que je suis, me donner la geôle publique pour prison, je ne me le dissimule point, c'est là une rigueur qui n'appartient qu'à la vengeance. C'est la faveur où est son père, qui donne au comte tant d'audace. Je vois bien qu'il veut venger ses ennuis par des persécutions. Cette belle villageoise, l'envie du ciel, a dérobé mon cœur. Le comte m'a surpris lui par-

lant; il a dissimulé son amour et sa jalousie, mais je devinais son cœur sous la mortelle pâleur de son visage. Il prétend mettre un terme à sa jalousie en m'enlevant la vie. Ah! elle aura été bien employée, belle Gloriana, si c'est pour vous que je la perds!

L'Ami. — Garceran, cette pureté de sentimens appartient à la chevalerie errante; le nécessaire, l'important aujourd'hui, c'est de vous conserver la vie.

Garceran. — Et comment?

L'Ami. — En cherchant quelque moyen de faire oublier tout cela. Il faut demander: avec persévérance et en souffrant on vient à bout de tout; oui, tout peut à la longue s'obtenir.

SCÈNE III.

Les précédens, Don FERNANDO, avec les fers et les menottes, CHICHON.

Fernando, *à Chichon, sans voir Garceran.* — Et Théodora en a été vivement affligée?

Chichon. — Oh ! de telle façon que si ses larmes avaient été du vin, elle eût donné soif à tous les assistans. Elle dit qu'elle veut parler pour toi au comte.

Fernando. — A-t-elle dit cela ? Veut-elle acheter, par ce que je regarderais comme une offense, ma grâce de mon ennemi ? Par le ciel ! je lui donnerai mille coups de poignard, si ce nom sort une seconde fois de sa bouche.

Chichon. — As-tu ton jugement ? Quand tu te vois avec les menottes aux mains et les fers aux pieds, tu menaces ! Dis moi, que veux-tu faire ?

Fernando. — Crois-tu, par hasard, que je puisse être encore prisonnier demain ?

Chichon. — Bien mieux que cela : J'imagine, seigneur Fernando, que tu sortiras parfaitement libre, et que tu pourras faire la figue à tous tes ennemis (9). Mais t'en donner avec la langue, autant en emporte le vent.

Fernando. — Tais-toi, imbécile. Apporte-moi deux cordes et un marteau, et je me réveillerai demain avec toi dans la maison de l'ambassadeur.

Chichon. — Comment ?

Fernando. — Ne demande point comment ; fais

à l'instant ce que je te dis, Chichon, et ne me réplique point.

Chichon. — J'y vais, et je me garde bien de répliquer.

(Il s'en va.)

Garceran, *sans voir don Fernando.* — Cela importe...

L'Ami. — Je risquerai ma vie pour vous, puisque l'on dit que la prison est la pierre de touche d'une amitié sincère.

Fernando. — Seigneur Garceran.

Garceran. — Qu'est-ce que cela, Pedro Alonso? Quel délit si grave avez-vous commis, que vous vous trouviez ici avec les fers et les menottes?

Fernando. — La renommée ne vous l'a-t-elle pas appris?

Garceran. — Non.

Fernando. — Eh bien, cette nuit, un certain seigneur s'est permis envers moi une insulte, enhardi par l'avantage que lui offraient sur moi trois hommes qui l'accompagnaient; mais ma bonne étoile a bien voulu qu'en donnant d'abord la mort à deux d'entre eux, je commençasse le châtiment qui leur était dû, et pour peu que la justice tarde,

j'en ferai de même avec les autres..., à l'instant j'ai vu tomber sur moi plus de gens de police que le vent du nord ne décharge de grêle par un jour embrasé d'été. Ils se sont emparé de ma personne, et ils ont enseveli mes pieds dans une double garniture de fer. Quelques prisonniers fanfarons ont voulu me demander ma bien-venue dans leur style accoutumé, (ce sont priviléges d'anciens comme eux, dit-on), mais moi, me rappelant certains droits de nos antiques statuts, j'ai frotté, avec un rondain, la tête à quatre ou cinq d'entre eux ; c'est ce qui fait que les guichetiers sont accourus à tout ce bruit, et que, me mettant les menottes, ils ont fait cesser ces extravagances.

GARCERAN. — Étrange événement.

FERNANDO. — Ne vous étonnez pas : un noble qui est offensé est comme le taureau dans l'arène, et sa rage ardente se passe sur les manteaux quand il ne peut atteindre ceux qui luttent. Mais vous, seigneur Garceran, êtes-vous en péril ? Et la maladie qui vous a traîné à ce vrai sépulcre des vivans est-elle mortelle ?

GARCERAN. — D'après ce que je puis comprendre par mes malheurs, mon destin ne me conserve la vie que pour me donner la mort plusieurs fois.

Fernando. — Eh bien, donc, ne vous affligez pas ; si vous le voulez, je m'engage à vous mettre en liberté avant que l'aube baigne les champs de sa blanche rosée.

Garceran. — Que dis-tu ?

Fernando. — Ce que je dis, je l'accomplirai. Dites-moi, vous, quelle est votre volonté et laissez le reste à mes soins.

Garceran. — Vous donneriez la vie à un esclave et la vie à un mort ?

Fernando. — Taisez vous, et pour cette nuit je vous préviens seulement d'observer ce que je ferai dans l'infirmerie.

Garceran. — Je m'abandonne à vous, ma vie vous appartient, si, comme vous me le dites, je la reçois de vous. D'ailleurs, vous le pouvez croire, j'en agirais de même à votre égard en une semblable occasion. Dès que je vous vis, je vous pris en affection, car je trouvai en tous vos traits la physionomie, le portrait vivant de cet infortuné Fernando Ramirez. Nous avions l'un pour l'autre l'amitié la plus étroite qui se soit montrée en aucun temps.

Fernando, *à part.* — Qui aurait pu leur apprendre un secret si caché. (*Haut.*) N'est-ce pas

celui qu'on trouva dans Madrid, tué à coups de poignard ? le fils de cet infortuné Beltran Ramirez, qui subit le dernier supplice, et qui livra sa tête au bourreau, bien qu'il fût alcaïde de Madrid ?

GARCERAN. — Le même.

FERNANDO. — Que Dieu veuille éclaircir la vérité, mais la renommée a toujours dit que l'envie, et non ses fautes, donnèrent la mort à ce seigneur.

GARCERAN. — Moi, je m'oblige à donner ma vie pour défendre son innocence.

FERNANDO. — Vous êtes noble, mais croyez que dans le cas où le destin me serait propice, vous ne trouverez pas moins de dévouement en moi qu'en Fernando, si toutefois vous me voulez accepter pour ami.

GARCERAN. — Eh bien ! c'est comme ami que je vous donne ma parole et la main.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ENTRENT CORNEJO, CAMACHO ET XARAMILLO.

CAMACHO. — Allons, Pedro Alonso l'a dit, et sa valeur est reconnue; il sortira par le moyen qu'il veut employer.

XARAMILLO.— Camacho, je suis du même avis, mieux vaut un saut périlleux que de supplier davantage ces gardiens d'enfer. Il est ici, parlons-lui... Ami Pedro ?

FERNANDO. — Oh, Camacho ?

CAMACHO. — J'ai déjà communiqué à Cornejo et à Xaramillo, par qui se gouvernent tous les braves, vos projets, et plus de vingt sont disposés à vous suivre et à vous aider.

FERNANDO. — Eh bien ! liberté, camarades ; la fortune aide aux audacieux. Rachetons le péril par le péril. Tant d'hommes ne sauraient dépendre des vains griffonnages d'une plume qui, courant à vide, s'essaie à trancher des existences, comme la parque coupe ses fils.

Cornejo. — Nous disons tous de même.

Fernando. — J'oubliais seulement de vous avertir, que tous ceux qui voudront me suivre, doivent chercher cette nuit le moyen de se trouver dans l'infirmerie.

Camacho. — Pour les anciens prisonniers cela n'est point difficile, parce qu'ils sont connus des officiers de justice. Quant à ceux qui ne se trouvent point dans ce cas là, sous le prétexte de veiller Alonso Pinto, qui se meurt, ils peuvent contraindre les employés de les recevoir.

Fernando. — Que chacun de vous fasse son affaire ; quant à moi, comme j'imagine que d'après le délit dont on m'accuse il me serait impossible de rester hors du cachot, j'ai trouvé un excellent moyen de m'en tirer. Quelqu'un de vous autres a-t-il un couteau ?

Xaramillo. — J'en ai un, le voici.

Fernando. — Eh bien, ami ! il faut m'en donner un coup à la tète, et feignant alors d'être tombé de ces escaliers, mon intention est que, grâce à ce moyen, on m'envoie sur-le-champ à l'infirmerie.

Xaramillo — Le moyen est excellent, bien qu'il soit cruel.

Fernando. — Dis plutôt qu'il est charitable, si j'évite ainsi le supplice inhumain, que m'infligerait le bourreau. Achevez-donc, j'attends le coup.

Camacho. — Pour éviter un plus grand mal, je vais donc exercer à l'instant sur vous cet office de chirurgie.

(Il lui donne un coup de couteau à la tête.)

Fernando, *criant*. — Que le ciel me soit en aide!

Une voix, *dans l'intérieur*. Qu'est-ce que c'est? Qu'y a-t-il par là?

(Un guichetier arrive.)

Cornejo. — C'est Pedro Alonso qui est tombé de cet escalier: Maudits soient tous ces fers et toutes ces menottes! Ne vaudrait-il pas mieux tuer sur-le-champ un homme?

Camacho. — Il s'est brisé la tête.

Le guichetier. — Qu'on le porte à l'infirmerie.

Garceran, *à part*. — Pedro Alonso a montré plus de valeur qu'on ne devait en attendre de cette humble condition; et si je n'avais pas vu de mes propres yeux que Fernando était mort, j'affirmerais que c'est lui-même.

Cornejo. — Le tisserand est un vrai démon!

Camacho. — Le seigneur guichetier a ma foi avalé celle-là.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

(Une place de Ségovie.)

Le COMTE, FINEO.

Le Comte. — Cet événement a causé grand scandale dans Ségovie.

Fineo. — Et sans aucun doute l'emprisonnement du tisserand vous a fait tort.

Le comte. — Je ne pouvais m'y opposer sans me mettre en avant, et d'ailleurs la jalousie ne saurait conserver tant de grandeur d'âme quand elle poursuit ses projets ; en outre, il est si arrogant, il a tant de vaillantise et d'audace, qu'une fois libre et se sentant offensé par moi, il eût pu me donner du souci. En tout cas, il est beaucoup mieux au lieu où il paie sa folie ; et si le peuple

murmure contre moi, comme le roi ne le saura point, peu importe. Sa Majesté, tu le sais, ne donne audience à personne sans que je sois présent. L'affection et la bienveillance qu'elle me porte, me rassure contre ceux qui l'entourent; et d'ailleurs elle ne reçoit avec plaisir que les gens qui sont dans mes intérêts. Il faut ajouter que le tisserand connaissant mon pouvoir, doit réfréner ses sentimens intérieurs et craindre la sévérité de la justice. S'il déclare qu'il a osé lever contre moi le fer, cela le perd infailliblement plus que tout autre homicide qu'il eût pu commettre.

Fineo. — La chose est claire.

Le comte. — Comment va Claudio?

Fineo. — Si le chirurgien ne ment pas, la blessure qu'il a reçue a ouvert les portes à son âme.

Le comte. — Pauvre malheureux!

Fineo. — Dites pauvre Arnesto, qui a payé, sans confession, la peine qu'il ne méritait point! Mais parlez-moi, Monsieur, tout cela a-t-il apaisé l'ardeur inquiète de vos désirs pour Théodora?

Le comte. — Non, Fineo, mon amour n'est pas si sage; il faut qu'elle m'appartienne, ou je sens bien que le chagrin doit me faire mourir. Ah!

la flèche devait être empoisonnée, puisque une seule blessure a fait tant de ravages !

Fineo. — Et Cloriana, que dirait-elle si elle savait cela ?

Le comte. — La douleur de l'amour exclue le jugement comme la sécurité le refroidit. Je m'embrase pour une intrigue nouvelle. Il n'y a point d'amour heureux qui n'échange pour ce qu'il désire le bien qu'il a possédé.

Fineo. — Mais s'il ne vous fâche point de la perdre, pourquoi, Monsieur, vous venger avec une telle vigueur sur Garceran, de ce que vous l'avez trouvé causant avec elle ?

Le comte. — Si ce n'a point été en m'adressant à l'amant, j'ai été obligé de le faire pour mon honneur. Donner des soins à celle que j'ai aimée, c'était m'offenser dans l'estime qu'il doit faire de moi. En outre, Cloriana était toute ma joie, et je n'avais pas encore vu la beauté souveraine de Théodora. Mais mon père vient par ici : va-t-en sur-le-champ, et informe-toi avec soin du sort de cette maîtresse ingrate, à laquelle j'ai livré mon âme. Garde-toi de revenir sans savoir où se cache le bien pour qui je meurs.

FINEO. — J'espère la trouver, Monsieur, eût-elle été se cacher au centre de la terre.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS. — Comte?

LE COMTE. — Monsieur?

LE MARQUIS. — Vous savez que vous avez le rang de seigneur?

LE COMTE. — Je sais du moins que vous l'êtes, et que moi, je suis votre fils et votre héritier.

LE MARQUIS. — Ce n'est pas par héritage, mais par ses œuvres qu'on peut l'être, et c'est d'elles seules que résulte l'estime ou le mépris. Les seigneurs sont des juges, et les juges sont nés aujourd'hui, comte, pour détruire les abus et non pour en commettre. Que peut-on penser de vos folies? que doit-on attendre de vos excès, si ce n'est que tout le monde perde, à juste raison, le respect qui

vous était dû ? Pour une femme qui aime un homme placé si bas au-dessous de vous, vous risquez votre réputation et votre vie. Ah ! la malheureuse ! C'est là-bas qu'il faut aller montrer ces bouffées de courage devant le Maure de Tolède, car il est parvenu à passer la barrière neigeuse qui le sépare de Ségovie. Celui qui a un noble cœur ne prend le fer que pour Dieu, son honneur et son roi. Savez-vous que la haute dignité qui vous a été confiée, de même que celle que j'occupe près du roi, est sujette à l'envie ? qu'elle est l'objet de l'ambition de tous ? Savez-vous encore qu'il suffit, sur le chemin de la faveur, d'un fétus pour faire trébucher, et que le favori qui chancelle est assuré de choir. Oui, le favori est semblable à un arbre : tant qu'il est droit, les branches qui l'entourent sont pour lui le plus bel ornement, mais lorsqu'il commence à tomber, ces rameaux qui faisaient sa pompe, pèsent sur lui et ne servent qu'à hâter sa chute. Ne vous en crie-t-on pas aux oreilles mille histoires, mille exemples ? N'avez-vous pas vu Beltran Ramirez gouverner ce royaume, et ensuite, l'éclat de sa faveur, grâce à l'envie, ne s'est-il pas éteint sur un funeste échafaud ? Eh bien donc ! quelle folle confiance vous donne l'audace insen-

sée d'exciter par vos insultes les justes vengeances du peuple? Cet autre est avec sa femme, et vous, résolu fanfaron, vous voulez le forcer à la quitter. De même qu'il a déchargé sa juste colère sur deux de vos serviteurs, j'aurais voulu qu'il infligeât, aux dépens de votre propre vie, ce châtiment sévère.

Le comte. — Seigneur !...

Le marquis. — Ne me donnez point d'excuses, mais amendez-vous en vos excès, car par la vie du roi, si vous ne le faites pas, je jure de vous enfermer dans un château dont vous ne sortirez point, jusqu'à ce que le temps ayant couvert vos cheveux de neige, l'ardeur de votre sang se soit apaisée.

SCÈNE VII.

Arrivent don FERNANDO, avec les menottes et les fers. GARCERAN, CAMACHO, CORNEJO et XARAMILLO paraissent avec de la lumière, des cordes et un marteau.

Fernando. — Maintenant, camarades, que nos ennemis sont ensevelis dans un profond som-

meil, il faut accomplir notre projet avec courage. Y a-t-il quelqu'un capable parmi vous de rompre ces menottes? Cornejo, Camacho, éprouvez vos forces.

CAMACHO. — Briser le fer trempé, par la seule vigueur de la main! Pedro Alonso, c'est un essai inutile.

FERNANDO. — Ah! pourquoi l'alcade en me voyant malade et blessé ne m'a-t-il pas voulu soulager de mes fers!

CAMACHO. — Fussiez-vous mort, vous lui donneriez des craintes.

CORNEJO. — Faites ce que vous proposez; autant vaudrait proposer d'abattre un mur d'acier avec des balles de cire.

GARCERAN. — Et cependant, prétendre les briser à coups de marteau, c'est faire échouer notre dessein. Nécessairement le bruit doit éveiller les guichetiers.

FERNANDO. — C'est ce qui m'embarrasse! Mais si j'ai des dents, pourquoi chercher d'autre moyen!..... Et deux doigts doivent-ils empêcher que tout le corps n'échappe de cette prison.

(Il se brise les doigts avec les dents, arrache les menottes et s'enveloppe la main d'un morceau de toile.)

Camacho. — Qu'avez-vous fait ?

Xaramillo. — Il s'est arraché les dernières phalanges des pouces.

Garceran. — En vous, je retrouve bien un second Scevola ! Mais les fers ?

Fernando. — Peu importe les obstacles qui gênent mes pieds, dès que je puis me servir de mes mains, je ne suis plus prisonnier. Donnez-moi un couteau : que celui qui se désistera de la haute entreprise que je vais essayer, soit convaincu qu'il ne mourra que de ma main.

Cornejo. — Tous veulent vous aider, vous suivre et vous obéir.

Fernando. — Eh bien ! amis, voyez ces lits, il faut en tirer les malades, et, en amoncelant leurs couches les unes au-dessus des autres, nous parviendrons au toit. Alors, rompant une des planches avec ce marteau, nous pratiquerons une porte par laquelle chacun de nous, libre enfin de sa prison, pourra jouir de la vue du ciel. Puis ces cordes nous fourniront une échelle aérienne, par laquelle nous descendrons dans la rue.

Cornejo. — Eh bien ! ami, commençons.

Fernando. — Si je sors par le moyen que je vais tenter, il n'y aura pas un seul malade, j'en

suis sûr, qui reste pour donner de nos nouvelles.

Garceran. — Qu'il se sauve pour trouver la vie, ou qu'il se sauve pour rencontrer la mort, qui donc ne vous suivrait pas?

Camacho. — Allons.

Fernando. — O nuit! protège par ton silence une si juste audace contre une tyrannie si peu équitable.

(Ils sortent tous en exécutant ce qu'a proposé don Fernando.)

SCÈNE VIII.

(Cours du palais d'un ambassadeur.)

FINEO, CHICHON.

Fineo. — Ceux qui sont attentifs au profit, doivent savoir plaire aux puissants de ce monde; d'ailleurs c'est un proverbe. Ami, le comte, mon maître, perd l'esprit pour Théodora, tu le sais, et c'est pour cela que je te parle si clairement. Hier, nous avons mis des espions à tes trousses, qui t'ont

vu dans la prison avec Pedro Alonso, et qui ont suivi tes pas pendant que tu te rendais au palais de l'ambassadeur. C'est ainsi qu'on a pu découvrir que l'astre qui tient le comte embrasé d'amour, se cachait dans ce logis. Aide-le à conquérir les bonnes grâces de Théodora... Comme la brillante aurore commence à répandre ses perles en l'univers, si tu veux nous servir, appelle-la sur-le-champ; je veux lui parler, Chichon, avant que personne ait pu la voir. Pour commencer à l'obliger, voici une chaîne, c'est un gage d'affection et de foi que le comte t'offre de ma part.

Chichon. — Pour certain, tu as prêché avec une grâce si efficace, que si Calvin t'eût entendu, il eût laissé là son hérésie... Sur un taureau, sur un tigre l'épilogue eût produit son effet. Tu as fermé, en homme habile, le discours avec une clef d'or. Je me fie à ta parole, mais il faut que je me fie bien aussi au courage et au pouvoir de ton maître, pour faire au mien telle déloyauté. Après tout, puisqu'il doit mourir aujourd'hui, moi, pour ne pas lui être par trop fidèle, je prends ici congé de lui, et je commence à servir désormais le comte.

Fineo. — Quant à moi, c'est en son nom, Chichon, que je te reçois, et j'ai, pour ce que je fais

ici, des pouvoirs si étendus, qu'il regardera comme fait tout ce qui l'aura été par mon entremise.

CHICHON. — Appelons donc au-dessus de cet appartement que tu vois.

(Il appelle.)

C'est là que Théodora rêve aux aventures malheureuses de son tisserand.

(Théodora se montre à la croisée; elle est en deshabillé.)

THÉODORA. — Qui est là ?

CHICHON. — Ce sont deux serviteurs du comte, mon seigneur.

THÉODORA. — Est-ce Chichon ?

CHICHON. — L'honnête opinion que j'ai de moi m'empêche de répondre quand on m'appelle simplement Chichon. Depuis que je sers le comte on me doit nommer don Chichon.

THÉODORA. — Tu sers le comte ?

CHICHON. — Oui, Théodora, et c'est à vous que je dois ce bonheur ; votre beauté est seule la cause des maux que vous pleurez maintenant. Pedro Alonso, dès aujourd'hui, doit devenir le vil rebut d'un bourreau.

(Arrivent don Fernando, Garceran, Camacho, Xaramillo; ils sont suivis de plusieurs individus.)

FERNANDO. — Grâces soient rendues à Dieu, il lui a plu de nous sauver.

CHICHON. — Je suis perdu ! c'est Pedro, et s'il m'a entendu il me brisera les os. Pauvre Chichon ! je perds dès ce moment le Don et je retombe en mon humble état !

THÉODORA. — Est-il possible ! oh ! est-il possible que je te revoie déjà libre !

FERNANDO. — Oui, Théodora.

FINEO, *à part*. — Je cours grand risque en restant ici.

THÉODORA. — Je t'embrasse et je ne le crois pas encore.

CHICHON, *à Fineo*. — Va-t-en, nous sommes tous deux en péril s'il t'aperçoit ici.

FINEO *à Chichon*. — Passe devant moi.

CHICHON. — Ce qui est dit est dit.

FERNANDO. — Amis, puisque le ciel a bien voulu en sa pitié généreuse, que l'effet répondit à nos intentions ; il convient que nous nous consultions ensemble, et que nous adoptions à l'heure même un moyen de conserver cette liberté précieuse. Car, bien qu'il nous semble que nous soyions en sûreté ici, parce que les différens palais des ambassadeurs jouissent d'un droit d'asile reconnu, je vous dirai que quand il importe au repos public, ils se décident d'eux-mêmes, et par raison d'état,

à ce qu'on rompe leur privilége. A plus forte raison, cela doit-il arriver en la circonstance où nous sommes. Mon ennemi jouit de toute la faveur royale, et l'ambassadeur qui réside en ce lieu doit lui faire les plus hautes courtoisies. Cela étant donc, ce lieu d'asile ne doit être à nos yeux qu'une sorte de prison incommode, en ce qu'il restreint notre liberté, il faut que nous sortions tous ensemble de Ségovie, et que nous gagnions un lieu où nos hauts faits donnent matière à l'histoire. Nous sommes nombreux, mais on peut le dire, ceux qui en ce moment, par terreur pour leurs délits, se disposent à nous suivre, sont plus nombreux encore. Ou par la force, ou par une adroite industrie, nous saurons nous mettre en liberté. Les délinquans que l'on retient en prison dans les villages d'alentour, nous en formerons une sorte d'armée, qui deviendra la terreur de nos ennemis, comme elle fera notre sécurité. Nous occuperons la montagne, et l'âpreté rocailleuse de ses roches inexpugnables, remplacera pour nous les tours et les murailles d'un fort. Nous déroberons les voyageurs; dans les petites villes d'alentour, nous trouverons de l'argent, des provisions de vivres et des vêtemens. Les gens of-

fensés, nous pourrons nous charger de leur vengeance. C'est chose assurée que le temps nous en donnera l'occasion, de même que la victoire accroîtra notre supériorité.

Camacho. — Je suis de cet avis ; quel est celui qui ne se dispose point à nous suivre ?

Xaramillo. — Tous, nous pensons de même.

Bermudo. — Et vous, seigneur Garceran, que dites-vous ?

Garceran.— Qu'il me convient à moi de poursuivre d'autres desseins, et cela, parce que je ne suis pas maître maintenant de ma liberté, ou, pour mieux dire, que je vis soumis aux désirs d'une femme dont je porte les chaînes dorées. Et puisque votre cœur n'ignore point quel est le dur empire de l'amour, ce sera une raison pour que vous reconnaissiez combien cette cause est suffisante. Cependant, bien que ma personne ne puisse vous suivre, croyez que mon âme, qui confesse vous devoir la vie, conservera éternellement le souvenir de cette obligation, et que si je le puis faire un jour, je vous le prouverai par mes œuvres.

Fernando. — Je me fie à votre parole.

Garceran. — Que vos mains généreuses vous

fassent conquérir autant de bonheur qu'elles ont montré de courage.

(Il sort.)

Fernando. — Traitons maintenant de ce qu'il importe de faire : il y a urgence forcée à ce que nous choisissions un capitaine auquel nous obéissions tous. Sans tête il n'y a point d'ordre, et sans ordre la confusion et la ruine sont inévitables. L'histoire le prouve.

Camacho. — Qui, si ce n'est vous, pourrait donc être notre chef?

Comejo. — Qui peut-il y avoir ici qu'on voie s'opposer à votre valeur?

Xaramillo. — Oui, tous, nous vous nommons notre capitaine.

Fernando. (*Il tire une croix de son sein.*) — Eh bien ! posez tous la main droite sur cette croix, et jurez que sous peine d'une mort effroyable, vous me serez obéissans et fidèles.

Tous. — Oui, nous le jurons.

Fernando. — Maintenant, il ne nous manque plus qu'une chose : il faut qu'à l'instant même nous nous munissions tous de cottes d'armes, de targes et d'épées; que chacun se procure ces armes comme

il le pourra. Et toi, Théodora, que dis-tu de tout ce qui se passe?

Théodora. — Qu'à tes côtés, j'irai dans les lieux les plus reculés, que j'affronterai les plus grands périls, que je supporterai les fatigues les plus rudes. Je veux effacer la renommée des amazones.

Fernando. — Ah! ce que tu me coûtes, tu me le paies; et puisque ta beauté m'accompagne, je me promets de gagner la victoire sur le monde entier. Amis, je vous préviens que l'aurore ne doit point se rallumer de nouveau sans que nous foulions les roches de Guadarrama.

Tous. — Partons... Partons...

Bermudo. — Toi et le monde, comte, mon ennemi, je ferai en sorte que vous connaissiez promptement ce que c'est que le tisserand de Ségovie.

SECONDE JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Les montagnes de Guadarrama.)

ARRIVENT DON FERNANDO, CAMACHO, CORNEJO, XAMARILLO, THÉODORA; *elle est vêtue en homme, les autres ont un costume de brigands; ils sont tous masqués.*

CAMACHO. — Illustre capitaine, déjà ceux qui se laissent conduire par ta forte épée, sont au nombre de quatre vingts, et ce sont tous hommes de vaillance; ta compagnie doit bientôt former une armée brillante, à voir la façon dont elle se recrute chaque jour. Il n'y a pas de bandit, de mécontent, de malfaiteur qui ne songent mainte-

nant à venir te servir. Que sera-ce donc lorsque la renommée de ta valeur se sera répandue !

Bermudo. — Si tous ceux qui ont quelques délits à se reprocher me choisissent pour leur capitaine, mes gens surpasseront bientôt en nombre les soldats de Cyrus. Mes amis, soyez prévenus qu'à la guerre, c'est bien plus encore l'ordre qui fait vaincre que le nombre et la valeur. Plus que la force, c'est la prudence. Et ainsi, supposez qu'il soit devenu certain, grâce à la renommée, que tant de larrons occupent les gorges de la Guadarrama, le roi doit envoyer nécessairement des forces si imposantes pour s'emparer de nous, que nous ne pourrons jamais résister à cette armée vaillante. Donc il me semble qu'il faut que vous occupiez toute la Sierra, divisés cinq par cinq, six par six, en ne vous éloignant qu'à de telles distances, que vous puissiez vous entendre réciproquement pour vous porter secours si l'occasion le demande. Il faut qu'à tout événement on ne voie jamais paraître que le nombre d'hommes nécessaires à l'attaque qui se doit effectuer. Il est en outre important de ne pas occuper toujours les sentiers, les chemins de traverse par lesquels pourraient s'échapper un voyageur; on pourra croire

alors que les nôtres sont en petit nombre, on en prendra peu d'inquiétude, et l'on se souciera assez peu de s'emparer de nous.

Camacho. — Tout cela est parfaitement combiné.

Fernando. — Ensuite, nous choisirons dans la montagne un poste que les pas d'aucun homme n'aient encore foulé. Là, vous vous formerez un abri contre la neige et les vents, et ce cera l'asile commun où, la nuit, vous vous réunirez tous. En ce lieu, les femmes resteront cachées; elles s'occuperont du repas qui devra nous attendre. Là encore, et cela importe, on tiendra les conseils.

Camacho.—Regardez, voici un voyageur qui vient par ici.

Fernando. — Eh bien! que deux hommes, Camacho, occupent le chemin avec vous; qu'on l'amène ici.

Camacho, *cherchant deux hommes.* — Allons donc tous trois.

(Ils sortent.)

Fernando. — Que les autres se retirent: toi, Théodora, te trouves-tu bien d'être ainsi la femme d'un brigand; tu es certes accoutumée à des larcins de plus de valeur. On peut le demander à tes

regards, auxquels l'amour soumit tant d'âmes et tant d'existences.

THÉODORA. — Mon bien aimé, tu fais injure à ma foi constante par une semblable demande : le malheur ne peut rien sur moi tant que je suis à tes côtés.

(Les hommes qui sont partis reviennent avec un alguazil.)

L'ALGUAZIL. — Si vous avez quelque humanité, enlevez-moi mon bagage, mais laissez-moi la vie. Souvenez-vous que la vaillance est avilie par la cruauté.

CAMACHO. — Va, et tais-toi.

L'ALGUAZIL. — Je suis un alguazil de mon malheur, et tes mains t'en ont laissé des gages.

CAMACHO. — Tu aurais dû dire que la fâcheuse aventure était pour moi. Toutefois, vive Dieu, ta visite nous est enfin venue.

FERNANDO. — Qu'y a-t-il de nouveau dans Ségovie ?

L'ALGUAZIL. — On ne cause maintenant que du tisserand Pedro Alonso.

FERNANDO. — Et que dit-on de lui, vous le savez!

L'ALGUAZIL. — Mille mensonges qui selon l'habitude enveloppent la vérité. La renommée les accrédite.

Fernando. — Et c'est un grand coupable?...

L'alguazil. — Ni les siècles passés, ni les âges présens n'ont fourni un plus grand misérable à la Castille!

Camacho. — Sa bouche souffle le feu dans lequel il va se brûler.

Fernando. — Essaie-t-on de le prendre? la justice fait-elle quelques diligences à ce sujet?

L'alguazil. — On promet deux mille ducats à qui le livrera vivant.

Fernando. — C'est un vain projet. J'ai eu la nouvelle que pour se faire protéger par les Maures, il était passé en Andalousie. Si l'on n'y met pas plus de diligence, il échappera infailliblement.

L'alguazil. — On a maintenant un bien autre souci à Tolède, les troupes moresques se préparent pour faire la guerre à la Castille.

Fernando. — Et toi, où vas-tu maintenant? et pour quelle raison es-tu en voyage?

L'alguazil. — Je vais pour m'informer secrètement si Garceran de Molina se trouve caché dans Madrid. C'est le comte Julian qui m'envoie.

Fernando. — Et combien portes-tu d'argent?

L'alguazil. — Peu.

Fernando. — Est-ce que tu n'as pas volé ces jours-ci ?

L'alguazil. — L'office va bien médiocrement, on ne fait plus rien à la cour ; les pauvres seuls s'avisent d'être en faute et les gens riches ne pèchent jamais. L'avarice applanit tout, elle sait tout ajuster, la pauvreté n'y saurait parvenir. Dans la crainte de risquer son argent, il n'y a pas d'homme insulté qui cherche une querelle ; toutes les rixes s'arrangent ; on se conduit d'autre manière qu'on ne faisait jadis avec les femmes. Si, pour son malheur, nous rencontrons un pauvre diable avec sa dame, pour ne pas encourir la peine, il aime mieux mourir que de se rebiffer. Les dixmes, on n'en jouit jamais, et s'il est décidé que quelqu'un doit être contraint par la justice, sur-le-champ il y a des prières, des arrangemens, des entremises.

Fernando. — Donc, je dois gagner des pardons à te débarrasser de ce que tu enlèves. Ne me cache pas seulement un réal, il t'en coûterait la vie.

(L'alguazil lui remet une bourse.)

L'alguazil. — Je porte dans cette petite bourse un riche anneau. Je vous donne tout ce que j'ai.

Cornejo. — En avant la cape et le pourpoint; presto.

L'Alguazil. — C'est ma foi un grand profit!

Camacho. — Après cela il nous faudra ta vie.

Fernando. — Ne le tue pas.

Camacho. — Il a été la cause de tous mes malheurs, et c'est lui qui m'a arrêté!

Fernando. — S'il a exercé son office avec justice, et qu'il ne t'ait point insulté en t'arrêtant, c'est sans raison que tu le châtierais.

Camacho.—Ne suffit-il point qu'il soit alguazil.

Fernando. — Eh non! cela ne suffit pas; je suis ennuyé de tous ces gens qui abhorrent les alguazils et leur office. Pour le bon ordre ne faut-il pas qu'il y en ait? et ne sont-ce pas des hommes qui doivent remplir cet emploi. Ne voudriez-vous point, par hasard, qu'il n'y eût personne pour arrêter les gens, quand il y a tant de criminels. S'il suffit pour les maltraiter de l'office qu'ils remplissent, quelle preuve plus évidente de leur utilité prétends-tu avoir, que la nécessité de se conserver parmi tant d'ennemis, où se trouve celui qui a commis la faute la plus légère, mais que mille bouches ennemies s'empressent de proclamer? (*A l'alguazil*) : Va-t-en à la garde de Dieu.

Camacho. — Je voudrais seulement qu'il me fût permis de lui couper une oreille.

Fernando. — Pas même un cheveu. Tout homme qui se trouve en ma compagnie, doit songer à employer son courage à de plus nobles exploits.

L'alguazil. — Puissiez-vous vivre autant que le phénix. Mais puisque vous exercez si noblement votre pitié, donnez-moi seulement de quoi manger d'ici jusqu'à Madrid.

Camacho. — Allons, puisqu'on te laisse la vie, pars sur-le-champ sans rien demander de plus. (*Il lui remet sa baguette d'alguazil.*) Ce bâton d'escamoteur doit te tirer d'embarras.

(L'alguazil s'éloigne. Arrive un paysan chantant :)
« Une femme laide et maigre, dont on voit les os, c'est
« un vrai jeu de quille enclos dans un sac. »

Xaramillo. — Arrête, paysan...

Le paysan. — Je m'arrête, mais je n'ai rien.

Fernando. — Eh bien ! tu n'en seras que plus en sûreté. Où vas-tu ?

Le paysan. — Je viens de voir une sœur à moi, qui est nouvellement mariée à Guadarama, et je retourne à mon endroit.

Fernando. — Et d'où es-tu ?

Le paysan.—De Villar, hameau qui est à deux lieues de Ségovie, au pied de cette montagne.

Fernando. —Et dans ton village y a-t-il quelqu'un que l'on estime pour riche?

Le paysan.— Pour bourrique, seigneur, il n'y en a pas un qu'on estime davantage que l'âne de Blas Chaparron (10). Oh ! c'est un fameux étalon.

Fernando. — J'ai dit homme riche.

Le paysan. — Homme riche? Quelle richesse peut-il y avoir dans un village? Il y a seulement une femme à laquelle tous nos gentils bergers font la cour à cause de sa beauté et de son élégance. Dans l'endroit, on se dit à l'oreille qu'elle a des joyaux et beaucoup d'argent.

Fernando. — Et cette villageoise, est-elle mariée?

Le paysan.—Seigneur, elle dit à tout le monde qu'elle est demoiselle.

Fernando. — Et comment la nomme-t-on ?

Le paysan. — Cloriana.

Fernando. — Et avec qui est-elle ?

Le paysan. — Elle n'a qu'une servante qui demeure avec elle.

Camacho. — Voilà une prise faite on ne peut

mieux pour me réjouir. Enlevons cette femme, capitaine.

FERNANDO. — Allons, en es-tu déjà amoureux?

CAMACHO. — Où manquent les femmes quelles joies peut-il y avoir?

FERNANDO. — Tu as raison.

CAMACHO. — Ce paysan pourra nous servir de guide.

FERNANDO. — Déjà le char éclatant de l'auteur du jour se cache dans l'humide Océan. En partant sur-le-champ nous arriverons à temps, et la nuit nous assure du secret.

CAMACHO. — Allons, paysan, conduis-nous à ton village.

LE PAYSAN, *à part*. — Cette fois, Cloriana, j'en ai peur, votre virginité sera contrainte de faire ses preuves.

SCÈNE II.

(L'hôtel du comte.)

ARRIVENT LE COMTE ET FINEO.

LE COMTE. — Voilà le plan que j'ai formé Fineo pour obtenir quelque remède à mon mal.

FINEO. — Un désir si insensé vous afflige avec tant de rigueur?

LE COMTE. — Je ne sais quel filtre a pénétré en moi par un regard, mais telle fut sa violence, qu'au même instant je m'oubliai complètement pour ne songer qu'à elle. Je comprends que mon mal est incurable, et j'en suis venu à sentir qu'il n'y a plus de milieu pour moi ; il faut la posséder ou mourir.

FINEO. — Eh bien, nous ferons ce que vous nous ordonnerez.

LE COMTE. — Chichon entre. Bien que nous ne puissions guères y parvenir, essayons de tromper nos peines par l'espérance.

(Arrive Chichon.)

Chichon. — J'arrive pour vous jurer que je veux être votre serviteur, et j'arrive si bien gonflé de cette présomption, que je crois vraiment que Chichon est homme à en crever dans sa peau. (11)

Le comte. — Lorsque je te vois tant d'affection, je me sens contraint à te recevoir ; de quel pays es-tu ?

Chichon. — Moi, Monsieur ? je suis naturel de Barriga. (12)

Le comte. — Y a-t-il un endroit qui s'appelle ainsi ?

Chichon. — Je m'étonne que vous ignoriez cela. Barriga, c'est la première patrie de l'homme. Mon nom tire de là son étymologie. (13)

Le comte. — Tu es d'humeur agréable.

Chichon. — C'est aujourd'hui, Monsieur, que mon bonheur commence, parce que je cesse d'être apprenti et apprenti d'un tisserand. J'ai l'âme vraiment fatiguée d'aller, pour bien peu de gage, dansant sans cesse des pieds et des mains, afin de remuer le peigne au chanvre.

Le comte. — Puisque tu te disposes à me servir, sais-tu ce à quoi tu t'obliges ?

Chichon. — A des fatigues mal récompensées et à des gages plus mal payés. Ponctuel et sûr...

je le serai un mois ; pour les deux autres qui suivront je m'engage, comme mes confrères, à dire beaucoup de mal de vous.

Le comte. — Quant à cela, je sais que tu ne le feras pas, car tu seras mon favori.

Chichon. — Quelles raisons m'ont donc porté à la faveur qui m'est promise ?

Le comte. — Mon affection te la promet.

Chichon. — Favori sans le mériter ? mes seigneurs, dites-le plutôt, des pieds jusqu'à la tête, vous me prenez pour un entremetteur. Théodora d'ailleurs est envolée.

Le comte.—Ah ! ceci fut un fâcheux caprice, j'en sens tout le souci, et c'est ce souvenir qui cause encore mon ennui. Mais pour aujourd'hui, ton esprit doit venir à mon aide dans un cas plus grave.

Chichon. — Ordonnez donc.

Le comte. — Il faut t'emparer du tisserand et de Théodora.

Chichon. — Gare les jambes...

Le comte. — Devenu un brigand fameux, il s'en est allé avec elle et d'autres scélérats dans la montagne, et de là ils épouvantent la contrée.

Chichon. — Et c'est moi qui dois les arrêter.

Le comte. — Ségovie donne deux mille ducats, et le roi, par mon entremise, t'accordera la verge d'alguazil. En agissant ainsi Chichon, tu rendras grand service à sa majesté; le royaume te devra une immense reconnaissance : et j'ajouterai que le plaisir que tu m'auras fait sera extrême.

Chichon. — Si par hasard la renommée vous a informé que j'étais brave, pour Dieu la renommée a menti ; car je suis des plus prudents. Qui irait chercher querelle, quand on a un gosier, un cœur, quatre artères, toutes choses si délicates, que pour le moindre trou qui s'y fait, la vie s'en va à tous les diables, laissant votre pauvre corps à nu. Et puis, la peau du vaurien est encore bonne, et ma terreur est au comble quand je pense que le plus piètre personnage peut la percer avec une rave.

Le comte. — Tu dois exécuter tout cela par adresse et non par force, Chichon. C'est cette considération qui m'a engagé à faire choix de ta personne ; comme tu as été son domestique il doit nécessairement se confier à toi, et notre ruse est assurée.

Chichon. — Eh bien, si la chose ne consiste qu'en cela, fiez-vous à mon esprit et à ma loyauté.

(Arrive un page.)

Le page. — Puissant seigneur, sa Majesté demande votre Seigneurie.

Le comte, *à Chichon*. — Attends-moi ici, je t'expliquerai bientôt les choses plus à loisir. Je me rends de ce pas au palais.

Chichon. — Illustre seigneur je vous baise les pieds.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

(Une chaumière.)

DONA ANA RAMIREZ SOUS LE NOM DE CLORIANA; ELLE EST VÊTUE EN VILLAGEOISE; FLORINDA, SA SUIVANTE, ÉGALEMENT SOUS DES HABITS DE PAYSANNE.

DONA ANA. — Florinda, j'en suis arrivée à ce point que la souffrance va me trahir.

FLORINDA. — Dans une si juste douleur, je ne puis vous donner aucun conseil.

DONA ANA. — Après tant de constance, des infidélités si répétées, après tant d'espérance, une tiédeur si dédaigneuse! Est-il possible, qu'un homme se refroidisse à ce point en ses affections. Ah! qu'il en soit ainsi, et malheur à la femme qui se confie comme je l'ai fait.

(Arrive Garceran.)

GARCERAN. — Un jour bienheureux a ramené cette nuit où je te devais revoir, toi dont je fais ma

gloire, je ne crains plus la mort, et je périrai plutôt ici que de te perdre.

Dona Ana. — Quoi! c'est vous, Garceran?

Garceran. — C'est celui qui ne regarde sa vie comme bien employée que s'il la perd pour vous. Elle se consacre à votre beauté arbitre de ma souffrance ou de mon bonheur.

Dona Ana. — Garceran, un amour partagé excuse suffisamment un dévouement courageux, mais si une fois détrompé on se sent un tel mépris pour le péril, bien qu'on ne doive en attendre aucune récompense, c'est une action téméraire, un mouvement insensé!

Garceran. — Oui, et c'est pour cela que l'amour lui-même est un insensé, mais celui qui ne se sent pas rempli d'abnégation, n'aime guère.

Dona Ana. — Ceci est une vaine marque d'obligeance. Non, je ne vous veux point pour galant, et vous ne sauriez être l'époux d'une paysanne.

Garceran. — Ah! de mon amour sincère...

(Bruit intérieur.)

Florinda. — Senora, j'entends des pas.

Dona Ana, *à part*. — Hélas, mon Dieu! si c'était celui que mon cœur adore; malheureuse! je suis perdue! (*haut*) Songez à ma réputation et

à votre vie. Entrez dans ce cabinet obscur, il y a une porte qui donne sur le jardin.

GARCERAN. — Oui, et pour votre réputation seule, je puis consentir à ce que ma hardiesse quitte ce lieu.

DONA ANA. — Vite.

GARCERAN *s'éloignant*. — O sort cruel ! pourquoi prolonges-tu une vie dont tu enlèves tout le bonheur ?

SCÈNE IV.

ARRIVENT FERNANDO, CAMACHO, CORNEJO, XAMARILLO, TOUJOURS MASQUÉS.

DONA ANA. — Qu'est-ce ! hélas, malheureux !

FERNANDO. — Retenez vos cris, ou je vous enfonce cette épée dans le sein.

DONA ANA. — Qui êtes-vous ? que prétendez-vous ?

FERNANDO. — Êtes-vous Cloriana ?

DONA ANA. — Oui c'est moi.

FERNANDO. — Donnez-moi la clé de vos joyaux.

Dona Ana. — Florinda, remets-leur ces clés à l'instant.

(Garceran se montre.)

Garceran, *à part.* — O voleurs infâmes ! mais que dois-je faire s'ils gardent le respect dû à sa beauté? L'abandon de sa richesse ne saurait lui faire perdre sa réputation..... Elle la perd infailliblement s'ils savent que je suis à une telle heure avec elle.

Fernando, *regardant plus attentivement dona Ana.* — Que vois-je ! vive le ciel !... si ma sœur avait pu revenir en ce monde, je dirais que c'est elle-même que je revois !... mais cela ne peut être, car mes yeux l'ont vu rendre à la mort sa pâle dépouille.

(Cornejo arrive tenant un mouchoir plein de bijoux et d'argent.)

Cornejo. — Voici les joyaux et l'argent... Maintenant suivez-nous toutes les deux sans vous aviser de remuer seulement le bout des lèvres, ou bien, vous verrez comment est fait le visage de la mort.

Garceran, *il s'élance l'épée nue à la main.*— Quoi, vous offensez une femme ! vous perdez le respect dû à celle qui est un ange, sous les traits d'une mortelle !

Fernando, *aux brigands qui veulent se jeter sur Garceran.* — Arrêtez, amis, est-ce Garceran?

Garceran. — Lui-même.

Bermudo. — Eh bien, cette main que l'amitié vous a donnée, ne vous offensera jamais. Remettez vos épées dans le fourreau.

Garceran. — Quel est celui qui use de telle noblesse envers moi?

Fernando. — Votre ami (*il se découvre*) : me reconnaissez-vous?

Garceran. — Oui, Pedro; celui qui a un cœur noble, n'oublie pas qui lui a donné la liberté et la vie.

Fernando. — Eh bien, Garceran, dites-le moi, Cloriana serait-elle, par hasard, la cause de vos chagrins, est-ce là la beauté dont sont venus des maux si étranges?

Garceran. — La position où vous me trouvez montre assez clairement que c'est de Cloriana que vient le feu qui m'embrase.

Fernando. — Regardez-vous pour averti néanmoins, que le comte n'épargne ni les combinaisons adroites, ni les diligences dans la recherche qu'il fait faire de votre personne. J'ai rencontré, ces jours-

ci, dans la montagne, divers espions, envoyés pour vous chercher, non-seulement au pays d'alentour, mais encore dans des lieux plus éloignés. Si, de même que ce papillon, qui se laisse brûler à la lumière éclatante dont il voulait jouir, vous êtes retenu en un péril certain par l'amour aveugle qui vous attache à Cloriana ; fuyez en même temps la prison et le supplice, mais emportez avec vous la chaîne : enlevons Cloriana. J'ai près de cent hommes déterminés, obéissant à mon commandement ; si vous voulez vous servir d'eux et de moi, il est facile de nous défendre dans la Sierra, non-seulement contre le comte, mais encore contre le monde entier.

Garceran. — Ah ! combien votre conseil m'agrée ; si la belle Cloriana veut s'y soumettre, quel sort plus heureux pourrait-il y avoir que le mien? Pedro... ami.. son désir est ma loi, c'est l'étoile qui me guide.

Fernando. — A-t-elle pour vous de l'amour ?

Garceran. — Ah ! si elle payait mon affection de retour, quels malheurs aurais-je à déplorer ?

Fernando. — Eh bien, en châtiment de sa rigueur injuste, la force peut obtenir ce que refuse la volonté. Faites-lui part de mes intentions, et

rachetez d'elle votre vie, ou du moins vos tourmens.

GARCERAN, *à Ana qui s'est tenue éloignée.* — Pardonnez, vous que j'aime avec tant d'ardeur, si un amour qui désespère de vaincre jamais votre indifférence, essaie de conquérir votre beauté par des moyens rigoureux : je dois vous emmener.

DONA ANA. — Que dites-vous, Garceran ?

GARCERAN. — Je dis que je me sens mourir, parce que je désespère de pouvoir jamais te plaire, il ne faut donc, ni que tu t'étonnes, ni que tu inculpes ma foi, si je prétends me rattacher à la vie, et si pour cela j'emploie un moyen qu'on peut appeler grossier.

DONA ANA. — Eh bien ! tu me verras hachée en mille pièces, avant de me voir en tes bras.

FERNANDO. — C'est cependant ainsi que cela doit se terminer, belle Cloriana.

DONA ANA. — Vous aimez Garceran, et vous vous croyez noble ! quel cœur de chêne avez-vous donc ? Quel est l'être grossier qui commence par offenser la femme qu'il veut soumettre? Quelle victoire, quelle récompense voudrait donc obtenir cet injuste amour sur une volonté qui serait contrainte? Est-ce l'âme, sans cette volonté, ou bien un corps

sans âme ?... Si vous avez de l'honneur, comme je crois en songeant à votre sang illustre, pourquoi prétendez-vous m'enlever le mien, par une action infâme ? M'offenser ainsi, est-ce m'aimer ?

FERNANDO. — Ta résistance est vaine ; quel est l'honneur de villageoise qui ne doit pas se trouver illustré par l'amour d'un tel cavalier ?

DONA ANA. — Si, comme je l'espère, ce sont les vêtemens que je porte qui sont cause de votre erreur, sachez que je l'égale en noblesse. J'espère donc qu'ayant pitié de moi, à la fin vous prêterez au récit de mes maux une oreille compatissante.

FERNANDO. — Que Dieu me soit en aide... mais je lutte contre mille soupçons. Parle, je t'écoute, et je suis disposé à te prêter mon appui, si tu le mérites, bien plus parce que tu nous caches, que parce que tu nous a laissé voir.

DONA ANA. — Je romps donc le silence ; s'il suffit de déclarer qui je suis pour me retirer ici de ce danger pressant ; écoutez, car j'espère si vous n'avez point des entrailles de pierre, que vous vous montrerez compatissans. Ce ne sera peut-être point pour ma race, que ce soit au moins à cause de mes infortunes.

Cette vile apparence, ce grossier vêtement, c'est

le nuage qui cache le soleil, c'est la rouille(14) qui cache l'or. Ce n'est point la première fois que de cruels désastres obligent, comme cela m'est arrivé, à de secrets déguisemens. Mon nom est dona Ana Ramirez, et j'avais pour père Beltran Ramirez, l'alcaïde de Madrid : sa malheureuse histoire, il est inutile que je la rapporte, car la renommée l'a déja réservée pour les âges éternels. Écoutez donc la mienne ; à elle seule elle pourrait bien suffire pour émouvoir jusqu'aux larmes les pierres les plus dures : sachez d'abord que le comte Julian, seigneur de haut pouvoir, cavalier plein de brillantes qualités, me sollicitait d'amour : quoique je l'aimasse, rien dans ma résistance ne démentit ma qualité. Enfin par une promesse écrite, il s'engage à s'unir à moi, pour me trouver plus facile à ses prières. Ce fut alors que changea la roue variable de celle qui sait à peine comment elle répartit ses dons. Mon père, quoique innocent, mourut dans les supplices, et ce fut le résultat lamentable de l'infâme envie; celui dont les cœurs les plus durs pleurent si douloureusement la fin misérable, mon frère Fernando, apprit que le comte était mon amant, et il craignit un odieux outrage. Il voulut donc qu'en aucun temps on ne pût m'ob-

tenir, et il prépara un poison qui devait éteindre ma vie. Mais celui qu'il avait rendu le ministre d'une telle cruauté, celui-là eut pitié de moi ; il employa, pour me préserver, un antidote puissant qui devait diminuer la force de la liqueur mortelle, et ce fut mon frère qui m'apporta ce faux remède de nos misères. Je le bus, et au milieu de ces angoisses qui précèdent le trépas, on put croire que j'avais quitté la vie, tandis qu'elle m'était conservée : lui, alors, il m'abandonne et il s'en va chercher cette mort dont la Castille a retenti. Quant à moi, dans la terreur d'une telle infortune, et sentant l'avillissement de mon sang illustre, j'accomplis la suite de mes maux ; pour me cacher, je m'absente de Madrid, je change de nom et de vêtemens ; mais tant de peines cruelles, tant d'affreux désastres ne sont pas suffisans pour m'empêcher d'aimer le comte ; je dirai plus, l'adversité augmente mon amour, et c'est en lui que je cherche un refuge à mes maux. Néanmoins, je le dirai aussi, ce fut avec peine et avec effroi, que me trouvant sans parens et sans honneur, je choisis cet amant pour devenir mon époux. Je lui avais révélé l'événement qui m'était arrivé, quand, poussant des cris lamentables, il pleurait encore ma mort. A la fin,

son pouvoir, mes infortunes, l'honneur même, mon cœur, tout fut d'accord pour me soumettre à lui ; la cour se transporta à Ségovie, et moi, sous des habits de villageoise, je suivis mon amant adoré. Pour jouir plus librement de notre affection mutuelle, il a voulu que j'habitasse ce hameau, c'est là, où feignant bien souvent de chercher quelque récréation dans la sollitude, il vient se réfugier. Mes ardeurs et les siennes causeraient envie à Vénus elle-même, et pourraient exciter la jalousie du dieu Mars. Voilà quelles sont mes aventures, voilà quelle est ma position et ma naissance ; si de telles infortunes vous émeuvent, protégez-moi, comme des êtres vraiment humains ; si vous êtes impitoyables, tuez-moi, car j'attends la mort de mes malheurs.

FERNANDO. — Et tu serais dona Ana?

DONA ANA. — Mes maux le disent assez.

GARCERAN. — Les siècles n'ont jamais vu d'aventure plus surprenante.

FERNANDO. — Et tu as livré ton honneur à ce comte astucieux.

DONA ANA. — Ce sont mes malheurs qui l'ont fait, et non une vaine légèreté.

FERNANDO, *à part.* — Quelles machinations tu

formes, quel mal tu me fait, vile fortune, tu n'es constante que pour me persécuter ! Oh ! je me déchirerais le sein, mais il vaut mieux que je cherche à porter remède à son honneur que de la châtier. (*Haut.*) Garceran, il est nécessaire que vous deveniez le protecteur de dona Ana : veuillez m'excuser si je vous en prie.

Garceran. — Je suis d'autant plus décidé à le devenir que j'ai eu des obligations à son frère et à son père. J'avais pour eux une amitié si grande, que bien que mon amour soit extrême, je mourrais avant d'en enfreindre la loi.

Fernando. — C'était une échange de sentiment dont tous deux vous étiez dignes. Toi, belle dona Ana, écoute-moi en secret. (*Il lui parle à part.*) Tes adversités m'ont ému comme quelqu'un qui te touche par le sang. Ce que je sens maintenant, il est indispensable de te le cacher. Me consacrer à défendre ton honneur, cela est suffisant je pense, pour prouver ce que je te dis, et pour que tu te rappelles un jour de me payer ce bienfait par un autre service.

Dona Ana.—Je vous dois la vie, et il n'y a pas de difficultés que je ne sache vaincre pour vous.

Fernando, *à part.* — Il ne faut pas lui décla-

rer mon dessein, car bien que le comte l'ait offensée elle l'adore, et une amante ne saurait garder un secret; il est nécessaire que l'adresse vienne à mon aide : (*haut*) Dona Ana, je prétends me servir de la protection du comte pour obtenir de mon souverain le pardon des fautes graves qui m'ont conduit à cet état infâme. Pour parvenir à l'exécution de mon projet, je veux, quand il viendra vous voir, que vous vous chargiez de m'en prévenir : je me jetterai à ses pieds, et je ne doute pas que quand il saura que je vous ai fait respecter, il n'acquitte cette obligation comme un noble doit le faire.

Dona Ana. — C'est une faible récompense pour une si grande courtoisie, mais dites-moi où vous enverrai-je prévenir ?

Fernando. — Que celui qui apportera le message me cherche ou m'attende à la croix qui sépare le sommet de la montagne. Pour signal, qu'il tienne à la main ce gant. J'aurai toujours quelqu'un posé en sentinelle pour l'apercevoir.

Dona Ana. — Vous pouvez partir et vous confier en ma reconnaissance.

Fernando, *aux brigands.* — Rapportez ces joyaux.

Dona Ana. — Que le ciel vous conserve, et vous Garceran, puisque vous connaissez mon histoire, pardonnez-moi ma rigueur; si je ne puis être votre amante, je demeure pour vous remplie de gratitude.

(Dona Ana et Clorinde s'éloignent.)

Garceran. — Je prie Dieu qu'il veuille te faire parvenir au but que tu te proposes; le temps, qui change tout, n'a point encore effacé la dette que je dois à ton sang.

Fernando. — Si tu veux la payer, s'il est vraiment dans tes intentions de te délivrer de ces combats dont ta vie est assaillie, fuis tant de périls, et viens où tu pourras commander à ma troupe valeureuse.

Garceran.—Ah ! puisque mon brûlant amour est dédaigné, il faut bien que je cherche un asile près de toi et des tiens.

Fernando. — Viens donc, si l'habileté et la valeur me servent, j'espère te donner bientôt des signes éclatans de ma ferme amitié.

SCÈNE V.

(La montagne.)

ARRIVE CHICHON ACCOMPAGNÉ DE DEUX HOMMES DÉGUISÉS EN BRIGANDS.

CHICHON. — Nous devons les rencontrer dans cette âpre solitude.

1er HOMME DÉGUISÉ.—Je pense, moi, que tu vas te déconcerter.

CHICHON. — Vous connaissez mal la subtilité de Chichon, en mensonges et en tromperies, voyez-vous, il n'y a que le grec astucieux qui pourrait être mon maître, et encore souvent je crois que je pourrais lui en revendre ; ne m'envoyez pas pour me battre, tout le reste, je le saurai faire.

1er HOMME DÉGUISÉ. — C'est à toi de disposer les choses, à nous autres de travailler.

(Arrivent Camacho, Xaramillo et Cornejo, ils mettent en joue les nouveaux arrivés avec leurs escopettes.)

CAMACHO. — Hidalgos, rendez les armes !

CHICHON. — Voyez..... je suis Chichon..... si

parmi vous se trouve Pedro Alonzo, mon maître, nous sommes tous de la corde, et tout bon chrétien est larron. Il peut se découvrir le visage, et c'est sur sa renommée que je nous amène tous trois pour grossir son bataillon.

Camacho. — Alors nous pouvons bien nous découvrir.

Chichon. — Serait-ce Camacho?

Camacho. — Oui, c'est moi...

Chichon. — Est-ce Cornejo?

Cornejo. — Oui.

Chichon. — Et mon maître?

Camacho. — Il est resté entre ces rochers avec Théodora sa chérie; mais les voilà qui viennent tous les deux.

(Arrivent Fernando et Théodora.)

Camacho. — Capitaine, nous avons trois soldats de plus.

Fernando. — Oui, Chichon est tombé entre mes mains.

Chichon. — Oui, et je suis venu trouver en vous un puissant bouclier contre les persécutions dont on menaçait ma tête, le tout parce que je vous étais demeuré trop fidèle. Recevez donc aussi en votre amitié ces deux hommes.

1er HOMME DÉGUISÉ. — Je fuis la mauvaise fortune et je viens me placer sous votre protection, car sous un tel capitaine on peut prétendre donner de la terreur même à l'enfer.

CHICHON. — L'ami n'a pas plus de six morts sur la conscience, deux corps à corps sur le terrain, les quatre autres à la sourdine.

FERNANDO. — Six?

2e HOMME DÉGUISÉ. — D'un homme puissant et qui se sent offensé, le crédit bien plus que la valeur m'oblige à chercher ma défense en votre bataillon redouté.

CHICHON. — Celui que vous voyez a abandonné un majorat : un immense soufflet lui a si bien arrangé la mâchoire, qu'il ne lui en reste pas une dent.

FERNANDO. — Avec des soldats si valeureux, je pourrais prétendre à vaincre tous les royaumes qu'éclaire le soleil.

CHICHON, *à Théodora.* — Est-ce par bonheur ma maîtresse que je vois?

THÉODORA. — Oui, Chichon.

CHICHON. — Ah ! qui pourra se défendre d'un si charmant voleur!

(On entend chanter dans l'intérieur de la montagne.)

« Sont sortis de Ségovie quatre hommes à la vie débau-

chée, l'un était Pedro Alonzo, on appelle l'autre Camacho, le troisième, c'est Xaramillo, Cornejo est celui qui manquait à la liste. Tous quatre vrais spadassins, vrais fanfarons de mauvaise vie. Ils ont renversé les obstacles et ils ont brisé leurs chaînes en dépit de leurs gardiens, ils se sont échappés de prison, ils ont été chercher asile en la maison d'un ambassadeur, et profitant de l'occasion, ils sont devenus les éperviers de la montagne de Guadarrama. Malheur à celui qu'attraperont les pêcheurs de tels poissons, il pourra bien changer de danse en l'air, et ce sera au son d'une seule corde. »

Puisse-tu devenir aveugle avant que ceux qui t'écoutent voient arriver ce que tu nous chantes.

FERNANDO. — En voilà un qui n'a guères peur de nous, puisqu'il passe par la Sierra en chantant librement.

CHICHON. — Il faut qu'il n'ait pas un sou.

FERNANDO. — Portez-vous sur le chemin tous trois et qu'on me l'amène ici, la chansonnette me plaît, et je désire entendre ce qui peut s'en manquer... Autant que j'ai pu m'en apercevoir c'est un courrier à pied, et je veux voir si les lettres qu'il porte ne seraient point par hasard d'importance pour nous.

CAMACHO. — Partons. (Ils sortent.)

CHICHON.—Il les a entendus, et l'on dirait qu'il a des ailes aux pieds.

Fernando. — Suivez-le, et faites en sorte de l'atteindre, quand bien même vous seriez obligé de gagner les rives du fleuve qui fertilise Guadarrama de ses eaux. Pour qu'il fuie avec tant de légèreté et qu'il s'éloigne avec tant de crainte, il faut qu'il soit porteur de quelque objet d'importance.

Chichon. — Homme..., dis-moi, es-tu bien un homme ? Es-tu une chèvre ? Es-tu un ballon ? Il traverse en volant les pierres escarpées, et du coup qu'il donne à l'une, il bondit avec tant de légèreté sur l'autre, que ses pieds sont de liége, ou les rochers de laine.

Fernando. — Oui, mais ceux qui lui font la chasse sont les vrais fils du vent, et c'est en vain qu'il essaie de s'échapper.

Chichon.—Déjà la vue ne le peut plus atteindre.

Fernando. —Jusqu'à ce qu'ils reviennent avec le prisonnier, bien-aimée de mon âme prête ton giron à celui qui t'adore.

Théodora. — Oui, asseyons-nous, et reposetoi un moment de tant de peines, de veilles si longues.

(Ils s'asseyent.)

Chichon, *parlant en secret à ses compagnons.* — Fameuse occasion, mes amis ! ses camarades

sont si loin qu'ils ne le peuvent secourir : moi, je lui jetterai ce petit manteau au visage et vous lui enleverez ses armes ; quant à Théodora, il faut la baillonner et la menacer de la mort si elle jette un seul cri.

1er HOMME DÉGUISÉ. — Bien dit : arrive donc et finis-en.

CHICHON. — Allons, courage... Je tremble depuis les pieds jusqu'à la tête. Ah! vil intérêt, que ne peux-tu sur le cœur de l'homme!

(Il développe un manteau comme pour en cacher les rayons du soleil.)

FERNANDO. — Que fais-tu là, Chichon?

CHICHON. — Seigneur, je remarque que cette roche est un lit bien dur, et si le matelas vous manque, il faut au moins que ce manteau vous serve de tapis pour garantir vos épaules.

FERNANDO. — Il n'est pas nécessaire, les rocs escarpés me connaissent. Oh oui! la dureté de ces pierres n'est rien auprès du travail que j'endure.

CHICHON. — Quel travail?... Vous êtes-vous trouvé jamais en mal d'enfant? Corps de Dieu! cela m'épouvante.

1er HOMME, *bas*.—Va donc, Chichon, qu'est-ce

que c'est que tout cela? Maintenant le courage va-t-il te manquer?

Chichon. — Ne soyez pas si surpris! Il m'a fait des yeux qui auraient suffi pour épouvanter l'enfer lui-même... Mais, cette fois, l'exploit doit s'achever. (Il répète le jeu précédent.)

Fernando. — Encore, Chichon?...

Chichon. — Seigneur, les rayons du soleil vous donnent sur la figure, et j'essayais de vous faire un peu d'ombre.

Fernando. — Que tu es attentif, Chichon! A vrai dire, je ne comprends rien aux soins dont tu me régales ici.

Chichon. — C'est cependant à plus juste raison que jamais; votre vie et votre santé sont pour moi de haute importance, je vous jure.

Fernando. — Allons, ne t'occupe plus de moi.

Chichon. — Je ne puis vraiment faire ce que vous m'ordonnez.

1er Homme, *bas*. — Te faut-il mon aide, Chichon? Tu t'effrayes toujours au moment du coup.

Chichon. — Je le confesse, camarade, la mort a bien mauvais visage.

1er homme. — Eh bien! nous le prendrons à nous deux, et toi, tu t'empareras deThéodora.

Chichon. — Va pour cela. J'aurai, je crois, fort bien le courage d'entrer avec elle en combat singulier.

(Ils jettent la cape au visage de Fernando, lui enlèvent son épée et lui attachent les mains derrière le dos. Chichon exécute le même jeu sur la personne de Théodora.)

Fernando. — Ah traîtres !

Théodora. — Qu'est-ce que c'est que cela ?

Fernando. (*Il appelle.*) — Amis !... Oh là !... Quelqu'un de la troupe !

Chichon. — Ne résiste point, si tu ne veux pas que nous ouvrions une porte à ton âme.

1er Homme. — Attachez-lui les mains... Vite.

2e Homme. — Pedro Alonso, c'est la fin qui attend toujours ceux qui suivent une telle route.

Chichon. — Pardonnez-moi, mais le roi l'ordonne.

1er Homme. — Attachez-le bien.

2e Homme.—Enlacées ainsi et retenues par cette corde d'arquebuse, il faudra que ses mains soient des mains d'Hercule, s'il rompt ses liens ou s'il les délie.

1er Homme. — Allons, que l'on commence à marcher.

2

2e Homme. — Cette dague lui servira d'éperon, s'il est lent à se mouvoir.

(Fernando appelle encore.)

Chichon. — Mille dieux ! comme il crie. Patience, Pedro, car enfin qui mal commence doit songer à la mauvaise fin.

TROISIÈME JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Intérieur d'une auberge.)

ARRIVE UN VOYAGEUR, L'HOTELIER TIENT UNE LAMPE DE CUISINE.

LE VOYAGEUR. — Aubergiste. Eh! aubergiste.

L'AUBERGISTE. — L'imbécile; je sais bien mon nom.

LE VOYAGEUR. — Nous sommes tous là à vous attendre.

L'AUBERGISTE. — Cet autre qui entrait dans la galère pour ramer disait bien la même chose.

LE VOYAGEUR. — J'ai la pépie.

L'AUBERGISTE.— Puisse-t-elle demeurer à celui qui me parle de travers.

LE VOYAGEUR. — Y a-t-il de quoi dîner ?

L'AUBERGISTE. — Oui, oui, une rouelle de congre, cela vous ira à merveille.

LE VOYAGEUR.—A moi, de mauvaises répliques? Purgatoire des voyageurs.

L'AUBERGISTE. — Le congre n'a pas de mauvaises répliques, il a des arêtes.

LE VOYAGEUR. — Voyez la belle vérité !... Mon ami, je vois pourquoi on vous tient pour un lourdaud.

L'AUBERGISTE. — C'est le métier qui l'exige ; mais vous, qui êtes si malin, parlez, qui êtes-vous ?

LE VOYAGEUR. — Je suis tailleur.

L'AUBERGISTE. — Et moi aubergiste... Nous pouvons convenir de ne nous rien demander l'un à l'autre (14)... Mais d'où venez-vous ?

LE VOYAGEUR. — Je viens de ce somptueux palais du voisinage, que des flocons de neige recouvrent de leur cristal brillant (15).

L'AUBERGISTE. — Ce beau lieu de délices est à Pedro de los Cobos ?

Le voyageur. — On dit que le comte Julian, plein d'une mélancolie soucieuse, s'est retiré là par pure hypocondrie, mais d'autres affirment aussi que son père prétend le châtier de cette façon, à cause de quelques folies de jeunesse. J'étais allé pour l'entretenir d'une certaine affaire...

(Arrivent Chichon et les deux hommes qui conduisent prisonniers Fernando et Théodora.)

Chichon. — Cette auberge est à deux lieues de Ségovie, reposons-nous-y un peu, et donnons ici quelque allégement à notre faim.

2ᵉ Homme. — Puisque nous sommes maintenant en sûreté, tu as raison.

Chichon. — *Buon Giorno*, mes hôtes.

L'aubergiste. — Si le Bochorno (16) se faisait sentir ici, il ne ferait pas si chaud dans la montagne.

Chichon. — Haye, quelque cosaque manchar?

L'aubergiste. — Oui, l'huile tache beaucoup (17).

Chichon. — N'entends-tu pas, cher petit aubergiste de mes yeux, que je te parle italien?

L'aubergiste. — C'est bon, retirez-vous un peu; voyez-vous, me faire des cajoleries et me

parler italien, c'est chose dangereuse... Mais quel est cet homme qui a les mains attachées?

Chichon. — C'est ce démon de tisserand de Ségovie.

L'aubergiste. — La peste le serre!... Comment ne m'avez-vous pas déjà demandé des étrennes; j'en deviendrai fou de joie! (*Il danse.*) Te voilà donc enfin en cage, vaillant Pedro Alonso. Il a été sans doute pris au piége tout vivant, tandis qu'il était engourdi.

Chichon. — Le vieux est fou!

L'aubergiste. — Je n'en dis pas trop. Il y a un an que je ne mange plus tranquille, et qu'un seul chaland n'est entré en cette auberge tant on avait pour du brigand.

Le voyageur. — Eh bien! pour étrennes, donnez-nous au moins à souper.

L'aubergiste. — Laissez faire; je vous donnerai un filet de mouton, tendre comme un Portugais et gras comme un provincial. Ah! le veillaque, quelle mine il a. — Mais dis-moi donc, l'homme, quel démon a pu te faire donner dans le panneau?

Chichon. — N'espérez pas qu'il vous réponde plus que ne le ferait un tronc d'église. Depuis qu'on

l'a pris il a baissé visière, il a commencé à ronger son frein, et il n'a plus dit une parole.

L'AUBERGISTE. — Dites-moi, qui est l'autre?

CHICHON. — C'est un de ses camarades.

L'AUBERGISTE. — Pauvre petit, c'est un vrai bijou. Gardez-vous bien de le tourmenter, ce garçon.

(Il s'en va.)

1er HOMME. — Maintenant que je vais hâter le souper, soyez de garde, vous autres.

(Il s'éloigne.)

(Chichon et son compagnon se mettent à causer, et pendant ce temps, don Fernando approche ses liens de la lampe qui se trouve sur la table.)

FERNANDO, *à part.* — Ciel protecteur, accorde-moi ton aide, car pendant qu'ils causent je m'arrange de manière que la flamme de cette lampe me soit un remède secourable, bien qu'elle me dévore les mains... Oh! les mains! Une fois mes liens réduits en cendre, et si je les sens libres, oui, le feu que j'ai en l'âme suffira, il leur donnera la promptitude de la foudre pour anéantir mes ennemis... Puissant élément, anime ton action vorace. Toi, qui peux convertir en poudre les arbres pleins de sève, le fer, le diamant, ah! songe à ton activité! Il me semble que je brûle tout entier, et

je ne romps pas mes liens ! Mes mains te donnent sans doute une pâture plus savoureuse que ce chanvre qui ordinairement active ton ardeur. Ah ! je suis libre maintenant ! Tous les monstres qui boivent les ondes du Nil, tous ceux qui parcourent les sables de l'Hircanie, peuvent s'opposer à ma fureur, je les hacherai en morceaux.

(Par un mouvement rapide, il enlève son épée à l'un des deux hommes qui causent.)

Maintenant, chiens, vous allez voir.

CHICHON.—Hélas ! malheur à moi ; nous sommes perdus !

1er HOMME, *accourant*. — De par le roi !

CHICHON, *se rangeant du côté de don Fernando.* — Ah poules mouillées ! vous vous attaquez à mon maître ? (*A Fernando.*) Donnez sur eux, je suis à vos côtés.

THÉODORA. — Secours !...

FERNANDO, *frappant Chichon.* — Ah traître !

CHICHON. — Est-ce ainsi que vous me payez quand je me mets de votre côté !... Je suis mort !... Ciel, que ferai-je !

L'AUBERGISTE. — Bartholo, sonne pour avertir la sainte hermandad.

(Ils se battent.)

SCÈNE II.

(Entrée d'un parc.)

LE COMTE, FINEO.

FINEO. — Quelle nuit agréable !

LE COMTE. — Si je n'étais pas si triste, elle serait sans doute agréable pour moi, mais la lumière de ces astres ne me saurait plus égayer.

FINÉO. — C'est cependant une fameuse récréation que celle-là, Monsieur !

LE COMTE. — Elle me serait douce, te dis-je, si mes peines donnaient un moment de trève à mon cœur.

FINEO. — Jouissez-en si elle vous plaît, car un roi la pourrait admirer.

LE COMTE. — Et qui pourrait m'être agréable, ayant ainsi l'âme embrasée ?

FINEO. — Voulez-vous, Monsieur, que vos serviteurs vous divertissent par leurs jeux ? voulez-vous qu'on illumine ces prairies de mille lumières et de feux... qu'on essaye enfin de vous distraire ?

LE COMTE. — Je suis au contraire sorti dans la

campagne pour donner un plus libre cours au désir qui me tue.

Fineo. — Il n'eût pas été mal de tirer Cloriana de son village.

Le comte. — Que celui qui désire conserver la faveur et la confiance que je lui accorde, ne la nomme jamais. Tout ce qui n'est pas Théodora augmente pour moi la peine que je ressens.

Fineo. — On dit, Monsieur, que les Maures tiennent Madrid assiégé.

Le comte. — Leurs flèches ne me donnent pas tant de souci que celles de l'amour.

Fineo. — La renommée publie aussi qu'ils ont les mêmes projets contre Ségovie, et qu'ils ont poussé leur marche jusqu'à Guadarrama.

Voix, *derrière le théâtre*.— Au jardin,... dans le vallon,... au pré...

(Arrive don Fernando fuyant et tenant à la main son épée qui s'est brisée.)

Fernando. — Dieu saint ! où irai-je? Comment, entouré de tant de monde, pourrai-je m'en délivrer ? Il m'est impossible de résister puisque deux choses sont venues à me manquer..., mon épée pour espérer et la force pour fuir. (*Au comte et à Fineo.*) S'il y a en vous quelque pitié, si le mal d'autrui

vous touche, si un noble sang vous anime enfin, secourez un malheureux.

Le comte. — Qui êtes-vous ?

Fernando. — Si vous êtes homme de valeur, il doit vous suffire de savoir que je suis persécuté par mille ennemis, et que je vous demande protection contre leur fureur. Dans le cas où vous consentiriez à le faire, sachez que mes audacieux persécuteurs sont plus irrités que jamais, et qu'ils s'approchent.

Le comte. — Entrez dans ce jardin.

Fernando. — J'espère en votre protection sans savoir à qui je me confie. Je m'abandonne à votre valeur comme étant mon dernier recours.

(Ils entrent.)

SCÈNE III.

(L'intérieur des jardins.)

Les précédents arrivent, L'AUBERGISTE, CHICHON, et ceux qui ont pris part a la scène de l'auberge : Ils tiennent THÉODORA prisonnière. CELIO.

L'aubergiste. — Ou la terre l'a englouti, ou il se cache dans ce jardin.

Le comte. — Arrêtez!

L'aubergiste. — Qui êtes-vous?

Fineo. — Le comte.

Fernando, *dans le fond.*—Y a-t-il un homme plus infortuné? J'ai été me jeter entre les mains de mon ennemi!

Celio, *un des hommes déguisés.* — Oui, seigneur, je suis Celio, et je poursuis le tisserand avec tous ces hommes : Je l'emmenais prisonnier avec Théodora, lorsque après être parvenu à mettre en pièces des liens qu'Hercule n'aurait pu rompre, il s'est emparé de l'épée d'un hôte, et il s'est enfui en tuant tout ce qui se présentait devant lui. S'il n'est pas en ce jardin, il est certain qu'il s'est échappé.

Le comte. — Et Théodora?

2e Homme. — La voilà ici.

Fernando, *dans le fond.* — Tout l'enfer brûle en moi.

Le comte, *à part.* — Eh bien! puisque j'ai donné ma parole au tisserand, je l'accomplirai, car enfin je suis noble; et puisque mon espérance a obtenu Théodora, ni mon amour, ni ma sévérité ne lui veulent infliger un plus grand châtiment. (*Haut.*) Il n'aurait pu entrer ici sans être vu par

moi ; que Théodora reste sous ma garde, et poursuivez vos recherches.

Celio. — Allons.

L'aubergiste. — Foi d'aubergiste, je promets de ne point donner de vin sans eau à aucun voyageur avant de l'avoir retrouvé.

(Ils s'éloignent. On défait les liens de Théodora.)

Le comte. — Appelez Théodora ; je me sens offensé de ce que de tels liens retiennent des bras dont je voudrais être le prisonnier.

Fernando, *dans le fond du théâtre.* — Que ferais-je, jaloux et sans armes, quand je suis au pouvoir de mon ennemi ? car il s'est montré envers moi vraiment humain, vraiment noble, vraiment compatissant, lorsqu'il m'a caché aux gens qui me poursuivaient, ah ! s'il accomplit sa parole, faut-il maintenant qu'il essaie sa vengeance contre ce que j'ai de plus cher en la vie, et qu'il accroisse son injure en importunant Théodora de ses poursuites.

Le comte. — Ouvrez votre bouche charmante... Ah ! ne te montre pas offensée de ce que je t'adore... considère que ton amant est en mon pouvoir et que si tu résistes constamment, je puis t'obliger par sa mort à l'oublier, à revenir à moi. Pour vaincre..... la force, si je le veux, peut

me servir, et je puis lui demander son aide. Appelle le tisserand, Finéo.

(Finéo va vers Fernando.)

Fineo. — Je le fais à l'instant.

Théodora, *a part.* — O toi qui es le maître de mon âme ! ce seraitfolie de ne point te délivrer du péril danslequel je te vois... sauve-toi et je mourrai en résistant ; (*haut*) ne pensez pas, comte, que je veuille offenser par le silence que vous remarquez en moi l'estime qu'on doit à votre amour et à votre dignité!... En voyant au contraire la bassesse de ma condition, je suis honteuse et confuse de ne pas avoir répondu à votre amour, comme cela était si juste si je considère surtout que l'obstacle ne vient que d'un pauvre tisserand. La crainte de vous parler faisait nier à ma bouche ce que sentait mon cœur.

Le comte. — Ah ! si j'ai mérité de t'adoucir enfin, je te sais gré même de ta résistance, et je t'en suis obligé, elle augmente le prix de la victoire.

Théodora. — N'en doutez plus, je suis à vous.

(Pendant ce temps Finéo et Fernando se sont approchés.)

Fernando. — Qu'entends-je?... ah ! femme vile... ah ! créature inconstante et sans foi !...

Le comte. — Point d'injures, si vous ne voulez à l'instant perdre la vie.

Fineo. — Prenez garde tous deux à vous, car le tisserand est un diable.

Fernando. — Quelle gloire, quelle courage de m'avoir délivré de mes ennemis, si tu avilis la pitié elle-même, et si, dans ta cruauté, tu accomplis sur moi une vengeance tellement odieuse?

Théodora.—Fou, dis-moi quelle certitude t'ai-je donnée que je ne dusse jamais consentir à remplir les justes espérances du comte? devais-je garder constamment ma foi à un brigand? suis-je assez aveuglée par ton amour pour préférer à un seigneur qui, nouvel Atlante, supporte avec tant d'équité le poids de la couronne, la personne d'un bandit criminel. Connais toi mieux, homme orgueilleux, rentre en toi-même malgré ta présomption. Si je t'ai suivi jusqu'à présent ça été de force et non par amour; la fureur qui t'anime est seule cause de tes maux. Entends donc ces vérités, et comme je me trouve déja engagée au comte, vive le ciel, si tu continues tes injures, je ne craindrai pas de souiller moi-même la terre de ton sang infâme.

Fernando. — Et j'entends cela?

Le comte. — Méritais-je une si grande faveur de tes lèvres?

Fernando. — Après de si justes offenses j'abhorre la vie... viens donc me frapper cruelle, car je recommence mes imprécations... oui j'attends avec joie la mort. Puisses-tu mourir sous le poids de mes injures; créature infâme...

Le comte. — La patience m'échappe à la fin, qu'il meure.

Théodora.—Comte, arrêtez, ce dessein va mal à votre grandeur, souiller votre épée du sang d'un bandit, votre honneur ne le saurait permettre; pour son plus grand châtiment, c'est moi qui le frapperai. Donnez-moi cette épée.

(Elle se saisit de l'épée du comte.)

Fernando.—Ah fatale ennemie, cieux... pour qui gardez vous vos foudres?

Théodora, *présente l'épée à Fernando.* — Prends là, mon unique bien... et pour que le comte ne puisse suivre mes pas craintifs, défends la porte, la nuit me cachera de son noir manteau.

(Elle s'enfuit.)

Le comte. — Ah fourbe!...

Fernando. — Honneur des femmes!

Le comte. — Qu'on la poursuive et qu'elle meure !

Fernando. — Si ma valeur n'était pas ce qu'elle fut toujours, vous pourriez la poursuivre en me tuant le premier. Par la pointe de cette bonne épée... vous vous battrez avec moi.

Fineo. — C'est la furie de l'enfer !

Fernando. — Vous êtes ici mes prisonniers ; c'est des pieds et des mains que je garderai le passage.

(Ils se battent.)

SCÈNE IV.

(La lisière de la montagne ; il fait nuit.)

Arrivent GARCERAN, CAMACHO, CORNEJO et XARAMILLO.

Garceran. — Soldats en avant... maintenant, amis, oui maintenant il faut que vos œuvres donnent témoignage de votre reconnaissance. Celui à qui vous devez tous la vie et la liberté dont vous jouissez, votre capitaine est prisonnier.

Cornejo. — Vive Dieu ! il nous faut entrer en la prison avant que la cour songe à se mettre en armes, si notre mauvais sort nous empêche de le rattraper bientôt.

Garceran. — Mais au milieu de l'obscurité de la montagne, une personne gravit la côte.

Cornejo. — C'est un homme seul et à pied.

Xaramillo. — Appelons-le, il importe de nous informer s'il ne viendrait point par hasard de Ségovie.

(Arrive Théodora.)

Théodora. — Ah malheureuse ! je suis perdue.

Garceran, *ne la reconnaissant pas*.—Homme ne fuis point, bannis tes craintes et ce trouble plein d'effroi. Dis-nous si tu as rencontré aux lieux d'où tu viens les gens qui emmenaient prisonnier le tisserand de Ségovie.

Théodora.—C'est une faveur du sort... n'êtes-vous pas Garceran ?

Garceran. — Êtes-vous Théodora ?

Théodora. — C'est moi.

Garceran. — Qu'est-ce donc ? comment venez-vous seule ? libre?... qu'avez-vous fait de Pedro ?

Théodora. — Il s'est réfugié dans la maison de campagne qui se trouve au pied de la montagne.

Bien que l'aurore commence à répandre sur les cîmes des hauteurs sa rosée brillante, mettons nous en marche, notre secours lui est de la plus grande importance. Je vous raconterai en chemin son histoire.

Garceran. — Partons en toute hâte, mais dites-nous, est-il libre ?

Fernando, *derrière la montagne*.—Théodora.

Théodora. — Ah ciel ! j'entends sa voix !...

Fernando. — Théodora...

Théodora. — Quel sort heureux ! il est libre... Pedro !...

Garceran. — Appelez-le encore, pour qu'il reconnaisse votre voix et qu'il suive le bruit de l'écho.

Théodora, *appelant*. — Pedro.

Xaramillo.—Il sort d'entre les rochers, le voilà sur le chemin.

Garceran. — Arrivez, toute votre troupe vous attend. (Fernando paraît.)

Fernando. — Est-ce Garceran ?

Garceran. — Oui, et avec vos gens...

Fernando. — Et Théodora ?

Théodora.—Ouvre-moi tes bras, mon bien suprême.

Cornejo. — Ouvre-les à tous ceux qui te chérissent.

Garceran.—Nous avions appris par un voyageur qu'on vous emmenait prisonnier à Ségovie, et réunissant à l'instant votre hardi bataillon, nous partions pour aller à votre délivrance.

Fernando. — Mon courage m'a fait triompher de ces misérables traîtres qui s'étaient emparés de moi par un méprisable stratagème ; mais la vie je la dois à Théodora, c'est l'honneur de sa famille. Oui, elle ferait honte à la reine des amazones elle-même ! Quant au comte, et à ses serviteurs, je les ai laissés prisonniers dans la maison de campagne, et je les ai même enfermés extérieurement. Amis, si vous avez gardé la mémoire des services que je vous ai rendus, c'est en cette occasion que je dois avoir la preuve de votre reconnaissance.

Xaramillo. — Le doute est une offense !

Camacho. — Il n'y en a pas un ici qui n'aille pour vous à la mort.

Garceran.—Mettez seulement à l'épreuve cette troupe valeureuse.

Fernando. — Eh bien ! suivez-moi donc !

Garceran. — Où allons-nous ?

Fernando. — A Villar; il faut que j'enlève

Cloriana et que je la conduise à la maison de campagne que je quitte.

GARCERAN. — Déjà l'aurore commence à jeter son voile de pourpre sur les neiges de la Sierra.

FERNANDO. — Nous arriverons à temps aujourd'hui; comte, tu sauras ce qu'est le tisserand de Ségovie.

(Ils partent.)

SCÈNE V.

(Les appartemens du comte.)

LE COMTE, D'ABORD SEUL.

LE COMTE. — Un homme tourmenté repose bien mal... un homme offensé a bien de la peine à retrouver le calme... tant de honte et tant de confusion n'ont pas permis au sommeil de fermer un moment ma paupière ; dire qu'un vil personnage ait le pouvoir !... Dieu saint ! je rougis d'être encore vivant.

FINEO. — Vous êtes resté toute la nuit, Monsieur, sans prendre de repos.

LE COMTE. — Plut à Dieu que la douleur eût

mis fin à ma vie. Une femme m'avoir trompé! m'être laissé vaincre par un homme de si basse naissance! l'avoir eu en ma puissance et ne pas avoir mis à profit l'occasion! Aujourd'hui, ciel, envoie moi la mort! oui, tue moi aujourd'hui. (*à Fineo.*) Fais préparer des chevaux, je veux aller à la cour, puisque je suis obligé d'accompagner le roi qui m'appelle et qui a droit de commander. Quels exploits fera donc à la guerre, combien de Maures pourra renverser, un homme dont la valeur a une supériorité si grande, qu'il n'a pas su même conserver l'avantage sur un humble tisserand. Ah! celui-là s'est raillé de ma prévoyance.

(Arrive Chichon la tête enveloppée de linges.)

Le comte. — Est-ce toi, Chichon?

Chichon. — Oui, c'est Chichon, mais Chichon dans un triste état (19). Le tisserand pris, Théodora prise, le premier s'est débarrassé de ses liens au moyen d'un charme, et il a commencé à chasser les puces en si grande hâte, sur ma personne, que du sang sorti de mes côtes, les cabaretiers se sont mis à faire du boudin pour les pauvres voyageurs.

(Il s'en va et arrive Fineo.)

Fineo. — Nous sommes perdus, Monsieur, un nombreux bataillon de gens déterminés environne

en ce moment le château. Ces brigands ont posé des gardes, et ils se dirigent vers votre appartement en montrant toutes les marques d'une violente fureur.

Le comte. — Que crains-tu ? quelle est cette poltronnerie, et qui oserait s'attaquer à moi ?

(Arrivent Fernando, Garceran, Camacho, dona Ana, et leur suite, ils sont tous masqués.)

Qui que vous soyez, que demandez-vous ? vous montrez une hardiesse bien insolente, en perdant le respect et la courtoisie qu'on doit à ma grandeur.

Fernando. — Que ma hardiesse ne vous surprenne pas ; car je ne suis ici vis à vis de vous que l'instrument mortel de la justice divine. Le nom que vous donne le monde ne sert à rien aujourd'hui... et le plus grand seigneur, quand il a tout fait pour se perdre, n'est plus qu'un homme Connaissez-vous cette paysanne.

(Il lui désigne dona Ana.)

Le comte. — Je la connais.

Fernando. — Vous savez que cette femme que vous voyez sous un humble vètement est dona Ana Ramirez, dont le lignage est égal au vôtre, s'il n'est meilleur. Vous n'ignorez pas que c'est votre

amour qui l'a contrainte à se déguiser sous cet accoutrement, et que des sermens inutiles maintenant, mais qui devaient être accomplis par vous, n'ont abouti qu'à de fausses espérances, et qu'à de vaines promesses.

Le comte. — Moi, des promesses à dona Ana ?

Fernando. — Je n'attends pas ici votre confession ; l'information n'a pas besoin d'être plus longue pour que le fer se lève. Ma sentence est sans appel, et c'est sans admettre d'excuses, sans vous demander même quels furent vos motifs que je vous notifie l'accusation. Donnez-lui donc sur le champ... à l'instant même, cette main que vous lui devez, ou, vive Dieu, cet appartement vous servira d'échafaud.

Fineo, *bas au comte.* — Sans aucun doute c'est le tisserand ; je l'ai reconnu à la voix ; puisque la résistance est vaine, donnez votre main à cette femme, sauvez votre vie, seigneur, de l'immense péril que vous voyez face à face. D'ailleurs, ayant été obligé à ce mariage par la violence, il sera facile ensuite de le rompre.

Le comte, *bas à Fineo.* — Tu as raison. Venez, dona Ana, que votre main s'unisse à la mienne

pour notre bonheur, et qu'une si juste espérance cesse d'être vaine.

DONA ANA.—Comte et seigneur, vous le devez savoir, mon honneur vaut votre foi, et d'ailleurs j'ai votre parole.

LE COMTE.— Une juste réciprocité est due à une bonté si grande! (*A part.*) Femme odieuse, tu me paieras de ta vie cette violence! (*Haut.*) Voici ma main... je suis ton époux.

DONA ANA. — Oh! créature bienheureuse! puisque je donne la main comme épouse à celui auquel je donne aussi mon âme et ma vie.

FERNANDO. — Laissez-nous seuls maintenant... j'ai à parler au comte.

FINEO. — Resterait-il encore quelque chose à vérifier?

LE COMTE, *à part.* — C'est à cause de toi, Théodora, mon ennemie, que je me trouve dans ce cruel péril.

DONA ANA, *à part.* — Il veut lui demander sans doute de lui prêter son appui pour obtenir son pardon du roi.

(Ils s'éloignent tous; Fernando et le comte restent seuls.)

LE COMTE, *seul*, *pendant que Fernando va*

fermer les portes. — Ah ! que celui qui erre sans frein en la vie, n'espère pas un sort meilleur !... Le tisserand ferme en dedans les deux portes... Oh ! ciel, vous avez bien abaissé ma pensée superbe ; puisque c'est un si vil instrument qui sert à détruire ma grandeur.

(Fernando s'appoche de lui et se démasque.)

FERNANDO. — Me connaissez-vous, comte ?

LE COMTE. — Oui, et avant que vous eussiez quitté votre masque, je vous avais reconnu à votre valeur pleine d'audace.

FERNANDO. — Qui suis-je donc ?

LE COMTE. — Vous êtes le tisserand, Pedro Alonso; oh ! je ne l'ai point oublié !

FERNANDO. — Vous ne m'avez pas encore reconnu, comte ; regardez bien.

LE COMTE. — D'après ce que vous me dites, je penserais, si cela pouvait être, en retrouvant dans vos traits tout le portrait de Fernando Ramirez, que c'est don Fernando lui-même.

FERNANDO. — C'est lui, comte...

LE COMTE. — Dieu me soit en aide ! si le ciel, offensé par moi, a permis que du sépulcre, où j'ai vu moi-même enterrer votre cadavre glacé, vous vous soyez levé, pour venger votre sœur. Après

tout, j'ai payé ma dette, je lui ai rendu l'honneur en lui donnant la main, que prétendez-vous de plus ?

Fernando. — Je ne veux pas que vous effaciez dans votre esprit ma valeur, en attribuant à un souverain miracle les hauts faits d'ici bas. Bien que j'entende que c'est le ciel en sa justice qui ordonne que je vous châtie, je ne suis pas mort, comte, je suis vivant ; et mon bras sera l'instrument de votre supplice.

Le comte. — Comment, cela serait-il possible ? Je vous ai vu descendre moi-même dans l'abîme d'un sombre monument.

Fernando. — Ce fut une illusion... un mensonge... et pour que vous n'enleviez pas à ma valeur la gloire que vous lui devez, écoutez-moi :

« Il y a six ans que la dent venimeuse de l'infernale envie, qui répand son poison sur la valeur, la vertu, la noblesse et la renommée, arrêta mon père ; elle assouvit son insatiable fureur ; mais heureusement, si le crime eut lieu, celui qui l'accomplit, comme le papillon, s'est brûlé à la flamme des grâces royales ; c'est là qu'il a trouvé sa perte en perdant ceux-là même qui le favorisaient. L'ambition, les inimitiés, la crainte que les hom-

mes en faveur doivent toujours redouter en présence de leurs ennemis, rien n'avait pu démentir, ni en mon père, ni en moi, la loyauté de notre race : on imputa à Beltran Ramirez des intelligences coupables avec Zeilan, le roi maure de Tolède, et la méchanceté parvint à détourner de son sein l'écu puissant de la vérité. — Le loyal alcaïde tendit sa tête innocente au supplice, et l'on voulait, muni des mêmes preuves, abreuver la terre de mon sang. Pour éviter ce jugement capital, la crainte me prêta des ailes. Je volai vers le temple sacré du divin saint Martin, car son manteau protège encore ceux qui ont besoin de secours. — Là ayant appris que la beauté de ma sœur était à votre gré, je craignis que votre pouvoir ou sa faiblesse ne l'obligeât à devenir impudique, comte, et je la voulus empoisonner ! mais la pitié ou l'adresse de celui qui prépara le poison la préserva du péril ; elle feignit de mourir sans doute, et elle échappa à la mort. — Il restait donc à détourner le coup terrible, le coup menaçant qui devait me donner à moi aussi un trépas cruel. La nécessité m'inspira un moyen d'autant plus sûr qu'il était plus horrible, et tandis qu'une nuit sombre enveloppait dans les vapeurs du sommeil tout mor-

tel vivant, mon courage me prêta de l'audace, j'exécutai ce que j'avais résolu. — Que vous dire, je m'approche du caveau où la sainte Église cache les dépouilles de ses morts, je rassemble mes forces, et je lève la froide pierre qui servait de porte à ce profond sépulcre ; je pénètre en tâtonnant dans ce sombre caveau, qui différait bien peu des royaumes de l'épouvante, et je tire d'un cercueil un corps glacé qui y avait été déposé la nuit même. — J'enlève au froid cadavre son linceul, je le revêtis de mes propres vêtemens, et pour que ma ruse ne soit pas découverte, je lui couvre la face de plusieurs blessures sanglantes. Oui, ce fut ainsi que je dérobai le cadavre à sa sépulture, et que je le déposai à la porte de l'église. Pour moi, couvert pour tout vêtement du suaire de ce mort, j'eus bientôt gagné la campagne.—Le peuple trouva ce corps glacé. Mes vêtemens, mes clés, mes papiers, prouvèrent que c'était mon cadavre, et ces objets furent tenus pour autant de témoins fidèles. La renommée de ma mort vola par le royaume, et le désastre déplorable de ma maison attendrit les cœurs les plus cruels. Le monde crut néanmoins que j'avais trouvé un asile dans la terre, et l'opinion où l'*on* était que j'étais mort ne tarda pas à

se confirmer. — Moi, toujours fugitif, accélérant ma fuite, je me dirige vers Guadarrama. Là je feins d'avoir été dépouillé par des voleurs et je me recommande à la charité chrétienne du curé de l'endroit, qui, touché de mon infortune et de mon dénuement, recueille les aumônes du village et m'achète des vêtemens, avec lesquels je pars plein de reconnaissance pour Ségovie. — Avant d'entrer dans la ville je m'affuble d'une barbe, je me défigure le visage, mon industrie, et plus encore peut-être l'impression du chagrin, me donne l'aspect nouveau que je désire. Je prends le nom de Pedro Alonso, et, soumis au dur empire de la nécessité, je me soustrais à la misère en servant un tisserand, dont j'apprends le métier. — La fortune se lasse de ma tranquillité et de mon bonheur, elle se sert des charmes de Théodora pour exciter la tempête en laquelle je navigue maintenant. J'avais fait la conquête de sa beauté, et sa foi pure payait la foi dont je l'adorais ; elle était noble, elle était belle, elle était remplie de fermeté, je me sentais heureux en lui donnant ma parole comme époux.

J'étais dans cette position, lorsque le ciel amena à Ségovie la cour et son tumulte. Votre pouvoir

tyrannique devint l'occasion cruelle de mes veilles, et ma rage jalouse dut s'accroître des horribles souvenirs de deux injures; de celle qui me venait de votre main, de celle que vous aviez faite à ma sœur... Votre mort seule, Comte, peut compenser chacune de ces offenses...

Le comte. — Si vous êtes Fernando, frère de mon épouse, nous battre tous deux serait chose insensée.

Fernando. — Elle a recouvré son honneur par votre main, je recouvre le mien par votre mort.

Le comte. — La plainte que vous faites n'est qu'un vain ressentiment, mon courage irrité n'a point offensé Fernando Ramirez, mais bien un homme exerçant l'office de tisserand, un homme qu'on appelait Pedro.

Fernando. — Oh! ce visage est bien celui qui a gardé l'empreinte de votre odieuse main : si vous avez adressé l'injure au tisserand, faites votre compte, que c'est le tisserand et Fernando qui vous donnent la mort, car le tisserand est celui que votre amour a prétendu offenser en son épouse.

Le comte. — Si son ingratitude résista à mon affection, en quoi vous offensai-je?

Fernando. — La tentative seule suffit pour offenser un mari.

(Il se battent, et c'est le comte qui tombe.)

Le comte. — Ciel! je suis mort!... c'est le juste châtiment de mes fautes... Écoute, puisque je meurs : « J'ai été contre toi et contre ton père un faux témoin. Fernando, je n'ai point dit vrai, mais l'ordre vint de mon père, dont l'envie et la cruauté ont été si terribles à tous deux. Pardonne-moi, puisque tu es noble et que tu es chrétien.»

(Il meurt.)

Fernando. — Meurs pardonné.

(Il s'éloigne.)

SCENE VI.

CHICHON.

Chichon.—La tourmente est apaisée si je donne crédit au silence : doucement donc, car le tisserand est devenu chevalier. J'ai su de belles choses! Que Pedro s'en aille à tous les diables; c'était,

prétend-on, Fernando Ramirez, et par Dieu, il vient de le dire. Voilà le comte étendu à terre comme un thon. Mais, voyez donc, il a mis la clef de l'appartement en dehors pour cheminer plus commodément vers la montagne. Ma foi, les draps de lit du pauvre comte me serviront d'échelle aérienne.

SCÈNE VII.

(Un champ de bataille au pied de la montagne.)

Don FERNANDO, GARCERAN, CAMACHO, CORNEJO. Grande multitude ; on se bat encore.

Fernando.—Amis, voici l'occasion où un Dieu saint veut que nous rachetions par une fin honorable toutes nos erreurs passées ; le Maure victorieux poursuit ses avantages, et déjà les nôtres s'enfuient en désordre. Cent d'entre nous n'en valent-ils pas mille dans la Sierra, où nous nous sommes exercés et dont nous avons si bien l'habitude. Atta-

quons en bon ordre, et réparons la panique furieuse qui s'est emparée des Castillans; en avant donc !... pour le roi, pour la patrie, pour le ciel que nous avons offensé..... Nous nous obligeons aujourd'hui à mourir.

Garceran. — Sous un chef si vaillant et avec un si honorable dessein, chaque bras remplacera la foudre, chaque poitrine deviendra un rocher.

Camacho. — Attaquez, capitaine, nous vous suivons tous.

Xaramillo. — Réparons ce qui est perdu.

Camacho. — A l'attaque...

Fernando. — A eux donc.

(Ils s'éloignent. On entend le bruit des armes; le roi et le marquis arrivent l'épée nue à la main.)

Le marquis.— Prenez un cheval, Sire, et sauvez votre vie.

Le roi.— Hélas ! mon Dieu ! défendez ma cause puisque c'est la vôtre que je défends.

Fernando.—Retournez à l'attaque, Castillans! Ce ne sont pas les Maures, c'est la terreur qui vous a vaincus. En avant..., Santiago !... donnons sur eux.

Le roi.— Quel est ce bataillon de gens masqués

qui attaque si valeureusement le camp des Sarrasins, marquis?

Le marquis. — Vous avez demandé au ciel son secours, Sire, et il vous l'envoie.

Le roi. — A la rescousse, soldats! à la rescousse! Que vos cœurs héroïques recouvrent l'honneur perdu.

Le marquis. — Le Maure sanglant gravit déjà, en fuyant, les rochers par lesquels il était descendu.

Le roi. — A l'attaque, marquis! Retournez-y pour mon honneur et pour le vôtre. Vous êtes obligé à combattre pour deux aujourd'hui, pour vous, et pour votre fils, qui s'est caché en des circonstances tellement difficiles.

Le marquis. — Le ciel sait que je me trouve si malheureux de l'avoir engendré, que je ne souhaite que deux choses : ou de mourir pour ne pas le voir vivant, ou de vivre pour le voir mort.

(Il s'éloigne, arrive Chichon l'épée nue à la main.)

Chichon. — Maintenant que les Maures s'en vont fuyant par la montagne, je puis sortir du milieu de ces roches en toute sûreté; et je prétends bien participer à la gloire de ces bandits... (*Il regarde fuir l'ennemi.*) Chiens, eh! chiens, vous

êtes-vous transformés en lièvres ? Regardez-moi bien, Chichon prétend vous rappeler à tous quel est son nom.

(Arrive le marquis blessé. Don Fernando l'a attaqué, et le roi les suit.)

Le marquis.—Homme, qui êtes-vous ? qu'est-ce donc qu'une action semblable, après avoir vaincu les Maures, vous tournez votre fer redoutable contre les chrétiens?

Fernando. — C'est contre toi seul que je le tourne... Je suis Fernando Ramirez.

Le roi. — Qu'entends-je !

Fernando. — Oui, Fernando, auquel le ciel a bien voulu conserver la vie pour que je parvinsse à montrer la loyauté de mon cœur en donnant la victoire au roi, et à toi le sanglant châtiment que méritent les déloyautés que tu as commises sur mon père et sur moi.

Le roi.—Ce sont là des mystères du ciel, et je ne veux point offenser le ciel.

Chichon. — Vraiment, le tisserand donne du fil à retordre à ce marquis.

Fernando. — Paie donc de ta vie la vie que ce cœur si fourbe a enlevée à un père si loyal.

Le marquis. — Je suis mort, je le confesse.

Le roi. — C'est assez... arrêtez votre épée Fernando, puisqu'il le confesse.

Fernando. — Votre Majesté l'a entendu, je demeure satisfait ; d'ailleurs son fils, le comte, a tout avoué également.

Chichon. — Pour cela, j'en suis certain... sous son lit où j'étais caché, je l'ai entendu confesser ce que rapporte don Fernando.

Fernando. — Je lui ai donné la mort, seigneur, à cause des injures qu'il m'avait faites, car c'est son injuste tyrannie qui m'a contraint à devenir brigand ; c'est encore à cause de lui et de son père que don Beltran a ensanglanté un funeste échafaud. Quant à moi, une ruse habile m'a sauvé la vie, et c'est en couvrant de mes vêtemens un cadavre, que j'ai fait croire à ma mort. Le comte avait enlevé l'honneur à ma sœur, il prétendait en faire autant de mon épouse, et lorsque je voulus l'en empêcher, il imprima ses cinq doigts sur ma face. Je mets humblement ma tête à vos pieds, Sire, si je mérite quelque peine, pour m'être vengé avec tant de justice étant noble.

Le roi.—Fernando, c'est à votre valeur, à celle de votre sang que je dois la victoire que j'ai obtenue, et quand ce que vous avez fait serait un délit

et non une juste vengeance, je ne vous accorderais pas moins la récompense due à de si courageux exploits. Reprenez donc en ma faveur la place que vous avait enlevée l'envie. Que vos soldats se montrent, je veux les connaître et les récompenser.

(Les hommes de la suite de don Fernando paraissent.)

GARCERAN. — Sire, nous mettons tous à vos pieds ces existences qui sont redevenues loyales en vous servant.

LE ROI, *aux brigands.* — Vous serez tous récompensés de vos faits héroïques. Mais dites-moi, Fernando, votre sœur vit-elle encore ?

FERNANDO. — Sous un vêtement de paysanne elle est cachée au fond de ce village..... mais dans la joie que leur inspire la victoire, les paysans accourent. Ma sœur et mon épouse viennent avec eux se mettre à vos pieds.

(Arrivent dona Ana et Théodora au milieu des paysans.)

LES PAYSANS. — Allons baiser les pieds du roi.

FERNANDO. — Arrive chère épouse, si le ciel a mis enfin un terme à mes infortunes, il veut aussi récompenser tes vertus. Viens ma sœur, et baise les traces royales en reconnaissance des faveurs que son Altesse vient de me faire.

Théodora. — Ces lèvres baisent humblement la terre que vous foulez.

Le roi. — Levez-vous comme épouse et comme sœur de Fernando.

Fernando. — Je baise la poussière de vos pieds pour tant de courtoisie. Garceran, considérez que le lustre de mon honneur et celui de ma sœur recouvrent tout leur éclat dès que vous devenez son époux. Donnez-lui donc à l'instant la main, si je mérite toutefois de devenir votre beau-frère.

Garceran. — Si dona Ana veut récompenser mes vœux, mon bonheur sera à son comble, car j'obtiens du même coup l'ami le plus vrai et la récompense la plus haute.

Dona Ana. — Tant d'amour mérite bien ma main et mon âme.

Chichon. — Et sur ce, moi je supplie don Fernando de me pardonner mes erreurs.

Fernando. — Quoiqu'elles soient bien grandes, je te les pardonne; puissé-je obliger ainsi cet aréopage à nous pardonner les nôtres.

FIN.

NOTES

SUR LE TISSERAND DE SÉGOVIE.

(1) L'abarca est une espèce de chaussure grossière faite en cordes, et l'épieu à deux bouts signifie simplement un bâton.

(2) Selon les idées reçues au XVIe et au XVIIe siècle le caméléon ne se nourrissait que d'air.

(3) Il y a ici un jeu de mots sur *trasgo* qui signifie gorgée de vin et angoisse, coup funeste.

(4) On désigne sous ce titre le titulaire d'un majorat.

(5) Littéralement il se harponne dans le malheur.

(6) Il y a un peu plus haut : elle dédaigne les adorations de Phidias, et cependant le jeune Athénien est près d'elle. On a essayé d'adoucir ce qu'il y a de bizarre dans cette comparaison.

Après avoir changé, le rythme reprend son premier ca-

ractère, mais les bizarreries d'expression ne manquent pas au dialogue.

(7) J'avoue que je n'ai su par quelle périphrase rendre les vers suivans :

> Dadme esa mano bella
> Cometa de cristal o limpia estrella.

(8) Il est inutile de dire qu'on a été contraint à traduire ainsi ce singulier jeu de mots : teadora, signifie elle t'adore.

(9) *Dar higas, hacer la higa*, faire la figue, montrer le pouce entre les deux doigts voisins et fermer le poing en signe de mépris. Tout le monde connait l'historiette qui se rattache à cette façon proverbiale de parler. Chichon ajoute : mais en donner avec la langue c'est suspendre une grappe de figues en l'air.

(10) On ne pouvait guères reproduire autrement ce coq-à-l'âne détestable :

> En tu aldea,
> Hay quien estimado sea
> Por rico ?
> Senor no sé,
> Que estimen ningun borrico
> Mas que el de Blas Chaparron.
> Porque es bravo ganaron.

(11) On a traduit comme on a pu ici une des bizarres plaisanteries du Gracioso. Chichon veut dire litteralement bosse à la tête, et l'original dit que l'enflure va le faire crever.

Que pienso que este Chichon
Ha de rebentar de inchado.

(12) Barriga veut dire ventre, et tout le reste de la plaisanterie roule sur ce mot.

(13) Nous avons été contraints de supprimer dans ce passage plusieurs plaisanteries étranges pour un esprit élevé comme celui de Ruiz Alarcon. Et à la fin de la scène plusieurs autres suppressions d'un autre genre sont devenues indispensables.

(14) L'original se sert du mot *engaste* le cercle, la sertissure, l'enchassure d'une pierre ou d'un diamant. Le poète a repris ici le mètre poétique dont il s'était servi durant tout le couplet élégiaque où dona Ana raconte ses infortunes au comte.

(15) *Yo ventero, vamos horros.* Lorsque sur plusieurs joueurs deux conviennent, avant de regarder leur jeu, de ne rien se prendre l'un à l'autre.

Les deux interlocuteurs s'interrogent sur leur profession et pour faire comprendre qu'un tailleur et un hôtelier doivent se ménager, l'aubergiste se sert de cette expression usitée.

(16) Encore un jeu de mots presque impossible à rendre.

Vent. Esta hermosa recreacion
Es de Pedro de los copos.

La plaisanterie du vieil aubergiste roule sur le mot *copos*, flocons de neige, qui signifie également quenouille ; c'est probablement une allusion à la situation du château et aux gens efféminés du comte.

(17) Chichon se met comme on le voit à parler italien et même fort mauvais italien, de là viennent les méprises de l'aubergiste. Le *Bochorno* qu'il confond avec *buon giorno*,

est la chaleur étouffante que produit dans certaines localités le vent d'est.

(18) *Aceite es proprio para manchar. Manchar*, prononcez *manetchar*, veut dire tacher, barbouiller. Cette étrange équivoque repose comme on le voit sur la manière dont Chichon prononce le mot *mangiar*. La réponse de l'hôte repose sur cette prétendue analogie.

(19) Il faut se rappeler encore que Chichon signifie bosse à la tête. Mais comment rendre ici l'original :

Ya puedes pasar
Al plural del singular :
Llamame, senor, Chichones.

Il nous eut été facile d'étendre beaucoup plus loin cette licence des retranchemens, mais selon nous il faut varier à l'infini les systèmes de traduction, et de toutes les œuvres d'art, celle qui souffre le moins les modifications, qu'on prétend faire subir à un génie original, celle qui se refuse le plus aux concessions, c'est à coup sûr le drame tel que le conçoivent Lope de Vega, Ruiz de Alarcon et Calderon de la Barca.

(La traduction du Tisserand de Ségovie a été faite sur un texte du XVII siècle où la coupure des scènes est différente de celle qu'on a adopté dans les éditions récentes).

TABLE

DU SECOND VOLUME.

OUVRAGES PUBLIÉS PAR LE MÊME AUTEUR.

Romans.

LUIZ DE SOUZA, 2 vol. in-8.

ISMAEL BEN KAÏZAR ou la Découverte du Nouveau-Monde, 5 vol. in-12.

ANDRÉ LE VOYAGEUR, 1 vol., 2e édit. Sous presse.

Ouvrages historiques.

LE BRÉSIL, 1 vol. in-8, avec figures, (faisant partie de l'Univers Pittoresque).

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DU BRÉSIL, 2e édit., 1 vol. in-18.

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DES PROVINCES-UNIES DE LA PLATA, suivi du Résumé de l'Histoire du Paraguay, 1 volume in-18.

LE BRÉSIL, ou Mœurs et Coutumes des habitans de ce royaume, 6 vol. in-18; en société avec Hyppolite Taunay.

LA GUYANE, 2 vol. in-18.

LE PARAGUAY, 2 vol. in-18.

FONDATION DE LA RÉGENCE D'ALGER, histoire d'Aroudj et de Khaïr ed-din, manuscrit de la Bibliothèque Royale (publié en société avec M. Sander Rang), 2 vol. in-8, avec fig. et cartes.

Histoire littéraire.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE DU PORTUGAL (1 vol. in-18 de plus de 600 pages).

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE LA LITTÉRATURE PORTUGAISE, en société avec M. Jarry de Mancy.

Tableau chronologique de la littérature Espagnole (*idem*).

Théatre Portugais, dans la Collection des chefs-d'œuvre des Théâtres Étrangers, 1 vol. in-8.

Inez de Castro, et le Jaloux (*o Ciose*), par Ferreira, 2 brochures in-8.

Mélanges.

Scènes de la Nature sous les Tropiques; la 2e édition, augmentée, est sous presse, 2 vol. in-8.

Tableau des Sciences Occultes, 1 vol. in-32.

Des Manuscrits a miniatures, dans leurs rapports avec la peinture moderne (faisant partie du Manuel du Peintre et du Statuaire, par M. Arsenne). Ce travail aura une suite sous le titre d'*Essai sur l'Histoire de l'art par les peintures des Manuscrits.*

Le Brahme Voyageur, 4e édition, sous presse.

il est bon d'observer que le célèbre infant D. Pedro d'Alfarrobeira dans les vers qu'il adresse à João de Mena le loue précisement sur sa qualité de Chroniqueur

Sabedor e bem falante
Gracyoso em dyzer
Coronysta abastante &ca

Juan de Mena a donc pu être l'auteur de la chronique d'Alvaro de Luna.

---

le poème suivant de hyeronimo Corte Real est demeuré rare:
Felicissima victoria concedida del cielo al Señor D. Juan d'Austria en el Golfo de Lepanto de la poderosa Armada Othomana en el año 1572 compuesta por hyeronimo Corte Real Cavallero Portuguez Lisboa por Antonio Ribero pet. in 4 fig. en bois

le poème est en 12 Chants

Jean de Sarisberi doit être substitué à Jean de Salisberi p. 88 il est auteur du Metalogicus

c'est dans le No du 30 7bre 1844 qu'a été inséré l'article de Mr Ch. Maguin sur Corte Real trad. par Mr Ortaire Fournier, il cite mon étude sur le poème de Sepulveda, mais il se garde de citer le livre.

Je voit parmi les autres Portugais, faisant partie de la Collection de Mr Adamson, un de ces petits drames portant le nom de Jeronymo Corte Real; il est intitulé: Aato dos Quatro novissimos do homem na qual entra tambem huma meditação das penas do purgatorio escrito tudo por Jeronymo Corte Real. Lisboa 1768.

(reproduit et rectifié)

Felicissima Victoria concedida del Cielo al Señor D. Juan d'austria en el Golfo de Lepanto de la poderosa armada Othomana, en el ano 1572. comp. por hieronymo Corte Real, Cavallero Portuguez. Lisboa, por Ant. Ribero, 1578, pet. in 4° fig en bois.

Ce poëme écrit en esp. se compose de 14 chants.

Dans ce temple qui est consacré à toutes les Grandeurs poëtiques Lope de Vega a placé Corte Real.

Le premier livre imprimé en Espagne l'a été à Valence. Il est sorti des presses d'Alfonso Fernandes de Cordoue et de Bambert Palmart, il a paru en 1474. il porte au titre: Trobes en lahor de la Verge Maria. C'est un petit in 4° de 66 pages dont 8 en blanc et 58 imp.

Barcelone a eu de l'imp. dès 1475. Son 1er impr. s'appelait Matthieus de Flandres.

Le Grand Vasqueanez (Vasco Eannez) était le premier ancêtre célèbre dont se glorifiât Corte-real. Ce fut cet homme prodigieux, par sa force & par son Courage qui entra le premier dans Ceuta, lors du Siège de cette ville par D. João 1er aussitôt il arbora sur la cité Africaine le Pennon Portugais. C'est à la suite de ce haut fait qu'il prit les armes adoptées par les Corte Real, un bras armé d'une lance d'or où est suspendue une petite bannière.

Voy. les parallelos de Francisco Soarez — Toscano ouv. pub. à Lisbonne en 1622.

Luiz Alvarez Pereira dit quelque part en parlant de Corte Real « tout ce qu'a dit sa langue, son bras l'a executé ».

Lopo de Souza Coutinho né à Santarem et père du fameux Luiz de Souza, alla aux indes en 1533, et assista au premier Siège de Diu en 1538. il mourut accidentellement en 1577. il a donné un poème en verso solto intitulé : Livro da perdiçam de Manoel de Souza de Sepulveda sua mulher e filhos. Lisboa 1594, in 4°. Son ouv. sur le Siège de Diu parut en 1556.

La Romance du Comte Alarcos a fourni à Lopë de Vega le sujet de la Fuerza lastimosa, la nécessité déplorable, est encore peu connue parmi nous.

Valera

Mosen Diego de Valera, l'implacable ennemi du Connétable Alvaro de Luna, naquit à Cuenca en 1402. il commença ses voyages en divers pays de l'Europe le 4 Avril 1437, il vint en France sous Charles VII; il assista à la prise de Montereau il passa ensuite en Boheme, au retour, Jean II lui accorda de grandes faveurs et entre autres celle de faire précéder son nom du titre de Mosen. il assista à l'arrestation d'Alvaro de Luna et eut même son armure traversée d'une balle qui ne le blessa point. Sous Henrique, il se tint à l'écart mais sous Ferdinand le catholique, il devint Conseiller et Mayordomo mayor du palais: il mourut en 1482. il avait fini un an avant sa mort la Cronica abreviada, imprimée en 1487 et réimp. cinq autres fois. On a aussi de lui le Tratado de la providencia contra la Fortuna et divers poésies. Quintana a donné sa biographie Voy. aussi el Asista p. 434.

Chronica del Rey D. Juan el Secundo Copilada por Fernan Perez de Guzman. Logroño, 1517, in f.° Goth. 100 fr.

Salvá cite les éditions de Pamplona 1591 in f.° — Valencia 1779 in f.° et il ajoute: en annonçant l'édition de 1517 j'ai dit que c'est l'ouvrage le plus grandiose qui soit sorti des presses espagnoles au XVIme siècle l'édition de 1779 en grand papier est sans contredit le plus beau livre qui ait été publié dans la péninsule durant le XVIIIme siècle.

On sait que les Chroniques espagnoles sont grandement appréciées parce qu'en général elles ont été écrites par des auteurs célèbres et que ce sont les sources où les historiens ont puisé les documents et les renseignements les plus exacts et les plus importants. Parmi ces chroniques, on doit accorder la palme à celle de D. Juan II qui sous le rapport du mérite littéraire les surpasse toutes. il suffit en effet de dire qu'elle a été composée par Alvar Garcia de Santa maria J. de Mena, J. Rodriguez del Padron, P.^o^ Carrillo de Albornoz, Frey Lope de Barrientos et Mosen Diego de Valera. Fernan Perez de Guzman en fut le compilateur et Galindez l'éditeur de sorte que les hommes les plus distingués du XVme siècle prirent part à sa rédaction

Il y a longtemps que je connais cette belle Chronique et si je fais quelque jour une 2me édit. des Chroniques Chevaleresques je veux introduire dans ce livre, un fragment de l'histoire del Rey D. Juan.

La Donzella Theodor d'Origine espagnole a été traduite sous le titre suivant en Portugais. Acto de hum certamen politico que defendeo a discreta donzella Theodora, no Reyno de Tunes, contem nove conclusões de Cupido sentenciosamente discretas e Rhetoricamente ornadas. Lisboa, 1758, pet. in 4.

Acto novo e curioso da forneira de Aljubarotta em que se contem a vida e façanhas desta valorosa matrona, composto por Diogo da Costa Lisboa, 1761. pet. in 4.

J'ai donné sur cette femme célèbre, que les Portugais appellent volontiers leur Jeanne d'arc, un Article dans la biographie des frères Didot la légende populaire est rapportée avec tous ses détails grotesques et plusque invraisemblables, dans l'historia do Reyno de Algarve.

du Guesclin

Il ne faut pas s'étonner de la variété qui règne dans la façon dont s'écrit ce nom. La vieille forteresse du Guesclin batie sur un rocher battu des flots s'est appelée tour à tour Waglip, Gaiclip, Gwarplic, Garclip, Guerclin, Guesclin, Glaquin et Gaiclin. Les Etymologistes y voient l'altération de deux mots bretons, Guer et plic, ou Clin termes équivalents, ce qui donnerait le sens de rive sinueuse, mais cette signification ne s'adapte pas d'une manière très satisfaisante à la situation des lieux. Il nous semble plus probable que ce nom s'est formé des mots Gwag vallon et Lech roches etc. Revue des questions historiques 1872 art. - Les Ancêtres de du Guesclin. p. 207 23e livr. son. Juillet

Alphonsus quidam Aragoniæ Regni Civis auctor est ejus prosaici poematis quod audit historia de la Donzella Theodor.

Voici tout ce que contient Nicolas Antonio sur ce petit roman populaire composé certainement après le XVIme siècle.

Nicolas Antonio a vu à la vaticane une chronique inédite de l'St Infant.

J'ai toujours regretté de n'avoir pas introduit dans ce recueil quelques fragments de la chronique de Gutierre de Gamez: Cronica de D. Pedro Nino Conde de Buelna. il y a entre l'ancienne édit. une réimpression de Madrid 1782, la chronique de Gutierre de Gamez a été refaite comme le dit fort bien M. de Puibusque par un écrivain moderne et imp. à Madrid en 1807. «cet écrivain est D. J. de Vargas, l'ouvrage est intitulé: Vida de D. Pedro Nino Conde de Buelna.

D'

Cotiol (Hieronimo) Chronica de D. Juan d'Austria. Barcelone, 1572.

Perez de Hita

Ce fut D. Juan d'Autriche, qui mit fin à la guerre des Maures de Grenade, si artistement racontée par Ginez Perez de Hita. qui termina son œuvre le 27 nov. 1597. 27 ans après les faits accomplis. Quelques mots sur Hita

qu'il avait pris naissance
Le pays de Murcie était un petit royaume, limité au couchant par la Castille nouvelle et par Grenade et au levant par la méditerranée. Sa famille était noble, originaire de Valle de Mula et elle s'était distinguée à la Guerre, sous Isabelle et Ferdinand. Né dans la seconde moitié du XVIme siècle, il servit en qualité de soldat, durant les Guerres qu'il raconta et qui eurent lieu de 1568 à 1570. Ginez Perez fut témoin occulaire du soulèvement, Il s'accuse d'avoir été un vrai pillard, un Ladron dans cette Guerre et il dit cela avec une si loyale bonne foi qu'il faut le croire touchant le reste.

Ces détails donnés par M. Amaldo Gama en portugais, sont plus circonstanciés, plus nombreux qu'aucun de ceux que je connais.

Voy. Revista Peninsular.

Le livre le plus splendide qui ait été publié sur l'Espagne en ces derniers temps, après celui dont Mr Sampayo possédait un exemplaire, il lui avait couté 6030 fr. c'est un grand in f° intitulé: Plans, élévations et Coupes de l'Alhambra. les planches de ce livre sont magnifiques. il a été publié par Jules Goury et Owen Jones.

Mr Girault de Prangey a fait paraitre ses Gravures en 1835.

Pedro Lopez de Ayala figura parmi les prisonniers espagnols qui perdirent la liberté à la journée d'Aljubarotta le 14 Aout 1383. Ayala était adelantado mayor de Murcia. Ce grand seigneur espagnol, écrivit depuis sur la journée qui avait eu lieu, les Portugais l'accusent d'avoir déguisé singulièrement la vérité; il s'est efforcé de rendre la journée moins fâcheuse qu'elle le fut en réalité pour ceux de sa nation.

Et pourtant prenons garde, il ne faut pas toujours médire de l'imitation. Elle est plus souvent qu'on ne pense l'occasion première de l'originalité. Ne remarquez-vous pas, que dans notre France la veine poétique s'élargit ou se resserre, selon qu'elle accepte ou refuse quelques gouttes de sang étranger? Corneille aurait il fait le Cid aurait on vu sortir de terre et presque aussitôt fleurir les rameaux vigoureux d'une poésie toute française, sans l'alluvion passagère de l'esprit et du goût espagnol? Ce n'était qu'une eau fécondante qui s'est aussitôt retirée, le sol a conservé ses qualités natives, mais en redoublant de vigueur; et lorsque, après un demi-siècle de splendide végétation la sève s'est appauvrie peu à peu, comment l'aurions nous ranimée? Nous nous trouvions alors trop riches pour demander rien à personne et nos voisins devenus nos copistes n'avaient plus rien à nous offrir. etc

Vitet. discours prononcé à l'acad. franç. le 17 Mars, 1859, à la réception de Mr Laprade

Dans un temple qu'il consacre à recevoir toutes les grandeurs poétiques Lope de Vega a placé Corte-Real. voy. l'Arcadie édit. de 1599.

A. F. Von Schack. Geschichte der dramatischen literatur und Kunst in Spanien. Berlin, 1845, 46, 3 vol. Gr. in 8.

L'auteur de la Chronique d'Alvaro de Luna
Selon Mr Baret.

« La plus remarquable peut être des compositions de ce genre, cet ouvrage, dont on a ignoré longtems l'auteur est l'œuvre d'Alvar Garcia de Santa-Maria frère d'Alonso de Carthagena qui fut évêque de Burgos et comme lui, l'un des plus célèbres convertis de ce siècle. Cet hébreu, dont le nom était Selemoh halevy était spécialement attaché à la personne du Connétable et avait le privilège de coucher dans sa chambre lui même nous l'apprend à la fin de sa Chronique. L'exacte connaissance des faits, le dévouement qu'il portait à son Maître, exalté par l'horreur de la Catastrophe ont fait d'Alvaro Garcia un écrivain d'un mérite supérieur. »

histoire de la littérature espagnole p. 133.

Fernan ou Ferrant Perez de Guzman Seigneur de Batres dont il est fréquemment question dans le Cancionero de Baena, devra nécessairement entrer dans un travail plus complet sur les Chroniques. il assista à la bataille de la higuera en 1431, et mourut vers 1470. c'était le beau père de Lopez de Ayala. il a donné: la Cronica del serenissimo Rey D. Juan el Segundo deste nombre. impresa en la muy noble et real Ciudad de Logroño. Brocar, 1517, in fol. Goth. à 2 Colonnes.

si l'Infant D. henrique n'intervint pas le comme il le devait faire dans les dissentions déplorables qui amenèrent la journée d'Alfarrobeira, nous avons la preuve dans un MS. contemporain qu'il lui rendit des honneurs funèbres.

Sem sabedoria del rrey foy morto d'huma saetada e dahy a tempo foy trasladada sua ossada de Lixboa pa o Mosteyro de Sancta Maria da Victoria e foy levada con grande onrra, hyndo con ela o Iffante D. Emrique seu irmão e muytos fidalgos aly onde Iffant D. Pedro foy morto foy preso hum seu filho aq. chamavam D. Jamee que despoys de solto se foy a ffelipe Duque de Bergonha e dahy a corte do papa onde morreo con glorioso nome seendo ja Cardeal dizeendo todos que se vivera elle ouvyera por suas grandes virtudes a dignydade do Papado.

On a comparé avec juste raison à la Catastrophe si bien racontée par Corte-Real, celle dont fut victime Pero Coelho, vers 1603; après s'être associé grand nombre d'indiens du Ceará, il alla guerroyer contre les indiens d'Ibiapaba; accablé de fatigue, il retourna ensuite vers le Rio Jaguaribe avec l'intention d'y fonder Nova Lisboa. le malheureux se vit bientôt contraint à retourner par terre à Parahiba, accompagné dans ce funeste voyage par sa femme et ses petits enfants plusieurs moururent misérablement de faim dans ces déserts sablonneux. voir à ce sujet Adolfo de Varnhagen, historia do Brazil. C.1 p. 315.

Pombal.... descend par les femmes du licencié Sebastião de Carvalho, déja marié au Brésil depuis une Vingtaine d'années vers 1587 - cela explique la prédilection du Grand Ministre pour la belle Colonie Americaine, où il voulait transporter, dit on, le siège de l'Empire.

Escrivains de la Casa de Indias avaient 100,000 Maravedis de revenu, il y en avait deux. — Alarcon possedait l'une de ces charges et il pouvait donc vivre dans l'aisance. Voy. un Ms. de la Bib. de l'Institut.

Il y eut au XVIIme siècle une comédie intitulée : El Arauco domado. elle présentait cette singularité qu'elle était écrite par neuf auteurs dramatiques en renom parmi lesquels figure D. Juan Ruiz de Alarcon. le plus illustre parmi ces nueve autores est Guillem de Castro. Voy. Leon Pinelo Bibliotheca occidental p. 85.

Eguiara et Eguren (D. Jo. Jos.) Bibliotheca Mexicana, sive eruditorum historia virorum in America boreali natorum. Mexici, 1755 - in fol.

Brunet cite cet ouvrage en commettant une erreur. il faudrait le consulter pour savoir si il ne renfermerait point la biographie d'Alarcon.

Il y a dans Azurara un précieux renseignement touchant Diégo de Sevill, qui aurait découvert en 1432 les Açores. toutefois c'est Gonçallo Velho, auquel Azurara assigne cette découverte.

Valseca ou Valsequa. Cartographe Mayorcain il fait en 1439 sa fameuse carte.

Mémoires de l'académie des Sciences, inscriptions et belles lettres de Toulouse VIIme série T. 3, 4 et 5. 1871-1873. Le T. IV renferme la Notice sur le poëte espagnol Alarcon, sur sa comédie Verdad Sospechosa, et sur les différentes imitations qu'en offrent celle du menteur, de P. Corneille et celle de Goldoni intitulé il Bugiardo par Mr V. Molinier p. 43.

Le fameux connétable Alvaro de Luna mourut le 2 Juin 1453. voy. le T. VII des mémoires de l'académie d'histoire de Madrid. J'ai oublié de dire dans les notes, combien de temps cette date précise avait été ignorée.

Adversa fortuna de D. Alvaro de Luna 1a y 2a parte.

Ce drame de Molina porte quelque fois un autre titre.

Il est curieux de lire dans la Chronica de Gomez Eanez de Azurara ce qu'il dit au chapitre 51 p. 234 sur le Connétable Alvaro de Luna

o qual seendo homem de piquena maneira por sobegidom de fortuna ou aalgũ outro callado segredo, veo a seer em tal posse, que fazya no regno o que lhe prazya.

Mr Chicknor se trompe, lorsqu'il fait mourir A. de Luna le 2 juin 1452; c'est le 2 juin 1453, qu'il fallait mettre avec le P. Mendez Floranes et Quintana.

Il paraît être avéré que Alvaro de Luna était d'une insatiable avarice, ou plutôt d'une rapacité qu'expliquent peut être les moeurs du temps! Il prenait de toute main.

Pedro Vas Caminha était à Porto le 19 Mai 1496; il y était fixé en qualité de Mestre da balança da Moeda. mourut-il le 16 X^{bre} 1500 dans l'Inde?

Voir le Panorama, T. 4. p. 68

Le Cap^ne^ était Simão de Thoar, qui retournant en Portugal se perdit sur un bas fond près de Quiloa; mais se sauva néanmoins avec corps et biens. On comptait également sur la flotte où venait Caminha et par conséquent Pedralvez Cabral Simão de Miranda de Azevedo, Bras Mattoso, Vasco da Ataïde, Nuno Leitão da Cunha, Simão de Pina Nicolas Coelho, Pero de Figueiredo, Bartholomeu Dias, Diogo Dias, Luiz Perez Gaspar de Lemos. André Gonçalez.

—

Sallabery. Chants populaires du pays basque, paroles et musique originales, recueillies et publiées avec trad. franç^se^ Bayonne, 1874, in 8 de X. 1415 p. imp. chez la Ve Lamaignère

historia de la Poncella de Francia y de sus grandes hechos: sacados de la chronica real por un cavallero discreto embiado por embaxador de Castilla á Francia por los reyes Fernando y Isabel a quien la presente se dirige. Burgos, Junta, 1562, 1 vol. in 4° lett. goth. (fig. en bois.)

il y avait un exemp. de ce précieux opuscule à la vente de Condé. et Mr Ternaux Compans en a possédé également un. Si ma mémoire me sert bien, il était relié en tabis vert, avec les armes du possesseur (une tête de bélier.) Salvá ne le possède point et Mr Quicherat a fait jusqu'à présent de vaines recherches pour se le procurer. Dans le catalogue de Lord Stuart le précieux opuscule est indiqué et se trouve joint au Roman de Parthenopex. Mr Ad. Varnhagen a fait de vains efforts pour le découvrir à Madrid

Alarcon

Il naquit à Mexico et il fit ses études dans l'universi-
té de cette ville; il vint en Espagne comme finissait le
XVIme Siècle, il prit ses degrés de Bachelier en droit canon
à Salamanque en 1600, il obtint le baccalauréat en droit
deux ans plus tard 1602. Il poursuivit sa carrière et
et devint Pasante de leyes en 1605. Deux années après
il exerce avec réputation les fonctions d'Avocat à Séville
il devint licencié à Mexico le 21 février 1609 - 25 -
jours après la partie de S. Juan d'Alfarache il se trou-
-vait à Salamanque comme on en a la preuve par les
livres universitaires; il pouvait avoir alors de 20 à 22
ans - Hernando de Castro Espinosa fut le témoin
que présenta Alarcon, quand il se mettait en mesure
de recevoir la licence en loix pour l'université de Mexico.
le 18 février 1609. Celui ci dit qu'il l'avait connu 3 ans
auparavant à Séville où il l'avait vu exercer l'office
d'Avocat avec estime et crédit.

En 1620, D. Fernando de Vera y Mendoza,
peut être, le fils aîné du fameux comte de la Roca
et moine Augustin de Séville. le traité d'honneur
de Mexico. Voy. le Panegyrico por la poesia qui il a
donné à Montilla, c'est un livre fort rare.

Le 28 7bre 1852. J'ai reçu de Tichener pour les examiner trois mss: l'un deux n'était autre chose que la *Chronica de Guiné*, due à Gomez Eannez de Azurara. Cette copie a été faite sur l'original de la Bib. Natt., mais elle révèle un fait curieux; c'est que ce beau livre avait appartenu primitivement au Maréchal d'Estrée.

La Colleccion de Documentos ineditos para la historia de la España qui forme aujourd'hui 23 ou 24 vol. fut rédigée primitivement par Navarrete, Baranda et Salvá: les deux premiers étant morts la rédaction est tombée entre les mains de D. Miguel Salvá, évêque actuel de Mayorque (ce prélat lui même est mort) Eustaquio de Navarrete neveu du célèbre archiviste de la Marine est l'un des collaborateurs les plus assidus de cette grande collection.

Cette collection que j'ai été le premier à copier à la Bib^que^ particulière de l'Institut, a plus que doublé depuis que les lignes précédentes ont été écrites.

On peut consulter sur la Jeunesse de Charles Quint un délicieux ms. int. Lignée d'Autriche ancien fonds 10,197³ indiqué par moi à Mr Améd. Pichot et devenu introuvable. J'en ai enfin recouvré le No le 27 janvier 1854. la recherche qu'il a nécessitée est bien une preuve de ce que peut la persévérance en fait de perquisition bibliographiques.

Il sera bon de consulter l'ouvrage de Mr Julius de Minutoli pub. en 1854 2 vol. in 8 Altes und Neues aus Spanien le vieux et le neuf de l'Esp. Le Bon prussien y déclare ses vives sympathies pour l'Espagne, où il a été si bien reçu, il donne des documents sur l'intrépide Nuñes Cabeça de Vaca, ce conquistador entreprenant, qui alla au XVIme siècle sans hésitation jusque dans les profondeurs du Paraguay.

Pedro de Mariz insiste sur les malheurs de Lianor de Sá et il dit ces belles paroles sur le poète qui à célébré ce douloureux événement: o mais lastimosa morte que a miseria humana experimentou, como o verdadeiro poeta Jeronimo Corte Real: Chora et canta no seu heroico poema que elle dizia lhe sahira da alma.

Rappelons en passant que Pedro de Mariz avait l'intention d'écrire sur les choses du Brésil, un ouvrage séparé: Segunda parte dos dialogos de varia historia. C'est une perte réelle que l'absence de ce livre; il faut cependant avouer que Mariz n'est pas un historien érudit, dès qu'il s'agit des régions lointaines. A propos des conquêtes de l'Inde, durant le règne de João III, il cite pour ainsi dire exclusivement Maffei. Il dit en parlant du Brésil: se pode entender que se com cuidado e artificio se continuar esta obra com pouca despeza, se pode fazer hum dos estados soberanos do mundo e edificar se nelle hum grande imperio. Cependant la colonisation du Brésil coûtait tant d'argent à Jean III, qu'on l'accusait de n'en tirer qu'une vaine gloire de chevalerie portugaise!

J'ignore quel fond on peut faire sur une Chronique Arabe, racontant la rivalité des Zegris et de l'Aben Zurrah; elle dit la haine que ressentait Zulem Zegri pour Mohammad Aben Zurrah: elle date de 1492 et se trouve tout au long, dans le voyage de Henri Corneille. Ce livre assez intéressant est intitulé: — Souvenirs d'Espagne par h. C., auteur des Souvenirs d'Orient. Paris, 1836, 2 vol. in 8. La chronique prétendue (j'en ai bien peur) est citée T. 1 p. 336.

La Chronique d'Alvaro de Luna, dont on a longtems ignoré l'Auteur est selon Mr Baret « d'Alvar Garcia de Santa Maria, frère d'Alonso de Cartagena, qui fut évêque de Burgos et comme lui l'un des plus célèbres Juifs convertis de ce siècle. Cet hébreu, dont le nom était Selemoh halevy, était spécialement attaché à la personne du Connétable »» Voy. hist. litt. d'Esp. 1863, p. 133. Cette notule a été complétée par moi et offre ici un double emploi.

Je vois indiqué en 1868 l'ouvrage suiv. d'un de mes nombreux homonymes. Denis (Ch.) Souvenir de la domination espagnole dans les pays bas, Douai, 1868, 18 p. in 12 ouv. tiré à 16 exemp. Les 2 ex. tirés sur peau de vélin sont portés à 15 f.

En 1755, lors du déplorable tremblement de terre de Lisbonne, les archives du Royaume vulgairement désignés sous le nom de dépôt da torre do Tombo furent sauvés par l'ingénieur en Chef Manuel da Maya, qui les avait sous sa responsabilité. Ils étaient renfermées dans le Castello et les bâtiments avaient été augmentés au temps de João III. — Manuel de Maya grace à son infatigable activité sauva ces documents précieux, qui eussent été sans lui la proie des flammes, ou que les eaux eussent détruits. Sur la place d'armes du château, on construisit un bâtiment en bois, où les livres et les papiers furent temporairement empilés. en Août 1757 ils furent transportés à la Calçada do Estrella où ils sont restés depuis. le dépôt gardant le nom da torre do tombo.

Voy. n° 4 du Panorama (en Portugais.)

Garrido - Espagne Contemporaine ouvrage à consulter

Antoine de Latour Etudes littéraires sur l'Espagne contemporaine 1864.

La Chronique d'Alvaro de Luna a inspiré à Molina un Drame intitulé: *Privanza y Caida de D. Alvaro de Luna*.

Il y a également un drame portant le titre de: *Doncella Theodor*

Le Comte Alarcos est rangé parmi les entremeses Saynetes et Bayles.

---

histoire des favorites par Mlle D*** (de la Roche Guilhem. Constantinople, in 12 2 vol.

on y trouve entre autres, *l'histoire de Marie de Padille*.

De Bonstetten. Romans et épopées chevaleresques de l'allemagne au moyen-âge. Paris, 1847, in 8.

B. d'Israëli. *Alarcos*. A tragedy. Colburn, 1839, in 8

A helps. The conquerors of the new World and their Bondsmen. Lond. Pickering 1852, 2 vol. in 8

N4

La chronique de Grijalva, rapportée en 1522 en Italien, à la suite du Varthema est trad. dans les mélanges de Ternaux. 1838

Juan de Grijalva périt dans le Nicaragua le 21 janvier 1527, durant une révolte des Indiens contre les Espagnols: ces derniers étaient dans la plus grande sécurité. Seize Européens et vingt cinq chevaux périrent avec le Capn. Hurtado, — 16 autres chrétiens disséminés chez les Caciques périrent aussi dans cette occasion. « les indiens qui commirent cette trahison étaient de la vallée de Nancho. hist. de Nicaragua par Oviedo p. 243. Collect. Ternaux Compans.

Robert Fabian mort vers 1512: Chronicles of England and France, edited by Sir H. Ellis. London, 1811, in 4.

Ralph holinshed. mort vers 1580: Chronicles of Engl. Scotland and Ireland. Lond. 1807-8. 6 vol. in 4

Macias l'enamouré par le Cte de Puymaigre. Metz 1869. broch. G.d in 8 2 fr. 50.

Mr Bourgoin d'Orly qui descend de Christophe Colomb par les femmes, et qui affirme savoir 17 langues, a écrit sur la littérature Portugaise dans l'Anthologie de Florence: il a donné entre autres biographies, celle de Rodriguez Lobo. il a fait pour Thunot, une Chrestomathie Portugaise, qui ne sera probablement jamais imprimée. Ce malheureux homme de lettres, qui est docteur, et qui a prodigieusement travaillé pour les libraires, n'a jamais pu obtenir un poste sortable: il est allé chercher une position jusqu'à Pondichery et à l'Ile Bourbon: sa chronique à lui, serait réellement bien triste! 26 juillet 1848

En 1852 ce malheureux pour comble de détresse perd les yeux, Au mois d'Août 1856. Il a eu le malheur de perdre son père à l'enterrement duquel j'ai assisté, et qui était dit un homme de mérite. Bourgoin d'Orly a traduit en latin la Guerre de Trente ans de Schiller.

En Mars 1866. il est attaché à la commission Scientifique du Mexique avec un traitement de 1800 fr. Il fait des traductions pour Mr Aubin et il se dit le plus malheureux des hommes il voudrait même retourner dans ce Brésil d'où il est revenu en 1864 ou au commencement de 1865. En juin 1866 Mr Aub. est mis en liberté

le 8 juillet 1866 Mr B. m'a dit qu'on devait procéder à son jugement par contumace.

Au commencement de 1867 Bourgoin d'Orly n'a plus aucune espèce de traitement régulier et il paraît être tombé dans une gêne extrême.

Si une 2me édition de ce livre se fesait jamais, il faudrait consulter l'ouvrage suivant:

R Dozy. Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen-âge. 2me édit. Leyde, 1860, 2 vol. in 8.

Puis du même auteur.

Le Cid, d'après les nouveaux documents, nouv. édit. Leide, 1860, 1 vol. in 12.

Bollaert's (Will.) Wars of Succession of Portugal and Spain from 1826 to 1840. With Résumé of political history to the present time. Lond. 1870 2 vol. in 8 Maps and portraits.

Camarvon's (Earl of) Portugal and Galicia, with a Review of the Social and political Society State of the Basque provinces, 1827, 2 vol. in 8.

Walras. Le Cid esquisse littéraire. Douai, 1853. Ce brave Mr Alexandre Nicolas d'ailleurs si confus dans ses notes interminables, mais érudites, nous vante fort cet écrivain

Le Cte de Puymaigre, les vieux auteurs Castillans. Paris 1861 2 vol.

D. Diego de Colmenares. *historia de la insigne Ciudad de Segovia, y compendio de las historias de Castilla*. Autor Diego de Colmenares. Segovia Diez, 1637, in fol.

Pedro Lopez de Ayala, né dans le royaume de Murcie en 1332, mort en 1407. – Brunet a eu tort d'assigner la date de 1191 à la première édit.

Mrs Jameson. Romance of Biography or memoirs of Women loved or celebrated by poets. Lond., Colburn, 1837, 2 vol. in 8

W. Stirling. Cloister life of the Emperor, the Ch. th fifth. third edit. Parker & Son, 1853, post., in 8.

Mariana (J. de) historia general de España ultima edicion por J. M. Gut de la Pca. Barcelone 1839-40, 10 vol. pett. in 8

On a ajouté des pl. à cette histoire qui repose essentiellement sur le dire sans critique des Chroniques

Montero (F. M.) historia de Gibraltar y de su Campo. Cadix, 1860, in 4 avec 2 plans 28 f.

Comment se fait il que Ginez Perez de hita n'ait pas pour ainsi dire d'Article biographique. Nicolas Antonio en parle a peine. voici du reste ce qu'il dit sur cet habile homme je l'ai communiqué dans le temps à mon ami Mr Lavallée auteur de l'excellent travail sur l'Espagne qu'on lit avec tant de fruit dans l'univers pittoresque.

Genesius Perez de hita Murciæ urbis incola, credi voluit ex arabico aben hamidi Granatensis libro se hispanis hominibus communicasse, quod ad milesiacas referimus sponte nugas, opus scilicet:
historia de los bandos de los Zegries y Abenzerrages Cavalleros Moros de Grenada y las guerras civiles que huvo en ella. duabus partibus Compluti 1604 in 8 Matriti que anno 1631 in 8 et 1655 in 8 quod tamen opus allubescit plurimum otiosis et aliud non agentibus

Nicolas Antonio ignorait sans doute l'existence de l'édition suivante, publiée au XVIme Siècl. le bonhomme Brunet en donne ainsi le titre:
Hita (Ginez Perez de) historia de los Vandos de los Zegries y Abencerrages, Cavalleros Moros de Granada, de las civiles guerras que huvo en ella y batallas particulares, que huvo en la Vega entre Moros y Christianos, hasta que el Rey D. Fernando

quinto gano este Reyno agora nuevamente sacado de un libro Aravigo cuyo autor de vista fue un moro llamado Aben hamin, natural de Granada, tratando desde su fundacion. traduzido en Castellano por Ginez Perez de hita, Vezino de la Ciudad de Murcia. Çaragoça, impresso en Casa de Miguel Ximeno Sanchez, 1595, a costa de Angelo Taçano in 8. de VIII ff. prélim. et 307 f. de texte.

Le privilege est en date de septembre 1595, dès 1598 on imprime la seconde partie à Alcala de Henares.

— Secunda parte de las guerras civiles de Granada y de los crueles bandos, entre los convertidos moros y vezinos Christianos, con el levantamiento de todo el Reyno y destierro de los moros por toda Castilla: con el fin de las granadinas guerras por el Rey D. Felippe II. por Ginez Perez de hita. Barcelona, por Estevan Liberos, à costa de Miguel Manescal 1619. Cette 2.me partie a 8 ff. prélim. et 304 feuillets de texte.

En 1856 ou mieux 1857 Mr Florencio Janer a donné un Article biographique et Critique sur hita.
dans la Revista peninsular je crois

Le livre de hita paraît avoir obtenu dès l'origine un succès de vogue: deux éditions successives faites à Paris dès le commencement du XVIIme siècle, une traduction donnée par Oudin dans la même ville constateraient au besoin, ce que nous avançons ici, dans le cas où des auteurs contemporains ne l'attesteraient pas. Manoel de Faria e Souza dans ses commentaires aux poésies diverses de Camoens, fait remarquer avec un sentiment de dédain pour le livre, cette faveur incontestée du public:

à propos de la Canção XV de Camoens, Faria e Souza s'exprime ainsi sur le compte de Ginez Perez de hita. « En el Cap. XIV de su tan impertinente como admittido libro de las guerras de Grenada tiene otra puntualmente como la del Polo y de mi poeta. »

hita d'où la famille de notre Romancier était originaire (selon toutes probabilités) est une bourgade (villa) entre Guadalaxara et Siguença.

Il y a un Pedro hita (ou plutôt Piedrahita) qui a donné un ouvrage intitulé historia del nuevo Reyno de Granada. Anvers, in fol.

J'ignore si cet historien est parent du célèbre romancier.

Dès le temps de Scudery le livre de hita prit une grande célébrité en France et Tallemant des Réaux nous dit que ce Romancier avait fait une longue et fastidieuse paraphrase du livre

Le fondateur des études Portugaises en France, le traducteur de Perez Ginez de Hita, paraît avoir eu une destinée vraiment malheureuse. Je tiens de Mr Bourgoint d'Orly docteur ès Sciences que ses nombreux mss ont été dispersés après sa mort et après la mort de sa femme, qui avait tenu un Cabinet littéraire sur la place Royale. Sané avait épousé une demoiselle Pinatelli originaire de Naples par sa famille du moins. Tous ses enfants sont morts d'une maladie de poitrine, de ses dernières souffrances à lui même ont été si atroces, qu'il s'est dévoré littéralement un des poignets. il avait fondé d'abord une maison d'éducation, puis, il était entré dans la Magistrature. Regnaud de St Jean d'Angely était son protecteur. C'était un homme universellement estimé.

D. Pascal de Gayangos a donné en 1839 un Article intitulé: language and literature of the Moriscos, pub. dans le foreign review (British and) No XV January. p. 63-95.

Albert de Circourt hist. des mores Mudejares et des Morisques ou des arabes d'Espagne sous la domination des chrétiens Paris, 1846, 3 vol. in 8.

Fr. Marcos de Guadalajara y Xavier memorable expulsion y justissimo Destierro de los Moriscos de Esp. à la fin se trouve le Dialogo de Consuelo por la expulsion de los Moriscos de España.

Il y eut un D. Lopo de Alarcão qui mourut à la bataille d'Alcaçar Kebir, 4 août 1578

"Baltasar de Medina dans sa chronique de la province de S. Diego du Mexique relatif (sic) aux religieux déchaussés de S.t François* dit positivement page 251, que D. Juan Ruis de Alarcon, naquit à Tasco ou Tachco, province du Mexique d'une famille originaire de la petite ville d'Alarcon province et diocèse de Cuenca, quartier de S.t Clément. (Ce document est dû à M.r Ternaux Compans.) voy. de Puibusque, histoire comparée des littératures Espagnole et française. T. 2, p. 436.

*(mexique 1682)

les épigrammes lancées contre Alarcon sont écrites vers 1634. le poëte a dû naître dans les dernières années du XVI.me siècle.

Alarcon vivait encore en 1661 (erreur 1639) voici ce que je trouve dans le para todos de Montalvan = réimprimé en cette année:

D. Juan Ruiz de Alarcon, las dispone con tal novedad, ingenio y estrañeza, que no ay comedia suya q̃ no tenga mucho que admirar, y nada que repre=hender, q̃ despues de averse escrito tanto es gran muestra de su caudal fertilissimo". voy. p. 545.

Cependant il ne faut pas oublier que la première

édition du Para todos est de 1632. l'édit de 1661 serait la 9.me tout ceci mérite examen

Ernest de Sermizelles. S'occupe en 1843 de la litt. Esp. Voir Moniteur de la librairie (C2)

Ruiz de Alarcon, est né entre 1577 et 1582. Il mourut à Mad. Calle de las Urosas le 4 août 1639. Il était toujours relator del consejo de Indias. Ses bosses (sus corcovas) lui donnaient autant de célébrité en ce temps, que son génie dramatique!

Il résidait en Espagne dès l'année (et à la fin même) de 1604, il avait pris la licence en 1607, on le voit par sa composition panégyrique del desingano de la Fortuna dédié à Calderon par Carreaga, le 15 mai de l'année citée plus haut. Il avait résidé à Séville avant de venir à la cour. En 1622, on avait déjà représenté huit de ses admirables pièces, il sollicita la permission de les faire imprimer en 1622, malgré le privilège obtenu, il ne put faire imprimer son oeuvre qu'en 1628. La 2me partie qui comprend douze comé-dies parait à Barcelone en 1634. Sa mort est constatée par les avisos manuscriptos de Pellicer.

Gaetano Alberto de la Barrera y Leirado. Catalogo Bibliografico y Biografico del Teatro antiguo Español

Hita

A tous les renseignements que j'ai recueillis ici sur Ginez de Hita, il faut joindre ceux que je lis dans la Revista Peninsular le 9 juin 1857. Mr Arnaldo Gama, le fait originaire de Murcie, avec Nicolas Antonio, sa famille était noble, originaire de Valle de Mula, ses ancêtres s'étaient fait connaître durant les guerres de 1492. Hita avait été lui même soldat; il dit qu'il alla plus de trois ans suivant la guerre parmi les troupes que commandait le marquis de los Velez D. Luiz Fajardo. Il est question cette fois de la rébellion des Maures sous Philippe II.

Est il probable, comme le suppose Mr Arnaldo Gama, que la première partie ait été traduite de l'arabe du Morisque; n'est-ce pas plutôt un artifice de l'auteur? La courtoisie du Duc de Baïlen serait selon moi une pure invention; ce Seigneur, qui l'aurait reçue d'un Juif, ne l'aurait fournie au soldat qui l'aurait trad. que par une espèce de hazard, lui même il l'avait achetée à Tlemsien des enfants du Chroniqueur

Il y a un drame espagnol intitulé : el Texedor Palomeque y Martirel de Toledo par Lobo.

On publie en ce moment à Sant-Ander un document de la plus haute valeur, c'est le libro del Becerro - portant au titre :

Libro ~~famoso~~ Becerro de las Behetrias de Castilla que se custodia en la real Chancilleria de Valladolid manuscrito del Siglo XIV, en el qual se espresan detalladamente la Naturaleza y Origen de la Nobleza de España, y se describe en todo su esplendor, el poder feudal del ultimo tercio de la Edad-media - mandado hacer por D. Pedro 1° de Castilla. - Santander, libreria de Fabian hernan - dez 1866, in fol. (prêté à Mr La cabane le 8 janvier 1867)

On prouve dans ce livre, le peu de confiance que peut inspirer la Chronique d'Ayala procédant d'un homme si peu libre!

Ce livre si important commencé en 1340 fut fini en 1352.

On voit en note que, le volume doit être accompagné d'un Vocabulaire.

El Rey D. Sebastian de Lope.
El Rey D. Sebastian de Villegas.
plus le drame de Paul Foucher.

Lettre de Mestre Jean le médecin du Roi pour le même Sire. De vera Cruz le 1er Mai 1500

extr. par Varnhagen de la Torre do Tombo.

Sire, le Bachelier, Mestre Johan, médecin et Chirurgien de V. A. baise vos royales mains Seigneur, comme de tout ce qui s'est passé ici on a largement écrit à V. A. tant Arias ~~Barbosa~~ Correa que tous les autres, j'écrirai seulement Seigneur, sur certains points; hier lundi qui se ~~trouvait~~ être 27 avril, nous descendimes à terre moi et le pilote du Capit. an mór et le pilote de Sancho de Tovar, et nous primes la hauteur du Soleil à midi et nous trouvâmes 56 degrés et l'ombre était Septentrionale: Ce pourquoi, selon les règles de l'astrolab nous jugeâmes être éloignés de l'Equinoxiale par 17 degrés et par conséquent avoir la hauteur du pole antarctique à 17 degrés selon qu'il est manifeste sur la Sphère et c'est du moins ce que je trouve, mais votre altesse saura que tous les pilotes vont en avant de moi de telle sorte que Pero Escolar, va en avant 150 lieues, les uns plus, les autres moins, mais on ne pourra certifier qui a dit la vérité, Jusqu'à ce qu'à la bonne heure, nous ayons atteint le Cap de bonne espérance et alors on verra qui va le plus sûr eux avec la carte et moi, avec la Carte et l'Astrolabe. Quant à la position

Seigneur, de cette terre; que Votre Altesse fasse venir une Mappemonde que possède Pero Vaaz Bisagudo, et par ce moyen, elle pourra voir la situation du pays Cependant cette Mappemonde ne certifie pas que cette terre soit habitée ou ce n'est pas une mappemonde ancienne et là votre Altesse trouvera aussi tracé la Mina. hier nous avons quasi compris par signes que cette terre était une île et qu'elles étaient quatre, et que d'une autre île viennent ici des Almadias pour combattre contre eux et les emmener captifs. Quant à l'autre point V.A. saura que pour ce qui regarde les étoiles, j'ai travaillé quelque peu et autant que je l'ai pu, mais non pas longtemps en raison de la blessure d'une jambe, que j'ai fort malade d'une chose dure, qui m'y a fait une plaie plus grande que la paume de ma main, et aussi en raison de ce que ce navire est fort petit et fort chargé, et qu'il n'y a de place pour quoique ce soit. J'envoie seulement à Votre Altesse la position des étoiles, en ce qui touche néanmoins la position de chacune d'elles, je ne l'ai pu savoir; bien plus, il me semble impossible de prendre sur mer la position d'aucune étoile, car j'ai fait de nombreuses tentatives à ce propos, et pour peu que le navire éprouve de roulis, on erre de quatre ou cinq degrés: de sorte que cela ne se peut faire qu'à terre. J'en dis presque autant des tables de l'Inde, on ne peut les entreprendre qu'avec beaucoup de travail, si V.A. savait combien on errait dans le calcul des pouces (Pulgadas) elle en rirait plus que de l'astrolabe parce que dès Lisbonne jusqu'aux Canaries et

Capefigue. Isabelle de Castille. Grandeur et Décadence de l'Espagne. Paris, Amyot, 8 r. de la paix 1 vol. in 12. 3 fr 50 c

---

D. Francisco Labros Maspons y Labros – Tradicions del Vallés ab notas comparativas. Barcelona impressio de la Renaxensia, 1878, in 8 de 162 pages

L'auteur de ce livre est un jeune écrivain qui se voue à la découverte des légendes. – Il a donné la Rondallayra, recueil de contes populaires. Voir à ce sujet la Revue des questions historiques p. 649.

Morel Fatio (Alfred) L'Espagne au XVIme et au XVIIme siècle Documents historiques et littéraires, publiés et annotés par Alfred Morel Fatio. Heilbronn Henninger, 1878, in 8.

Voy. l'éloge qui a été fait de ce livre dans la Revue critique de 1879. – Mr

Das Origens da escravidão moderna em Portugal, por Ant. Soares de Carvalho. Lisboa, 1877, in 8.

Luciano Cordeiro. De la part prise par les Portugais dans la découverte de l'Amérique. Lettre au Congrès international des Américanistes. Lisb., 1876, in 8.

Dom Sébastien Roi de Portugal, opéra en 5 actes, paroles de Mr Scribe, musique de G. Donizetti. rep. le 13 nov. 1843.

Grande pauvreté d'un homme d'infiniment d'esprit et qui est fait chute complète sans la musique.

—

La légende de D. Juan Magnara dont s'est inspiré le peintre Valdès Leal et dont s'est trop éloigné le poëte D. José Zorilla se trouve tout au long et suffisamment détaillée dans le Journal des débats du 11. Novembre 1872. – J'ai vu ja dite le poëte José Zorilla.. D. Juan Tenorio est calqué sur cette légende de Magnara et le drame est devenu pour ainsi dire populaire.

—

Le Comte de Puymaigre. La Cour de D. Juan II, roi de Castille. Paris, 1873, 2 vol. in 8. 7 fr.

Ruiz de Alarcon. Comedias escogidas. Madrid, 1867. 3 vol. in 8. au prix de 30 réaux en 1874. Chez Llordachs.

Ramon Muntaner (Chronique de) trad. pour la première fois du Catalan en français, par Buchon. Paris, 1827. 2 vol. in 8 – broch. 8 fr.

Forneron (Henri) histoire de Philippe II, Paris, 1882. 4 vol in 8. Voir ce qui a été dit dans l'officiel sur ce volume à propos de la présentation à l'Acad. des Sciences morales et politiques le 28 mars 1882. Grand éloge sur la multitude de documents mis en ~~œuvre~~

D. Luiz Fernandez Guerra y Obes. Vida de D. Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza. Madrid, 1871.